

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTREAL

L'EXPERIENCE DU VOYAGEUR ESTHÈTE ET PHILOSOPHE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
ÉRIC BOURDEILH

MAI 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie celles et ceux qui m'ont accompagné sur les chemins abrupts de la pensée et de l'écriture. Je remercie tous les admirables absents, ces philosophes, penseurs, praticiens et théoriciens qui, ont su me communiquer au travers de leurs écrits ce qu'ils avaient de meilleur. Je citerai notamment Montaigne, Schiller, Kant, Hegel, Buber, Rogers, mais aussi parmi les vivants, Todorov, Wilber, Kristeva et bien d'autres. Je remercie tout particulièrement mes directrices de recherche, Mesdames Isabelle Mahy et Michèle-Isis Brouillet pour leur accompagnement, leur soutien, leur engagement en temps et en énergie. Elles ont contribué à mener à bien la production de ce mémoire et m'ont permis de développer une compréhension plus fine du phénomène étudié. Grâce à elles, mon autonomie intellectuelle, mes capacités d'analyse et de synthèse se sont renforcées. De plus, par le partage de leurs savoirs, se sont élargis mes champs de perception et de connaissance vis-à-vis de ce qu'est la communication (interpersonnelle, interculturelle, transpersonnelle) : comment elle se pense et s'exprime, comment utiliser les méthodes et techniques en communication, mais aussi et surtout, comment la vivre avec autrui, comment s'ouvrir à la rencontre et être en relation, comment collaborer et cohabiter ensemble durablement. Également, je remercie les professeur(e)s de la Faculté de communication de l'Université du Québec à Montréal qui m'ont formé, notamment Madame Gina Stoiciu pour son œil éclairé sur mon sujet de recherche, pour son sens critique et sa générosité intellectuelle, de même que Monsieur Mazel Bidaoui, pour la largesse de ses connaissances et son dévouement. Je remercie les voyageurs interviewés qui ont accepté de partager leurs expériences du voyage, de se confier spontanément et avec enthousiasme. Plus généralement, je remercie celles et ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail de recherche ; celles et ceux qui, de part leur partage d'idées, ont suscité en moi des questionnements profonds et des avancées signifiantes ; celles et ceux qui m'ont permis de mieux maîtriser ce sujet d'étude et donc, par ce biais, de mieux me connaître et de m'ouvrir à de nouvelles perspectives de sens.

TABLE DES MATIERES

LISTE DES FIGURES	vii
LISTE DES TABLEAUX	viii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE	3
1.1 Intuition, contexte et pertinence de la recherche	3
1.2 Axe communicationnel et ancrages de la recherche	9
1.3 Questions fédératives de recherche et sous-questions	13
1.4 Objectifs de la recherche	14
1.5 Pluridisciplinarité, transversalité et complexité de la recherche	15
CHAPITRE II	
CADRE THÉORIQUE	17
2.1 Le voyage esthétique et philosophique	18
2.2 La voix/voie de l'altérité	27
2.3 La communication à travers la rencontre, l'interaction et le choc des cultures	31
2.4 L'apprentissage expérientiel, communicationnel et émancipatoire	37
2.5 Synthèse de l'exploration théorique	43
CHAPITRE III	
MÉTHODOLOGIE	44
3.1 Le type de recherche : la recherche qualitative et la logique inductive	45
3.2 La méthode de recherche privilégiée : le récit de vie	46

3.3	Les aspects techniques du terrain	48
3.3.1	Le contexte et le cadre opératoire	48
3.3.2	L'échantillon de recherche : la sélection des participants	49
3.3.3	La technique de collecte des données : l'entretien non directif	52
3.4	L'analyse et l'interprétation des données	55
3.5	La représentativité et la validité des données	57

CHAPITRE IV

TERRAIN D'ENQUÊTE :

PRESENTATION, ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS	58
---	----

4.1	Présentation des voyageurs	60
4.1.1	Profil de Jean-Séb	62
4.1.2	Profil de Val	62
4.1.3	Profil de Bruno	63
4.2	L'appel de l'ailleurs et l'intention de départ	64
4.2.1	Les motivations de Jean-Séb initiant le départ	69
4.2.2	Les motivations de Val initiant le départ	71
4.2.3	Les motivations de Bruno initiant le départ	72
4.3	L'expérience du voyage : à la rencontre de l'Autre	76
4.3.1	Le voyage de Jean-Séb	78
4.3.1.1	Résumé d'un long périple en solitaire	78
4.3.1.2	La rencontre avec l'Autre et l'épreuve de l'Altérité	79
4.3.1.3	Les sensations, émois et émotions dans la rencontre	85
4.3.1.4	Les apprentissages et les révélations	95
4.3.1.5	Le dénouement du voyage	105
4.3.2	Le voyage de Val	106
4.3.2.1	Résumé d'un tour du monde à vélo	106
4.3.2.2	La rencontre avec l'Autre et l'épreuve de l'Altérité	107
4.3.2.3	Les sensations, émois et émotions dans la rencontre	122
4.3.2.4	Les apprentissages et les révélations	133
4.3.2.5	Le dénouement du voyage	144

4.3.3	Le voyage de Bruno	148
4.3.3.1	Résumé de longs séjours en Amérique du Sud.....	148
4.3.3.2	La rencontre avec l'Autre et l'épreuve de l'Altérité	149
4.3.3.3	Les sensations, émois et émotions dans la rencontre	156
4.3.3.4	Les apprentissages et les révélations	165
4.3.3.5	Le dénouement du voyage	173
4.4	Le dévoilement des données émergentes et des univers de sens	174
4.4.1	Le rappel des catégories <i>a priori</i>	174
4.4.2	Les catégories émergentes	175
4.4.2.1	Le mystère et l'ambiguïté	177
4.4.2.2	Le hasard et la synchronicité	182
4.4.2.3	L'ambiguïté et le jeu de la relation	191
4.4.3	Les univers de sens dévoilés, à la croisée de la théorie et du terrain	195
4.4.3.1	Le processus Rencontre > Émotion > Apprentissage	197
4.4.3.2	Le couple d'inséparables, Altérité et Identité	199
4.4.3.3	La conciliation entre Sensibilité et Raison	203
4.5	L'évolution de la conscience à travers le voyage	209
4.5.1	Le modèle intégral de Wilber comme grille d'interprétation	209
4.5.1.1	La pertinence du modèle de Wilber	209
4.5.1.2	Les quatre quadrants du Kosmos	211
4.5.1.3	Le développement structurel de la conscience	214
4.5.2	L'aventure de la conscience des voyageurs	219
4.5.2.1	L'évolution de Jean-Séb	223
4.5.2.2	L'évolution de Val	225
4.5.2.3	L'évolution de Bruno	227
4.5.3	L'évolution du voyageur esthète et philosophe	229
	CONCLUSION	236

APPENDICE A	
FIGURES DE VOYAGEURS	242
APPENDICE B	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	244
APPENDICE C	
GRILLE D'ANALYSE ET CATÉGORIES <i>A PRIORI</i>	248
APPENDICE D	
CHAMPS SÉMANTIQUES ET CATÉGORIES ÉMERGENTES	250
APPENDICE E	
LES CINQUANTE CHAMPS SÉMANTIQUES	
LES PLUS PRÉSENTS DANS LES RÉCITS DE VOYAGES	253
APPENDICE F	
POÉTIQUE DE L'AILLEURS (PAR JEAN-MICHEL AUNE)	256
APPENDICE G	
RÉCIT D'UNE JOURNÉE DE VOYAGE (PAR VAL)	260
APPENDICE H	
ABÉCÉDAIRE DU VOYAGE DE VAL (PAR VAL)	262
APPENDICE I	
PHOTO DU VOYAGEUR ESTHÈTE ET PHILOSOPHE	266
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	267

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
4.1 De l'idée de voyager au départ en voyage	74
4.2 Le cheminement du voyageur : avant, pendant, après le voyage	75
4.3 Les univers de sens qui se dévoilent de cette recherche	196
4.4 Les quatre quadrants du Kosmos	213
4.5 Les structures fondamentales de la conscience	216
4.6 Le modèle intégral d'évolution de la conscience	218
4.7 L'évolution de la conscience de Jean-Séb	224
4.8 L'évolution de la conscience de Val	226
4.9 L'évolution de la conscience de Bruno	228

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
4.1 Signalétique des voyages	61
4.2 Synthèse des catégories <i>a priori</i> et émergentes	194
4.3 L'homme divisé selon <i>Les lettres sur l'éducation esthétique de l'homme</i>	204

RÉSUMÉ

Par l'étude de « l'expérience du voyageur esthète et philosophe » et l'interprétation que nous en proposons, notre intention première est de dévoiler l'idée selon laquelle la reconnaissance et l'acceptation des différences et des ressemblances – humaines, naturelles, spirituelles – ouvre les champs de perception, d'interprétation et de réflexion, d'expression et d'orientation chez celui qui les éprouve et les expérimente. En effet, c'est à travers la rencontre avec l'Autre – avec la Nature, avec les individus (les porteurs de cultures différentes), avec les idées (ou essences spirituelles) – et par l'effort de la décentration auquel il consent, que le voyageur met à l'épreuve sa sensibilité et sa raison. Ainsi, il goûte aux saveurs du monde, à la diversité naturelle, humaine voire spirituelle ; en cela, il s'ouvre à sa propre sensibilité, apprend à l'exprimer et s'adonne à l'exercice de la raison ; en cela, sa conscience s'élargie. En d'autres termes, c'est à travers ses découvertes et ses relations avec l'Autre qu'il s'altère, qu'il apprend à se connaître, qu'il explore de nouvelles perspectives de sens et construit son identité. En somme, le mode du « voyage esthétique et philosophique » se présente à nos yeux comme une belle manière de s'ouvrir et de s'éduquer à l'altérité, de se connaître et d'évoluer personnellement à travers l'Autre.

NOTA BENE : Dans le cadre de cette recherche, la *communication* est perçue en un sens large, les trois sphères de relation de tout être humain étant : 1) la vie avec la Nature, c'est-à-dire avec le vivant, avec l'environnement dynamique et énergétique, 2) la vie avec ses congénères, c'est-à-dire avec les autres êtres humains, de même nature mais culturellement différents, et 3) la vie avec les idées – ou essences spirituelles – desquelles naissent des actions et des faits, par lesquelles le monde et l'humanité évoluent.

MOTS CLÉS : Voyageur, Philosophie esthétique, Quête de soi, Identité, Altérité, Rencontre, Communication interpersonnelle/interculturelle/transpersonnelle, Apprentissage expérientiel, Sensibilité, Raison, Existence, Évolution, Conscience, Éthique, Spiritualité.

*« On ne voit bien qu'avec le cœur.
L'essentiel est invisible pour les yeux »
(Saint-Exupéry, 2000, p.72).*

INTRODUCTION

Aux interactions avec autrui précèdent des rencontres, des chemins qui se croisent, que ce soit au sein de la vie quotidienne ou en dehors. En dehors, vers l'inconnu, l'Autre y est omniprésent. Aussi, nous ne pouvons travailler sur les relations à l'Autre sans évoquer le voyage, un voyage qui, au-delà d'une simple mobilité géographique, se déploie dans trois sphères de relation : celles de la vie avec les individus, avec la Nature et avec les idées ou essences spirituelles (Buber, 1959).

Selon Michel de Montaigne, pour qui « nul plaisir n'a goût [...] sans communication », voyager c'est avant tout rencontrer l'Autre, se confronter à une diversité de formes et de modes d'existence qui procurent, à l'individu qui les éprouve, un enseignement existentiel : « Je ne sçache point meilleure escolle [...] à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et luy faire goûter une si perpétuelle variété de formes de nostre nature » (Montaigne, cité dans : Château, 1971, p.252-253). En ce sens, en marge de la vie ordinaire, à la rencontre de l'Autre, nous existons différemment, nous apprenons et évoluons et, parfois même, nous nous transformons.

Dès lors, pourquoi voyageons-nous et qu'attendons-nous du voyage ? D'une part, le voyage permet de partir à la découverte d'autrui (de ses habitus et codes culturels, de ses modes de pensée, de ses différences, de sa singularité, etc.), d'échanger, de communiquer, de vivre autrement, de penser autrement. D'autre part, à travers l'expérience du voyage, par la confrontation avec l'Autre et avec l'Ailleurs, par l'exercice de la décentration, nous parvenons à une plus large connaissance des autres et du monde dans lequel nous vivons, de nous-mêmes et du sens de notre vie. Ainsi, le voyage nous offre l'opportunité de nous interroger sur notre identité culturelle, d'être plus conscients des ressemblances humaines et de nos spécificités ; autrement dit, la pratique du voyage ouvre le champ de la conscience aux multiples facettes de notre identité, elle donne à comprendre les raisons qui guident nos modes de pensée et d'expression, nos modes de perception et de raisonnement, nos comportements et nos habitudes.

Selon les individus, l'apprentissage émancipatoire et l'évolution de la conscience au travers du voyage sont plus ou moins étendus. En d'autres termes, suivant la disponibilité psychologique du voyageur et la place qu'il fait à l'inconnu ou à l'étrange, son expérience sera plus ou moins fructueuse et signifiante.

Le cas de figure du *voyageur esthète et philosophe* retient notre attention et suscite en nous le projet d'une investigation approfondie. En effet, en considération de son ouverture et de sa perception sensible sur le monde, de sa volonté d'apprentissage universel, de son acceptation et de sa reconnaissance de la diversité naturelle et humaine, etc. (Todorov, 1989), il apparaît que ce voyageur soit (pré)disposé à jouir en profondeur de l'expérience du voyage. En ce sens, le voyage, perçu comme un mode d'*éducation à l'altérité*, permettrait la conquête et la connaissance de « l'espace du dedans » (Michaux, 1960) ; il serait source d'apprentissages, de changements intérieurs, d'adaptations, voire même de transformations.

Dès lors, c'est par le voyage vers l'Autre (la Nature, les individus, les idées) que le *voyageur esthète et philosophe* voyage en lui-même ; ainsi, c'est cet espace de l'altérité à l'intériorité que nous nous proposons d'explorer dans cette présente recherche.

Dans un premier temps, nous présenterons la problématique, c'est-à-dire nos intuitions de recherche, le contexte et la pertinence de cette étude, nos objectifs, nos interrogations et le regard que nous portons sur ce sujet de recherche. Puis, dans un second temps, nous approfondirons les notions rapidement évoquées dans la première partie et délimiterons ainsi notre cadre de références théoriques. Ensuite, les orientations méthodologiques permettant de réaliser une cueillette de données rigoureuse et adéquate seront élaborées. Enfin, dans la dernière partie de ce travail, le terrain d'enquête sera mis à jour, trois récits de *voyageurs esthètes et philosophes* seront exposés, analysés et interprétés.

CHAPITRE I

LA PROBLÉMATIQUE

*« Telle est la vertu du voyage selon Montaigne : il nous offre le meilleur moyen de "frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui" »
(Todorov, 1989, p.385).*

Dans ce premier chapitre seront évoqués et liés les éléments appuyant notre étude. Tout d'abord, nous présenterons notre intuition de départ et la pertinence communicationnelle de cette recherche ; puis, nous fonderons et délimiterons cette dernière en des dimensions épistémologique, ontologique et axiologique. Ensuite, seront exprimés les questions et objectifs guidant notre travail. Enfin, avant d'élaborer notre cadre de références, nous décrirons l'approche pluridisciplinaire et transversale qui caractérise cette recherche.

1.1 Intuition, contexte et pertinence de la recherche

Quand le progrès fait reculer l'humanité de chacun

L'émancipation des mœurs tel que le culte de la liberté (sexuelle, de penser, etc.), le développement de l'économie de marché, le culte de la consommation, des nouvelles technologies de communication, ... ont donné naissance à un ensemble de comportements nouveaux qui se reflètent notamment en une quête de l'excellence, en une quête de l'hyper-performance. Dès lors, un individu nouveau a émergé que Nicole Aubert qualifie d'*hypermoderne* (Aubert, 2004). Ce dernier est centré sur la satisfaction immédiate de ses désirs et intolérant à la frustration ; il vit dans l'excès (excès de tensions, de sollicitations, de pressions) et se comporte par excès (l'excès de soi, la possession du toujours plus). En d'autres termes, pour cet individu, la recherche de sensations et de jouissances prime sur la recherche de sens existentiel.

L'*hypermoderne* vit alors essentiellement de rencontres et de sensations brèves et interchangeables. L'Autre apparaît ici comme objet de satisfaction d'un plaisir à court terme et non comme un vis-à-vis avec lequel s'amorce et s'entretient une dynamique d'échange constructive sur le long terme. Aussi, nous parlons davantage de consommation de l'Autre, plutôt que de partage dans une construction réciproque. De la sorte, les liens relationnels deviennent plus superficiels et les rapports sociaux s'appauvrissent.

Toujours selon Aubert (2003), l'urgence a envahi la vie de l'individu contemporain. Il lui faut réagir dans l'instant, sans plus avoir le temps de différencier l'urgent de l'important, l'accessoire de l'essentiel ; en cela, il tente d'abolir le temps par une quête éperdue de l'intensité de soi dans l'instant présent. Dès lors, de l'urgence – perçue comme une perversité du temps – émergent de nouvelles pathologies : la « corrosion du caractère » de l'être humain (Aubert, 2004, p.78), la corrosion des relations interpersonnelles, une *perte* des capacités relationnelles et de lien social. Ces pathologies de l'hyperfonctionnement, qu'Aubert décrit dans l'ouvrage intitulé *L'individu hypermoderne*, se manifestent, entres autres, par les états suivants : stress, comportements excessifs et compulsifs, irritabilité, nervosité, anxiété, agressivité, colère, épuisement, dépression, détérioration mentale, tristesse, désespoir, perte de sens, etc. (Aubert, 2004).

L'*individu hypermoderne* est également devenu esclave des technologies. Elles sont utilisées comme une fin et non plus comme un moyen. Il confond la fin et le moyen, il transforme le moyen en fin. Il devient dépendant du moyen (du téléphone cellulaire, de la télévision, de l'accès à internet, etc.) sans plus connaître la finalité de ses actes ; d'où le danger d'une perte de sens existentiel. De la sorte, davantage consommateur de la vie que créateur et acteur de sa propre vie, il se confine dans des univers de sens et des univers culturels fermés, tant artificiels que superficiels.

Quand au voyage, l'*individu hypermoderne* le conçoit davantage comme un moyen et non comme une fin. Pour lui, le voyage devient un moyen de sortir du quotidien, de s'évader d'une vie ordinaire pesante voire oppressante, un moyen de rechercher de la magie, de la nouveauté, de l'exotisme ; en témoigne la forme de mobilité aujourd'hui la plus répandue, celle du tourisme (Urbain, 2001). Aussi, selon le sémiologue Jean-Didier Urbain, le *tourisme de masse* « n'est pas pensé en termes de relations humaines ou de contacts culturels mais en

termes d'opérations économiques et de balances commerciales » (Urbain, 1991, p.43) ; il est alors une forme vaine qui ne peut combler le vide intérieur laissé par une vie dédiée et limitée à la consommation. Pour combler ce vide, il convient de revenir à la finalité de ses actes, et donc, dans le cas du voyage, à l'expérience comme mise en pratique d'une aspiration (d'un but, d'un dessein, d'une quête, etc.), comme situation d'apprentissage et d'émancipation.

Dès lors, si le voyage devenait une fin et non un moyen... S'il devenait, pour le voyageur, une mise en acte de la conscience qu'il a de sa propre vie... S'il était perçu et vécu par le voyageur comme un mode d'apprentissage expérientiel, de connaissance, d'existence de la conscience, ne serait-il pas davantage source d'enseignements et porteur de sens ? Comme nous le verrons dans les paragraphes suivants, tout porte à croire qu'une *éducation à l'altérité* et par le voyage peut conduire l'être humain à retrouver sa capacité pensante et donner un sens profond à son existence.

Le voyage touristique ou le voyage philosophique

Tel qu'observé par Urbain (2001), le tourisme est la forme majeure de mobilité depuis la seconde moitié du XXème siècle et ses enjeux économiques, sociaux et culturels sont considérables. Pourtant, cette forme de voyage n'est que peu source d'enseignements dans la mesure où les motivations qui la guident demeurent superficielles et éphémères. Fort de son « irresponsabilité éthique » – comme l'écrivit Roland Barthes (Barthes, 1972, p.183) – le touriste est l'acteur d'une mobilité sans raison impérative ou sans motivation d'importance (du moins en apparence). Il est un itinérant pauvre en motifs ou en alibis : ses usages, ses choix de mobilité et de destination tendent à se réduire à l'expression brute d'un imaginaire du voyage que ne vient guère ou fort peu brouiller d'autres finalités.

Dans le même sens, Daniel Joseph Boorstin établit une ferme distinction entre les voyageurs et les touristes et déplore la disparition des premiers. Pour lui, « le voyageur [...] travaillait à quelque chose : le touriste est à la recherche du plaisir. Le voyageur était actif : il allait avec acharnement à la recherche des gens, de l'aventure, de l'expérience. Le touriste est passif : il attend que des choses intéressantes lui arrivent. Il part faire du tourisme » (Boorstin, 1961, p.114). En bref, le tourisme, en contraste notamment avec le voyage

initiatique ou le pèlerinage, n'apparaît pas comme un véritable processus d'apprentissage, source de constructions identitaires.

Partageant l'idée de Tzvetan Todorov selon laquelle « c'est en explorant le monde que l'on va le plus au fond de soi » (Todorov, 1989, p.385), il apparaît que le voyage, éprouvé dans une visée ethnophilosophique, rend propices les apprentissages, les révélations, voire les transformations intérieures. Aussi, en marge du tourisme, nos intérêts de recherche se centrent sur le mode du voyage philosophique et l'ambition qui s'y rattache est celle de comprendre en profondeur ce type d'expérience, d'en montrer les effets sur la conscience et sur l'existence de celui qui en est l'acteur, c'est-à-dire du *voyageur philosophe*.

Dès lors, au-delà de l'explosion de choix qui s'offre aux individus dans la modernité (la variété des agences de voyages et la multiplicité des voyages touristiques en témoignent), au-delà des formes de propositions de sens véhiculées par les sociétés modernes et par les traditions de foi¹ que tout un chacun peut intégrer en soi et légitimer, le sens émerge premièrement de la rencontre avec l'Autre et de soi-même. Cela dit, comment parvenir à retrouver une capacité pensante et une conscience existentielle quand la course à la performance et la superficialité des miroirs sociaux disponibles alimentent en continu un vide intérieur déshumanisant ? Il apparaît que le problème réside, d'une part, dans la quête de sens (l'intention, la finalité) et dans la création de sens (le comment, la manière consciente, sensible et raisonnée) aux implications tant individuelles que collectives, d'autre part, dans la difficulté de nourrir une aptitude à la décentration et à l'intégration de l'Autre.

L'inquiétude, l'angoisse et la peur

Selon le psychologue Paul Diel, l'inquiétude – germe d'angoisse et de peur – est « le trait caractéristique commun à tous les êtres vivants » (Diel, 1992, p.12). Elle demeure un obstacle, sinon un frein, à l'aventure, au voyage, à la rencontre avec l'Autre... Et pourtant, le

¹ D'une part, la publicité propose, comme sens à l'existence, la consommation : « J'achète donc je suis » ; d'autre part, les traditions de foi – telles que la tradition judéo-chrétienne, le bouddhisme, l'islam, etc. – s'affichent comme étant porteuses d'un sens libérateur.

voyage peut procurer de grands apprentissages existentiels. En effet, éloigné de ses repères (naturels, culturels, sociaux, spirituels), l'individu se confronte à l'altérité, à l'inconnu, à l'étrange. Par le voyage, il s'ouvre à la découverte des différences (naturelles, culturelles, sociales, spirituelles), et donc, se présente sur un nouvel horizon potentiellement source de chocs émotionnels, culturels et cognitifs. En ce sens, de l'expérience concrète du voyage et de la rencontre de l'Autre peuvent émerger des inquiétudes, des angoisses et des peurs. Néanmoins, l'individu se confronte à une altérité qu'il ne perçoit pas (extérieurement) mais qu'il s'imagine (intérieurement) avant même de partir en voyage, avant même de prendre la décision de s'aventurer sur un nouvel horizon. En ce sens, nous retrouvons ici, entre désir et peur de l'Autre, les phénomènes de fascination, d'attrance ou de répulsion, d'acceptation ou de rejet.

Initialement, dès lors que l'on conçoit le voyage comme une quête de soi – de sens et d'identité – et comme une épreuve, alors tout départ résulte d'une prise de décision existentielle, tout départ implique un dépassement de ses angoisses et de ses peurs vis-à-vis de l'Autre, devant l'inconnu et l'étrange, face aux multiples épreuves qui surgiront et jalonneront le parcours du voyageur (incompréhensions, malentendus, erreurs d'interprétation, illusions, etc.). Aussi, il apparaît que surmonter l'angoisse nécessite une reconnaissance et une acceptation des réalités existentielles, de l'altérité du nouvel horizon exploré ; cela suppose une prise de conscience de l'étrangeté contenue en l'Autre mais aussi en nous-mêmes ; en ce sens, Julia Kristeva dira que « l'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité » (Kristeva, 1988, p.9).

Ce dépassement – de ses inquiétudes, de ses angoisses, de ses peurs – requiert courage, motivation profonde et goût pour l'aventure, autrement dit une aptitude à réunir en nous-mêmes la force vitale, essentielle et suffisante pour exister, pleinement et intensément, dans et par le voyage. En cela, Paul Diel (1992) préconise de se consacrer à la maîtrise de notre vie intérieure et à l'accomplissement de notre personnalité dans la mesure où, selon lui, la joie et l'harmonie qui en résulteront sont le meilleur moyen de calmer nos angoisses. Cette démarche d'introspection, de maîtrise de ses angoisses, semble être un préalable au départ en voyage, à un voyage qui s'inscrit dans une perspective existentielle. Dès lors, le voyage, s'il est quête philosophique et initiatique, s'il est envisagé comme une épreuve source de

dépassement de soi et d'apprentissage expérientiel, permet le dévoilement du caractère des individus, leur formation, voire leur transformation.

Le goût pour l'aventure et l'exercice de la décentration

Source potentielle d'apprentissages et de transformations, le voyage (l'aventure, la rencontre de l'Autre) implique de prendre des risques, de s'exposer à des dangers, de remettre en cause son confort de pensée et sa vision du monde ; il implique de faire l'effort de reconnaître et d'accepter la différence et l'étrangeté, toutes deux omniprésentes.

Néanmoins, dans nos sociétés modernes, l'équilibre existentiel de nombreux individus, notamment ceux qualifiés d'*hypermodernes* par Aubert, paraît fragile et incertain. À nos yeux, ceux-ci sont égarés ou aliénés, dans le sens où la société de consommation pourrait être un agent aliénateur. Certains ne croient plus en eux, manquent d'assurance. Par crainte de perdre davantage la maîtrise d'eux-mêmes, ces derniers évitent l'Autre ou le dénie radicalement (comme le déni de toute réalité existentielle, comme le refus de la mort) ; ils s'isolent, en eux-mêmes ou auprès de leurs groupes respectifs, pour se conforter et se rassurer. À l'inverse, d'autres croient si fort en leurs vérités qu'ils se referment sur elles ; ils ne voient qu'elles et se séparent du reste du monde. Dans un cas comme dans l'autre, nous pensons que ces individus manquent de souplesse, d'ouverture et de créativité dans leurs perceptions sensibles, dans leurs interprétations et dans leurs compréhensions du monde ; ils ont le sentiment d'être pris par l'incapacité de s'adapter à un nouveau cadre ou modèle culturel et social tout en parvenant à maintenir leur équilibre psychique ; ils ne savent pas comment réorienter leur manière de penser les choses ; ils sont en quête de sens sans pour autant se réaliser avec confiance et authenticité ; en somme, ils ont perdu le goût de l'aventure existentielle, le goût du voyage (et notamment d'un voyage des idées).

Ainsi, tel qu'évoqué précédemment, au-delà d'apprendre à voir l'Autre, nous éprouvons une bien plus grande difficulté, celle d'apprendre à « jeter sur soi-même un regard extérieur et distancié » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.126), celle d'apprendre à se percevoir soi-même comme par un Autre ; en cela consiste l'exercice de la décentration. Et pourtant, cette dernière permet, à celui qui en fait l'effort, d'ouvrir ses champs de perception et de compréhension, de se connaître plus pleinement et de s'orienter avec plus d'évidence.

En d'autres termes, l'individu se sent angoissé et parfois impuissant devant cette épreuve existentielle – c'est-à-dire voyager, s'exposer à l'inconnu – dont le dépassement relève, selon nous, de la prise de conscience des différences (la reconnaissance et l'acceptation l'Autre sous toutes ses formes, de l'inconnu, de l'étrangeté), de l'effort et de la volonté (ce qui implique d'accepter et de surmonter ses peurs et angoisses, ses peines et souffrances, de cerner avec clairvoyance ses besoins et envies, aspirations et motivations), mais aussi et surtout, d'une aptitude à réinterpréter la réalité.

Finalement, bien que la tâche difficile qu'est la décentration (de soi, de ses habitus, de ses réflexes culturels, etc.) soit fondamentalement impossible à réaliser – car l'Autre demeure inaccessible dans sa totalité, car son inconscient ne peut pleinement être pénétré –, il n'en demeure pas moins que « l'impuissance à percevoir la perception [de l'Autre] est une perception » (Ibn 'Arabî, 1994, p.13). En cela, la décentration aide au déploiement de ses perceptions et au développement de l'être humain. Quant au voyage, puisqu'il implique la rencontre de l'Autre, il devient alors une bonne opportunité pour pratiquer cet exercice.

Si cette recherche ne peut, de toute évidence, fournir un antidote global à la crise de sens, elle a néanmoins pour ambition de chercher à comprendre comment le voyageur perçoit et interprète son expérience du voyage, mais aussi de donner du sens à l'apprentissage par le voyage, de proposer quelques pistes d'orientation vers de nouveaux ou d'autres modes d'existence de la conscience, vers une *éducation à l'altérité*, vers une éthique de l'altérité.

1.2 Axe communicationnel et ancrages de la recherche

Axe communicationnel

L'axe communicationnel de cette recherche est centré sur la rencontre avec l'Autre, sur une relation à l'altérité qui se déploie dans trois sphères : la relation avec la Nature, avec les individus, avec les idées (nous y reviendrons dans quelques lignes).

Tout d'abord, cet axe relève de la *communication interpersonnelle et interculturelle*, approches qui impliquent d'étudier les processus d'interaction, les rencontres entre représentants de la diversité humaine, entre porteurs de cultures différentes, de même que les

confrontations, épreuves, chocs émotionnels, culturels et cognitifs qui ponctuent le parcours du voyageur. Dans cette perspective, nous étudierons l'expérience de la rencontre interculturelle entre le voyageur et autrui, d'une part sous l'angle du processus d'interaction culturelle et, d'autre part, sous l'angle du processus de la connaissance et de la création de sens.

Puis, l'axe communicationnel de cette recherche se précise par la définition que Martin Buber donne à la notion de *rencontre véritable*². Selon ce phénoménologue existentiel, les trois sphères de la relation – sphères au sein desquelles se déploient les relations entre *Je* et *Tu* – sont celle des êtres humains, celle de la Nature et celle des idées. En effet, dans l'espace et dans le temps, les individus – de même que les idées – voyagent, se rencontrent et communiquent. Dès lors, nous étudierons, dans une exploration tant théorique que pratique, la relation du voyageur avec l'Autre, c'est-à-dire la rencontre entre des porteurs de cultures différentes, la rencontre avec la Nature (espaces et horizons découverts, faune et flore, formes et structures naturelles, etc.) et enfin la rencontre avec les idées, autrement dit le voyage des essences spirituelles (Buber, 1959).

Ancrages épistémologique, ontologique et axiologique

Cette recherche compréhensive, s'inscrit – de par son objet, sa visée et ses fondements théoriques – dans une *trajectoire phénoménologique de la psychologie humaniste*. Distante de tout modèle objectiviste et positiviste, elle se définit dans une conception phénoménologique de l'expérience humaine et, selon Hegel (1807), comme une « science de l'expérience de la conscience » (Hegel, 1997, p.314). Elle se nourrit des contributions théoriques de phénoménologues existentiels tels que Martin Buber, Jean-Paul Sartre, Paul Ricœur et Emmanuel Levinas. Le but de cette épistémologie, la phénoménologie existentielle (fondée par Edmond Husserl et Martin Heidegger), est l'étude de la conscience humaine, de

² Selon Buber, la *rencontre véritable* entre *Je* et *Tu* met en jeu la totalité de la présence. Elle est l'accomplissement de l'*acte essentiel* par l'être intégral et se produit quand tous les moyens sont abolis. La relation avec le *Tu* ne se maîtrise pas ; elle est immédiate, elle surgit. Elle est également mutualité car « mon *Tu* agit en moi comme j'agis en lui » (Buber, 1959, p.7-17).

l'expérience vécue de personnes en rapport avec leur manière d'être dans le monde, avec les autres et avec la Nature. Selon l'Écuyer, la phénoménologie existentielle est « un courant centré sur l'exploration du vécu expérientiel de l'individu, de son expérience intrapersonnelle » (L'Écuyer, 1978, p.41). Ce courant a principalement le souci d'analyser le point de vue intérieur. Sa préoccupation première est de comprendre comment un individu perçoit les événements, comment il se perçoit, autrement dit comment une situation donnée prend, pour lui, du sens. Néanmoins, cette approche ne nie pas l'importance de la dimension interactionnelle. Aussi, c'est essentiellement par l'épreuve de l'altérité, de ses rencontres et relations avec autrui que le voyageur construit son identité et que sa conscience évolue. Enfin, l'expérience du voyage, comme processus évolutif, comme dynamique participant à l'évolution de soi, relève d'une problématique éducative – d'une *éducation à l'altérité* – associant la transformation personnelle à l'acte de connaître, ce qui suppose aussi l'acceptation de l'idée de parcours et de chemin dans l'acte de se connaître (Buber, 1999).

Dans quelle réalité cette étude s'inscrit-elle ? Les connaissances provenant essentiellement des deux disciplines que sont la philosophie et la communication s'imbriquent pour construire cette recherche. Ontologiquement, cette recherche implique de percevoir la communication comme une condition essentielle à la vie humaine, comme une qualité qui appartient indissociablement à l'être humain. Selon Buber, « Au commencement est la relation » (Buber, 1959, p.18) : l'être humain est par essence *homo dialogus* et ne peut s'accomplir sans rencontre *véritable*, que ce soit avec *les êtres humains, la Nature et les idées*, autrement dit sans communier avec l'humanité, la création et le Créateur (Buber, 1959). En ce sens, nous étudierons tout particulièrement les interactions, les communications, les relations entre le voyageur et autrui, ainsi que les effets de ces rencontres sur l'existence et la construction identitaire du voyageur.

Cette recherche – transcendée par des valeurs profondément humanistes – est menée dans un souci d'intégration de multiples perspectives théoriques participant à la compréhension du phénomène étudié. En ce sens, selon Edward W. Saïd, « l'*humanisme* se nourrit de l'initiative individuelle et de l'intuition personnelle, et non d'idées reçues et de respect de l'autorité » (Saïd, 2005, p. IX). Cette approche humaniste se comprend mieux dans la mesure où l'humanisme est entretenu par un sentiment de communauté avec d'autres

chercheurs, d'autres sociétés, d'autres époques ; autrement dit, dans les termes de Saïd, « l'esprit du chercheur doit toujours faire activement, en lui-même, une place à l'Autre étranger [...], cette action créatrice d'ouverture à l'Autre, qui sinon reste étranger et distant, est la dimension la plus importante de la mission du chercheur » (Saïd, 2005, p.VII). Quant à lui, William Blake, parle de « briser les chaînes de notre esprit » afin d'utiliser celui-ci à une réflexion historique et raisonnée (Blake, cité dans : Saïd, 2005, p.V).

Enfin, à la lumière de ces réflexions et dans une perspective humaniste, l'expérience du voyage suppose nécessairement l'incarnation par le voyageur d'une démarche éthique, c'est-à-dire d'une éthique de l'altérité, d'une éthique de la relation à l'Autre, d'une éthique de la responsabilité d'autrui. Les questions d'altérité et de la relation à l'Autre étant toujours étroitement liées à l'équité, à l'égalité et au droit, cette éthique fonde le rapport à l'Autre et également émerge de la rencontre avec l'Autre ; elle est une façon ou une conception « d'être ensemble » dans le voyage. La relation entre le voyageur et l'Autre recèle alors en elle-même un enjeu éthique ; elle implique une réflexion sur les normes et les mœurs, sur les modes de pensée et d'agir dans le voyage. Sans pour autant ouvrir la porte à une analyse sociologique, ce qui n'est pas le but de cette étude, nous pouvons néanmoins avancer que l'altérité, au sens de la reconnaissance d'un autre que soi-même, peut, d'une part, se faire ouverture et source de construction identitaire plus riche et, d'autre part, fermeture, pouvoir de réification ou d'exclusion. Dès lors, la question de l'altérité renvoie à la question de l'éthique de la relation à l'Autre, à une éthique de l'accueil, de la rencontre avec l'Autre, à l'exercice de la solidarité ; autrement dit, en ce qui concerne cette présente recherche, elle renvoie à une éthique de l'altérité qui s'opère à travers l'expérience du voyage. En ce sens, Jacques Rhéaume distingue quatre postures éthiques, pour autant de visions de l'altérité :

une éthique de la conviction (Kant) qui reconnaît à l'autre les mêmes droits qu'à soit du fait de son humanité ; une éthique de la responsabilité (Weber) où sont admises les différences d'interprétation et d'application des normes selon les situations ; une éthique de la discussion (Habermas) qui appelle des négociations du fait de différences irréductibles (telles que la culture) ; une éthique de la finitude (Ricoeur, Enriquez) qui, quoique fondée sur des principes universels, admet une conscience partagée des limites et de ce fait requiert le dialogue dont l'issue est toujours un compromis incertain sur le sens et les directions de l'action (Cognet et Montgomery, 2008, p.10-11).

Ces différentes postures éthiques peuvent être adoptées, voire pleinement incarnées, par le voyageur à la rencontre de l'Autre. De la sorte, elles orientent, construisent et agrémentent le rapport à l'Autre ; elles guident l'existence du voyageur et, en quelque sorte, conditionnent ses apprentissages. En cela, l'éthique, repose, selon Emmanuel Levinas sur l'expérience d'autrui et de l'indéfectible liberté de ce dernier : « Dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable, [...] le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire quelque chose de concret pour autrui » (Levinas, 1982, p.93).

Ainsi, puisque l'éthique se loge dans la relation à l'Autre et se construit au fil des interactions avec l'Autre, alors nous étudierons la posture éthique du *voyageur esthète et philosophe* et l'évolution de cette dernière à travers l'expérience vécue.

1.3 Questions fédératives de recherche et sous-questions

Face aux problèmes soulevés en amont, il apparaît pertinent que cette recherche soit guidée par trois questions fédératives :

- **Comment le voyageur esthète et philosophe éprouve-t-il son expérience du voyage ?** Comment, au début du XXIème siècle, ce *mode* de voyage – c'est-à-dire cette manière sensible et raisonnée de rencontrer l'Autre – est-il perçu ?
- **Comment, par l'expérience du voyage, ce cas de figure de voyageur apprend-il à mieux se connaître, comment se découvre-t-il et se dévoile-t-il ?** Dans quelle mesure le *voyage esthétique et philosophique* dévoile-t-il le caractère des êtres humains et les transforme-t-il ?
- Enfin, **quel est l'intérêt d'une éducation à l'altérité et d'un apprentissage expérientiel par le voyage ?** Quels sont les effets du voyage sur le voyageur, lorsque celui-ci est entrepris et vécu par l'*esthète-philosophe*, ou du moins initié et vécu dans une perspective esthétique et philosophique ? Qu'il s'agisse d'apprentissages expérientiels et interculturels (l'acquisition de nouvelles connaissances... de Soi, de l'Autre, de nouvelles aptitudes et attitudes), de révélations, de transformations intérieures, d'évolution de la conscience ou de développement personnel.

1.4 Objectifs de la recherche

Cette recherche a pour but d'apporter des éléments de compréhension relatifs au phénomène étudié, c'est-à-dire « l'expérience du *voyageur esthète et philosophe* », dans ses dimensions communicationnelle et interactionnelle, éducative et évolutionniste.

La visée de cette recherche s'étend largement dans deux directions, 1) celle de la quête de sens, puis 2) celle de la construction – voire de la transformation – identitaire. Néanmoins, de la même manière que le champ de cette étude se délimite, son but se précise par le *type* de voyageur retenu, ou plutôt par les traits de caractère qui lui sont propres. D'une large vision, notre intention première est d'appréhender les conditions de l'évolution de la conscience du *voyageur esthète et philosophe*, voire, en quelque sorte, de pénétrer les *secrets* qui guident cette forme d'expérience du voyage.

L'objectif que vise cette recherche est le suivant :

Comprendre l'expérience du *voyageur esthète et philosophe* : comment il évolue, voire se transforme, à travers ses rencontres et ses interactions, ses apprentissages (interpersonnels, interculturels, transpersonnels) et ses constructions identitaires.

Deux sous-objectifs viennent compléter cette visée centrale :

- Appréhender et dévoiler les effets du *voyage esthétique et philosophique*. Au-delà des impressions du voyage, nous étudierons, bien plus en profondeur, les effets signifiants du voyage et apporterons des éléments de compréhension quand aux processus par lesquels ils émergent et se construisent. Notre regard et notre analyse portent alors sur les apprentissages et les révélations, l'acquis et le donné, les connaissances de soi, de l'Autre, du monde, les transformations intérieures, l'évolution de la conscience, le déploiement de l'esprit.
- Donner du sens à l'apprentissage expérientiel par le voyage : donner à comprendre, qu'au-delà d'une expérience délimitée dans le temps et l'espace, séparée de l'ensemble de la vie ordinaire, le *voyage esthétique et philosophique*, vu comme un mode d'apprentissage expérientiel, comme un mode de connaissance et de dépassement de soi, peut devenir un mode d'existence de la conscience. Dans de plus larges

dimensions que nous ne ferons qu'effleurer au travers de cette présente étude, c'est-à-dire dans des dimensions collective, sociale, politique, morale, le voyage deviendrait un mode de coexistence des consciences individuelles, un mode d'éducation à l'altérité et de partage des connaissances interculturelles.

1.5 Pluridisciplinarité, transversalité et complexité de la recherche

Tel que précédemment évoqué, cette recherche se situe à la croisée de deux disciplines principales : la philosophie et la communication. D'une part, puisque cette étude vise à comprendre l'expérience d'une figure spécifique de voyageur, en l'occurrence celle du *voyageur esthète et philosophe*, alors l'orientation et le déploiement de cette recherche relèvent de la *philosophie*. D'autre part, puisque l'objet de cette étude est centré sur l'expérience de la rencontre avec l'Autre, notamment sur les interactions entre le voyageur et l'autre porteur de culture, alors notre recherche s'enracine fondamentalement au sein de la discipline de la *communication*.

Afin d'étudier ce phénomène complexe, une *approche pluridisciplinaire* apparaît alors pertinente et utile. En ce point, le physicien théoricien Basarab Nicolescu nous éclaire (Nicolescu, 1996, p.64) :

La pluridisciplinarité concerne l'étude d'un objet d'une seule discipline par plusieurs disciplines à la fois. [...]. L'objet sortira ainsi enrichi du croisement de plusieurs disciplines. La connaissance de l'objet dans sa propre discipline est approfondie par un apport pluridisciplinaire fécond. La recherche pluridisciplinaire apporte un plus à la discipline en question [...], mais ce "plus" est au service exclusif de cette même discipline. Autrement dit, la démarche pluridisciplinaire déborde les disciplines mais sa finalité reste inscrite dans le cadre de la recherche disciplinaire.

En ce sens, une démarche diversifiée, en termes d'approches et de méthodologies disciplinaires, une mise en rapport de diverses théories pour le même objet d'étude permet une plus vaste compréhension du phénomène communicationnel et peut contribuer à une nouvelle avancée. Néanmoins, dans la perspective réflexive et rédactionnelle d'un mémoire

de maîtrise (et non d'une thèse de doctorat), notre vision sera davantage transversale (plutôt que de prétendre incarner une approche pleinement interdisciplinaire) tout en privilégiant un axe fondamentalement communicationnel. Il n'en demeure pas moins que cette étude nécessite de dépasser le cloisonnement du savoir, de concilier des approches différentes mais complémentaires issues de diverses disciplines (philosophie, communication, éducation, psychologie, etc.), à les confronter et à dépasser les possibles contradictions. Dans les mots d'Edgar Morin, « le problème de la pensée complexe est [...] de penser ensemble, sans incohérence, deux idées pourtant contraires » (Morin, 1977, p.379). Aussi, pour ce même objet d'étude, il convient d'affronter sa complexité et de l'appréhender globalement, de reconnaître avec humilité l'ambiguïté et la contradiction, d'admettre que les réponses apportées sont limitées et à jamais incertaines. Ainsi, plutôt que de ne retenir qu'un paradigme simplifié et réducteur, au lieu de ne choisir qu'un seul postulat de départ, cette recherche s'oriente ouvertement vers le « paradigme de la complexité », tel qu'il est défini par Morin (Morin et Le Moigne, 1999, p.247). C'est donc par le mélange des paradigmes, par l'identification et l'exploration des problèmes, que l'étude du phénomène peut se révéler plus fouillée et plus créative.

En somme, suite à l'élaboration de cette problématique, partant d'une quête de sens et d'identité dans le voyage (ce que nous questionnons), nous proposons dans le cadre de cette étude de dévoiler le vécu de l'expérience esthétique et philosophique du voyage (l'inconnu que nous visons à découvrir et à connaître).

Dans les prochaines parties de ce mémoire, nous présenterons le cadre de références en termes de concepts, de théories et d'approches privilégiées puis la démarche méthodologique envisagée afin de mener à bien cette présente recherche.

CHAPITRE II

CADRE THÉORIQUE

*« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait »
(Bouvier, 1985, p.10).*

L'esprit de découverte étant le fondement même de toute recherche scientifique véritable, ce cadre de références théoriques fut élaboré au fil d'un voyage exploratoire dans les méandres de pensées et de conceptions issues de disciplines et de mouvements de pensée rattachés au vaste univers des sciences humaines : la philosophie, l'esthétique, la psychologie, la communication, l'anthropologie, l'éducation (à l'altérité), la spiritualité, etc.

Ce tour théorique, aussi étendu soit-il, se justifie en raison des dimensions que nous nous proposons d'étudier au travers de cette recherche. Dans l'ailleurs, le voyageur s'y présente avec une manière de percevoir les choses, c'est-à-dire un regard sensible, et avec une vision du monde singulière, c'est-à-dire une connaissance et un mode de raisonnement, une philosophie et des intentions ; au fil de ses rencontres, il éprouve une diversité naturelle, il se confronte à de nouvelles visions du monde, il interagit avec des porteurs de cultures différentes et ainsi apprend d'eux et se découvre. Dès lors, les mouvements philosophique et esthétique nous aident à comprendre le regard que ce voyageur porte sur l'ailleurs et sur l'Autre, ainsi que la visée de sa quête, au demeurant à la fois esthétique et philosophique. La psychologie (analytique et développementale) et la communication (interpersonnelle, interculturelle, transpersonnelle) couvrent les aspects liés à l'intentionnalité du voyageur, aux attitudes et modes d'expression de celui-ci envers autrui. L'anthropologie culturelle (et la psychologie culturelle) éclaire, quant à elle, notre étude des confrontations culturelles entre le voyageur et autrui. Ensuite, l'éducation trouve son implication dans l'étude des apprentissages expérientiels et du processus d'évolution du voyageur au fil du chemin

parcours. Enfin, la *science spirituelle* apporte des éléments de compréhension quant aux phénomènes de l'émerveillement et de la révélation pouvant surgir au cours du voyage.

Les concepts clés et les univers de sens qui circonscrivent cette recherche et que nous allons présenter dans ce chapitre sont les suivants : 1) le *voyage esthétique et philosophique* et le voyageur ; 2) l'altérité (et l'identité) ; 3) la rencontre et la relation (interpersonnelle, interculturelle, transpersonnelle), 4) l'apprentissage et la révélation.

2.1 Le voyage esthétique et philosophique

L'esthétique et la philosophie

Dans un premier temps, avant d'élaborer sur l'idée d'un *voyage esthétique et philosophique*, avant de définir le cas de figure de voyageur qui l'incarne, nous présenterons concisément le cadre de la *philosophie esthétique*, telle qu'elle fut théorisée notamment par Kant, Nietzsche et Dufrenne.

En partant de la notion d'esthétique, nous nous efforcerons d'appréhender les liens fondamentaux qui (ré)unissent la pensée esthétique et la pensée philosophique. Dans cette visée, nous montrerons que, non seulement l'esthétique ne peut s'accomplir qu'à l'intérieur d'une philosophie, mais encore que l'esthétique est une voie privilégiée vers la philosophie.

Le mot « esthétique » veut dire sensation ou sentiment en grec. Il a été utilisé pour la première fois en 1750 par Alexander Gottlieb Baumgarten. Dans l'ouvrage *Aesthetica* (1750), ce dernier définit le l' « esthétique » comme la *science de la connaissance sensible*. Devenant ainsi une discipline philosophique à part entière, son objet est la perfection sensible, le beau s'affranchissant du bien de manière générale (pour Kant, le Beau étant symbole du Bien).

Depuis l'origine platonicienne de la philosophie jusqu'à nos jours, le sens de la notion d' « esthétique » s'est construit et a évolué autour des réflexions de penseurs tels que Kant, Schiller, Hegel, Nietzsche, Valéry, Heidegger, etc. Au fil du temps, « de Platon jusqu'à Heidegger, la philosophie a constamment entretenu avec l'esthétique une relation privilégiée, comme si la recherche de l'essence de la vérité conduisait inévitablement à s'approcher de la définition du beau et de l'art » (Sherringham, 1992, p.14). C'est au XIX^{ème} siècle, avec le romantisme allemand que reviennent en force dans l'espace philosophique l'art, l'écriture, le

mythe, la passion, la musique, la peinture et la femme : « La philosophie prend conscience avec Nietzsche, qu'on ne peut penser que "dans la contrainte du langage" et que la véritable nature du langage ne se comprend qu'à partir de l'émotion, de la poésie et de la musique » (Lévesque, 1994, p.121). À la suite de Nietzsche, dans *Léonard et les philosophes* (1929), Paul Valéry fait état du même renversement : « Le Philosophe s'était mis en campagne pour absorber l'artiste, pour *expliquer* ce que sent, ce que fait l'artiste, mais c'est le contraire qui se produit et se découvre » (Valéry, cité dans : Lévesque, 1994, p.124). Ainsi, la philosophie ne pourrait se rendre par elle-même pleinement maîtresse de l'esthétique, puisqu'elle en procéderait ; autrement dit, c'est précisément le vécu esthétique qui initierait et accompagnerait la pensée philosophique, et non l'inverse.

Quelle est alors la finalité de l'esthétique ? L'esthétique s'efforce à saisir le fondamental et l'originel ; elle recherche la vérité dans l'essence des choses. Dans l'ouvrage *Esthétique et philosophie* (1967), Mikel Dufrenne dira que l'esthétique, « en considérant une expérience originelle, [...] ramène la pensée et peut-être la conscience à l'origine. Là réside son principal apport à la philosophie » (Dufrenne, 1967, p.9).

Dans l'expérience esthétique, la forme se révèle et se charge de sens. Pour Dufrenne, « L'objet esthétique signifie – est beau à condition de signifier – un certain rapport du monde à la subjectivité, une dimension du monde ; il ne me propose pas une vérité sur le monde, il m'ouvre le monde comme source de vérité » (Dufrenne, 1967, p.31). Reprenant la pensée de Kant, il ajoute que, par l'expérience esthétique, « en nous ouvrant à la présence de l'objet [...], nous nous laissons pénétrer par un sens indéterminé sans doute, mais pressant, qui peut être le symbole d'un prédicat moral » (Dufrenne, 1967, p.11). En effet, de la contemplation du monde, de la Nature et des œuvres, l'individu ressent les formes, il les éprouve, voire s'émerveille devant elles. Par cet acte d'être en relation et de contemplation, se révèle le sens créateur et ainsi se fonde la connaissance. Autrement dit, la vérité et la moralité proviennent de rencontres avec le monde et se construisent de la perception d'un beau signifiant. Il semblerait donc que, plus la forme contemplée est originelle et authentique, plus elle se chargerait de sens (essentiel et fondamental), plus elle dévoilerait son essence et ouvrirait l'accès à un monde de vérité ; conséquemment, cette perception esthétique mènerait à des vérités plus largement partagées, voire à de prétendues *vérités universelles*.

De la sorte, l'expérience esthétique fraie une voie à la science et à l'action. L'individu s'inspire de la Nature et accède à la conscience, ou plutôt c'est la Nature qui donne à l'individu de l'inspiration et lui permet d'accéder à la conscience. En cela, la Nature peut, en l'être sensible, produire un sentiment d'émerveillement, elle peut se manifester à lui comme beauté et l'inspirer. Dès lors, la perception esthétique apporte l'inspiration et le sens, elle suscite la réflexion et fonde la raison ; ainsi se rejoignent l'esthétique et la philosophie.

Enfin, prenant appui sur les écrits de Dufrenne, voici deux autres manières d'exprimer les liens qui unissent l'esthétique et la philosophie. D'une part, comme pour le jugement philosophique, « ce qui spécifie dans tous les cas le jugement de valeur esthétique, c'est sa prétention à l'universalité » (Dufrenne, 1967, p.17). D'autre part, comme en philosophie, « l'art n'imité pas, il idéalise : il exprime l'universel dans le Particulier » (Dufrenne, 1967, p.24). Pensée esthétique et pensée philosophique ont donc des visées communes, toutes deux recherchent l'idéal et l'universel. Elles se rejoignent en une même quête – esthétique et philosophique – et s'unissent en une même volonté d'apprentissage à travers l'expérience du voyage. En d'autres termes, elles composent une même vision de l'existence qui, dans notre présente recherche, est incarnée par le cas de figure du *voyageur esthète philosophe*. Ces deux dimensions seront donc étudiées conjointement lors de l'enquête terrain. Personnifiée par les voyageurs interviewés ainsi que par le chercheur, cette philosophie esthétique sera à la fois sujet d'étude et angle de perception et d'interprétation des résultats recueillis ; autrement dit, elle émergera du terrain d'enquête et viendra l'éclairer.

Le voyage esthétique et philosophique

Ici, nous tenterons tout d'abord de décrire, tels que nous les percevons, l'espace du voyage et la pratique du voyage. En d'autres mots, nous nous efforcerons, à notre manière, de répondre à la question : qu'est-ce que voyager ? Dans le voyage, il est question d'un mouvement tourné à la fois vers l'extérieur et vers soi. Voyager, c'est exprimer un plaisir intense d'exister dans l'ailleurs ; c'est jouer avec la vie ; c'est vivre une expérience à caractère exotique et extraordinaire. En cela, c'est respirer à plein poumons un air nouveau, c'est s'ouvrir au monde et ressentir l'ailleurs de tout son être : observer le monde, écouter ses pulsations et ses langages, mais également sentir, toucher, goûter. Voyager, c'est aller loin en

empruntant une voie nouvelle, c'est jouir d'une évasion créatrice. C'est rencontrer l'Autre pour apprendre de lui, pour comprendre les ressemblances et les différences, naturelles comme humaines. C'est aussi, s'engager dans la rencontre et se dévoiler à l'Autre, c'est partager sa culture, son mode de vie, sa vision du monde, sa philosophie de l'existence. Voyager, c'est découvrir et connaître l'Autre – une Nature (lieux et paysages, vie animale, etc.), des cultures (des individus, des porteurs de cultures différentes) et des idées nouvelles – puis, d'un rebondissement créateur en soi, l'expérience du voyage ouvre à la découverte et à la connaissance de soi.

Classiquement, nous distinguons trois types de voyage, ou encore trois figures historiques de l'homme mobile. Ces figures, bien qu'elles aient connu des formes et motivations diverses au fil des siècles, demeurent, pour le politicien et écrivain Jean-Michel Belorgey, des « constantes anthropologiques » (Belorgey, 2000, p. 11). Mise à part la figure du touriste et ses multiples variables, omniprésentes en ce début de XXI^{ème} siècle, trois archétypes ressortent des analyses proposées par Belorgey dans l'ouvrage *Transfuges, Voyages, ruptures et métamorphoses* (2000). Selon lui, les trois figures de l'*homo mobilis* sont les suivantes : l'« *homo pelegrinus* », l'« *homo peregrinus* » et l'« *homo peregrinus academicus* » (Belorgey, 2000, p. 11). Le premier, l'*homo pelegrinus* est le pèlerin, le voyageur qui a pour destination un lieu sacré. Le second, l'*homo peregrinus*, est l'aventurier, le commerçant, le voyageur itinérant, l'exilé, l'expatrié. Le troisième, l'*homo peregrinus academicus*, est représenté par le voyageur-philosophe, l'ethnologue, le missionnaire-savant, l'universitaire. Cette dernière figure de voyageur, sur laquelle se déploie notre présente recherche, est historiquement incarnée par Hérodote d'Halicarnasse, historien et explorateur grec. Ce sophiste³ du V^{ème} siècle avant Jésus-Christ concevait le voyage comme une bonne manière de se forger à un esprit critique, comme une épreuve formatrice. En ce sens, il préconisait une attitude et une aptitude à la *théôria*, enquêtant sur les us et coutumes du

³ Être sophiste était « un métier qui permettait de visiter le monde, selon la promesse d'éducation "Paideia", et de revenir, couvert de gloire, au pays natal » (André et Baslez, 1993, p.228).

monde connu, sur la nature et la cosmographie. Puis, c'est au XVIII^{ème} siècle, que nous relevons la forme instituée du voyage philosophique. En ce siècle des Lumières, l'*homo peregrinus academicus* est personnifié par le savant qui privilégie l'expérience de terrain ; en cela, il s'oppose au philosophe en chambre qui réfléchit sur le monde sans bouger de chez lui. Des philosophes écrivains français de cette époque, il y en a des voyageurs. Parmi les plus célèbres, nous retrouvons notamment Rousseau, Diderot, D'Alembert, Voltaire⁴, Montesquieu. Pourtant une figure du voyageur philosophe apparue deux siècles plus tôt (au XVI^{ème} siècle) retient prioritairement notre attention. Il s'agit du philosophe et humaniste Michel de Montaigne. Pour ce dernier, qui pérégrina à travers l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et l'Italie, le voyage est l'école de la vie, il est une étape importante de la formation de l'esprit et de l'apprentissage de la vie. Autrement dit, l'expérience de l'altérité et de la diversité – que permet la rencontre de l'Autre – travaille les consciences et apprend à remettre en cause ses propres schémas de pensée :

Le voyager [...] semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choses incongneues et nouvelles ; et je ne sçache point meilleure escolle, [...] à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et luy faire gouter une si perpetuelle variété de formes de nostre nature (Montaigne, 1988, p.973-974).

Dans ses voyages, observant les usages d'autrui et se frottant aux différences, Montaigne voit en l'Autre et en la communication avec autrui les leviers de son apprentissage. Afin de faire valoir un *art de voyager* (ou du moins une manière de voyager), il oppose une attitude humble de recevoir autrui à celles d'autres voyageurs, plus ethnocentristes et plus égocentriques :

⁴ « Le voyage de Voltaire comme expérience philosophique constitue non seulement l'une des premières formes de conte philosophique, mais également le produit hybride et heureux de pensées occidentale et orientale, de l'Histoire et de la légende, de la cartographie mythique et de l'expérience réelle ». (Rollet, 2007, p.90).

J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. [...]. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France : et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé, si je vouloy estre servi à la Françoisie, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers. J'ay honte de veoir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangieres. [...] La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendants de la contagion d'un air incogneu. [...] Au rebours, je peregrine tressaoul de nos façons : non pour chercher des Gascons en Sicile, j'en ay assez laissé au logis : je cherche des Grecs plustost, et des Persans : j'accointe ceux-la, je les considere : c'est là où je me preste, et ou je m'employe (Montaigne, 1988, p.985-986).

Cette philosophie de l'existence dans le voyage et ces attitudes de voyageement, bien qu'éloignées de notre temps, s'incarnent toujours aujourd'hui. Nous avons l'intime conviction que ce mode de voyage est, quatre siècles plus tard, toujours d'actualité et de bon augure face au tourisme de masse. À l'étranger, Montaigne s'immerge dans la culture d'autrui, il se décentre pour mieux le comprendre et apprendre de la diversité humaine. En ce sens, l'exercice de la décentration s'oppose à l'attitude égocentrique ou du moins nous en écarte et donc ouvre l'accès à l'humanisme. En d'autres mots, voyageur humaniste baignant dans une dynamique relationnelle, Montaigne cherche chez les autres un éclairage sur le sens d'une vie collective plus humaine. À l'extérieur de son pays, il privilégie les autres aux siens, l'inconnu au connu, le différent à l'habituel. Son regard se porte sur les usages autres que les siens, sur les saveurs et particularités d'ailleurs. Ouvert à la culture de l'autre, il préfère partager la table et la cuisine typique de l'endroit où il s'arrête et se pose, plutôt que de se faire servir comme à son habitude. En somme, il accepte et respecte l'autre porteur de culture dans sa singularité et jouit des différences de celui-ci en les mêlant aux siennes.

Les attitudes de voyageement de Montaigne demeurent aujourd'hui personnifiées chez le voyageur philosophe moderne. En effet, le voyage philosophique moderne proposé par Angelopoulos (cinéaste grec) est fondé sur « la négation obstinée de toute l'espace conventionnel et prédéfini – espace de la nation, espace du sujet, espace du savoir – et permet de s'ouvrir vers l' "imaginaire" parfois fantomatique d'autres pays, d'autres mouvements, d'autres trajets et d'autres carrefours » (Rollet, 2007, p.97).

Avant d'élaborer plus en détail sur le cas de figure du *voyageur esthète et philosophe*, revenons un instant sur l'expérience esthétique. Le voyage esthétique renvoie à une rencontre avec l'ailleurs et avec l'Autre qui soit, à l'image de la relation *véritable* telle que définie par Martin Buber (se référer au point 2.3), éprouvée par l'être intégral et vécue intensément dans la présence (ce qui implique une force sensible). Ce mode de voyage renvoie à la rencontre *authentique* de l'Autre dans son essence, car « le critère de véracité esthétique, c'est l'authenticité » (Dufrenne, 1967, p.26). En effet, chez Buber, véracité, vérité et authenticité se rejoignent dans la rencontre, dans une rencontre librement consentie d'un *Je* avec un *Tu* et mutuellement éprouvée dans l'intensité de la présence (ce qui n'est pas expérimentation de l'Autre mais vie en relation avec l'Autre). Dès lors, dans la rencontre authentique, « on se tourne vers son partenaire [une personne entière et unique] et s'adresse à lui en toute vérité » (Buber, 1959, p.215) ; ainsi, cette rencontre se constitue par l'authenticité de l'être vers lui (son partenaire), elle est un mouvement de l'être vers lui. Également, Buber ajoutera que « la véritable compréhension [...] fait l'essence de l'entretien authentique » (Buber, 1959, p.218) ; ici encore, vérité et authenticité sont associées l'une à l'autre.

Le voyage esthétique est également perçu comme un retour aux sources, à l'origine. En ce sens, le voyageur peut partir en quête de l'utile et du nécessaire pour vivre ; il peut rechercher en lui son être essentiel, ses valeurs profondes (immanentes à soi) à travers lesquelles il pourra pleinement s'accomplir ; il peut rechercher l'universel et tendre vers lui. Ainsi, le regard esthétique vise, comme le regard philosophique, l'« apprentissage universel » (la sensibilité en serait génératrice) ; ce premier regard ne s'oppose pas au second, au contraire, il le rejoint et le rend plus fort, il l'affirme et le confirme.

Le voyageur esthète et philosophe : une seule et même figure

Il y a de ces voyageurs qui, de par leurs intentions, leurs attitudes et leurs comportements, mêlent esthétique et philosophie. Leur engagement est à la fois sensible et raisonné ; en d'autres mots, ils recherchent consciemment dans la confrontation avec l'Autre le déploiement des sensations, des perceptions, des émotions et des sentiments mais aussi de la raison, de la logique, de la compréhension et de la connaissance. Au fil de leurs voyages, ces derniers mettent à l'épreuve de l'altérité leurs perceptions et leurs connaissances ; ils

confrontent dans l'ailleurs autant leur sensibilité que leur raison. Bien que demeurent fondamentalement des contradictions entre philosophie et esthétique, ces voyageurs concilient d'un même élan quête d'émerveillement et quête de savoir. Ce sont les expériences de ces *voyageurs esthètes et philosophes* que nous proposons d'étudier dans cette recherche.

Le cas de figure du *voyageur esthète et philosophe*, ainsi retenu, s'inscrit dans une large typologie de voyageurs élaborée par l'historien et homme de lettres Tzvetan Todorov. À cette typologie, nous ajoutons la figure du *voyageur esthète*, figure dont des éléments de définition reposent sur la pensée de Kant et de François Dagognet. Nous justifions donc ici la pertinence de ce choix parmi d'autres possibles. Deux facettes composent ce même personnage, la dimension esthétique s'intégrant pleinement à la dimension philosophique :

1) *L'esthète*. Il admire le Beau et recherche l'essence des choses ; il est en quête d'émerveillement, de plénitude et de vérité. Rêveur éveillé, à l'imaginaire fertile, sensible et attentif aux réalités cachées, il contemple la Nature et ses œuvres, les paysages sublimes et sauvages, authentiques et préservés. Détaché des « constructions objectives » de la beauté (dans l'absolu, la beauté ne peut être objectivement construite car une perception individuelle ne peut être que subjective), il vit en accord avec la Nature (voire en complète harmonie) et la respecte fondamentalement (voire la vénère). En ce sens, pour Kant, « la contemplation de la géographie perçue, du paysage le plus naturel [...] nourrit au mieux l'intérêt pratique de la rencontre du beau » (Dagognet, 1982, p.167). Ce sont ainsi ces paysages les plus naturels et les plus purs que le voyageur esthète aspire à explorer, à découvrir et à connaître. En ces lieux, il s'aventure et vit, il s'émerveille et apprend, car « c'est au plus loin de l'homme [...] que la beauté est à son comble » (Dagognet, 1982, p.166-167), car « c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des îles désertes qu'elle [la Nature] étale ses charmes les plus touchants » (Dagognet, 1982, p.115).

2) *Le philosophe*. Todorov dépeint, dans l'ouvrage intitulé *Nous et les autres* (1989), les portraits de dix voyageurs : 1- *l'assimilateur*, 2- *le profiteuse*, 3- *le touriste*, 4- *l'impressionniste*, 5- *l'assimilé*, 6- *l'exote*, 7- *l'exilé*, 8- *l'allégoriste*, 9- *le désabusé*, 10- *le philosophe* (se référer à l'appendice A). Tous ont pour caractéristique commune d'entrer en interaction avec les autres, de s'investir dans un rapport de contiguïté et de coexistence avec les autres. En ce sens, chacun d'eux, porteur de sa propre culture, communique avec les

autres, porteurs de cultures différentes. Certains de ces voyageurs sont animés par des projets idéologiques autonomes, par des projets ethnocentriques ou égocentriques. D'autres, explorateurs de la diversité humaine, adoptent des attitudes plus ouvertes et plus compréhensives envers autrui ; en cela, la rencontre peut être davantage vécue dans une perspective de partage. Ces descriptions permettent de distinguer les diverses intentions et attitudes des voyageurs lorsqu'ils entrent en interaction avec l'Autre. Certains de ces voyageurs possèdent des traits communs et dans ce sens il est tout à fait possible qu'un lecteur se reconnaisse dans plusieurs de ces cas de figure. Dans une perspective humaniste, Todorov s'identifie davantage au *voyageur philosophe*. C'est également dans cette même perspective que nous opterons pour cette position et ainsi délimiterons la visée de cette recherche. En reprenant les mots de Todorov, nous en présentons ci-après les traits de caractère :

Il y aurait donc deux facettes du voyage philosophique : humilité et orgueil ; et deux mouvements : les leçons à prendre et les leçons à donner. Observer les différences : c'est un travail d'apprentissage, de reconnaissance de la diversité humaine. [...] même si, pour Montaigne comme pour Michaux [...], le but est de se connaître soi-même, le voyage n'en est pas moins indispensable : c'est en explorant le monde que l'on va le plus au fond de soi. [...]. Grâce à sa fréquentation de l'étranger, le philosophe a découvert les horizons universels [...], qui lui permettent non seulement d'apprendre, mais aussi de juger. [...]. Le philosophe est universaliste [...], grâce à son observation attentive des différences, son universalisme n'est plus un simple ethnocentrisme ; et, habituellement, il se contente de porter des jugements et laisse aux autres le soin d'agir, de réparer les torts et d'améliorer les sorts (Todorov, 1989, p.385-386).

Si dans le cadre de cette recherche, nous retenons la figure du voyageur *esthète et philosophe*, c'est parce que l'intention et l'attitude de ce voyageur renvoient, humainement parlant, à l'une des plus belles aventures de vie, à l'une des plus enrichissantes expériences de voyage. En effet, ce voyage s'inscrit dans une perspective de contemplation et de vie en harmonie avec la Nature, dans une perspective de quête (d'émerveillement, d'identité, de sens, de savoir, de sagesse) et de partage, de liberté de pensée et d'expression.

De plus, ce voyage est perçu comme un apprentissage expérientiel pour le voyageur qui l'éprouve. Ce dernier, lors de son exploration de la diversité naturelle et humaine,

apprend des Autres – de la Nature qu’il découvre, des individus qu’il rencontre, des idées face auxquelles il s’expose – pour mieux comprendre le monde dans lequel il vit et pour se comprendre lui-même.

Dès lors, l’expérience du *voyageur esthète et philosophe* implique une quête sensible (la rencontre du beau, de l’essence des choses) et une quête de savoir (l’expérimentation intellectuelle, l’apprentissage raisonné) et s’inscrit dans des dimensions initiatique et existentielle. Ainsi, d’un regard à la fois sensible et raisonné, ce voyageur *s’éduque à l’altérité*. Il apprend d’une part de ses rencontres avec l’Autre extérieur (avec la Nature, les individus, les idées), d’autre part, de son altérité intérieure, celle présente en lui-même. Autrement dit, il découvre l’ailleurs et se découvre lui-même ; il évolue et parfois même vit des transformations, c’est-à-dire des révélations⁵ qui le feront devenir Autre. Cette vision de l’altérité n’est donc pas uniquement sensible, elle est également intellectuelle et spirituelle.

2.2 La voix/voie de l’altérité

Le voyage, dans le sens large du terme, est une forme de scénario permettant la découverte de l’altérité, de l’exotisme, de l’étrange, de l’inconnu.

La question de l’identité, au demeurant centrale dans l’entreprise de notre recherche, est inséparable d’un questionnement sur l’altérité extérieure et sur l’autre en soi. L’identité se construit dans l’altérité ; aussi, je ne suis moi que par rapport à ce qui n’est pas moi, que par rapport à ce qui m’est étranger. Apprendre, comprendre, (se) connaître, se construire, ne se peuvent sans confrontation avec l’Autre et sans altération.

Au début du siècle dernier, dans son *Essai sur l’exotisme*, Victor Segalen nous donne à comprendre ce qu’il nous faut chercher dans l’altérité : « Au fond, il nous faut du divers, il

⁵ Selon Buber, au sortir de la relation pure, « l’homme a dans son Être un plus, un accroissement [...] dont il ne saurait désigner correctement l’origine » (Buber, 1959, p.81). Ce qui lui a été donné est une présence, une force, un pouvoir, un sens. Cette révélation, qui est vocation et mission, saisit l’être humain « dans toute sa façon d’être et s’amalgame à lui » (Buber, 1959, p.87).

nous faut de l'autre parce que cela nous fait plaisir, éveille nos sens et les sens, c'est la vie » (Segalen, cité dans : Baudrillard et Guillaume, 1994, p.68). Puis, dans l'ouvrage collectif intitulé *L'Autre : Regards psychosociaux*, Denise Jodelet tisse des liens entre identité et altérité : « Dans la pensée contemporaine beaucoup voient dans l'altérité la condition même de l'émergence identitaire : c'est toujours la réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire [...]. Car l'altérité convoque autant que la notion d'identité, celle de pluralité » (Jodelet, 2005, p.29). Dès lors, l'évolution de la conscience du voyageur, sa construction identitaire et de sens seront étudiées à travers l'expérience que celui-ci fait de l'Autre. Dans cette perspective, nous apporterons ici des éléments de compréhension quant au concept d'altérité, concept au demeurant flou comme nous le verrons.

« Le substantif "altérité" [l'antonyme du même] semble désigner une qualité ou une essence, l'essence de l'être-autre. Mais de son côté, l'autre désigne des choses très différentes : l'autre homme, autrui, l'Autre » (Ferréol et Jucquois, 2003, p.4). Le manque étant par définition l'une des figures possibles de l'altérité, nous ne pouvons prétendre dresser une liste exhaustive de ses formes et figures. Néanmoins, l'altérité, qui, semble-t-il, se construit plus qu'elle ne se découvre, peut entre autres revêtir les formes suivantes : l'alter ego, le différent, le divers, le rival ou l'ennemi, le contraire, l'étranger, le marginal, l'original, le rare, l'inédit ou le nouveau, le bizarre ou le curieux, l'exotique, l'hôte, l'être des lointains, le lointain ou l'ailleurs, l'étrange ou l'inconnu, l'anonyme, l'imaginé, le caché ou le mystérieux, le prochain, le semblable, l'autre race, l'autre sexe, l'autre culture, l'autre symbolique, etc.

Tout d'abord, dans le cadre de notre étude, il est pertinent de déplier ce concept d'altérité dans l'intériorité et dans l'extériorité. L'une et l'autre de ces dimensions seront les cibles de notre investigation dans la mesure où la relation à l'*autre extérieur* renvoie le sujet à l'*autre en soi* ; autrement dit, l'altérité intérieure et l'altérité extérieure sont concomitantes. Dans *La Conquête de l'Amérique*, Todorov nous dit que « Depuis cette époque [l'aube du XVIème siècle], et pendant près de trois cent cinquante ans, l'Europe occidentale s'est efforcée d'assimiler l'autre, de faire disparaître l'altérité extérieure » (Todorov, 1982, p.308). Cette altérité dont parle Todorov est extérieure à soi, elle qualifie l'Autre et l'ailleurs hors de soi. Extérieure à l'individu, elle se présente à lui et attire son regard ; elle attise sa curiosité et

l'intrigue ; parfois elle le captive et l'appelle. Puis, il se confronte à elle et l'éprouve dans l'instant. De là, enfin, s'il ne reste pas indifférent à elle, il peut alors l'expérimenter ; il peut s'en inspirer, s'en imprégner, voire l'assimiler. En ce sens, le *voyage esthétique et philosophique* est, selon nous, l'opportunité idéale pour rencontrer, éprouver et expérimenter cette dimension de l'altérité ; ainsi, cette altérité du dehors sera tout particulièrement investiguée au cours de cette recherche. De plus, dans son ouvrage intitulé *Étrangers à nous-mêmes*, Julia Kristeva nous éclaire, quant à elle, sur la notion d'altérité dans l'intériorité, c'est-à-dire sur cet autre logé en soi. S'appuyant sur la notion d'« inquiétante étrangeté » qu'elle emprunte à Freud, elle nous donne à comprendre que la peur de l'Autre s'expliquerait par le fait que la rencontre de l'altérité nous renvoie à l'« étrange » ou à l'« étrangeté », qui est présente en nous-mêmes. Selon elle, « L'étrange est en moi, donc nous sommes tous des étrangers » (Kristeva, 1988, p.284). Également, le psychanalyste Jacques Lacan, rapproche l'autre en soi du manque, de l'incomplétude en soi et du désir pour l'Autre (extérieur), autrement dit du « désirant dans l'autre » (Lacan, 1971) ; ainsi, « Le désir de l'homme est le désir de l'Autre » (Lacan, 1971, p.175). Le voyageur – comme tout être humain – contenant en lui-même l'étrangeté, le doute, le manque, une part inconnue de son potentiel, etc., les projette sur l'extérieur. En ce sens, l'étrangeté en soi peut par exemple se traduire en recherche d'une normalité rassurante dans l'ailleurs, le doute en recherche d'une Vérité, le manque en désir pour l'Autre (extérieur), le potentiel inconnu en volonté de se confronter à l'Autre. Cette projection de l'altérité du dedans vers le dehors justifie notre volonté d'explorer ces deux dimensions, l'altérité intérieure et l'altérité extérieure du voyageur.

Ensuite, nous distinguons l'autre extérieur sous deux figures : l'*autre lointain* et l'*autre proche* ; ces deux autres qui n'en font qu'un. En effet, entre l'un et l'autre, il y a un passage de frontière – une frontière imaginaire et invisible – qui peut être franchie ; en d'autres mots, l'Autre, tel qu'il est perçu, peut s'éloigner ou bien se rapprocher ; le plus loin peut devenir le plus près. Georg Simmel dira que : « L'unité de la distance et de la proximité, présente dans toute relation humaine, s'organise ici en une constellation dont la formule la plus brève serait celle-ci : la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche » (Simmel, 1990, p.53-54). Quand à Todorov, il énonce, dans *Nous et les autres*, deux règles régissant la construction de l'altérité

distante : celle d'Hérodote selon laquelle plus on est lointain, moins on est estimable, et celle d'Homère, selon laquelle plus éloigné on est, meilleur on est (Todorov, 1989). L'un et l'autre de ces regards nous donnent à penser que la rencontre de l'altérité et l'éloignement de l'Autre impliquent davantage une critique de soi qu'une valorisation de l'Autre.

De l'autre lointain à l'autre proche, également « appelé par Freud *Nebenmensch*, Autre primordial pour Lacan » (École freudienne, 1999, p.110), le premier, plus difficilement perceptible, se distingue par le caractère familier ou voisin de ce second. Le critère géographique ne suffisant pas selon nous à les différencier, la définition de ces deux dimensions demeure affaire de perceptions et de connaissances ; ces dernières étant toujours personnelles et individuelles, toujours rattachées à un contexte culturel, social et relationnel.

Dans l'ouvrage intitulé *Figures de l'altérité*, Marc Guillaume précise que « dans tout autre il y a autrui – ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre, voire assimiler – et il y a aussi une *altérité radicale*, inassimilable, incompréhensible et même impensable » (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.10). Ainsi, au-delà d'une altérité que nous pouvons parvenir à intégrer, il y aurait une altérité à reconnaître et à accepter comme inaccessible, une altérité que nous ne pouvons pas atteindre ni convoiter.

C'est à travers l'expérience de l'altérité, que se joue la reconnaissance du semblable et que se découvrent les différences ; mais aussi, c'est également à travers la rencontre avec l'Autre, que l'identité de l'être s'altère et se construit. Bien que couramment associé à la perte de l'identité, de la pureté, de l'intégrité et à l'aliénation, l'*altération* est pour le théoricien Jacques Ardoino un processus éminemment temporel, synonyme de transformation (Ardoino, 2000). Aussi, il s'agit de reconnaître et d'accepter l'Autre, qu'il soit proche ou lointain, qu'il soit externe ou interne dans la mesure où « la découverte de ce qui de moi m'est étranger est tout-à-fait fondamentale, ou plus exactement fondatrice. Je ne suis pleinement moi-même qu'avec la conscience de ma pluralité et de mes divisions » (Ardoino, 2000, p. 191). L'identité, est alors largement plus « altération (mouvement, processus, action, valeur en acte, dynamique, "modification", transformation, formation) que simple reconnaissance de l'altérité (état, statut, potentialité, essence) » (Ardoino, 2000, p. 191).

Enfin, l'altération renvoie à l'*épreuve*. En cela, l'altération identitaire du voyageur se soumet à l'épreuve de la rencontre, elle s'y soumet tout au long du chemin parcouru. En

d'autres termes, le processus d'altération, qui pose la question de l'identité, ne se fait pas sans douleur ni souffrance. En effet, comme nous le rapporte Jeanne Mallet, « c'est un cheminement d'explorateur ; c'est un billet sans retour vers une destination inconnue, où la mort est quotidienne, mort à nos visions du monde successives, et par là-même à nos identités successives, à nos « moi » successifs, et nos conceptions successives du moi » (Mallet, 1998, p.44). Au même titre que la rencontre, l'épreuve – qu'elle soit confrontation, choc (émotionnel, culturel ou cognitif), difficulté à surmonter, conflit, etc. – sera donc au cœur de nos préoccupations et elle le sera d'autant plus dans la mesure où elle mène à des apprentissages et à des révélations chez celui qui la vit. En ce sens, déjà en 1772, Diderot décrivait, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, un lot de dures épreuves qui pouvaient (qui peuvent) se présenter au cours du voyage :

Tout navigateur s'expose, et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et de l'eau : mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie ; après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère, aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté! ... (Diderot, 1972, p.143).

2.3 La communication à travers la rencontre, l'interaction et le choc des cultures

Dans ce travail de recherche, nous privilégions deux approches : l'approche interactionniste et l'approche interculturelle. *A fortiori*, c'est autour de la rencontre avec l'Autre que cette recherche se déploie.

La rencontre avec l'Autre

Il n'y a pas deux rencontres identiques, toutes présentent un caractère propre. En effet, chaque rencontre est unique en raison d'intentions toujours particulières des acteurs, de leurs comportements toujours spécifiques, en raison de contextes toujours nouveaux. Dès lors, comment percevoir l'événement de la rencontre sans occulter certaines de ses dimensions ?

Notre volonté est d'étendre amplement notre champ de perception afin de pouvoir étudier ce phénomène de la rencontre sous ses diverses formes, c'est-à-dire de manière aussi englobante que possible. Dans cet esprit, nous ferons appel aux contributions théoriques de deux auteurs, Tzvetan Todorov et tout particulièrement Martin Buber.

Dans l'ouvrage *La conquête de l'Amérique* (1982), Todorov nous expose une vaste conception de la communication et précise que cette dernière ne peut être restreinte à des relations interpersonnelles, autrement dit à des rapports entre individus.

Nous sommes habitués à ne concevoir de communication qu'interhumaine [...]. Mais c'est peut-être là une vue étroite des choses [...]. La notion serait plus productive si elle était étendue de façon à inclure à côté de l'interaction d'individu à individu celle qui prend place entre la personne et son groupe social, la personne et le monde naturel, la personne et l'univers religieux (Todorov, 1982, p.91).

Todorov ouvre alors largement le champ de la communication à d'autres dimensions. Selon lui, ce dernier se déploie, au-delà de l'interpersonnel, dans des sphères sociales, naturelles et spirituelles. Cette vision nous invite alors à considérer la relation du voyageur au-delà du rapport à autrui ; elle nous invite à explorer comment l'individu entre en relation avec le monde de la Nature et avec l'univers spirituel.

Cette conception de la communication nous mène directement à la pensée du phénoménologue existentiel et philosophe spirituel Martin Buber. Tant la définition de la rencontre *véritable* que la description des trois sphères de la relation qu'il prend soin d'élaborer dans son ouvrage intitulé *La vie en dialogue* (1923) éclairent fondamentalement notre travail de recherche.

Selon Buber, « Toute vie véritable est rencontre » (Buber, 1959, p.13) et « L'homme devient un *Je* [il s'accomplit] au contact du *Tu* » (Buber, 1959, p.25). Il distingue la relation *Je-Tu* du rapport *Je-Cela*. Le *Cela* est de l'ordre du neutre, de l'anonyme ; le *Tu* de l'ordre de l'unique, du singulier, de l'incomparable. Dire *Cela* c'est l'expérimenter, dire *Tu* c'est le rencontrer véritablement ; en ce sens, c'est la rencontre qui rend possible l'expérience et non l'inverse. Aussi, la relation *Je-Tu* est une vraie rencontre et met en jeu la totalité de la *présence*. En quelque sorte, le *Je* en relation avec un *Tu* serait un héros dans le sens où, selon

le philosophe québécois Claude Lévesque, « l'héroïsme est au quotidien, l'essentiel étant d'accepter de vivre chaque instant comme s'il était le dernier, sans remettre sa vie à plus tard » (Lévesque, 1994, p.40-41). Pour que cette rencontre se produise, il faut être ouvert, disponible et prêt à la vivre. La relation avec le *Tu* ne se maîtrise pas ; elle est immédiate, elle surgit. Elle survient quand tous les moyens sont abolis, lorsque le sujet ne cherche pas à utiliser son vis-à-vis – lorsqu'il ne vise pas à trouver à travers autrui la satisfaction de ses propres besoins ou envies – mais bien lorsqu'il vit pleinement, intensément et de manière authentique en sa compagnie. Elle se produit lorsque l'Autre n'est pas perçu comme un moyen ou comme un sujet d'expérimentation mais bien comme un véritable partenaire. Ainsi, cette relation, vivante et pleine de sens, n'a pas la structure de l'intentionnalité, au contraire elle la conditionne. Elle est *mutualité* car « mon *Tu* agis en moi comme j'agis en lui » (Buber, 1959, p.16). Puis, le mot-principe *Je-Tu*, qui ne peut être adressé que par l'*être intégral* (c'est l'« acte essentiel »), fonde le monde de la relation. Ce monde de la relation, s'établit dans *trois sphères* : celle de la vie avec la Nature (une relation vibrante mais sans langage), celle de la vie avec les êtres humains (une relation manifeste, explicite, de partage) et celle de la vie avec les idées ou essences spirituelles. Cette dernière est une relation « enveloppée de nuages [...], muette » (Buber, 1959, p.9) mais elle se dévoile, elle est génératrice de langage, de pensées, d'actions. Autrement dit, en rapprochant la notion de *Tu* (mais aussi la notion de *Cela*) au concept d'altérité, il y aurait trois types de relation entre le voyageur et l'Autre, l'Autre pouvant faire partie de la Nature, des êtres humains ou des idées. Ainsi, puisque le champ de la communication ne se restreint pas aux relations interhumaines, alors, dans la présente recherche, nous nous proposons d'étudier ces trois sphères de la relation. En effet, chacune d'elles peut être explorée par le *voyageur esthète et philosophe*, car, par définition, celui-ci demeure universaliste, car il recherche la vérité dans l'essence des choses, le fondamental et l'originel dans les différences qu'il découvre.

Dans les deux prochains points intitulés *Le processus d'interaction* et *La communication interculturelle [...]*, nous nous concentrerons sur les relations interhumaines, laissant provisoirement de côté les relations que le voyageur peut entretenir avec la Nature et avec les essences spirituelles.

Le processus d'interaction

Notre champ d'étude s'inscrit dans le courant de pensée de l'interactionnisme symbolique dans la mesure où le vaste sujet de notre recherche, c'est-à-dire la quête de Soi, de sens et d'identité, trouve sa signification à travers autrui, dans la mesure où cette quête s'opère et se réalise à travers l'autrui, un autrui que le voyageur rencontre et avec lequel il interagit. En cela, le voyage et la relation à autrui qu'il implique sont perçus comme une opportunité d'assouvir cette quête ou du moins de tenter de la satisfaire, ou encore comme une expérience participant au développement personnel, à l'évolution de la conscience, au déploiement de l'esprit.

Le postulat fondamental de l'interactionnisme symbolique est que l'individu et la société sont des unités inséparables, interdépendantes, qui se construisant réciproquement. Ainsi, pour le théoricien du rôle George Herbert Mead, « Sans société, il n'y a pas de Self, et sans Self, il n'y a pas d'esprit » (Mead, 2006, p.18). Le Soi et la société interagissent mutuellement, chacun n'étant pleinement compréhensible que dans le contexte de ses rapports avec l'Autre. Les interactionnistes symboliques vont, dès lors, considérer le concept de Soi de l'individu comme étant déterminé par ses interactions symboliques avec autrui. Dans cette optique, une personne acquiert des caractéristiques au cours du processus d'interaction avec son environnement social et, adoptant le point de vue d'autrui, elle éprouve un sentiment de Soi ; d'où une conception de Soi comme structure cognitive qui naît de l'interaction avec les autres. Selon Mead, seul le lien social permet à l'individu de se voir avec les yeux des autres et donc d'extérioriser ses propres points de vue. Ainsi, les individus apprennent sur eux-mêmes à travers les autres, à la fois dans les comparaisons sociales et dans les interactions directes. Mead dira que « Le Self n'émerge que dans un groupe social et ne se développe jamais de façon isolée. Les *selves* n'existent qu'en relation à d'autres *selves* » (Mead, 2006, p.55).

En somme, le regard que nous portons sur ce sujet de recherche s'inscrit en opposition avec l'approche cognitive qui se focalise exclusivement sur la structure du Soi. Dès lors, les approches interactionniste et interculturelle que nous adoptons impliquent de reconnaître qu'autrui est l'un des aspects essentiels de la constitution du concept de Soi.

La communication interculturelle : lieu de rencontre et de confrontation, moteur d'un processus d'altération et de construction identitaire

Dans l'ouvrage collectif *Chocs des cultures* (1989), Martine Abdallah-Pretceille apporte des éléments de définition quant à l'approche interculturelle :

Apprentissage de la décentration, reconnaissance de la diversité, y compris de la diversité culturelle, maîtrise et objectivation du changement, de la subjectivité personnelle au service d'une mise en perspective objectivée, travail sur les ruptures et les discontinuités caractérisent l'approche interculturelle. [...]. L'approche interculturelle ne vise pas à extraire le culturel, mais à retrouver celui-ci dans l'expérience concrète et la complexité du quotidien (Camilleri et Cohen-Emerique, 1989, p.233-234).

Todorov, quand à lui, s'interroge dans *Nous et les autres* : « Ne doit-on pas connaître le non-moi pour comprendre le moi ? » (Todorov, 1989, p.384). Cette recherche se déploie précisément dans cette dynamique. C'est par le voyage, par la découverte d'un ailleurs, par la rencontre avec l'Autre et à travers le processus d'interaction avec autrui que le voyageur confronte ses représentations de la réalité, autrement dit la façon dont sa connaissance de la réalité est construite socialement et organisée. Par l'épreuve de la rencontre, d'une part, il apprend à mieux se connaître, à mieux se comprendre, et, d'autre part, il se construit et évolue. La communication entre porteurs de cultures différentes et le « choc des cultures », demeurent ainsi au cœur de l'étude du parcours du *voyageur esthète et philosophe*. Chemin faisant, au travers des confrontations et des épreuves ponctuant son parcours, il prend connaissance des codes culturels propres aux cultures découvertes, il apprend à les manipuler, à mieux les interpréter pour mieux les comprendre et à ensuite mieux communiquer. Cela dit, Abdallah-Pretceille et Porcher formulent également l'hypothèse selon laquelle « pour communiquer [avec autrui], il ne suffit pas de connaître la "réalité" culturelle [d'autrui] mais de développer une compétence pragmatique qui permet de saisir cette culture à travers le langage et la communication, c'est-à-dire la culture en acte, la culturalité » (Abdallah-Pretceille et Porcher, 2001, p.73). Ainsi, afin de tendre vers une communication et un partage interculturels tangibles, le voyageur en terre étrangère doit faire l'effort de comprendre comment son vis-à-vis utilise cette culturalité « pour dire et se dire » ;

il doit faire l'effort de la décentration. La rencontre interculturelle est alors perçue comme l'occasion de scruter ses convictions ou théories et d'en formuler de nouvelles, de comparer ses mœurs, croyances, connaissances et pratiques avec ceux et celles des autres. En bref, elle permet à l'individu de se mettre à l'épreuve de l'altérité, de la différence et de la diversité (milieux, paysages, activités humaines, idées, etc.) et donc d'élargir son horizon de pensée. En ce sens, Louise Bérubé nous éclaire à propos des apports du processus d'échange interculturel :

Pour les interculturalistes, il faut [...] favoriser les contacts, les échanges, les interactions entre communautés culturelles. [...]. Les tenants de cette approche [l'approche interculturelle] considèrent qu'un tel processus d'échanges culturels continuel ne peut qu'être bénéfique à tous puisqu'il favorise le développement d'une pensée plus complexe aux horizons plus larges, des sensibilités nouvelles aux autres cultures et des attitudes de respect, d'ouverture et de tolérance (Bérubé, 2004, p.11).

Lors des échanges entre des personnes de cultures différentes peuvent naturellement survenir des « chocs culturels ». Nous entendons par choc culturel, le choc de la nouveauté et de la différence, c'est-à-dire le déséquilibre, l'émerveillement, la perte de repères (des racines, du support émotionnel, des repères cognitifs), mais aussi le désenchantement, les surprises désagréables, l'incompréhension, la peur, etc. Ces chocs, qui furent notamment étudiés par l'anthropologue Kalvero Oberg (1960) et par le psychologue John Berry (1989), surviennent lors de la découverte de l'inconnu, lors de la confrontation avec l'ailleurs et avec autrui. Ils provoquent des réactions psychologiques et physiologiques, émotionnelles et cognitives telles que le stress, l'angoisse, le désespoir, le regret, la tristesse, le repli sur soi, la frustration, la colère, le rejet de l'Autre ou l'adaptation, la remise en question de soi, de ses connaissances et jugements, le développement d'une nouvelle structure grâce à laquelle l'individu pourra échanger à nouveau avec l'environnement, etc. Ces réactions furent décrites par le psychiatre et psychanalyste John Bowlby dans son œuvre en trois tomes intitulée *Attachement et perte*. Dans le cadre de cette recherche, nous retiendrons la définition du concept de « choc culturel » que nous propose Margalit Cohen-Émerique :

Une réaction de dépaysement, plus encore de frustration ou de rejet, de révolte et d'anxiété [...] ; en un mot, une expérience émotionnelle et intellectuelle, qui apparaît chez ceux qui, placés [...] hors de leurs contextes, se retrouvent engagés dans l'approche de l'étranger [...]. Ce choc est un moyen important de prise de conscience de sa propre identité sociale dans la mesure où il est repris et analysé (Cohen-Émerique, 1999, p.304).

Ces chocs concernent le langage tant verbal que non verbal mais aussi tout ce qui a trait aux normes, aux conceptions des choses et du monde. Au cœur de cet événement, l'individu se trouve *coincé* entre deux modèles ; il peut alors réagir de différentes manières. Nous nous intéresserons tout particulièrement aux réactions que provoquent ces chocs culturels – chocs que nous pouvons également percevoir comme des *rencontres-épreuves* avec l'autre culture – chez le voyageur : les sensations, les perceptions, les émotions, les sentiments (malaise, enthousiasme, curiosité, stress, etc.).

De la sorte, l'approche interculturelle nous permet d'étudier comment sont vécus les chocs émotionnels, culturels et cognitifs entre des porteurs de cultures différentes. Elle permet d'analyser – pour mieux les appréhender – les relations interculturelles entre le voyageur et autrui, ainsi que de percevoir, d'interpréter et de comprendre les effets de ces interactions sur le voyageur.

2.4 L'apprentissage expérientiel, communicationnel et émancipatoire

Dans la présente recherche, l'expérience du *voyageur esthète et philosophe* est perçue comme un mode d'« éducation à l'altérité » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.123).

En ce sens, nous présenterons ci-après une conception théorique du processus d'apprentissage expérientiel et communicationnel car, loin de considérer l'éducation comme processus institutionnel, notre regard porte plutôt sur l'éducation comme apprentissage non préalablement formalisé, un apprentissage personnel issu de découvertes et d'explorations, de confrontation avec l'ailleurs et avec l'Autre.

L'apprentissage expérientiel

Selon Stehno, « Apprendre par l'expérience est sans nul doute le mode d'apprentissage le plus ancien et probablement la forme la plus fondamentale d'apprentissage » (Stehno, cité dans : Mandeville, 2004, p.34). Lucie Mandeville ajoute qu'un ou plusieurs événements soudains et déterminants donnent l'impulsion initiale à l'expérience ; « qu'il soit positif ou négatif, l'élément déclencheur est souvent le pivot de l'expérience [...], il provoque un déséquilibre qui, à son tour, favorise le changement » (Mandeville, 2004, p.40). Aussi, l'événement déclencheur qui conduit une personne à voyager marque une rupture avec la vie quotidienne et ordinaire et le début d'un moment propice au changement. L'expérience du voyage répond alors à un besoin, qu'il soit conscient ou inconscient, précis ou flou, limpide ou complexe. Elle peut notamment être impulsée par la volonté de parfaire un savoir, de mieux comprendre les autres et de se connaître soi-même, par l'appétit d'apprendre autrement et ailleurs, de *s'éduquer à l'altérité* et de s'actualiser, par l'aspiration à plus d'autonomie, etc. Ces quelques exemples coïncident avec les traits de caractère du *voyageur philosophe*. Dans le cadre de cette recherche, le voyage est alors perçu comme un mode d'apprentissage expérientiel, de développement personnel autonome mais n'implique pas l'intervention d'instructeurs, d'initiateurs ou de guides, si ce n'est la pleine et totale Altérité éprouvée, soit chaque Autre (la Nature, les individus, les idées) que le voyageur rencontre et, tout particulièrement, chaque autrui avec lequel il interagit.

Dans l'ouvrage intitulé *Apprendre autrement* (2004), Mandeville énonce les clés de l'expérience significative. Transposées à l'expérience du voyage, elles sont autant de conditions facilitant la création de sens et le développement personnel. De la sorte, vivre pleinement l'expérience du voyage, c'est être intrigué par un ailleurs, c'est ressentir le besoin et/ou avoir l'envie de vivre cette nouvelle expérience, c'est relever un défi, c'est s'engager concrètement et activement dans un projet de vie, c'est se questionner sur les issues de l'expérience vécue et de se confronter à soi-même (concept d'autoréflexion), c'est aussi accomplir un dessein personnel et éprouver un sentiment de reconnaissance (à l'égard de soi et/ou d'autrui), c'est découvrir en soi un potentiel, consolider son identité et se transformer, et finalement c'est développer deux aptitudes, comprendre par l'expérience et apprendre à apprendre. Ici, au travers de ces clés, nous ne cherchons pas à mesurer l'expérience du

voyage, autrement dit d'en juger la réussite ou l'échec, mais bien à comprendre le vécu de l'expérience en tenant compte de la réalité phénoménologique dans laquelle elle s'inscrit.

L'apprentissage communicationnel et émancipatoire

Par l'expérience du voyage s'exprime un sentiment de liberté moteur d'apprentissages. En dehors de la structure d'une vie quotidienne et ordinaire, évadé d'un cadre de vie culturel et social « qui pousse au conformisme », l'individu devient, dans le voyage, l'initiateur et le sujet d'une expérience humaine, il devient acteur de sa vie au-delà de ses frontières.

Dans l'ouvrage *Penser son expérience : une voie vers l'autoformation* (2001), le professeur d'éducation des adultes Jack Mezirow expose le constat suivant :

La professionnalisation accrue est apparue comme un obstacle supplémentaire au développement du dialogue de réflexion critique entre les gens ordinaires dans la vie de tous les jours. Au lieu d'être les agents actifs de cette recherche de compréhension mutuelle de leur monde, les adultes deviennent des "*clients*", les citoyens sont réduits au rôle d'objets de la manipulation de masse et les travailleurs deviennent du "*matériel humain*" (Mezirow, 2001, p.90).

C'est précisément cette recherche de compréhension du monde par le dialogue qui peut être satisfaite – bien qu'elle ne puisse l'être pleinement – à travers l'apprentissage expérientiel, ce dernier pouvant précisément s'accomplir dans le voyage. Dans cette perspective, en marge d'une éducation institutionnelle et formalisée, d'une technicisation à outrance couplée à une professionnalisation tant standardisée qu'accrue (contextes que l'on retrouve notamment au sein des systèmes capitalistes), le voyageur apprend et comprend le monde par l'expérience qu'il fait de l'altérité et se forme au travers des relations qu'il éprouve avec l'Autre.

Dès lors, la *Théorie de l'agir communicationnel* (1981) du philosophe et sociologue allemand Jürgen Habermas propose de nouvelles bases pour comprendre le processus d'apprentissage chez les adultes. Dans son livre *Connaissance et intérêts* (1968), Habermas définit trois grands domaines dans lesquels l'intérêt de l'être humain est générateur de savoir : les domaines de la *technique*, de la *pratique* et de l'*émancipation* dont les fondements respectifs se trouvent dans les rapports de l'individu à l'environnement, à autrui, au pouvoir.

Les deux premiers domaines d'intérêt humain évoquent deux types d'apprentissage distincts, l'instrumental et le communicationnel ; quant au troisième, celui de l'intérêt émancipateur, il comprend un aspect d'apprentissage à la réflexion critique qui concerne les deux autres.

Dans le voyage, le processus d'apprentissage est souvent multidimensionnel ; il implique que le voyageur apprenne à maîtriser l'environnement au sein duquel il évolue (ne serait-ce que pour s'orienter et survivre), qu'il comprenne le sens de ses communications avec les autres et qu'il se comprenne lui-même. Puis, l'apprentissage expérientiel peut être source d'émancipation si le voyageur use de réflexivité quant au vécu de ses expériences.

Dans le cadre de cette recherche portant sur le *voyage esthétique et philosophique*, nous nous intéresserons tout particulièrement à l'apprentissage communicationnel dont l'objectif est de comprendre autrui et d'en être compris ; en d'autres mots, notre premier intérêt portera ici sur l'*agir communicationnel* comme mode de connaissance. L'apprentissage instrumental, quand à lui, puisqu'il vise à « maîtriser et manœuvrer l'environnement » (Mezirow, 2001, p.91) ne peut être associé à l'événement de la rencontre *véritable* telle que défini par Buber (au point 2.3), autrement dit il résulte d'un rapport *Je-Cela* et non d'une relation *Je-Tu*. Ainsi, bien que nous reconnaissons qu'il soit moteur, par liens de cause à effet, de connaissances techniques (ici, le sens s'obtient par déduction), l'apprentissage instrumental ne sera pas considéré dans la perspective de cette présente recherche. En revanche, l'apprentissage émancipateur sera à l'étude dans la mesure où l'expérience pratique du voyage génère une perception et une compréhension plus globale et plus claire de la réalité, voire des transformations intérieures chez le voyageur. Mezirow écrira à sa manière que l'apprentissage émancipateur « présente à l'apprenant une manière alternative d'interpréter les sentiments et les modèles de comportement ; l'ancien schème de sens, l'ancienne perspective sont désavoués et remplacés ou réorganisés pour pouvoir incorporer de nouveaux insights » (Mezirow, 2001, p.106). En effet, l'apprentissage gagne en force – et peut mener à des transformations – lorsqu'il est suivi d'une réflexion critique sur l'expérience personnelle vécue. Dès lors, l'aspect émancipateur de l'apprentissage sera examiné, spécialement lorsque nous traiterons de l'évolution de la conscience chez le voyageur, que ce soit pendant ou après le voyage.

Après avoir globalement circonscrit notre champ d'étude quant à l'apprentissage expérientiel, revenons maintenant à l'apprentissage communicationnel et convoquons à nouveau Mezirow afin d'en présenter plus précisément la visée et le processus :

Dans l'apprentissage communicationnel, l'apprenant, avec son but en tête, négocie son chemin lui-même à travers une série de rencontres sociales en utilisant le langage et le geste ainsi qu'en anticipant les réactions des autres. [...]. L'apprentissage communicationnel ne vise pas à établir des relations de cause à effet mais à gagner en capacité d'insight et à atteindre le fond commun grâce à l'interaction symbolique (Mezirow, 2001, p.97-98).

Les relations humaines et les jeux de dialogue symboliques éprouvés par l'individu tout au long de son expérience lui confèrent alors un apprentissage. Celui-ci développe de nouvelles perceptions (sensibilités et sensations) et acquiert de nouvelles connaissances, ces dernières pouvant être spécifiques mais aussi communes, c'est-à-dire universelles. De la sorte, à travers la diversité des interactions symboliques et des discours métaphoriques, il évolue, apprend à s'orienter et à s'exprimer différemment. Le symbolisme qualifiant l'interaction, dans l'apprentissage communicationnel, les métaphores sont les instruments du raisonnement. L'individu affronte l'inconnu (autrement dit une expérience nouvelle) en le reliant, par des associations, à ce qu'il connaît, à ses schèmes et perspectives de sens. Selon Donald Schön, le terme « métaphore » renvoie tant à « une manière de voir les choses » qu'à « un certain type de processus qui donne naissance à des perspectives nouvelles sur le monde » (Mezirow, 2001, p.99). Dès lors, des interactions symboliques et des épreuves relationnelles résultent des apprentissages communicationnels, de nouvelles manières de percevoir, d'interpréter, de comprendre les choses, mais aussi de s'exprimer et de s'orienter.

En d'autres termes, d'abord intrigué par l'Autre et par la différence, par l'étrange et par l'inconnu, le voyageur s'y confronte ensuite concrètement. Il pénètre de nouveaux univers de sens, de nouveaux cadres de vie, naturels, culturels et sociaux, voire spirituels ; il rencontre autrui et interagit avec lui. Au fil de son périple, il découvre les différences et l'étrangeté du monde, il apprend à mieux comprendre les autres. Ainsi, à travers l'observation et la relation, il perçoit de nouveaux sens et de nouvelles possibilités (de nouveaux mode de vie, de pensée et d'agir) ou plutôt, il imagine des alternatives à ses manières de percevoir et d'interpréter.

Conséquemment, en s'ouvrant aux perspectives des autres, c'est-à-dire à des perspectives différentes, il imagine, réfléchit puis construit, consciemment ou inconsciemment, du sens et son identité. D'une vision mécanique, les idées sur l'Autre, tel qu'imaginé, deviennent des construits, des connaissances sur l'Autre – puis sur Soi – à mesure que le voyageur s'emploie à les mettre à l'épreuve dans de nouveaux contextes, autrement dit par l'expérience de nouvelles rencontres.

Tel que nous venons de le voir, l'expérience – celle du voyage et plus précisément encore celle du *voyage esthétique et philosophique* – est créatrice d'apprentissages instrumentaux, communicationnels et émancipateurs. Elle permet l'acquisition de connaissances, la modification des modes de penser et d'agir, c'est-à-dire, dans une formulation plus holistique, l'évolution de la conscience.

Par ailleurs, cette conception de l'apprentissage expérientiel – notamment dans sa dimension émancipatrice – nous amène à explorer l'idée de la révélation et à en préciser la portée. Le philosophe et mystique Ibn 'Arabi précise que les effets du voyage sont de deux ordres : d'une part, les apprentissages (l'*acquis, consciemment*), construits selon des logiques de groupes et individuelles, et, d'autre part, les révélations (le *donné, inconsciemment*) qui, inexplicables et invérifiables, ne peuvent qu'être éprouvées (Ibn 'Arabi, 1994). Ce phénomène (ou concept) de la révélation est décrit par Buber dans son ouvrage *La vie en dialogue* (1959). Au sortir de l'acte essentiel de la relation pure, « l'homme a dans son Être un plus, un accroissement, un quelque chose qu'il ne possédait pas auparavant et dont il ne saurait désigner correctement l'origine » (Buber, 1959, p.81). Ce qui lui a été donné, ce qu'il a reçu, est une *présence*, une force, un pouvoir, un sens – à la fois révélé et caché – qui ne demande qu'à être effectué et confirmé à l'épreuve. Cette révélation, qui est vocation et mission, saisit l'être humain « en son élémentaire intégralité, dans toute sa façon d'être et s'amalgame à lui » (Buber, 1959, p.87). Cette dimension de la révélation s'ajoute ainsi à l'apprentissage que l'individu fait de son expérience du voyage. En ce sens, lors du terrain d'enquête, d'une part nous étudierons les dimensions communicationnelles et émancipatoires de l'apprentissage expérientiel et, d'autre part, nous nous efforcerons de déceler la face cachée de l'évolution de la conscience du voyageur, celle qui relève de la révélation.

2.5 Synthèse de l'exploration théorique

Entre les concepts développés dans cette partie, nous décelons intuitivement des liens de coordination, liens qui seront mis à l'épreuve lors de notre enquête terrain. *A priori*, d'une part, des rencontres avec l'altérité et des épreuves qui jalonnent le parcours du voyageur, surgissent des sensations et des émotions ; d'autre part, de ces dernières, résultent des apprentissages et des révélations. Dès lors, cette évolution du voyageur laisse à penser que la sensibilité (l'esthétique) et la raison (la philosophie) sont intimement liées et que, plus spécifiquement, l'élévation de la conscience repose essentiellement sur l'ouverture des perceptions et le degré d'intensité des sensations. En ce sens, il apparaît que les états psychiques – conscients et inconscients – du voyageur orientent le déroulement des événements vécus (les rencontres avec l'Autre) et, simultanément ou ultérieurement, s'altèrent sous leurs effets. En cela, l'expérience globale du *voyageur esthète et philosophe*, mouvement de Soi vers l'Autre puis de l'Autre vers Soi, donc fusion entre Soi et l'Autre, serait universalisante, à la fois sensible, raisonnée et spirituelle.

Par ailleurs, d'une intuition sensible, il nous semble que l'issue des événements et l'évolution du voyageur puissent parfois, au-delà des intentions et des comportements, être *guidées* par le hasard. Ainsi, bien que nous n'ayons pas circonscrit cette notion – celle du hasard – au fil de cette exploration théorique, nous veillerons à repérer dans les récits de voyage les phénomènes qui émergent et en relèvent.

Dans le cadre de notre terrain d'enquête, nous retiendrons donc, comme catégories d'analyse *a priori*, les concepts clés concisément présentés au sein de ce cadre théorique, c'est-à-dire : **l'appel de l'inconnu (du voyage) et la quête de soi dans l'ailleurs (une quête fondamentalement esthétique et philosophique), la rencontre et l'épreuve de l'altérité, les sensations et les émotions, les apprentissages et les révélations, et enfin l'évolution de la conscience du voyageur.** Nous construirons notre terrain d'enquête en considération de ces thématiques essentielles, celles qui couvrent largement le cheminement du *voyageur esthète et philosophe*, sa quête de sens et d'identité, en somme, celles qui cadrent et orientent cette présente recherche. Suite à ce tour théorique et préalablement à l'analyse des récits de voyages, nous exposerons, au sein du prochain chapitre, notre démarche méthodologique.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

« Le récit de voyage ne peut surgir que dans l'après coup d'un rapport au monde inéluctablement premier, incontournable dans sa priorité. Quel que soit le type de la relation considérée, celle-ci se donne toujours comme le compte rendu d'une enquête, le résultat d'une découverte ». (Le Huenen, 1987, p.52).

Au sein de ce chapitre, nous présentons le cadre méthodologique de cette recherche. L'approche biographique (la collecte de récits de vie, de voyage) et l'approche non directive (la conduite des entretiens) mèneront à des contenus de données qui seront ensuite triés, croisés et analysés à l'aide du logiciel d'analyse qualitative *Sémato* puis interprétés.

La démarche, retenue et légitimée sur un fond d'assises documentaires, se déploie ici en cinq points de présentation :

- 1) Le type de recherche : la recherche qualitative et la logique inductive,
- 2) La Méthode de recherche privilégiée : le récit de vie,
- 3) Les aspects techniques du terrain :
 - Le contexte et le cadre opératoire,
 - L'échantillon de recherche : la sélection des participants,
 - La technique de collecte des données : l'entretien non directif,
- 4) L'analyse et l'interprétation des données,
- 5) La validité et la représentativité des données.

3.1 Le type de recherche : la recherche qualitative et la logique inductive

La recherche qualitative

La recherche qualitative ramène le questionnement sur le sens que les acteurs eux-mêmes attribuent au phénomène et au contexte dans lequel ils se meuvent. Pour Mucchielli, cette position reconnaît la subjectivité comme étant au cœur de la réflexion humaine et tient compte de la « complexité des situations, [de] leurs contradictions, [de] la dynamique des processus et des points de vue des acteurs. » (Mucchielli, 2004, p.71). Elle propose que les fondements du discours scientifique prennent en compte les sensations, les perceptions, les impressions du sujet percevant à l'égard du monde extérieur (Mucchielli, 2004). Ainsi, les faits sociaux dépendent à divers degrés de l'interprétation qu'en font les acteurs et l'objet de recherche se définit à partir d'eux. Dans cette même perspective, Jean-Pierre Deslauriers et Michèle Kérisit (1994) précisent que ce courant, rattaché à la tradition de recherche qualitative subjectiviste, a pour but de comprendre le sens qu'attribuent les acteurs à ce qui les entoure au lieu de chercher à l'expliquer.

C'est dans cette trame que s'inscrivent la stratégie de recherche que nous privilégions dans ce mémoire de maîtrise, c'est-à-dire le récit de vie, ainsi que la technique de recherche envisagée, soit celle de l'entretien non directif. En ce sens, au travers d'une *recherche qualitative, compréhensive et exploratoire*, nous étudierons les expériences subjectives et le parcours de chaque *voyageur esthète et philosophe* interviewé, nous analyserons et interpréterons les processus de recherche de sens et de construction identitaire, et cela par investigation des thèmes suivants : l'appel de l'inconnu et la quête, la rencontre de l'Autre, les sensations et émotions, les apprentissages et révélations, l'évolution de la conscience.

La logique inductive

Contrairement aux démarches logico-empiriques, le chercheur, dans une méthode inductive s'efforce de mettre de côté ses *a priori* de recherche, ainsi que toute conception cognitive préalable pour laisser les significations émerger. Autrement dit, lors de la phase du terrain d'enquête, la théorie est, en quelque sorte, provisoirement mise entre parenthèses. Cette logique, adaptée à notre sujet d'étude, permet la découverte et la retranscription

intuitives des perceptions et connaissances qui ont été éprouvées lors du voyage, lors des rencontres avec l'Autre et des épreuves interculturelles (chocs émotionnels, culturels et cognitifs). En d'autres mots, d'une perception sensible et d'une interprétation subjective, elle permet de saisir et de comprendre le sens de cette expérience vécue et d'en monter les enseignements.

3.2 La méthode de recherche privilégiée : le récit de vie

Dans le cadre de notre étude, nous retenons la méthode du récit de vie afin de comprendre comment l'esthète-philosophe vit ses rencontres avec l'Autre et plus largement comment il éprouve son expérience du voyage. En d'autres termes, cette recherche a pour objet d'étude le parcours de vie de voyageurs – leurs aventures, leurs quêtes (esthétique, philosophique, existentielles, identitaires) – ainsi que les effets signifiants de leurs expériences du voyage, autrement dit les apprentissages, les révélations, voire les transformations du Soi intérieur. En ce sens, en récoltant les témoignages de quelques voyageurs, nous chercherons à bénéficier des connaissances que ceux-ci ont acquis de par leurs expériences et visons à extraire de ces dernières les points communs. Dès lors, la mise en rapport de plusieurs témoignages sur ce même type d'expérience vécue – celle du *voyageur esthète et philosophe* – nous amènera, au-delà des singularités propres à chaque récit – à échafauder l'idée d'un mode de voyage et d'existence dans le voyage, autrement dit à passer de la subjectivité – ou plutôt des subjectivités, celles des voyageurs interviewés comme celle du chercheur – à une objectivité construite. À sa manière, le psychanalyste et anthropologue Georges Devereux dira que « Notre méthodologie [...] doit exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive » (Devereux, 1980, p.16). C'est donc en scrutant et en comparant les divers contenus des témoignages récoltés que nous parviendrons à l'objectivité – au demeurant relative – d'un type d'expérience du voyage.

La démarche phénoménologique pourrait sembler s'imposer à la lumière de l'ancrage épistémologique précédemment annoncé. Celle-ci est pertinente pour toute étude visant la compréhension de phénomènes expérientiels qui touchent le vécu de l'être humain, pour tout

type de recherche dont la question de départ serait fondée sur un *a priori* considérant que l'expérience perceptuelle du sujet par rapport à un objet est plus importante que l'objet lui-même. Cette approche a pour but de rechercher les essences, de mieux saisir les fondements d'un phénomène, autrement dit d'en dégager le sens et les caractéristiques essentielles. Néanmoins, l'approche phénoménologique n'est, selon nous, pas la mieux appropriée pour relater le processus d'évolution du voyageur. En effet, parce que le voyage en solitaire est avant tout une aventure individuelle à travers laquelle le sujet se développe personnellement et se construit progressivement, alors la méthode du récit de vie nous apparaît plus adéquate. En ce sens, cette dernière permet de retracer avec précision le parcours du voyageur et l'évolution de sa conscience. Daniel Bertaux, dira à sa façon qu'« en raison de leur orientation narrative, les récits de vie s'avèrent particulièrement adaptés à la saisie des *processus* » (Bertaux, 2005, p.89) ; en d'autres mots, ils permettent d'étudier le déploiement de l'action dans la durée.

Devant être sociologiquement pertinent, un récit de vie est « un discours narratif qui s'efforce de raconter une histoire réelle et qui [...] est improvisé au sein d'une relation dialogique avec un chercheur qui a d'emblée orienté l'entretien vers la description d'expériences pertinentes pour l'étude de son objet » (Bertaux, 2005, p.68). En d'autres termes, parmi toutes les significations contenues dans les récits de vie recueillis, nous extrairons seulement celles qui sont pertinentes pour l'objet de la présente recherche, c'est-à-dire celles relatives aux thèmes étudiés (se référer aux appendices C, D et E) ; ces significations prennent alors le statut d'indices qui seront ensuite analysés et explicités.

Puisque – au-delà des impressions de surface, des clichés du tourisme pressé devant les lieux communs – nous nous intéressons tout particulièrement au vécu sensible du voyageur et que celui-ci peut être enfoui au plus profond de l'être, puisque nous souhaitons examiner en profondeur le déploiement de la conscience des voyageurs, c'est-à-dire étudier l'évolution personnelle et progressive de leurs modes de pensée et d'agir, alors il apparaît d'autant plus pertinent d'adopter la méthode du récit de vie.

Cette méthode suppose, lors des entretiens, d'établir et de maintenir un climat de confiance entre le chercheur et le participant, d'être alerte aux contenus verbaux des récits, de même qu'aux expressions non-verbales ; elle implique d'observer et d'écouter, attentivement

et activement, les interviewés. Au point 3.3.3, nous présenterons en détail la technique de l'entretien non directif adaptée en pratique à la méthode du récit de vie. Dans ces conditions, notamment de confiance et d'écoute active, les voyageurs interviewés s'expriment plus aisément, se dévoilent de manière plus spontanée, authentique et profonde. En résultent des récits de vie – ou plutôt, dans notre cas, des récits de voyage – aux contenus riches et précis, soit une condition préalable pour un bon déroulement des phases d'analyse et d'interprétation.

3.3 Les aspects techniques du terrain

3.3.1 *Le contexte et le cadre opératoire*

Le terrain a consisté en un recueil des témoignages de trois voyageurs. Deux entretiens ont eu lieu avec chacun d'eux, le second venant compléter le premier, c'est-à-dire les discussions sur l'objet de l'étude, et satisfaire les besoins de la recherche. Chaque entrevue, d'une durée maximale de trois heures, fut individuelle et réalisée en face à face. Ces rencontres se sont déroulées au Canada, dans la province du Québec, et, pour l'une d'entre elles, au Pérou, au cœur de la forêt amazonienne. Elles ont eu lieu dans des espaces-temps qui mettent à l'aise l'interviewé, autrement dit dans des conditions propices à l'échange et au partage, favorisant l'expression spontanée et l'approfondissement des témoignages relatifs à l'expérience du voyage. Préalablement aux rencontres, un formulaire de consentement fut établi par le chercheur et signé par les parties ; cette entente de base a conditionné la réalisation du terrain d'enquête (se référer à l'appendice B).

Afin de progresser lors des entretiens et dans le cheminement de notre recherche, notre préparation de la phase du terrain fut menée avec rigueur, principalement en ce qui a trait aux attitudes à adopter et à l'élaboration du guide d'entretien. Ce dernier fut le support nécessaire aux discussions, discussions qui ont porté principalement sur des thèmes ou catégories *a priori* qui se sont dégagées de notre cadre de références. Nous nous sommes donc intéressés aux conditions initiant le voyage, aux rencontres et relations entre le voyageur et l'Autre, aux épreuves qui jalonnent le parcours du voyageur et qui l'amènent à se dépasser, aux

apprentissages expérientiels et notamment interculturels, ainsi qu'à l'émancipation du voyageur. De plus, à partir de ces principales catégories d'analyse, celles qui circonscrivent l'étude de l'évolution de la conscience dans et par le voyage, des sous-catégories émergeront dans les contenus des récits de vie.

Par ailleurs, les entrevues furent enregistrées et retranscrites informatiquement, dans le but de conserver l'exhaustivité des témoignages collectés et afin que ces derniers puissent être traités à l'aide d'un logiciel d'analyse qualitative.

3.3.2 *L'échantillon de recherche : la sélection des participants*

Le discernement et d'identification des voyageurs à interviewer relèvent d'un travail complexe mais aussi essentiel dans la mesure où l'intérêt et la pertinence des témoignages en découlent. Aussi, le choix des sujets doit être cohérent et approprié avec l'objet de l'étude. Face à la difficulté de trouver des participants volontaires le plus près possible du type d'expérience étudié, un blogue sur Internet a été créé dont l'adresse est la suivante : <http://think-out-of-the-box-eb.blogspot.com>. Le but de ce blogue, présentant concisément cette recherche, fut d'identifier et de sélectionner des voyageurs répondant à des critères spécifiques, critères qui seront exposés au fil des prochains paragraphes. De plus, un voyage entrepris par le chercheur à l'extérieur du Québec se présenta comme une opportunité d'étendre le contenu du terrain d'enquête. Ainsi, c'est par le biais d'une rencontre fortuite au Pérou que fut recueilli le récit d'un voyageur.

La taille de l'échantillon : Selon une approche qualitative, nous nous sommes concentrés sur la collecte de trois récits de voyage. En ce sens, lors des entrevues (deux entrevues avec chaque sujet), notre démarche fut celle de recueillir en profondeur des contenus d'expériences de vie, ou plutôt de longs voyages dont les durées sont comprises entre quinze et vingt et un mois. En d'autres mots, il ne s'agissait pas de collecter les impressions de surface d'un large échantillon de sujets voyageurs mais bien plutôt de saisir et de comprendre l'évolution de la conscience de quelques *voyageurs esthètes et philosophes*. En d'autres termes, Marcel Mauss écrira dans *Sociologie et anthropologie* (1966) :

C'est une erreur de croire que le crédit auquel a droit une proposition scientifique dépende étroitement du nombre des cas où l'on croit pouvoir la vérifier. Quand un rapport a été établi dans un cas, même unique, mais méthodiquement et minutieusement étudié, la réalité en est autrement certaine que quand, pour la démontrer, on l'illustre de faits nombreux, mais disparates [...]. Stuart Mills dit [...] qu'une expérience bien faite suffit à démontrer une loi : elle est surtout infiniment plus démonstrative que beaucoup d'expériences mal faites (Mauss, 1966, p.391).

De plus, l'ancrage épistémologique de cette recherche, soit celui de la phénoménologie existentielle, apporte des éléments de justification quant à la taille de l'échantillon. D'un principe philosophique, la réduction phénoménologique « part d'une suspension disciplinée de nos attitudes habituelles, d'une mise entre parenthèses de ce que l'on croit savoir » (Varela, 2002, p.343). Ainsi, le chercheur phénoménologue vise à comprendre la raison d'être des choses et des événements. Au lieu de dire que quelque chose « est » on cherche plutôt à comprendre ce qui motive un être conscient à dire que cette chose « est ». Cette vision demande au chercheur d'explorer dans le détail les récits des voyageurs, autrement dit d'examiner soigneusement leurs expériences. De la sorte, tant la démarche fondamentalement qualitative retenue (la pratique du récit de vie) que l'ancrage épistémologique de cette recherche (la phénoménologie) justifient le choix de ce nombre restreint de sujets participants.

Les voyageurs interviewés seront âgés d'une trentaine d'années. Appartenant à cette tranche d'âge, le participant à l'étude dispose d'un bagage de vie et d'une connaissance qui aident à exprimer avec consistance et clairvoyance son vécu expérientiel, ou encore qui favorise la prise de recul et le regard critique quand au voyage réalisé et à son évolution personnelle. Néanmoins, y-a-il un âge des mieux appropriés pour relater de ses expériences ? Ou encore, y-a-t-il un âge idéal pour voyager ? Nous ne le pensons pas car, comme l'illustre le proverbe Kirghize, « Le sage n'est pas celui qui vit le plus vieux mais celui qui voyage ». Dès lors, au cours des entrevues, nous nous sommes davantage intéressés au parcours identitaire du voyageur à travers le long vécu de son voyage, plutôt qu'à son bagage expérientiel lié à l'âge.

L'origine ethnique, la culture et le sexe n'ont pas été des critères de sélection ou d'exclusion. De même, il n'y a pas eu de restriction quant aux pays ou continents au sein

desquels les sujets ont voyagé. Dès lors, cette ouverture à la diversité a favorisé le recueil de récits aux contenus variés, que ce soit en termes d'expériences et de rencontres, d'apprentissages interculturels, de possibles transformations intérieures. Néanmoins, notons que les trois voyageurs interviewés sont des occidentaux francophones qui ont éprouvé un choc culturel en dehors de l'Occident.

Dès lors, quels sont les critères de sélection des sujets ? Le participant a récemment voyagé pendant une durée minimale d'un an à l'extérieur de son pays d'origine, en immersion dans de nouveaux cadres de vie, culturels et sociaux, ou est toujours en cours de voyage à l'étranger. De ce fait, ses perceptions et connaissances ayant été fraîchement éprouvées, il fut davantage prédisposé, lors des entrevues, à exprimer de manière spontanée, libre et décontractée, le contenu vécu de son voyage.

Être un *voyageur esthète et philosophe*, voilà le critère de sélection auquel nous attachons une grande importance. Chacun des participants retenus personnifie ce cas de figure de voyageur, c'est-à-dire qu'il revêt *a priori* les traits de caractère que nous associons à cette figure de voyageur. Ci-après, nous en rappelons concisément ces principaux traits :

- Le voyageur en quête et à la rencontre de l'Autre. La quête de ce type de voyageur – avant tout esthétique et philosophique – peut également s'inscrire dans d'autres dimensions, elle peut être initiatique, spirituelle, de soi (ou intérieure), d'identité, de sens (existentielle), de connaissances, etc. Aventurier, il est ouvert à l'Autre, aux différences, à l'étrangeté. Il évolue dans les trois sphères de la relation, celles de la vie avec les êtres humains, celle de la Nature, celle des idées (Buber, 1959). Il est porté par une éthique de l'altérité et par une volonté d'apprentissage, par une motivation d'ordre esthétique et philosophique, humaniste et universaliste, ou du moins par un état d'esprit favorisant l'émergence de cet état de conscience et d'existence. L'intention première de ce voyageur est d'entreprendre et de vivre un voyage dans l'au-delà de soi et en soi, et plus spécifiquement d'éprouver des relations avec l'Autre qui soient à l'image de l'une rencontre *véritable* telle que définie par Buber (1959), c'est-à-dire vécue par l'être intégral dans la pleine intensité de l'instant présent.

- La dimension esthétique du voyageur. Le *voyageur esthète* admire le Beau et recherche l'essence des choses ; il est en quête d'émerveillement, de plénitude et de vérité. Rêveur éveillé, à l'imaginaire fertile, sensible et attentif aux réalités cachées, il contemple la Nature

et ses œuvres, les paysages sauvages, authentiques et préservés. Détaché des « constructions objectives » de la beauté, il vit en accord la Nature et la respecte fondamentalement.

- La dimension philosophique du voyageur. *Le voyageur philosophe* est un apprenti universaliste, il observe avec attention les différences des autres pour découvrir les ressemblances humaines et apprendre sur la diversité humaine. Puisque c'est en explorant le monde qu'on va le plus au fond de soi, alors il se frotte à l'autre pour se comprendre lui-même. À la fois humble et orgueilleux, il apprend des autres mais porte aussi sur eux des jugements, tout en leur laissant le soin d'agir (Todorov, 1989).

3.3.3 *La technique de collecte des données : l'entretien non directif*

« La non-directivité est plus qu'une simple technique :
avant tout, elle est une attitude générale »
(Daunais, 1992, p.276).

Pourquoi choisir l'*entretien* comme méthode de recherche ? Selon Daunais, l'entretien constitue « la méthode la plus efficace et la plus économique pour obtenir l'information désirée [sur un sujet donné] » (Daunais, 1992, p.273). Il ajoute que « décider de faire usage de l'entretien, c'est primordialement choisir d'entrer en contact direct et personnel avec des sujets pour obtenir des données de recherche [de première main] » (Daunais, 1992, p.274). Privilégiant l'entretien comme technique de collecte des données, nous retenons plus spécifiquement le type de l'*entretien non directif*. Cette méthode souple, permettant à un individu la libre expression de sa communication, est indiquée pour le chercheur qui, selon une approche compréhensive, désire étudier en profondeur un phénomène.

à partir d'une question, le participant s'exprime librement de façon personnelle. [...] c'est l'interviewé qui possède le rôle d'explorateur, car il cherche, pense avant d'exprimer son opinion. Le chercheur doit écouter et tout considérer dans le moindre détail, s'il veut comprendre le contenu socioaffectif profond. Cette façon de faire dépend plus des capacités relationnelles du chercheur que de ses capacités techniques (Lamoureux, 2008, p.243).

En ce sens, selon Daunais « l'usage de l'entrevue non directive suppose la connaissance de quelques techniques. Mais elles sont utilisées adéquatement, naturellement et avec souplesse, dans la mesure où on aura développé les attitudes générales appropriées et où l'on sera familier avec le processus d'interaction » (Daunais, 1992, p.281). Aussi, nous décrirons ci-après davantage les attitudes que les techniques, davantage les qualités relationnelles de l'interviewer plutôt que ses compétences scientifiques, ou encore, davantage le mode d'approche que le savoir-faire du chercheur.

La *méthode non directive* présentée par les psychologues Carl Rogers et Marian Kinget dans l'ouvrage *Psychothérapie et relations humaines* (1959) éclaire et complète notre cadre méthodologique. Selon Kinget, l'entretien non directif encourage le sujet à exposer le plus abondamment possible son expérience, à se dévoiler plus en profondeur. Selon eux, le chercheur interviewer adopte une *attitude méthodologique*, une attitude de compréhension, d'écoute attentive et réceptive, d'empathie, de neutralité bienveillante et de non critique. Faisant l'effort de mettre en suspend tout jugement de valeur, s'abstenant à toute manifestation d'autorité, il fait preuve d'un profond respect par rapport à ce qu'exprime la personne, autrement dit d'une considération ou acceptation positive inconditionnelle. Il s'abstient de toute pression sur son interlocuteur pour lui conseiller ou lui suggérer une direction, pour se substituer à lui dans ses perceptions, ses évaluations ou ses choix. De la sorte, la parole est donnée aux acteurs afin d'examiner ensuite leurs expériences subjectives, et cela à travers leurs discours identitaires et l'expression de leurs émotions.

Le type de relation interviewer / interviewé dans l'entretien non directif. Daunais en appelle à une « relation positive, correcte, aisée, stimulante et chaleureuse soutenant l'accomplissement d'une tâche [...] une relation où les responsabilités sont partagées » (Daunais, 1992, p.281). En d'autres mots, l'interviewer adopte une position axée sur « l'écoute dans une perspective de partage » (Daunais, 1992, p.281) ; il fait l'effort d'une compréhension empathique ; il interroge, écoute, résume et reformule pour vérifier la conformité des informations recueillies. De plus, puisque notre sujet de recherche peut impliquer l'émergence d'une affinité entre le chercheur et son interlocuteur, il convient de prendre quelques précautions méthodologiques en termes de *gestion* de la relation. En effet, dès lors que l'interviewer et l'interviewé se rejoignent personnellement sur un même sujet

(voire sur une même passion), en l'occurrence ici celui (ou celle) du voyage, s'exprime un lien de sensibilité, un point commun qui peut les conduire à entretenir une relation amicale. Néanmoins, lors de l'entrevue, la relation de type amical – bien qu'elle puisse permettre d'établir un climat de confiance – n'est pas appropriée à la collecte des données. Aussi, nous parlons davantage de « collaboration optimale » pour reprendre la formule de Daunais (Daunais, 1992, p.279). Selon ce dernier, il convient que « les interviewers encadrent la liberté d'expression des sujets et ne les suivent pas sur les sentiers s'éloignant des objectifs de la recherche » (Daunais, 1992, p.280). Ainsi, le rôle du chercheur – qui n'est pas celui de l'ami – est de motiver son interlocuteur et de le guider, de déclencher des communications, de faciliter et de soutenir l'expression, afin d'obtenir des informations qui correspondent aux buts de l'entretien et de l'étude.

Une relation interviewer / interviewé non directive mitigée. Nous avons réalisé deux entrevues avec chaque voyageur. La première, « totalement non directive » (Daunais, 1992, p.276) permet d'explorer en profondeur les rencontres du voyageur avec l'Autre, ainsi que l'évolution de ses états de conscience (sensibles et mentaux) et de ses comportements. La seconde, plus structurée, a eu pour but de recueillir des précisions et compléments d'informations afin de s'assurer que tous les thèmes aient été abordés.

Daunais (1992) a élaboré un *plan général pour la conduite de l'entrevue non directive*. Les techniques qui le composent sont concisément présentées ci-dessous en quatre étapes :

- 1) Le contact préliminaire : Présenter l'objectif général, le thème et les sous-thèmes de la recherche ; intéresser l'interlocuteur et solliciter sa contribution ; exposer le type de la collaboration entre l'interviewer et l'interviewé ; convenir des conditions de l'entrevue (lieu, date, durée, etc.).
- 2) Le début de l'entretien : Rappeler le thème et les sous-thèmes de l'étude, le but de l'entretien ; obtenir l'autorisation du sujet quant à l'enregistrement de l'entrevue ; valider les conditions déontologiques (confidentialité, anonymat, accès à l'information, etc.) ; répondre aux réactions et interrogations de l'interviewé.
- 3) L'entrevue proprement dite : Poser des questions ouvertes ; rassurer et mettre à l'aise l'interlocuteur ; donner du temps à la réflexion (laisser s'instaurer les silences

nécessaires) ; écouter et exprimer l'écoute par des soutiens vocaux et des attitudes corporelles ; résumer les propos de l'interviewé ; pousser l'investigation en fonction du but à atteindre (motiver, orienter, corriger les écarts, demander des précisions).

- 4) La fin de l'entretien : Dissoudre harmonieusement la relation ; préparer et marquer la prise congé par le comportement verbal et non verbal ; résumer l'entretien ; recueillir les renseignements factuels d'ordre général ; demander à l'interviewé s'il a d'autres données à offrir ; inviter l'interviewé à exprimer ses réactions quant à l'expérience qu'il vient de vivre ; remercier le sujet de sa collaboration.

En somme, les attitudes préconisées pour la conduite de l'entretien non directif, parce qu'elles incitent la personne à raconter aisément le vécu sensible de ses expériences et à engager une réflexion raisonnée sur ces dernières, s'adaptent bien aux thèmes et objectifs de cette étude. Aussi, cette méthode, parce qu'elle en appelle à l'expérience affective et à l'inconscient cognitif de l'interviewé, apparaît, selon nous, des plus appropriée afin d'étudier en profondeur les perceptions (la dimension esthétique) et les connaissances (la dimension philosophique) tant éprouvées que déployées par le voyageur au fil de ses rencontres.

3.4 L'analyse et l'interprétation des données

Avant de présenter le cadre analytique et interprétatif de cette recherche et en préalable au dévoilement des récits de voyage, nous estimons pertinent de formuler une précision – en guise de précaution – relative à l'interprétation des données, une interprétation considérée tant du point de vue du chercheur que de celui du lecteur. Cette formulation, qui se suffit à elle-même, est la suivante : « Il y a les mots, mais il y a aussi l'homme qui les accueille, qui leur obéit et qui les soumet. Il y a ce qu'ils lui imposent de dire et ce qu'il accepte qu'ils disent » (Sicot et Chevalier, 1995, p.11).

Dans un article intitulé *L'interprétation des données dans la recherche qualitative* (1987), Jean-Marie Van Der Maren, énonce les principes de base à respecter dans une méthodologie d'interprétation. Tout d'abord, l'interprétation se pratique de deux manières au cours de la recherche, ou plutôt à deux moments distincts, de part et d'autre de la phase de

traitement des données. La première interprétation a lieu lors du codage des données, lorsqu'il s'agit d'organiser le contenu des témoignages recueillis en fonction du cadre conceptuel préétabli. La seconde, qui intervient après le traitement, est d'abord *réductrice* (la formalisation des données collectées) puis *créatrice* (l'élaboration de réflexions nouvelles qui transcendent les résultats). Dès lors, ces deux phases d'interprétation ne doivent pas être négligées, la richesse de la recherche en dépend. Ensuite, l'interprétation vise à mettre en valeur le texte et à en élucider le sens. Elle est alors mise en scène : dans un souci de *parallélisme des significations*, elle introduit le commentaire (les sens que peut revêtir le message, le sens attribué par l'interprète), l'émotion de l'interprète (par rapport à sa perception de l'émotion de l'auteur) et l'originalité des témoignages. Enfin, l'interprétation, tant qu'elle respecte les règles du *parallélisme intersubjectif* et de *correspondance des plans* (soit la superposition des structures apparentes et dévoilées), peut également être dévoilement du sens caché. Dès lors, en considération de ces règles d'interprétation, nous nous attacherons à faire parler ces données tout en respectant le plus fidèlement possible les témoignages des voyageurs interviewés, et cela dans le but d'en dégager un contenu *vrai* et pertinent quant à l'objet de cette recherche.

Quant à l'analyse, elle sera globalement compréhensive, mais aussi, localement, thématique et comparative. Cette approche analytique vise la création de liens entre univers de sens, entre thématiques à l'étude (par exemples, entre l'*émotion* et l'*apprentissage*, entre le *sensible* et la *raison*), que ce soit pour un voyageur en particulier ou pour l'ensemble les résultats du terrain d'enquête. En d'autres termes, notre analyse vise, d'une part, à comprendre individuellement les processus d'évolution des trois voyageurs interviewés (la construction de sens et identitaire, l'émancipation) et, d'autre part, à comparer ces processus les uns aux autres afin de discerner le commun et le spécifique. Tout d'abord, elle sera compréhensive (associant imagination du vécu et rigueur d'interprétation) dans la mesure où deux pensées, celle du sujet et celle du chercheur, s'unissent pour permettre la création de significations. Néanmoins, la priorité sera donnée à la première. Puis, par l'analyse et l'interprétation les processus de construction de sens qui se dégagent des témoignages, le chercheur se formera une représentation de la dynamique des événements, tels qu'ils ont été vécus par les voyageurs interviewés. L'analyse sera également thématique puisque les

passages des récits de voyage seront associés à des thèmes (définis *a priori* mais aussi émergents) dans le but de comparer ensuite les contenus d'un récit à l'autre. Enfin, elle sera comparative car, au-delà des trajectoires particulières, les parcours des trois voyageurs interviewés présentent des traits communs. Ainsi, nous comparerons leurs parcours biographiques afin qu'apparaissent des logiques d'actions semblables et des récurrences en termes d'évolution de la conscience.

Concrètement, nous procéderons de la manière suivante. Tout d'abord, nous utiliserons un logiciel d'analyse qualitative (*Sémato*) pour qualifier et trier les contenus correspondants aux catégories *a priori* (exposées dans l'appendice C). Puis, nous exposerons, analyserons et interpréterons progressivement les récits de manière à ensuite présenter les données émergentes (exposées au sein des appendices D et E) et les univers de sens qui se dévoilent de cette recherche. Finalement, dans une dernière partie, nous utiliserons un modèle d'interprétation afin d'éclairer l'ensemble des données recueillies.

3.5 La représentativité et la validité des données

La généralisation des résultats n'est pas un but visé par cette recherche. Cela dit, les contenus des récits de voyage, recueillis avec méthode en entrevues, seront fidèlement retranscrits dans la prochaine partie de cette étude. Ainsi, au-delà même de l'analyse et de l'interprétation du chercheur, ces récits donnent par eux-mêmes à comprendre comment trois *voyageurs esthètes et philosophes* ont vécu et évolué à travers leurs expériences de l'altérité.

Quant à la validation des données et de la recherche, elle est nécessairement provisoire, compte tenu de l'émergence toujours possible d'informations complémentaires et de paradigmes nouveaux. Toutefois, le suivi rigoureux de la méthode, choisie et justifiée au regard du phénomène étudié (le récit de vie par entretien non-directif), permettra d'assurer la validité des données. En ce sens, la validité et la pertinence de cette recherche relève principalement de la rigueur de son développement, c'est-à-dire de l'application rigoureuse de la démarche retenue et de la cohérence d'ensemble, mais aussi de l'analyse tant compréhensive qu'éclairée d'un chercheur sensible au type d'expérience étudiée, puisque lui-même personifie le cas de figure du *voyageur esthète et philosophe*.

CHAPITRE IV

TERRAIN D'ENQUÊTE : PRÉSENTATION, ANALYSE ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS⁶

*« Communiquer, c'est voyager, traduire, échanger, passer au site de l'autre, assumer sa parole comme celle des autres, non comme vérité mais comme version, c'est-à-dire comme interprétation des faits, une version non subversive qui ne cherche ni à détruire, ni à saper l'état des choses établi mais une version transverse, c'est-à-dire autrement disposée que dans l'axe des choses élaboré par une culture donnée »
(Michel Serres, cité dans : Bolle de Bal, 1996, p.108).*

Parler du voyage, en tant qu'expérience vécue et d'itinéraire parcouru, c'est parler du départ, du séjour et du retour, même s'il doit être entendu qu'il eut plusieurs départs, que le séjour fut marqué de séquences de voyage aussi diverses les unes que les autres et que le retour n'a jamais été définitif, car l'expérience vécue, bien que passée ne peut ni être gommée ni mise définitivement à l'écart de la conscience – autrement dit, l'expérience du voyage s'intègre pleinement à l'existence du sujet voyageur, elle participe, au travers et au-delà du voyage, à sa construction identitaire et de sens, en somme à l'évolution de sa conscience.

⁶ Dans cette partie du mémoire, afin que les données collectées parlent davantage d'elles-mêmes, que les témoignages ne se dénaturent pas et ne perdent pas de leur intensité, au « nous » de politesse, nous privilégierons parfois l'audace et la fragilité du « je ». En effet, parce que chaque entrevue se déroule sous la forme d'un face-à-face entre deux personnes – autrement dit d'une relation spontanée entre interviewer et interviewé – alors il nous apparaît pertinent de préserver la force du « je » : Celle du participant bien évidemment, mais aussi celle du chercheur, c'est-à-dire la vigueur de l'engagement intentionnel et relationnel de ce dernier ; rappelons qu'il s'agit ici d'un engagement non directionnel visant à faciliter l'expression des interviewés et à recueillir des récits de voyage enlignés avec l'objet de la recherche.

En introduction de ce quatrième chapitre, nous exposerons d'une part les conditions préliminaires aux entrevues (non directives) suivies des circonstances dans lesquelles furent collectées des données – c'est-à-dire des récits de voyage – et, d'autre part, la structure de présentation du terrain d'enquête.

Préalable aux rencontres et contexte des entrevues

Quelques jours avant chaque rencontre et le jour même de la rencontre, il convient de présenter – ou de rappeler – et toujours de valider auprès du sujet, le cadre de l'entrevue ainsi que les conditions de participation à l'étude. Sommairement, il s'agit :

- de rappeler au participant le sujet, l'objectif de la recherche et le but de l'entrevue ;
- d'exposer le type de la collaboration entre l'interviewer et l'interviewé, les conditions de l'entrevue et valider les conditions déontologiques : enregistrement audio de l'entrevue, confidentialité, anonymat, accès à l'information ;
- de présenter des principaux thèmes qui seront abordés lors de l'entrevue : l'appel du voyage et l'intention de départ, la rencontre avec l'Autre (la Nature, les êtres humains, les idées), les épreuves et dépassements de soi, les sensations et émotions, les apprentissages et révélations, l'évolution de la conscience à travers le voyage ;
- de s'assurer que l'interviewé est à l'aise avec le cadre de l'entrevue et répondre à ses réactions et interrogations s'il y a.

Les entrevues visant à recueillir les récits de voyage ont eu lieu dans des conditions préalablement convenues entre l'interviewé et l'interviewer, autrement dit dans des espaces-temps propices au partage de leurs expériences du voyage. Deux entrevues de deux à trois heures ont été réalisées avec chacun d'entre eux. Jean-Séb fut rencontré au mois de février 2009, c'est-à-dire au terme de son voyage, à Montréal (Québec, Canada). De plus, une rapide troisième entrevue eut lieu avec ce premier sujet en mai 2009 afin d'obtenir des compléments de réponses. Val fut également rencontré en février 2009 à Montréal alors que son voyage était achevé. Quant à Bruno, sa rencontre fut des plus fortuites : c'est au Pérou, au cœur de la jungle amazonienne (à 'Kapitari', dans la région d'Iquitos), que nous avons réalisé ces interviews ; à cette époque, en mars 2009, Bruno était alors toujours en cours de voyage. Au-delà des entrevues, l'analyse des voyages de Jean-Séb et de Val se fondera également sur une

assise documentaire, c'est-à-dire sur les carnets de voyages que ceux-ci ont rédigés au fil de leurs périples ; ainsi, leurs citations viendront compléter et agrémenter les témoignages recueillis en face-à-face.

Montage du terrain d'enquête et protocole d'analyse

Nous structurerons notre analyse et notre interprétation des données en cinq phases. Cette démarche analytique se déploie en fonction des thématiques *a priori* (issues du cadre théorique) et permet de dévoilement progressif des catégories émergentes.

- 1) La présentation des voyageurs,
- 2) L'attrait pour l'ailleurs et les intentions de départ,
- 3) L'expérience du voyage et la rencontre de l'Autre,
- 4) Le dévoilement des données émergentes et des univers de sens,
- 5) L'évolution de la conscience à travers le voyage.

Les phases deux et trois suivent la logique – ou plus précisément la chronologie – du voyage : avant, pendant et au terme du voyage. Lors de la troisième phase, nous laisserons abondamment la parole aux interviewés et parfois même nous ne ferons qu'ajouter de brefs commentaires éclairants à de long passages de récits ; cette formalisation a pour but de faciliter la décentration et l'immersion du lecteur dans la peau du voyageur, afin que ce premier puisse plus aisément suivre et comprendre le cheminement de ce second. Au cours de la quatrième phase, nous tisserons les liens de relation entre notre cadre théorique et les résultats de l'enquête terrain ; ainsi, nous mettons en perspective et interpréterons les données émergentes et les univers de sens qui se dévoilent de cette recherche. Enfin, lors d'une cinquième phase, nous porterons un regard nouveau sur les résultats de notre enquête ; en ce sens, notre perception et notre interprétation des résultats (les données qui ont trait à l'évolution de la conscience) seront éclairées par un modèle de développement humain.

4.1 Présentation des voyageurs

Notre terrain d'enquête recouvre les récits de trois voyageurs personnifiant la figure du *voyageur esthète et philosophe*, telle qu'elle est présentée au sein du cadre théorique. Le

premier voyageur qui sera dévoilé, Jean-Séb, est d'origine québécoise ; les deuxième et troisième, Val et Bruno, sont d'origine française. Ces voyageurs ont longuement voyagé hors de leur pays d'origine. Tous ont découvert une vaste diversité naturelle, des plaines et des montagnes, des forêts et des déserts, l'effervescence de grandes villes, le calme et la solitude *au milieu de nulle part*, des cultures radicalement différentes et aussi des ressemblances humaines.

Nous nous proposons tout d'abord d'exposer dans un tableau récapitulatif des circonstances de leurs voyages, puis de présenter concisément leurs origines, parcours et traits de caractères, ainsi que leurs états d'esprit d'avant le voyage.

Tableau 4.1 Signalétique des voyages

<i>Voyage de JEAN-SÉB</i>	<i>Voyage de VAL</i>	<i>Voyage de BRUNO</i>
Pays explorés et itinéraire : Maroc, Égypte, Turquie, Bulgarie, Roumanie, Pologne, Ukraine, Russie, Mongolie, Chine, Népal, Inde (douze pays).	Pays explorés et itinéraire : France, Espagne, Maroc, Mauritanie, Sénégal, Argentine, Chili, Nouvelle- Zélande, Australie, Vietnam, Cambodge, Thaïlande, Laos, Chine, Tibet, Népal, Inde, Pakistan, Iran, Turquie, Grèce, Albanie, Monténégro, Croatie (vingt quatre pays).	Pays explorés : Pérou, Bolivie, Brésil (trois pays).
Durée du voyage : quinze mois.	Durée du voyage : quinze mois.	Durée du voyage : vingt et un mois, soit seize mois en Amazonie (dans la région d'Iquitos, au Pérou) et cinq mois à travers la Bolivie, le Brésil et le Pérou.
Dates du voyage : de janvier 2007 à avril 2008.	Dates du voyage : d'octobre 2002 à février 2004.	Dates du voyage : entre les mois de février 2006 et de mai 2009 (soit quatre séjours intercalés par des retours en France).

4.1.1 *Profil de Jean-Séb*

Né en 1980, de nationalité canadienne, Jean-Séb est originaire de Sherbrooke et a grandi à Sherbrooke, au sein de la province du Québec. Il oriente ses études dans les sciences appliquées, en science de la nature et en génie informatique. Ces études dénotent chez lui son côté rationnel ; ainsi, il se juge comme étant « quelqu'un d'assez terre à terre ». En marge de ce parcours académique, au secondaire, il a étudié en éducation internationale ; il a donc un intérêt pour les autres cultures et pour des questions d'ordre universel. Il se dit vouloir gagner sa vie de ses idées et de ses créations. En ce sens, il s'est orienté vers le domaine du logiciel puisqu'il le jugeait versatile ; il est ainsi devenu développeur de logiciels à Montréal. Néanmoins, dans ce domaine, il n'a jusqu'à présent que très peu trouvé de satisfaction, car contraint par les directives de l'employeur et par les moyens financiers. Déçu de ne pouvoir exprimer sa créativité, il a eu une réflexion profonde qui a contribué à ce départ en voyage : « J'ai en quelque sorte voulu remettre en question la société dans laquelle je vivais ». Une part de lui voulait explorer d'autres horizons, au-delà des limites de sa vie quotidienne : « la routine ne me satisfait pas, il me manque de l'incertitude, du défi et de la liberté [...], je voulais m'exposer à quelque chose de différent pour y trouver de l'inspiration, des idées nouvelles, du changement sur le plan personnel ». Enfin, se sentant débrouillard et capable de faire face aux imprévus, il recherche la mise à l'épreuve dans de nouveaux contextes. Après avoir longuement mûri cette idée de voyager, ce premier long périple, réalisé en 2007 et 2008, se présente à lui sous la formule d'une initiation. Aujourd'hui, en 2009, Jean-Séb réside à Montréal et projette de réaliser de nouveaux voyages en solitaire.

4.1.2 *Profil de Val*

D'origine française, Val est né en 1978 et a grandi dans une petite ville de Champagne-Ardenne, dans le nord-est de la France. Issu d'une famille relativement aisée, il a eu une enfance et une adolescence plutôt faciles. Il développa très jeune son goût pour l'aventure. Au cours de ses années de jeunesse, il fut scout de France pendant huit ans. En groupe, ils partageaient à l'aventure camper pendant plusieurs semaines dans la nature. Autonomes, ils

installaient leurs camps, construisaient leurs tables pour manger, faisaient du feu, allaient toquer à la porte des gens en cas de besoin, etc. Puis, passionné de plongée sous-marine et du commandant Cousteau, il devint moniteur et voyagea pour faire de la plongée. Ainsi, le scoutisme et la plongée sous-marine ont influencé la construction de ses envies de voyage. À dix huit ans, il partit seul avec son sac à dos en Norvège pour y travailler pendant deux mois d'été. Seul à l'étranger pour la première fois, il sillonna la Norvège et la Suède, il travailla dans des lieux exotiques, sur des îles désertes, dans un élevage de poissons. Ce fut pour lui une découverte de paysages, de cultures, de sensations. Également, dans le cadre de ses études pour devenir ingénieur agronome, il partit à l'étranger pour réaliser des stages. En 2001, naît l'idée de faire un tour du monde à vélo. Un an plus tard, il pédalait sur les routes du monde en compagnie d'un autre voyageur, Sébastien. Aujourd'hui et depuis quelques années, Val vit à Montréal, au Québec. Travailleur autonome, il exerce dans le domaine du photojournalisme et, lors de certaines missions, il est amené à se déplacer à l'étranger.

4.1.3 *Profil de Bruno*

D'origine française et bretonne, né à Nantes en 1976, Bruno est forestier de formation. Il se définit comme une personne nonchalante et mélancolique, enjouée, contemplative, de nature distraite et plutôt rêveuse. Il a un fort esprit critique et de contradiction, « souvent plus par principe plus que par raison » comme il l'avoue ; il aime se confronter aux autres et cherche à mettre en déséquilibre les informations qu'il reçoit. De plus, il a parfois tendance à laisser faire les choses, à déposer la responsabilité sur autrui, comme, durant sa jeunesse, sur son grand frère protecteur, droit et sérieux. Il a également une tendance à l'excessivité et à la démesure ; en ce sens il dit : « je préfère manger une tablette de chocolat le samedi plutôt que de me restreindre à en manger un simple carré tous les soirs de la semaine ». De plus, depuis son enfance, il sent résonner en lui la souffrance, la misère du monde, les injustices sociales, etc. Dans sa famille, son grand-père ayant été guérisseur, sa mère elle-même ayant eu des dons, il a toujours pensé contenir en lui une force mystérieuse, un quelque chose de magique et de bienfaiteur (pour guérir) qui lui serait à découvrir. Enfin, Bruno se définit fondamentalement par la relation qu'il entretient avec la Nature : amoureux de la Nature et

captivé par les mystères qu'elle recèle, il cherche à mieux l'appréhender, non pas pour l'utiliser à n'importe quelle fin mais pour vivre en harmonie avec. Alors qu'il réside au Pérou et plus précisément dans la jungle amazonienne (dans la région d'Iquitos) depuis plus de deux années, il projette de revenir vivre en France au courant de l'année 2009.

4.2 L'appel de l'ailleurs et l'intention de départ

L'appel de l'ailleurs et de l'Autre est une inspiration, une invitation au voyage. L'intention d'explorer un nouvel horizon naît, quant à elle, de cet appel et prépare au détachement du pays natal et à l'expérience du voyage. Sur ces thèmes, qui concernent les trois voyageurs que nous avons interviewés, nous amorçons l'analyse des récits de voyage.

En guise d'introduction à cette partie, mettons à contribution le poète Jean-Michel Aune. Celui-ci a, en 1998 et 1999, écrit trois poèmes sur l'appel et l'attrait de l'ailleurs, sur l'ailleurs au sein duquel vogue et évolue le voyageur. Ces poèmes, publiés dans l'ouvrage intitulé *Vers graves ou légers* (Aune, 2003, p.14-17, p.24-25) sont également présentés dans l'appendice F de ce travail de recherche. À leur lecture, nous ressentons et comprenons qu'un mystère contenu dans l'ailleurs attire, séduit, intrigue, fascine, invite au questionnement et à l'action. Au loin, gît une lumière, ailleurs est un espace d'errance et de liberté, un horizon de découverte et d'espérance ; telle est la perception commune aux voyageurs interviewés. Détachés de leurs quotidiens de vie, tous disent s'aventurer dans l'ailleurs afin de jouir d'une liberté ; chacun d'eux l'envisage comme un hasard à explorer, comme un lieu rempli d'une diversité – imaginée ou inconnue – qui leur sera à découvrir.

Penchons-nous tout d'abord sur la démarche de compréhension du chercheur quant à l'appel de l'ailleurs et à l'intention de départ. Lors des interviews, face à ces voyageurs qui disaient avoir ressenti un appel, j'avais à l'esprit une interrogation à deux volets. Cet appel est-il simplement le reflet d'un ailleurs attrayant ? Ou n'est-il pas avant tout en soi, venant de soi et se projetant sur l'Autre ? À l'écoute des témoignages, je me suis efforcé d'identifier et de définir cet appel. Demandant subtilement aux voyageurs d'élaborer davantage sur ce mystérieux appel, je me suis rendu compte qu'il était bien difficile voire hasardeux de le comprendre (et sans doute impossible de l'expliquer, bien que ce ne soit pas ici le but

recherché). Au terme des premières entrevues, cet aspect – l'appel de l'ailleurs – étant demeuré flou, je ressentis le besoin d'un éclairage théorique en la matière. Je me tournai alors vers le philosophe Paul Ricœur. Dans l'ouvrage *Soi-même comme un autre*, ce dernier penche pour la seconde conception telle que précédemment évoquée ; autrement dit, l'appel serait en soi. Fondant sa pensée sur l'idée d'un appelant assimilé au *Dasein* heideggérien, selon lui, « la conscience ne dit rien : pas de vacarme, ni de message, mais un appel silencieux », cet « appel ne vient pas d'un autrui, il vient de moi et pourtant me dépasse » (Ricœur, 1990, p.401). Lors des secondes entrevues, je suis revenu sur ce thème et j'ai encouragé les participants à l'enquête à s'exprimer plus abondamment sur la provenance de cet appel, sur son contenu et sa force. J'ai pu voir se confirmer la pensée de Ricœur. Chaque voyageur dit s'être senti submergé, envahi, enivré, par l'idée d'explorer un ailleurs. Deux d'entre eux, Jean-Séb et Val, dont la démarche fut celle de réaliser un tour du monde et donc de découvrir de multiples territoires et peuples, n'ont su précisément exprimer cet appel, bien qu'ils affirment l'avoir ressenti en dedans d'eux-mêmes. L'ailleurs appelant était pour eux le monde dans toute sa diversité, l'étranger dans sa pluralité, les autres cultures aussi variées soient-elles. En revanche, Bruno, le troisième interviewé, dont la principale destination fut le Pérou, mentionne qu'il s'est senti appelé par la forêt amazonienne et que cet attrait à macéré en lui depuis son enfance. Il ajoute être fasciné par les mystères du monde et intrigué par les secrets que renferme la jungle péruvienne. Dès lors, pour les trois voyageurs, c'est un *inconnu* qui les a appelé et les a motivé, qui a déclenché et initié leur voyage. Nous reviendrons sur chacun des trois cas afin d'exposer individuellement leurs spécificités quand aux conditions du départ.

De plus, au-delà de leurs particularités, pour chacun d'eux une situation de déséquilibre – une situation de crise⁷ existentielle (événement charnière ou phase décisive

⁷ Le 8 mai 2009, interviewé par Antoine Mercier (station de radio *France Culture*), sur le thème « D'autres regards sur la crise », le rabbin et philosophe Marc-Alain Ouaknin donnait, à partir de la démarche sémantique et philologique qui est la sienne, une interprétation de la crise actuelle. Il expliquait qu'en hébreu le mot *crise* veut dire *casser* et contient en même temps le sens de réparation. Cette notion de cassure liée à la dimension de réparation ouvre le champ de l'espoir ou de l'espérance

porteuse d'espoir) – a précédé l'intention de voyager. Ils ont remis en question leur quotidien et se sont ouverts à une nouvelle perspective de vie ou plutôt de voyage. Ils se sont senti portés ou attirés par l'idée d'un ailleurs, par un quelque chose d'autre difficilement définissable, ou du moins dont la définition reste de surface, autrement dit par une destination ou par un lieu concret dont ils ont entendu parler et qu'ils s'imaginent, par un projet de voyage original et inspirant. Leurs motivations envers l'Autre et l'ailleurs sont nées, elles se sont construites puis confirmées jusqu'à ce qu'ils entreprennent de les réaliser.

Il y a des individus qui y croient et acceptent – plus ou moins spontanément, suite à une réflexion plus ou moins longue – la voie nouvelle ou l'appel qui se présente à eux. Certains même sont sujets à des inclinations auxquelles il leur est impossible de résister. D'autres ignorent l'appel, ils le rejettent, pensant que le risque est trop grand, pensant qu'il y a plus à perdre (un confort, une sécurité, etc.) qu'à y gagner (?), pensant que la nouvelle idée imaginée ou révélée ne peut être réalisée concrètement ou qu'il ne serait pas raisonnable de la mettre en pratique. Peut-être que ces personnes manquent de confiance en elles, de courage, peut-être que l'appel n'est pas assez fort, peut-être que ces personnes n'observent pas suffisamment les indices qui se présentent à elles, peut-être que se laisser guider par ces indices serait insensé! Nous venons d'évoquer simplement ces quelques situations plausibles et hypothèses générales afin de montrer qu'une idée de voyage (que l'appel soit suivi d'une intention ou non) ne rime pas nécessairement avec un départ en voyage. Par contre, nous nous proposons ici de décrire l'appel tel que perçu et accepté par les trois voyageurs rencontrés, que ce soit une simple tentation, une invitation au voyage ou un appel irrésistible.

Dans le cadre de cette présente recherche, quelles formes cet appel peut-il revêtir ? : un appel au voyage, de la Nature, un appel de l'ailleurs, de l'autre monde, un appel vers le lointain, vers l'inconnu, vers un horizon sans limite, aux limites imaginaires, au-delà de la réalité apparente et tangible tel qu'on la connaît, un appel à la rupture vis-à-vis d'un quotidien, un appel à la liberté, etc. Les trois voyageurs interviewés ont ressenti l'appel sous

(et donc à la dimension du temps) ; d'ailleurs, le mot *crise* – en hébreu : *chever*, *machber* – est le même mot que le mot *espoir*, à la fois l'espoir et l'attente.

ces formes. Cet appel a surgi, ils l'ont capté, ils y ont répondu, ils l'ont accepté et écouté, alors qu'ils auraient tout autant pu l'ignorer ou le rejeter. Accepter cet appel, c'est déjà amorcer un changement personnel chez le voyageur qui en est investi, c'est décider de s'aventurer vers un nouvel horizon source d'initiation et d'évolution sur le plan individuel.

Puis, de l'appel proviennent l'intention de voyager, l'envie, la quête et la séparation. L'appel résonnant en soi attise les sens et stimule des envies : l'envie de découvrir, de rencontrer, de se confronter, de changer, de s'élever. De l'envie se profile parfois une quête⁸, plus large et plus profonde, autrement dit la recherche, versatile ou obstinée, d'un quelque chose au caractère fondamental ou précieux qui en fait un objet convoité : la vérité, la connaissance, le beau, etc. La quête commune aux voyageurs interviewés est d'ordre esthétique (la recherche d'émerveillement, de sensations et de perceptions nouvelles, dans le panorama et dans le poétique) et philosophique (la recherche de connaissances, apprendre des autres, mais aussi apprendre aux autres) ; elle s'intègre dans une vaste quête de soi : une quête identitaire, existentielle, initiatique, voire spirituelle pour l'un d'entre eux. De là, a émergé et s'est construit, pour chacun d'eux, un projet de voyage. De là, sont nés des attentes et des espoirs face à l'expérience du voyage – face à l'Autre, face à soi-même – car la quête implique nécessairement l'événement de la rencontre à venir, car commencer un voyage signifie toujours se donner un espoir, un espoir initiateur et porteur qui sera mis à l'épreuve de l'Autre.

Comme nous le verrons au cas par cas, le départ en voyage implique une séparation, une décentration et le début d'une initiation⁹. Pour Pierre Saint-Armand, « Le voyage est toujours l'épreuve d'un déracinement, d'un détachement. On quitte son assiette, on devient étranger, on perd ses habitudes » (Saint-Armand, 1991, p.66). En ce sens, renonçant à son assiette

⁸ En ses poèmes, Maurice de Guérin écrit sur la quête dans le voyage : « La quête de Dieu ; la quête de la vérité ; quête fiévreuse, passionnée. Essayant si tu peux Dérober quelques fleurs au beau jardin des cieux, Et puis ayant fini ton voyage et ta quête, Redescends vite avec l'odorante conquête » (Guérin, 1999, p.101).

⁹ « L'initiation est [...] l'accès à une connaissance qui ne saurait être transmise sans un long processus: Initiation à une technique, aux arcanes d'un savoir » (Laburthe-Tolra et Warnier, 2003, p.178).

coutumière, ce voyageur est voué à l'inconstance des eaux, à la différence des peuples. En d'autres mots, cette séparation initiale se définit par le détachement de l'individu de sa vie quotidienne et ordinaire, de son univers de vie culturelle et sociale de tous les jours ; en bref, celui-ci s'éloigne du connu et s'avance vers l'inconnu. Le départ en voyage implique un double mouvement, un besoin d'évasion et un désir d'ailleurs, une double volonté, celle d'une séparation – évasion ou fuite – et celle d'une quête. Puis il est marqué par un déplacement – le départ, le vol et le transit, le passage de frontières, l'arrivée sont en quelque sorte des rites de passage¹⁰ – et par un sentiment d'émancipation, de libération. Le néophyte voyageur quitte alors un monde pour en découvrir un tout autre, nouveau, incertain, ambigu et souvent déroutant. Par l'acte de la séparation, le voyageur quitte alors son état d'avant, il se détache de ses repères habituels, généralement confortables et sédentaires, pour s'apprêter à pénétrer un espace extraordinaire, autant merveilleux que périlleux. En cela, il quitte la sphère du profane pour pénétrer la sphère du sacré¹¹.

Pour chacun des voyageurs, nous présentons donc ci-après les conditions initiant le départ, c'est-à-dire les prédispositions de l'esprit avant l'expérience concrète du voyage en terre étrangère. Trois phases majeures sont ici à l'étude :

- L'appel et l'attrait de l'ailleurs,
- L'intention, l'envie et la quête,
- Les attentes et les espoirs face au voyage, face à l'Autre et face à soi.

¹⁰ Les rites de passage « marquent les temps forts de l'existence : Naissance, initiation, mariage, mort. Van Gennep a montré qu'ils obéissent à une logique universelle, quelle que soit leur diversité. Ils s'emploient à séparer des individus d'un statut pour leur en conférer un autre ; entre ces deux moments, se situe une période intermédiaire de "marge" ou l'individu, parfois selon des modalités très étranges, connaît une sorte de mort suivie d'une résurrection. Le rite crée ainsi un état neuf » (Laburthe-Tolra et Warnier, 2003, p.177-178).

¹¹ « Le sacré s'oppose au profane, et désigne ce qui possède un vrai sens "ailleurs" que dans le monde immédiat de l'apparence. [...]. Pour Cazeneuve, le sacré correspond à ce qui est hors du normal, l'impureté et la souillure rejoignant ainsi la sainteté. [...]. Étymologiquement, saint et sacré signifient "séparé, mis à l'écart" » (Laburthe-Tolra et Warnier, 2003, p.167-168).

4.2.1 *Les motivations de Jean-Séb initiant le départ*

L'APPEL ET L'ATTRAIT DE L'AILLEURS

L'idée qui dominait et qui invitait au départ était un appel profond :

Avant tout, j'étais attiré par l'ailleurs, j'étais porté par la curiosité de voir ce qui se passe ailleurs, de découvrir en profondeur d'autres endroits, de connaître comment les gens vivent ailleurs, comment ils pensent. Je voulais connaître des gens d'autres cultures par l'expérience concrète de leurs modes de vie. Je voulais voyager pour pouvoir avoir une plus large compréhension du monde et de l'humanité.

Puis, l'appel du voyage s'est intensifié ; à un moment donné, il était trop fort pour ne pas y prêter une grande attention. Alors, après mûre réflexion, il a décidé de saisir cette opportunité comme une chance qui se présentait à lui, ou plutôt, comme il le dit, il a entrepris de passer cette « porte ouvrant vers quelque chose de plus grand ». Dans cet état d'esprit, il s'est lancé dans ce tour du monde.

L'INTENTION, L'ENVIE ET LA QUÊTE

Par l'expérience du voyage, Jean-Séb recherche l'ouverture au monde, à l'humanité à l'universel. En effet, tel le philosophe, il est apprenti universaliste : « Ma quête était une quête d'universalité par l'apprentissage expérientiel... une quête d'être universel, de pouvoir exister dans l'inconnu, dans plusieurs contextes, dans différentes cultures, dans différentes sociétés ». Également, et cela reviendra à plusieurs reprises au cours de nos entrevues, il recherche l'émerveillement à travers l'imprévu, l'exceptionnel, l'inédit, ..., dans la Nature surtout mais aussi dans les relations humaines. Au cours de l'une de nos rencontres, il témoigne de ce qui le porte dans le voyage :

J'étais constamment émerveillé par le nouveau, par les autres cultures que je rencontrais. J'étais émerveillé de me sentir seul, loin de chez moi, de découvrir l'ailleurs, d'autres paysages et d'autres cultures. Je recherche une beauté intérieure, celle de l'émerveillement, un émerveillement que l'on ressent en dedans de soi.

Il se positionne sur un chemin hasardeux à explorer et s'y présente seul, parce que seul devant l'épreuve, on se découvre et on apprend davantage : « Je voulais me retrouver dans des situations inattendues, dans des situations que je ne pouvais imaginer. Je recherchais la solitude avec moi-même, je voulais mettre à l'épreuve ma capacité à être seul et vivre le bonheur en solitude ». Au début de notre première entrevue, je comprends que la curiosité, la quête et l'intention de voyager ne sont pas premières (lors de la seconde entrevue, Jean-Séb me le confirmera) ; elles ont suivi un appel, un appel du voyage qui, comme nous le disions précédemment, a macéré en lui puis qui l'a envahi. Dès lors, ne pouvant y résister, il a accepté cet appel, il l'a écouté, il l'a intégré. Ensuite, sa curiosité pour l'ailleurs a augmenté, son intention, sa quête et son projet de voyage se sont dessinés. Ainsi, il a rompu avec son quotidien de vie et s'est lancé dans ce voyage.

LES AUTRES ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS AU VOYAGE

À un moment donné, le contexte de vie s'est prêté à remplir cette curiosité pour l'ailleurs ; ainsi, sa quête et sa volonté d'apprendre par l'expérience purent se mettre en application dans la réalisation d'un long voyage. Ci-après, il décrit concisément les circonstances propices à son départ en voyage : « Toutes les conditions favorables étaient réunies pour partir : j'avais terminé mes études, je n'avais pas d'attaches [...], également ma situation financière ouvrait la porte au voyage ».

LES ATTENTES ET ESPOIRS FACE AU VOYAGE, FACE À L'AUTRE

Après s'être quelque peu documenté, Jean-Séb se sentait prêt à partir à l'aventure ; il avait un espoir mêlé d'envies, celui de faire des découvertes, de nouvelles rencontres, de se confronter aux autres et aux difficultés pour apprendre d'eux et d'elles. Face à tout cela, il affichait une grande confiance : « C'est comme être en haut d'un tremplin de dix mètres et savoir que la chute allait être agréable même si on ne l'a jamais connue ».

4.2.2 *Les motivations de Val initiant le départ*

L'APPEL DE L'AILLEURS ET L'ENVIE

À la lecture du livre *On a roulé sur la terre* d'Alexandre Poussin et de Sylvain Tesson (1999), il fut captivé par le périple de deux jeunes partis faire un tour du monde à vélo. Cette idée originale résonnant en lui, il eut la forte envie de se lancer le même genre de défi. N'étant pas d'une nature expansive, Val eu le besoin de se prouver à lui-même qu'il était capable de s'imposer la réalisation de choses hors du commun, pour ensuite les montrer aux autres. C'est à partir de là qu'il décida de monter ce projet de tour du monde à vélo. Étant déjà attiré par l'ailleurs depuis son enfance, pour ce qui est de ce tour du monde à vélo, il fut davantage appelé par l'originalité de ce projet et le défi qui l'accompagnait.

L'INTENTION, L'ENVIE ET LA QUÊTE

Dans ce voyage, il y a un côté évasion. Val avait besoin de partir pour provoquer des changements en lui. Ce voyage est en quelque sorte une évasion de la société de consommation, même s'il estime que, de son œil éclairé, c'est la société de consommation qui a permis ce voyage, c'est cette dernière qui a créé cette forme de voyage : le voyage hédoniste (voyager pour le plaisir de voyager), le voyage en quête de soi, des autres, de découvertes. Au-delà des paysages traversés, aussi magnifiques soient-ils, Val recherche, également et surtout, l'échange avec des porteurs de cultures différentes, les rencontres nouvelles et originales, intenses et éprouvantes :

J'avais envie de me retrouver dans l'aventure, dans des galères, de sentir la peur, l'épuisement..., d'expérimenter ces sensations de vie, de manière plus extrême que dans la vie de tous les jours où finalement tout est un peu trop facile à un moment donné..., l'envie de prendre des risques, [...] des risques qui font avancer dans la vie.

Une dimension initiatique complète la quête de Val. Imaginant l'exploit réalisé de ce tour du monde, il se dit : « Si je fais ça peut être que je vais en revenir transformé, plus adulte... comme dans un rite initiatique ».

LE PROJET DE VOYAGE

Ce projet s'exprime simplement : faire le tour du monde à vélo. Dans ce périple, il se lance en compagnie d'un autre aventurier dénommé Sébastien, ce dernier le rejoignant sur une même double volonté, celle de se mettre à l'épreuve et d'explorer le monde. Le mode de voyage qu'est le vélo est idéal selon Val. En vélo, au contact de la Nature, on se dépasse soi-même physiquement, « on se jette à nu dans le monde, sans protection, sans barrière, sur le terrain, les mains dans le cambouis... ». De plus, ce voyage à vélo n'est pas simplement une question de dépassement physique ; au-delà de cette dimension sportive, il y a surtout une notion d'aventure humaine car, pour Val, ce voyage rime fondamentalement avec la rencontre de l'autre culture, de l'autre mode de vie, de pensée et d'agir.

LES ATTENTES ET ESPOIRS FACE AU VOYAGE, FACE À L'AUTRE

Ce voyageur à vélo traversant les continents, espérait apprendre, se découvrir, se dépasser, s'accomplir courageusement dans ce voyage : « J'espérais apprendre des choses, parfois des choses bien pratiques ; je voulais me prouver à moi-même que j'étais capable de m'en sortir ; j'avais envie d'avoir des raisons de me dépasser, de me sentir fier de moi ». Il ajoute également : « J'avais envie de vivre des choses originales, des aventures incroyables, de me retrouver dans des situations inimaginables, de vivre des expériences qu'un jour je pourrais peut-être raconter à mes petits enfants ». En cela, nous comprenons qu'il recherche et espère une existence dans le voyage qui soit pimentée et pittoresque, dont les péripéties, aussi extraordinaires puissent-elles être, deviendraient un jour l'objet d'un partage au contenu tant merveilleux que fascinant pour de jeunes enfants.

4.2.3 Les motivations de Bruno initiant le départ

L'APPEL ET L'ATTRAIT DE L'AILLEURS

Déjà enfant, Bruno a ressenti l'appel de la forêt : « J'aimais monter aux arbres, sentir le vent... je m'intéressais aux insectes, à la Nature... ». Captivé, intrigué, émerveillé, il dit avoir toujours ressenti le mystère contenu dans la Nature et « l'existence de choses qui nous dépassent ». Il est fasciné par le Pérou et par la forêt amazonienne. Il décrit sa destination de

voyage comme un monde imaginé : « Le Pérou c'est les Incas, l'or du Pérou, toute la magie qui a marqué dans ma jeunesse avec le dessin animé *Les mystérieuses cités d'or*, c'est un peu ma destination de rêve ». De plus, des lectures, comme celle du livre intitulé *L'alchimiste* de Paulo Coelho, l'ont inspiré et ont nourri sa quête initiatique.

L'INTENTION, L'ENVIE ET LA QUÊTE

En quête de soi, de son potentiel, à la découverte du monde, de la nature sauvage et de ses secrets, il part en voyage – dans un espace sacré – tel un valeureux explorateur mythique : « Je suis beaucoup marqué par les quêtes initiatiques et par les légendes celtiques, par chevalier qui part en quête du Graal, à la recherche de quelque chose d'un peu divin, de la clé des mystères du monde ». En ce sens, au-delà des dimensions esthétique et philosophique, sa quête s'étend dans d'autres sphères : celles de la mystique et de la spiritualité.

LES AUTRES ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS AU VOYAGE

Suite au décès de sa mère l'année précédente, avec un peu d'argent en héritage, la possibilité de partir s'est alors présentée. Par ailleurs, cette idée de voyage mûrissait, macérait en lui ; l'appel se faisait plus fort. Comme il le dit : « Ça faisait longtemps que j'en parlais alors je me suis dit qu'il fallait que j'aille voir ce Pérou... j'ai décidé de partir ».

LES ATTENTES ET ESPOIRS FACE AU VOYAGE, FACE À L'AUTRE

Le but du premier voyage était d'aller au Pérou pour découvrir la mère des forêts : l'Amazonie. Aussi, il ressentait un besoin de faire la paix avec lui-même et un besoin d'évasion, de séparation. Après le décès de sa mère, après une rupture avec une personne avec qui il était resté pendant cinq ans, il ressentait un mal-être profond et souhaitait trouver un nouvel équilibre : « J'avais besoin d'aller voir ailleurs, d'aller plus loin, de creuser, de comprendre ».

Aussi nuancés soient-ils, les appels ressentis par ces trois voyageurs, leurs intentions et leurs espoirs se rejoignent sur plusieurs plans. Pour chacun d'eux, l'appel ressenti a nourri des désirs et une quête. En quête de soi, d'émerveillement et de connaissances, tous partent à

la rencontre de l'Autre, de l'autre territoire (la relation avec Nature), de l'autre culture (la relation avec les individus), de l'idée nouvelle (la relation avec les idées ou essences spirituelles). Ayant répondu à un appel et confirmé leurs intentions de départ, tous se préparent à vivre une grande aventure, à cheminer longuement, à traverser de vastes espaces parsemées d'épreuves. Chacun d'eux a l'espoir de sortir grandi de cette expérience ; chacun d'eux aspire à une évolution personnelle, à une émancipation.

Au sein de la figure présentée ci-dessous, nous retranscrivons synthétiquement les traits communs aux trois voyageurs interviewés, et cela quant au processus initiant le départ :

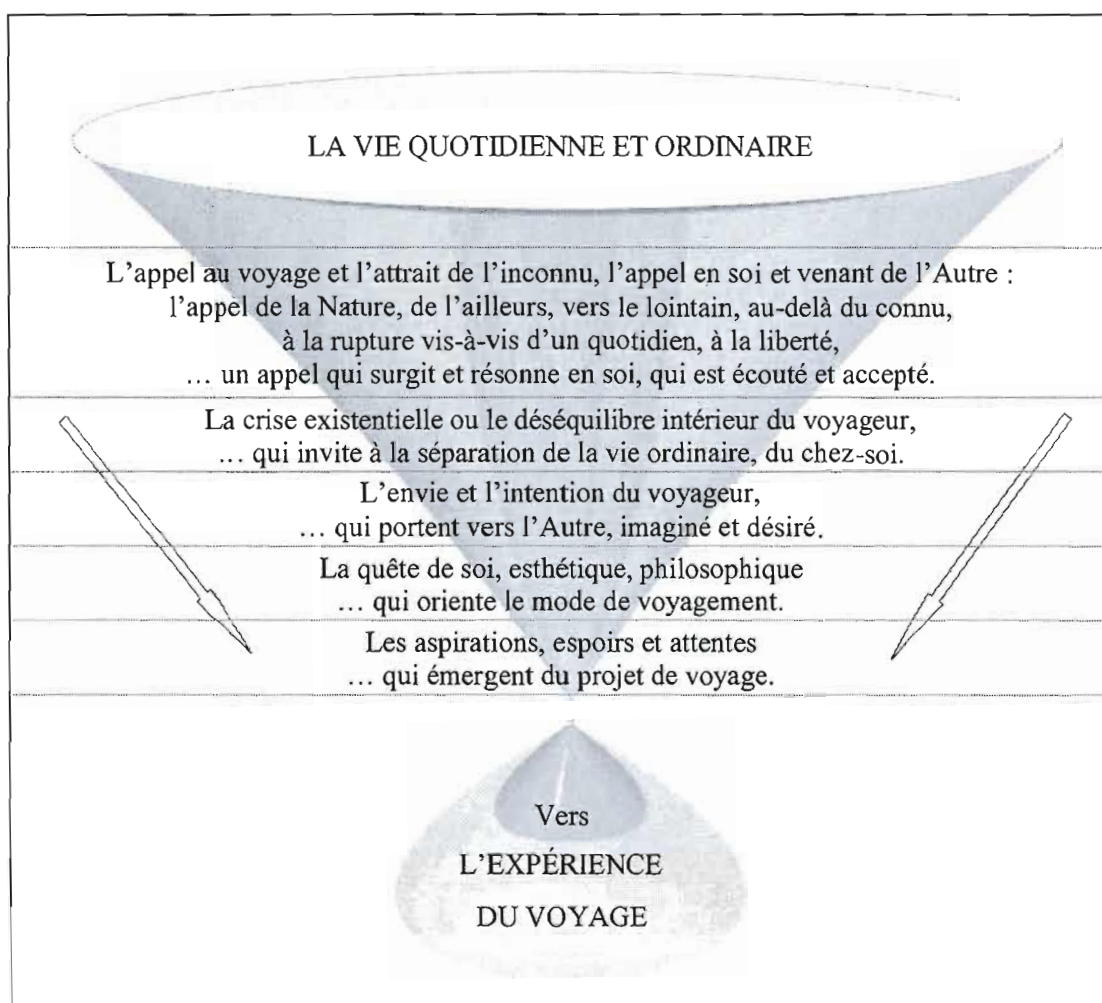


Figure 4.1 De l'idée de voyager au départ en voyage.

Dès lors, de l'idée de voyager au départ en voyage, de l'intention à l'action, l'individu – le futur voyageur – se prépare et se prédispose (consciemment et inconsciemment) à explorer un ailleurs. Partant de sa vie ordinaire et quotidienne, son état d'esprit évolue progressivement à travers un processus de construction de sens qui le projette dans l'extraordinaire du voyage. Déjà à ce stade, le concept de soi (l'identité) est mis(e) à l'épreuve de l'altérité : son regard se porte vers un ailleurs qu'il s' imagine et désire ; il se décentre et se confronte à l'idée de ce que représente pour lui cet ailleurs.

Dans la prochaine partie de ce terrain d'enquête, nous analyserons l'expérience du voyage suivi de son dénouement. La figure présentée ci-après rappelle concisément le cheminement du voyageur, des étapes marquant le départ en voyage – que nous venons d'étudier – à la mise en marge (d'un quotidien, du connu) puis à l'aboutissement du voyage.

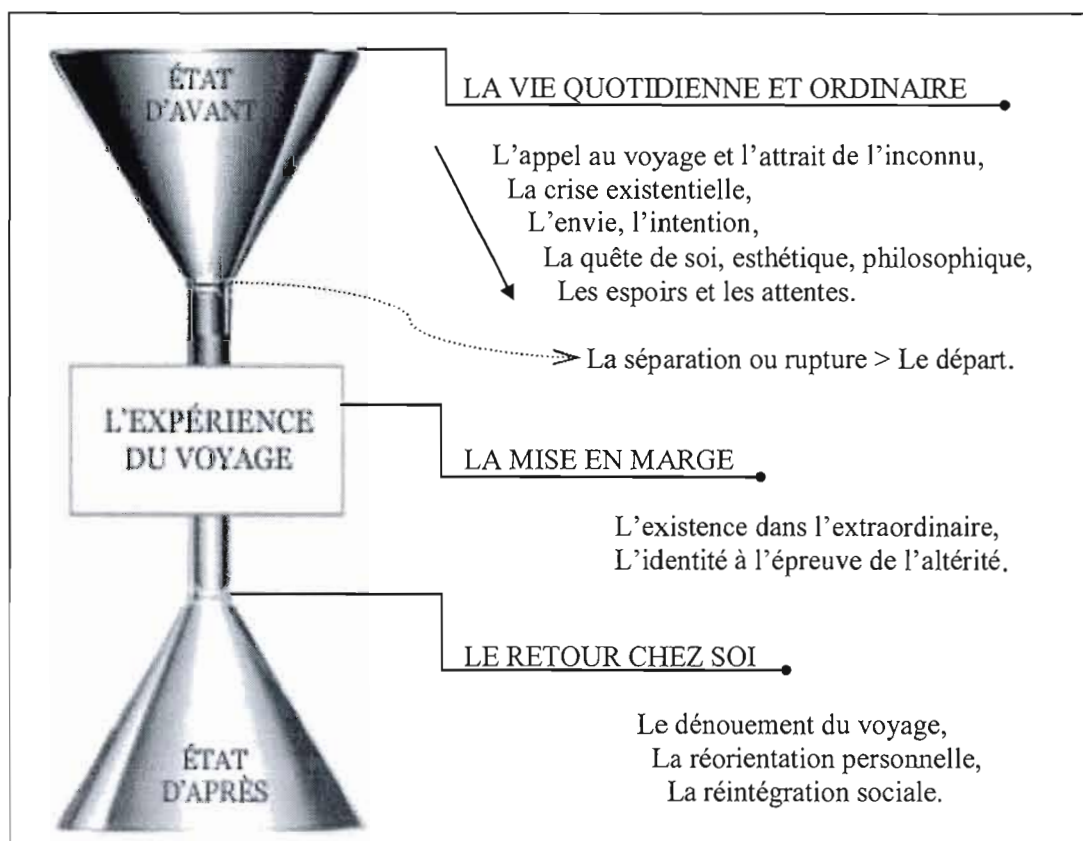


Figure 4.2 Le cheminement du voyageur : avant, pendant, après le voyage.

4.3 L'expérience du voyage : à la rencontre de l'Autre

Dans cette partie, comme dans celle qui la précède, nous structurons l'analyse des trois récits de voyage indépendamment les uns des autres ; nous commencerons par celui de Jean-Séb, nous poursuivrons avec celui de Val et nous terminerons par celui de Bruno. Pour chacun d'entre eux, nous présenterons un résumé du parcours puis nous déroulerons notre analyse des *rencontres et épreuves*, des *sensations et émotions*, des *apprentissages et révélations* qui se produisent pendant le voyage, voire au-delà du voyage. Ces thèmes (*en italique*) ou catégories *a priori*, sont issus de l'exploration théorique et structurent notre analyse des récits. En ce sens, au sein des trois prochains sous-points (4.3.1 ; 4.3.2 ; 4.3.3), nous relaterons les expériences vécues par chacun des trois voyageurs interviewés. Généralement, nous laisserons l'auteur-voyageur exprimer amplement et en ses termes¹² ses contenus de voyage et ensuite nous les commenterons concisément. Dans de rares cas, nos commentaires précéderont les citations du voyageur.

Dès lors, nous dévoilerons progressivement chaque expérience de voyage et l'inscrirons au sein de la structure thématique suivante :

- 1) Résumé du voyage (périple ou séjour à l'étranger),
- 2) La rencontre avec l'Autre et l'épreuve de l'altérité,
- 3) Les sensations, émois et émotions dans la rencontre,
- 4) Les apprentissages et les révélations, autrement dit les effets signifiants du voyage, ceux qui ocurrent pendant ou au-delà du voyage,
- 5) Le dénouement du voyage.

¹² Deux remarques s'imposent quant aux contenus des passages cités :

- Au sein des témoignages recueillis et retranscrits, nous soulignerons les mots ou groupes de mots sur lesquels nous souhaitons porter l'attention du lecteur, c'est-à-dire les expressions du voyageur que nous jugeons significatives, voire essentielles, au regard du thème abordé.
- Lorsque la citation sera extraite d'un support écrit par le voyageur-auteur, autrement dit d'un carnet de voyage, nous le mentionnerons entre parenthèses au terme du témoignage : (*Carnet de voyage, date : jour/mois/année*).

Cette structure ne peut présenter de manière radicalement dissociée les *rencontres*, les *émois* du voyageurs et les *effets signifiants* du voyage dans la mesure où ces contenus se lient intimement les uns aux autres et s'incorporent au sein d'une expérience globale. Bien que nous les relaterons et les commenterons indépendamment, précisons dès à présent que les éléments catégorisés se rejoignent et s'intègrent résolument dans cette présente structure d'ensemble, une structure au demeurant perméable et flexible, comme l'est toute expérience humaine. En effet, puisqu'il ne peut y avoir de sensation ou d'émotion sans épreuve de l'altérité, puisque l'apprentissage expérientiel se fonde sur le vécu de la rencontre, alors ces trois dimensions (la rencontre, l'émotion, l'apprentissage) impliquent, au-delà d'un contenu qui leur est propre et qui les définit, d'être étudiées et analysées en relation les unes aux autres. En ce sens, nous retrouverons inévitablement des éléments liés à l'apprentissage et à la révélation au sein de la partie intitulée « La rencontre avec l'Autre et l'épreuve de l'altérité », de même qu'au sein de celle dénommée « Les sensations, émois et émotions dans la rencontre » et réciproquement. Autrement dit, chaque élément de récit de voyage, exposé formellement au sein de l'une des trois grandes catégories définies *a priori*, s'attache à chacune des deux autres. Ainsi, les effets signifiants du voyage (les apprentissages et les révélations) s'associent fondamentalement aux rencontres éprouvées (l'épreuve de l'altérité et la relation à l'Autre) et à un vécu sensible (les sensations et les émotions). De la sorte, se forme un ensemble thématisé et fusionnel, c'est-à-dire une expérience du voyage, décomposable localement et globalement cohérente, sur laquelle nous porterons un regard englobant et que nous nous efforcerons d'interpréter de manière intégrale.

De plus, nous ne pouvons étudier ce tout, cette expérience de vie, de façon exhaustive. Le contenu du voyage ne peut être décrit dans son entièreté par le sujet ni analysé sous toutes ses facettes par un seul regard englobant, celui d'un chercheur. Aussi, nous préférons adopter une approche plus sélective des récits de voyage collectés. De toutes les rencontres et de toutes les situations de voyages, il y a de celles qui, dans l'instant vécu, laissent le voyageur en quelque sorte indifférent et insensible. En lui, elles ne procurent peu ou pas de stimuli, peu ou pas d'émois, pas de troubles, pas d'excitations, pas de déséquilibre, pas de bouleversements, etc. Elles sont sans saveur, monotones, *banales* et *ordinaires*, ou du moins elles sont vécues comme tel par le sujet. Ces scènes ne font que se dérouler. Elles se réalisent,

semble-t-il, sans effets immédiats sur la conscience du voyageur. Pour autant, certaines d'entre-elles peuvent, après coup, susciter en lui des réflexions et des prises de conscience ; pour autant, toutes les rencontres contribuent fondamentalement à l'évolution du sujet. Cela dit, dans cette partie du mémoire, nous nous concentrerons sur la description et l'analyse des rencontres et des situations qui, dans l'instant présent, ont été éprouvées par le voyageur avec intensité et qui furent signifiantes à ses yeux : les relations qui non seulement ont captivé son attention, qui ont marqué sa mémoire et sa conscience, celles qu'il a énoncées spontanément lors des entrevues, mais aussi et surtout, celles qui demeurent les plus étonnantes parce qu'imprévisibles, les plus pittoresques et les plus originales, autrement dit celles qui furent les plus extraordinaires, celles qui furent perçues et éprouvées comme tel (car, partir en voyage, c'est vivre dans l'extraordinaire, c'est vivre en dehors du cours ordinaire des choses). En somme, les *rencontres extraordinaires, éprouvantes et signifiantes* sont celles sur lesquelles nous porterons notre attention, celles que nous analyserons et commenterons.

C'est ultérieurement, au point 4.5, que nous ficèlerons des étapes du parcours accompli, non géographiques, mais celles de sa conscience, de manière à tendre vers une compréhension à la fois plus précise et plus globale de l'évolution personnelle du *voyageur esthète et philosophe* à travers l'expérience vécue.

4.3.1 *Le voyage de Jean-Séb*

4.3.1.1 RÉSUMÉ D'UN LONG PÉRIPLE EN SOLITAIRE

Initiant son voyage le 8 janvier 2007, Jean-Séb atterrit à Casablanca au Maroc ; ici il vivra son premier choc culturel. Chemin faisant, du Maroc à l'Inde, il traversera douze pays au fil d'un voyage de quinze mois. Il visitera trois continents : l'Afrique, l'Europe (de l'Est) et l'Asie. En somme, rappelons l'ensemble de ses destinations, dans l'ordre où elles ont été explorées : le Maroc, l'Égypte, la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie, la Pologne, l'Ukraine, la Russie, la Mongolie, la Chine, le Népal et enfin l'Inde, sa dernière destination avant le retour au Québec. En ces lieux, il voyagera afin de satisfaire la curiosité pour l'ailleurs qui est la sienne, afin de découvrir d'autres visions du monde, d'autres modes de pensée et d'existence,

afin de mieux se connaître lui-même et de s'ouvrir à de nouvelles perspectives de sens. En ces lieux, il rencontrera la Nature qui les compose et les habitants qui les peuplent ; il apprendra à les connaître et parviendra à mieux les comprendre. En d'autres mots, il découvrira et éprouvera une diversité naturelle et humaine qui sera pour lui source de multiples émerveillements et apprentissages. Il éprouvera également de longs moments de solitude et de liberté desquels se dégageront des enrichissements personnels.

4.3.1.2 LA RENCONTRE AVEC L'AUTRE ET L'ÉPREUVE DE L'ALTÉRITÉ

Les rencontres dues au hasard et l'accueil

Des rencontres qu'il fait et qui ont été facilitées par son organisation peu rigoureuse (c'est lui qui en témoigne), Jean-Séb découvre de nouvelles cultures et des modes de vie différents des siens. Nous exposerons ci-après un échantillon des rencontres dues au hasard.

Je me souviens très bien de la première fois où j'ai été accueilli chez des gens. J'ai rencontré Boushra dans un train, une gentille marocaine. On a discuté pendant le trajet et elle m'a invité chez elle. J'ai rencontré sa famille, son père Ali, son frère Malek. C'était un super accueil, c'était génial. Malek m'a fait découvrir la campagne marocaine et un marché qui rassemblait tous les gens du village. J'avais l'impression d'être dans l'authenticité de l'endroit, j'ai aimé ça.

De fil en aiguille, Jean-Séb, voyage et jouit de l'accueil de ses hôtes. Radija, jeune marocaine rencontré à Merzouga, lui a laissé les coordonnées d'une famille berbère chez qui elle a été accueillie à Tinerhir :

[Au Maroc, à Tinerhir.] J'appelle donc Saïd, un des enfants de la famille pour lui demander hospitalité. Dès le premier instant, il semble ravi de m'accueillir chez lui. Je suis encore une fois accueilli en roi dans le salon marocain. Durant mon séjour dans sa famille, Saïd s'occupe de moi comme d'un frère. Il me présente ses amis, me partage l'intimité de sa prière, m'emmène sur son lieu de travail, puis au hammam, une première expérience pour moi. Je crois que je n'ai jamais été aussi propre! (*Carnet de voyage, 4 février 2007*).

Du Maroc à l'Égypte, il apprécie l'accueil sincère que lui réservent les locaux, c'est-à-dire un accueil qui n'est pas pollué par des intentions de profit vis-à-vis du voyageur :

[En Égypte.] Ma plus belle découverte a été la gentillesse et la générosité des gens dont l'esprit n'est pas sous l'influence de la soif d'argent. [...]. Leur empressement à aider, leur curiosité envers les étrangers [...] et ce sincère "Welcome to Egypt!" m'auront touché à maintes reprises. Je ne compte plus les "Welcome to Egypt!". (*Carnet de voyage, 17 février et 28 mars 2007*).

En Ukraine, il partage également de bons moments avec Taras, un de ses hôtes qu'il croise fortuitement dans les rues de la ville de Lviv :

Taras m'emmène un peu plus loin pour me présenter à ses amis. [...]. Après avoir fait connaissance avec le groupe, Taras m'invite à le suivre chez lui pour déposer mon sac. Il me sert un bon repas et me parle un peu de lui. Il vient de terminer sa maîtrise en histoire et est un nationaliste pur et dur. C'est un amateur de la musique et des Carpates, un passionné de nature [...]. Taras sera mon hôte pour une nuit de plus à chaque jour. Sa famille et ses amis seront les miens le temps d'un autre rêve. Avec sa copine Ulyana et sa sœur Natalya, nous ferons revivre Joe Dassin de nos voix au dessus des lacs, des champs et des forêts de Stanislaviv, sous les pluies et les arcs-en-ciel. Je découvrirai avec eux musiques et délices du pays. (*Carnet de voyage, 4 juillet 2007*).

Il reste durant une semaine chez Taras qui l'initie à la culture ukrainienne. Aussi, Jean-Sébastien décrit l'intensité de ses relations en voyage et ajoute que parfois elles lui procurent un sentiment d'intégration et d'universalité. Notamment avec Taras, ce sentiment naît et se concrétise en une amitié, une amitié partagée qui trouve son fondement au-delà des différences, au-delà d'un inconnu qui pourrait susciter la méfiance :

Le fait de savoir que ces moments passés ensemble ne vont pas durer longtemps, ça nous pousse de part et d'autre à augmenter l'intensité et la confiance. Ainsi, une relation d'une semaine se transforme en une amitié à vie. De part cette amitié, je me suis senti intégré dans cet ailleurs qui au départ était si mystérieux ; ça contribue un peu à atteindre cet objectif d'être universel. L'amitié est une belle preuve d'intégration. C'est génial de voir que des liens d'amitié peuvent se créer facilement entre personnes de cultures différentes.

Jouissant de l'accueil ukrainien, il couronne son passage en Ukraine par cette formulation : « Rencontre après rencontre, bières, repas, vodka, amitiés, nous n'aurons pas vu les limites de l'hospitalité et de la fraternité des ukrainiens » (*Carnet de voyage, 11 juillet 2007*).

[En Inde, à Kishnasar.] Jean-Séb a entendu parler d'un village tranquille de l'état du Rajasthan nommé Kishnasar et décide de s'y rendre. Il se renseigne pour y parvenir. Ceux qu'il questionne lui disent qu'« il n'y a rien à voir là-bas, pas de temple, pas de monument ni d'architecture, rien ». Pourtant, il maintient sa trajectoire. Après avoir traversé le désert en autobus, il dit que « S'il n'y a rien à voir à Kishnasar, j'aurai au moins vu un petit bout de Rajasthan à l'état pur » (*Carnet de voyage, 22 février 2008*). Sur place, du haut d'une dune, il voit au loin marcher un enfant et tous deux se joignent. L'enfant l'invite au tournoi de cricket qui a lieu non loin de là et Jean-Séb se laisse entraîner. Il capte l'attention de tous les spectateurs comme des joueurs, et les enfants, curieux et intrigués par sa présence, forment un essaim autour de lui. Puis, un marchand l'en extirpe en l'invitant à le suivre pour lui présenter officiellement le Roi du village. Dans ce contexte, Jean-Séb se sent « étranger au cœur d'un Royaume ». Alors qu'il prévoyait de repartir dans l'après midi, il se voit convié à un repas et sera hébergé chez le marchand. Voici, dans les mots du voyageur comment se termine cette journée totalement inattendue :

On prend le chai en famille autour d'un petit feu de brindilles pendant que le froid du soir s'installe. Puis, on passe à la salle à manger où femmes et filles nous servent un succulent thali et un bol de lait chaud. À peine avons-nous terminé le souper, dehors, qu'un paysan crie quelque chose qui a l'air important. Le marchand se lève et me presse de le suivre dans son véhicule tout terrain : "c'est la chasse au tigre indien", dit-il en riant et en appuyant fermement sur l'accélérateur. [...] Après quelques minutes de course dans les dunes, on aperçoit la bête : un ruminant géant qui doit se régaler des récoltes du Royaume. Des paysans [...] nous suivent à la course pour mieux contraindre l'animal. La poursuite se termine lorsque la bête trace une courbe trop serrée pour nous. Elle nous a semés et on ne parvient pas à la retrouver dans l'obscurité. On se console de notre défaite en fumant un tabac sucré au chillum autour d'un feu de brindilles. (*Carnet de voyage, 22 février 2008*).

Quelques semaines plus tard, Jean-Séb est, une fois de plus, chaleureusement invité par d'autres inconnus. Cet accueil lui procurera la motivation nécessaire pour la suite de son voyage.

[En Inde, à proximité de Mumbai.] Au loin, un homme m'envoie la main ; je vais le voir. Il s'appelle Rahul. Il travaille dans un petit restaurant près de la plage. Ça tombe bien, j'avais oublié le souper. Ses amis et lui me préparent un bon biryani de fruits de mer et me proposent de dormir sous un abri sur la plage. Me baignant dans la mer sous les étoiles avant d'aller m'endormir sous les caresses du vent du large, je sais pourquoi je continuerai d'avancer demain. (*Carnet de voyage, 19 mars 2008*).

L'accueil du professeur Sunil

« Sunil nous fait le plus grand honneur en nous offrant généreusement l'hospitalité de sa famille dans leur coin de paradis » (*Carnet de voyage, 19 décembre 2007*).

[Au Népal, dans la ville de Dhulikhel.] On a été accueilli Jérémie [un voyageur, français, avec qui Jean-Séb fait un bout de chemin] et moi, chez Sunil. La condition qu'il nous a imposée pour nous héberger était que l'on devienne des népalais le temps de notre séjour chez lui, c'est-à-dire que l'on mange comme des Népalais, que l'on dorme comme des Népalais, que l'on vive comme des Népalais. C'est exactement ce que l'on recherchait Jérémie et moi, on était dans la même quête. [...]. Sunil habitait dans un endroit paradisiaque, dans une maison de terre, dans des rizières, loin du confort. On a vraiment vécu sa vie à lui. On se levait le matin pour aller à l'école où il travaillait. La randonnée qu'il faisait tous les matins pour aller travailler était tout simplement magnifique. J'étais autant émerveillé par la nature que par la beauté de la relation avec Sunil. Ajouté à cet émerveillement tant recherché, le fait de se sentir intégré dans un autre milieu naturel, culturel, personnel, familial (avec les grands-parents, les cousins...) m'a donné ce sentiment d'être pleinement vivant et comblé... Ça m'a permis, jusqu'à un certain point, d'approcher un plus haut degré d'universalité. Ce moment et ces gens étaient authentiques, on se sentait en confiance. On ne ressentait absolument pas chez Sunil une volonté de retirer des avantages matériels de la relation qu'il avait avec nous ; il voulait vraiment nous faire vivre le Népal, il voulait nous faire partager son mode de vie et nous y intégrer.

Cette rencontre, l'une des plus significatives selon Jean-Séb, rejoint la notion de rencontre *véritable* décrite par Buber. En effet, ce moment vécu chez Sunil, en sa compagnie

et en la présence de sa famille, nous apparaît authentique, de partage ; il est intensément et pleinement vécu par Jean-Séb en l'instant présent. Cette rencontre avec Sunil, également inscrite dans un lieu que Jean-Séb qualifie de toute beauté, est, pour lui source d'émerveillement. Nous comprenons que cet émerveillement ne se produit pas tant au regard d'une chose ou d'une personne ; il concerne davantage la relation éprouvée, c'est-à-dire ici la relation de bien-être que Jean-Séb vit avec un individu et avec la Nature.

La rencontre d'autres voyageurs

[En Inde.] J'ai aussi rencontré d'autres voyageurs plus âgés, notamment une femme de soixante ans qui voyageait seule et qui venait de traverser l'Iran et le Pakistan. Ce fut très inspirant pour moi de rencontrer ces gens qui, semble-il, sont restés jeunes dans leurs âmes. Au-delà de leur âge avancé, leurs regards étaient restés définitivement jeunes. Et moi qui pensais que je devais faire ce voyage maintenant parce que j'étais jeune! Ces rencontres m'ont ouvert vers d'autres possibilités, vers d'autres perspectives de voyage et de vie. La vieillesse fut donc inspirante. Il y a certaines portes qui restent ouvertes toute la vie ; avant j'avais tendance à penser que lorsque l'on arrivait à un certain âge ces portes se fermaient, comme la possibilité de voyager.

Jean-Séb s'ouvre, de par ses rencontres, à de nouvelles possibilités, à des projets ou modes de vie qu'auparavant il aurait jugé difficilement réalisables, voire impensables. Voyager ne serait pas tant un projet de jeunesse, mais bien plutôt un état d'esprit, un mode de perception – le regard voyageur – et un mode de pensée – la pensée nomade – qui peuvent être incarnés en toute personne et à tout âge.

L'épreuve de l'administration

Ma principale difficulté en Égypte a été de faire face au système. Cette fois l'humour et la joie de vivre ne me sont d'aucune utilité. Le système me dit que je dois aller à Ottawa pour obtenir mon visa syrien, que je dois avoir une adresse au Caire pour envoyer un colis par la poste, que je dois payer le triple du prix normal pour le visa turc en raison de ma citoyenneté canadienne. [...]. Un gardien d'ambassade me dit de revenir le lendemain à 7h du matin et celui du lendemain me dit que l'ambassade ouvre à 9h. [...]. On ne voit pas que du beau et du gentil en voyageant. [...]. Mais bon, je dois l'accepter, ça fait partie du voyage. (*Carnet de voyage, 28 mars 2007*).

Dans ses déplacements, Jean-Séb fait face à des complications, à la rigidité de systèmes sociaux et à des lourdeurs administratives. Sa liberté de voyager se trouve ici contrainte par des privilèges qu'il n'a pas, par des autorisations qu'il lui faut obtenir, par des formalités auxquelles il doit se plier. Ainsi, le voyage n'est pas fait que de moments heureux ; il comporte également des difficultés ou des obstacles auxquels il convient, par choix ou non, de se confronter, qu'il convient d'accepter et de dépasser (ou de contourner, en cas d'épreuves infranchissables) pour continuer de se sentir libre et d'en jouir. Jean-Séb semble bien accepter ces *mauvais côtés* du voyage ; il ne semble pas trop en être frustré.

La diversité éprouvée, de la campagne à la ville

[En Chine, à l'approche de Pékin.] Après le calme de la campagne mongole où gambadent joyeusement chevaux et moutons dans un panorama dont chaque degré inspirerait le peintre le moins créatif, me voilà, quelques heures après, dans une toute autre réalité. Je suis compacté dans un lit superposé, compressé dans un autobus, bloqué sur une autoroute saturée. Plus rien n'avance. [...]. Où suis-je? Qu'est-ce qui se passe? Nous sommes pris dans un embouteillage en pleine nuit, à 70 km de Pékin. Des vendeurs itinérants se promènent entre les voitures pour vendre leurs marchandises. [...]. Qu'est-ce que ce nouveau monde? Qu'est-ce que ce sera une fois à Pékin? (*Carnet de voyage, 9 septembre 2007*).

De la campagne à la ville, entre eaux calmes et mouvementées, il éprouve une diversité de situations ; il se questionne sur les paysages qui s'offrent à ses yeux et les modes de vie différents qu'il perçoit. Il découvre le contraste entre la tranquillité et le bonheur d'être seul dans la Nature, et l'effervescence de lieux surpeuplés, débordant d'animations de tout genre.

La diversité dans l'assiette

La diversité culturelle se trouve également dans l'assiette. À Pékin, comme tout au long de son voyage, Jean-Séb goûte aux mets locaux, aussi étranges ou inconnus soient-ils.

La cuisine étant objet de découverte et de partage, il va à sa rencontre et parfois elle lui est généreusement offerte.

[En Chine, à Pékin ; à vélo, en compagnie de deux amis.] On s'arrête d'abord dans un restaurant qu'ils connaissent déjà. Je découvre les dumplings, servis avec sauce soja accompagnée d'un assaisonnement piquant, un classique habituellement matinal. On poursuit l'aventure hors du hutong, dissous dans la masse de cyclistes pékinois. [...]. On fait une pause sur une terrasse, le temps de boire une bière très froide et de déguster de curieuses arachides bouillies servies dans avec leurs écailles dans un liquide clair non identifié. [...]. On remonte à vélos. On roule dans la nuit, dans les rues désertées. C'est à ce moment que l'on trouve ce que l'on cherchait : l'oasis culinaire. Devant un marché se sont amassées des dizaines de petites cuisines mobiles. On y cuisine de tout : brochettes, nouilles, dumplings, pâte frite, légumes bouillis, etc. Je ne peux pas nommer tout ce qu'il y a. Il y a des formes et des couleurs dont je ne soupçonnais pas l'existence dans le domaine alimentaire. On se régale comme des affamés! [...]. Les gens nous regardent avec curiosité. [...]. On nous offre des brochettes, du poisson frit, des fruits et de la bière. Plus que comblés, on se hisse sur nos vélos et on repart en saluant nos amis chinois. (*Carnet de voyage, 9 septembre 2007*).

Enfin, des multiples locaux – ou porteurs de cultures différentes – qu'il rencontre, Jean-Séb dira : « Puissent leurs modes de vie m'être une grande inspiration ». (*Carnet de voyage, 4 juillet 2007*). Cette formulation confirme sa volonté d'apprentissage, son envie et son espoir d'évoluer personnellement à travers ce long périple.

4.3.1.3 LES SENSATIONS, ÉMOIS ET ÉMOTIONS DANS LA RENCONTRE

L'épreuve de la solitude et la rencontre avec la Nature

Jean-Séb se retrouve très souvent et longuement seul au contact de la Nature. Bien que seul, il entre en relation avec la Nature et l'éprouve intensément. Parfois aussi, en ces lieux naturels, il fait de brèves rencontres totalement inattendues avec des locaux. Plusieurs passages de son carnet de voyage évoquent ce sentiment de solitude dans de vastes espaces naturels et ce sentiment s'accompagne souvent pour Jean-Séb d'un émerveillement. Nous dévoilons ci-après diverses rencontres avec la Nature et laisserons Jean-Séb s'exprimer sur ses ressentis, sensations et émotions :

[Dans le désert du Sahara.] Je marche seul avec le Soleil, le sable et le silence assourdissant du désert. Soudain j'aperçois quelque chose bouger au loin. Je regarde attentivement, curieux. Je vois apparaître un [...] homme, un vieil homme berbère. Autour de lui, un troupeau de chèvres. Il doit le ramener au village. Je le salue. Il s'approche. Il ne parle visiblement pas français, ni anglais. Il y va de quelques dessins dans le sable dont je ne comprends pas le sens. Après ce bref échange, il poursuit son chemin. Je le regarde s'éloigner, surpris par cette rencontre inattendue. Puis je continue à marcher. (*Carnet de voyage, 1^{er} février 2007*).

[Suite à l'ascension d'une grande dune saharienne.] J'arrive au sommet essoufflé. Ébahi, je me laisse tomber à genoux. Je suis ici à des milliers de kilomètres de chez moi, perdu dans le désert, seul avec le sable et l'obscurité. Je vois presque tout le tour de l'erg. À L'Est, je peux encore deviner le lit d'une rivière et les montagnes algériennes. Demain, j'irai à la rivière. (*Carnet de voyage, 1^{er} février 2007*).

[En Turquie, dans la région de Cappadoce.] La journée que j'attendais pour me perdre en nature est enfin venue. Ce pourquoi j'ai enduré ce froid est arrivé : explorer le parc de Göreme seul, sans le moindre touriste, guide ou carte. Le relief est assez généreux pour s'orienter. Je grimpe sur le plateau qui entoure la vallée pour y tracer mon parcours. Ce que je vois est magnifique et presque inimaginable. Le relief est si accidenté et si lisse à la fois. S'il y a un créateur de ce monde, il ne manquait pas d'inspiration le jour où il a créé cette vallée. [...] comment la nature a-t-elle pu créer cet autre paradis? Le sol s'est laissé éroder pour former cette vaste vallée où poussent d'immenses colonnes de roches, telles des champignons géants. (*Carnet de voyage, 1^{er} avril 2007*).

[En Turquie.] Je m'aventure sur un sentier dont la destination n'est pas indiquée. Tranquillement, la piste tapée disparaît sous les herbes hautes. Les derniers arbres s'écartent pour laisser apparaître un champ d'orangers et de citronniers. J'en profite pour me régaler. Je mange avec gourmandise un citron comme une orange. Ça goûte la nature, ça goûte la vie. C'est bon. (*Carnet de voyage, 29 avril 2007*).

« La solitude à des côtés merveilleux » et, dans la Nature, elle rend propice l'émerveillement. En ces contextes, éloigné des siens, curieux de l'ailleurs, Jean-Sébastien éprouve de la béatitude. Néanmoins, la solitude procure également au voyageur son lot de manques, d'ennuis et d'inconforts qu'il convient d'accepter et de dépasser :

[Seul,] Je manquais peut être davantage d'une base d'entourage social permanent [...] je ne pouvais pas revenir à des repères sociaux que je connaisse. Dans ce genre de voyage, on est pris dans une mouvance où tous les jours sont faits de nouvelles rencontres [...], on ne prend pas le temps de se construire des repères sociaux et de vivre avec ces repères ; on ne peut pas revenir à nos repères sociaux parce que l'on s'en est trop distancé, on continue simplement le voyage. [...]. Ce n'est pas un désavantage du voyage, c'est plus une difficulté à surmonter. Néanmoins, lorsque l'on trouve quelqu'un avec qui on s'entend bien et qui suit à peu près le même trajet alors ça peut être appréciable. Seul, j'étais plus libre de mes choix, libre de faire un bout de chemin avec quelqu'un, puis, si je le souhaitais, d'aller ailleurs tout simplement.

Ces passages de vie témoignent de la manière dont Jean-Séb éprouve la solitude et sa relation avec la Nature, ainsi que ses rencontres fortuites avec des locaux. Surpris, étonné, intrigué, admiratif, émerveillé voire ébahit par ses découvertes, il jouit intensément de son immersion dans la Nature. De ses contemplations, seul avec lui-même et avec la Nature, il éprouve parfois d'intenses sensations de vie, parfois des déséquilibres qu'il apprend à surmonter.

La magie et l'émerveillement sur le Mont Sainte-Catherine

[En Égypte, sur le Mont Sinaï, là où Moïse aurait reçu les dix commandements.] Les montagnes du Sinaï se dressent à pic. Elles défilent, toujours plus grandes, provoquant en moi des impulsions d'émerveillement. (*Carnet de voyage, 19 mars 2007*).

[En Égypte, dans la péninsule du Sinaï. Lors de l'ascension du Mont Sainte-Catherine.] Après avoir monté le Mont Sinaï, [...] j'étais parti un peu au hasard, sans guide, seul. [...]. J'ai commencé l'ascension du Mont Sainte-Catherine. J'ai traversé une plantation d'oliviers, un petit village, puis j'ai continué. À un moment donné, je me suis rendu compte que je n'avais pas amené assez d'eau et j'avais très soif... mais j'ai quand même continué [...] parce que la soif d'atteindre le sommet était plus grande que mon souci de manquer d'eau. [...]. Ce qui est arrivé, c'est que j'ai vu une grotte. Je suis allé voir dans cette grotte ce qu'il y avait... et il y avait une source d'eau... alors j'ai bu de l'eau et j'ai rempli ma gourde... dans ce contexte là, c'était magique. Le hasard a fait que cette source est apparue au moment où j'en avais besoin. Puis j'ai continué mon ascension. [...]. Sur le point d'arriver au sommet, je savais que, d'un côté de la péninsule du Sinaï, il y avait le golf de Suez et, de l'autre côté, le golf d'Aqaba... .

Suite à ce moment magique, marqué par la découverte subite de cette source, en surviendra un second, tout autant magique, sinon plus. Le prochain passage, extrait du carnet de route de Jean Séb, relate un des moments les plus marquants de son voyage. En effet, ce jour là, au sommet du Mont Sainte-Catherine, l'émerveillement de Jean-Séb était à son comble :

[Au sommet du Mont Sainte-Catherine.] Suis-je un témoin admiratif des dégâts d'un accident entre l'Afrique et l'Asie? En tous cas, je suis certes témoin de leur séparation qui s'est amorcée 40 millions d'années avant mon passage. Au loin, je vois de l'eau, celle du golf de Suez. [...]. Un long escalier de pierres me permet enfin d'atteindre la pointe [...]. Lorsque j'y pose le pied, le temps s'arrête. Il fait un grand soleil, il n'y a pas de nuages. Il n'y a personne, je n'ai croisé personne. Rien ne bouge. Même le vent s'est arrêté en même temps que le son de mes pas, chose qui me semble un peu irréel au pic d'une montagne. Je me trouve au sommet, seul dans le ciel. Mon regard se fixe à nouveau au loin, sur le golfe de Suez, du côté ouest de la péninsule. J'y aperçois quelques bateaux, à peine dimensionnels, immobiles. Je me tourne vers le nord, lentement, tant il y a d'images à ne pas oublier, puis vers l'est. D'ici, même le majestueux Mont Sinaï semble petit. Plus loin derrière, je vois du bleu. Il n'y a aucun doute, c'est de l'eau. Ce ne peut être que le golf d'Aqaba devant les montagnes de l'Arabie saoudite, sur le côté est de la péninsule. Au sud, [...] je devine le vide, l'infini. Est-ce la mer Rouge ? Je ne fais plus confiance à mes sens. (*Carnet de voyage, 19 mars 2007*).

En entrevue, après avoir longuement raconté cette expérience mémorable, il ajouta, « J'avais le sentiment d'être le seul à faire cette découverte, j'avais l'impression d'avoir l'exclusivité de cette découverte. C'est cet émerveillement là que je me suis mis à rechercher par la suite ». Il y a, dans le voyage, des confrontations avec la Nature qui sont des plus saisissantes et fascinantes pour celui qui les vit. Celle que nous venons de présenter procura à Jean-Séb un émerveillement, à la fois sensible et signifiant. En effet, elle fut inspirante et instructive (voire révélatrice) ; elle est venue confirmer et préciser sa quête d'émerveillement.

En ce genre de situations par lesquelles il s'émerveille, Jean-Séb dit en oublier les difficultés physiques, la soif, la fatigue, la souffrance voire l'épuisement. Ces moments sont pour lui propices à la réflexion sur ses perceptions sensibles et plus largement sur son existence. En ce sens, l'émerveillement masquerait ou effacerait la dureté de l'épreuve pour y parvenir, il serait source réflexion sur soi, de conscience existentielle et d'éveil.

Le choc culturel

[Au Maroc, à Casablanca. Le 9 janvier 2007 : premier jour de voyage.] J'ai débarqué à l'aéroport. Ça s'est bien passé mais il y a eu quelques petites affaires déstabilisantes. Je ne savais pas où récupérer mes bagages alors j'ai demandé à un agent de la sécurité de l'aéroport mais il ne m'a pas compris. Et moi j'allais au Maroc en me disant que j'allais commencer mon voyage dans un pays où les gens parlent français. Mais déjà avec mon accent, j'ai senti la frontière à la première approche que j'ai eue, au premier contact humain. J'ai compris que ça allait être possible de communiquer mais déjà c'était déstabilisant par rapport aux attentes que j'avais. Je ne pensais pas que la langue serait une complication déjà au Maroc. Après ça, je me suis rendu compte que l'aéroport de Casablanca n'était pas du tout dans la ville, qu'il fallait que je me rende dans le centre en train. J'ai failli manquer un transfert de train pour s'y rendre, parce que les noms étaient prononcés en arabe et en français... mais avec l'accent local. J'étais un peu stressé, j'ai eu une montée d'adrénaline. J'ai sauté du train à temps pour prendre mon transfert et puis là je riais avec moi-même... je me disais : "Je suis vraiment nul comme voyageur! Je commence à peine et déjà je suis perdu...". [...]. J'ai senti la déstabilisation mais j'ai aimé ça, c'était l'aventure.

En ce premier jour de voyage, Jean-Séb est confronté à l'autre culture, à l'autre accent. Il comprend qu'il devra s'ajuster à l'Autre pour parvenir à se faire comprendre de lui ; autrement dit, il devra remettre en question sa manière d'être et de s'exprimer afin de pouvoir communiquer et d'entrer en relation avec les locaux. Cette situation reflète un choc culturel, c'est-à-dire un déséquilibre duquel s'en suit une réaction de stress, puis une adaptation. Finalement, Jean-Séb rit de lui-même face à ces premières épreuves au travers desquelles, contre toute attente, il fut déstabilisé et désorienté.

De plus, je demande à Jean-Séb s'il a, au cours de son voyage, été choqué par différents aspects de la condition humaine, par d'autres modes de vie opposés aux siens. Avec hésitation, il me dit que non. J'essaye de mieux comprendre et précise en un sens ma question : « Dans les pays que tu as traversés, notamment musulmans, comment as-tu trouvé les manières dont les femmes sont considérées et traitées ? ». Il me répond :

Je n'ai pas été choqué par la condition de la femme en pays musulman. J'ai vu des femmes qui vivent bien avec le voile par exemple. J'ai vu sourire des femmes qui nous apportaient le thé et de la nourriture. Peut-être qu'elles souriaient parce qu'elles n'ont pas connu autre chose ; peut-être sont-elles bien dans cette situation à défaut d'imaginer qu'une condition meilleure serait possible. Mais je n'ai pas pu mesurer la souffrance des femmes dans une société musulmane [...] parce que dans les communautés vraiment musulmanes, on ne voit pas tant que ça les femmes.

Cette réponse prudente reflète l'humilité de son jugement et sa tolérance envers l'autre culture et l'autre tradition.

L'altérité source d'angoisse et de peur : une épreuve psychologique

[En Chine.] Je me cherchais un hôtel [...], j'ai rencontré un gars qui parlait anglais et qui m'a dit qu'un de ses amis avait un hôtel. Il m'a pris dans son 4x4 et m'a amené en dehors de la ville. J'étais tout seul dans la nuit avec ce gars. On est arrivé dans un village [...], il faisait noir, j'avais l'impression que l'on était en campagne. On a débarqué et là son ami l'attendait. Je me suis retrouvé seul avec ces inconnus, dans un endroit que je ne connaissais pas. Et puis là je me disais : "qu'est-ce que j'ai fait, j'ai embarqué seul dans le véhicule d'un étranger qui m'a amené dans un endroit inconnu et isolé... je ne me sens pas en sécurité ici". De rester calme à ce moment là ça a été difficile. [...]. Je me disais : "si ça vire bien tant mieux, mais si ça vire mal alors ça va virer très mal ; s'ils m'amènent là, avec de mauvaises intentions, c'est fini pour moi... ils peuvent faire ce qu'ils veulent... il n'y a pas de témoins, personne ne peut me venir en aide". Je n'ai jamais eu aussi peur comme ça dans tout le voyage. [...]. Je me suis dit de ne plus jamais refaire ça. Je me suis demandé pourquoi j'avais fait ça. Il ne fallait tellement pas que je dorme dans un hôtel de luxe, j'étais allé trop loin pour atteindre cet objectif là. J'ai eu confiance trop vite en ce gars et ensuite j'ai réfléchi, je me suis demandé : "pourquoi est-ce qu'il m'aide? Pourquoi est-ce qu'il m'amène si loin dans son véhicule? Qu'est-ce qu'il y gagne là dedans? Qu'est-ce qu'il va me demander en retour?". Le cerveau s'est mis à émettre beaucoup d'hypothèses. Finalement, ensuite, en voyant des femmes et des enfants, je me suis senti rassuré. Je me suis dit : "s'il y a des familles et qu'ils veulent me torturer, ce sont des méchants malades [rires], donc ce n'est probablement pas crédible" ; la présence de familles a alors écarté la possibilité de me faire torturer! Puis, j'ai réalisé qu'il y avait vraiment un hôtel, que du monde de l'extérieur habitait là. En fait, c'était une sorte de motel en bois, un genre d'hébergement que je ne connaissais pas. J'ai vu qu'il y avait de jeunes chinois qui étaient dans ce village pour des motifs touristiques, j'ai appris que j'allais partager ma chambre avec l'un d'entre eux. Ils m'ont servi du thé, ils m'ont montré où était la douche... bref, ça s'est bien déroulé. [...]. Aujourd'hui, je ne referai pas ça ; je ne veux pas mettre ma sécurité dans le doute, je n'ai pas besoin de ça.

Cette épreuve psychologique peut également être assimilée à un choc culturel dans la mesure où, sans repères, dans un endroit inconnu et isolé, Jean-Séb a perdu confiance, il s'est senti insécure et déstabilisé. Seul face à ces inconnus, il a imaginé plusieurs scénarii possibles qui ont augmenté son angoisse et sa peur. Dès lors, il estimait ne pas pouvoir maîtriser le dénouement de cette mise en situation. Bien que la fin en soit heureuse, cette expérience lui a appris à évaluer les risques que peut comporter une situation et à juger de sa position en de telles conditions, de sa liberté, de son autonomie et de sa sécurité.

L'altérité source de frustration et d'agressivité

[En Inde, à Vârânaçi, en compagnie de Jérémie, un autre voyageur.] Je suis fatigué. Jérémie et moi marchons sur une rue après un bon chai qui n'a pas encore fait son effet. Je me sens l'esprit à contre courant dans cette ambiance qui me semble plus mouvementée qu'à l'habitude. On nage dans un flot de "Hello!" provenant des boutiques qui bordent la rue ; des salutations qui se veulent sans doute sympathiques, mais qui en ce moment m'agressent. Essayant de me remettre l'esprit en phase avec cette énergie vibrante, je lance des Hello aussi, en souriant du mieux que je peux. Mais c'est artificiel. J'ai l'impression que ma voix se perd dans ce fouillis de bruits de moteurs, de klaxons et de sonnettes. C'est alors que quelqu'un derrière moi m'attrape par le sac. Il est la goutte qui fait déborder la contenance de mon agressivité. Je me retourne vers lui et lui balance, en le regardant droit dans les yeux, que c'est inacceptable d'agripper les gens comme ça, qu'il peut maintenant me foutre la paix et retourner là d'où il vient et que j'espère ne jamais le revoir. Je m'en vais en accélérant le pas pour m'éloigner de ce con et rattraper Jérémie qui est déjà loin. C'est peut-être moi qui devrais retourner là d'où je viens. Je le réalise quand Jérémie accourt vers l'homme pour s'excuser et lui donner de l'argent. Nous avons oublié de payer le chai. (*Carnet de voyage, 26 janvier 2008*).

Ce contexte dévoile une incompréhension qui, semble-t-il, ici, trouve son fondement dans une non-acceptation de l'Autre tel qu'il se présente à soi, c'est-à-dire dans une perception négative de la relation à l'Autre et donc des intentions de l'Autre face à soi. En effet, l'effervescence de la foule et l'attention que certains individus lui portent sont perçues par Jean-Séb comme une agression. Peut-être est-ce parce que la communication ne peut être clairement établie dans « ce fouillis de bruit » ? Également, peut-être est-ce la fatigue, liée aux conditions de voyage, qui contribue à ce malaise ? Incompris, peut-être devient-il frustré

et ainsi développe-t-il un sentiment d'agressivité ? Ici, nous comprenons que l'émotion dépasse la raison, que la perception et l'interprétation sont faussées par une surcharge émotive... qui finalement éclatera sans pour autant être justifiée.

Au-delà de cette courte histoire de voyage, nous reviendrons, au cours des entrevues, sur ces sentiments d'oppression et de frustration. En ce sens, Jean-Séb précise que :

Le voyage peut amener à une compréhension qui peut aider à être moins frustré. Pour autant, même si j'ai ce bagage là qui me permet d'être moins frustré, il reste que l'instinct est immuable. [...]. Jusqu'à la fin de ce voyage, je reste frustré par le harcèlement, même si je comprends mieux que cette frustration ne devrait pas être. J'ai encore du travail à faire, je suis encore parfois frustré. Au cours de ce voyage, je n'ai pas acquis la sagesse absolue mais sans doute une meilleure compréhension des autres cultures, une meilleure compréhension de ce qui est bien et de ce qui est mal.

Les incompréhensions et malentendus

[En Chine, à Rongjiang.] Devant ces affiches au dessus des commerces, je vis pleinement le sens de l'expression *c'est du chinois*. Analphabète, j'entre dans un commerce qui pourrait être un hôtel, mais qui n'en est pas un, m'apprendra le regard étonné de la réceptionniste. Je me démène quand même pour lui faire comprendre que je cherche un endroit pour dormir, en vain. Un jeune qui passe par là et qui comprend la situation m'invite à le suivre et me pointe du doigt un édifice où se trouverait un hôtel pas cher. (*Carnet de voyage, 15 octobre 2007*).

Ce même soir, son hébergement enfin trouvé, il se fait demander par un chinois « Comment fais-tu pour te débrouiller sans la langue? » ; il y répond par la formule suivante : « on y arrive avec quelques mots et des signes la plupart du temps. C'est plus facile que ça en a l'air... » (*Carnet de voyage, 15 octobre 2007*). Dès lors, si incompréhension il y a, au cours de son voyage, Jean-Séb témoigne ne pas avoir rencontré d'obstacles insurmontables ; les blocages, semble-t-il, finissent pas se résorber avec de la volonté et de la persévérance, voire par l'effet du hasard ou plutôt grâce à une large confiance en soi et, plus largement, en la vie.

Quelques mois plus tard, en Inde, voyageant à vélo, Jean-Séb éprouvera un nouveau malentendu. De celui-ci, il en retirera un apprentissage :

[En Inde, à vélo]. Je m'étais acheté un casque pour ma sécurité. Mais en Inde personne ne porte de casque alors j'attirais les regards de par ce casque. Les gens me pointaient du doigt, riaient, se moquaient. À un moment donné, après dix fois, vingt fois, j'étais tanné de ces réactions. J'étais un peu dans cet état d'esprit d'impatience, de fatigue et d'exaspération, quand un gars de l'autre côté de la rue m'a pointé en riant. Là, je me suis dit que plutôt que d'être frustré, je vais le prendre en riant et je vais me moquer de lui aussi. Il était légèrement obèse, alors je me suis spontanément mis à rire en pointant du doigt sa bedaine. Mais [...] il n'a pas trouvé ça drôle. Je me suis rendu compte après coup que ce n'était peut-être pas le même degré d'humour : lui riait de mon accoutrement alors que moi je riais de quelque chose faisant partie de lui. Et puis, moi, en Inde, je suis à la base plus bizarre que lui. [...]. À travers cette situation, j'ai compris que l'humour varie selon les cultures. [...]. Je me suis rendu compte que les gens ne riaient pas forcément par moquerie, qu'ils ne cherchaient pas à me ridiculiser ; ils trouvaient tout simplement peu commun de voir un cycliste avec un casque. Alors que moi, l'étranger, je me suis ouvertement moqué de l'Indien en gros ventre. J'ai perçu leurs rires comme une offense personnelle et j'ai réagi de manière maladroite en me moquant. Ma mauvaise réaction vient d'une mauvaise interprétation de ma part. Et puis, finalement, il ne faut pas essayer d'avoir une espèce de justice et d'être égal... parce que l'on dirait que l'égalité n'existe pas à l'étranger. Moi je suis étranger donc je ne peux pas être absolument comme un local. Même si je prends le temps de bien m'intégrer à une culture, il y aura toujours des différences.

De cette brève *rencontre-épreuve*, Jean-Séb retient que « l'humour varie selon les cultures » et que la plaisanterie se comprend selon la perception que l'on en a et l'interprétation que l'on en fait. En effet, d'un point de vue intentionnel, il y a, semble-t-il, d'une part *rire de l'étrangeté de l'autre* et, d'autre part, *se moquer d'autre*, le ridiculiser, le soumettre à un jugement blessant. Le premier serait spontané, léger et se jouerait sur la surface des choses ; le second serait réfléchi, agressant et viserait à faire mal. Également, Jean-Séb tire un autre apprentissage de cette situation : au-delà des ressemblances humaines, des différences subsistent entre les cultures ; aussi, à l'étranger il convient de s'adapter aux règles locales sans exiger l'égalité, car l'égalité et la morale semblent varier selon les cultures ; il comprend que l'acceptation de l'Autre – ici de l'humour d'autrui – résulte de l'interprétation qu'il en fait. Ainsi, l'agressivité de l'Autre, du moins comprise contextuellement comme telle, serait avant tout un transfert de son ressenti sur l'Autre ; autrement dit, se sentant agressé, il agresse. Ici, nous dénotons une ambivalence – l'insécurité de ne pas correspondre aux codes locaux, mis en balance avec son souci de sécurité – qui rend Jean-Séb plus susceptible et l'amène à prendre position contre autrui.

Les déceptions

[Au Maroc, dans le désert de Merzouga.] Malgré la beauté des dunes, j'ai été déçu par la façade touristique de l'endroit. J'avais une soif d'émerveillement mais j'ai été déçu par le fait que cette beauté naturelle était un attrait touristique avant tout. [...]. Ici, l'industrie touristique a fait son travail, je le découvrais progressivement. C'était un peu décevant de voir que ces paysages magnifiques n'étaient pour beaucoup que d'un simple attrait touristique. J'ai rencontré Hassan qui s'est mis à me vendre l'endroit. [...] j'ai eu le sentiment qu'il voulait faire de l'argent avec moi, qu'il voulait que j'aille dormir à son hôtel ; cette démarche est correcte, légitime, mais, en même temps, elle pouvait décevoir mes attentes de rapports d'humain à humain.

L'argent rend méfiant et pollue les relations. Un rapport entre individus qui implique l'utilisation – mutuelle ou non – de l'un par l'autre, n'est, pour Buber, pas de l'ordre de la relation *véritable* entre un *Je* et un *Tu*. En ce même sens, Jean-Séb est déçu d'être perçu comme un client potentiel, ou encore comme un touriste qui intéresse certains locaux avant tout pour l'argent qu'il serait censé posséder ou pour les besoins qu'il serait sensé avoir (hébergement et restauration pour touristes, visites et excursion de groupe, etc.). Aussi, le passage que nous venons de citer aide à saisir la distance qui sépare le *voyageur esthète et philosophe* du *touriste*. Le premier, personnifié par Jean-Séb, contemple la Nature et entre en relation (*Je-Tu*) avec les autres cultures pour mieux les comprendre ; le second, spectateur détaché, ne fait que constater et entretenir un rapport utilitaire (*Je-Cela*) avec le local. En cela, cette distinction opérée entre ces deux modes d'existence dans le voyage rejoint la conception du *voyageur actif* et du *touriste passif* de Boorstin (1961).

Le mal du pays

Nous voici en Chine et dix mois de voyage se sont écoulés. Jean-Séb ressent en lui un vide, une impuissance. Il ne se sent plus rempli comme au début du voyage par cette envahissante curiosité pour l'ailleurs, par cette soif de découvertes et de rencontres. Le passage ci-après relate un moment de doute profond, voire de crise existentielle, un moment où il perd confiance en lui et remet en question sa quête dans le voyage. Néanmoins, au fond de lui scintille une lueur d'espoir à l'intensité variable mais toujours persistante et porteuse.

[En Chine.] Étrangement, j'ai l'impression d'être motivé par la fuite plus que par la découverte. Qu'est-ce qui m'arrive? Je me perds dans les hypothèses en regardant défiler les bananiers. Ce paradis promis par tous les écrits me laisse indifférent. Est-ce que j'en ai assez vu? [...]. Que chercher de plus maintenant? [...]. Pour la première fois, j'ai l'impression d'avancer pour atteindre la fin plus rapidement. Mais quelle fin? Est-ce que c'est ça le mal du pays duquel je me croyais inatteignable? Route, chemin, sentier... J'ai traversé les montagnes. Je devine un soleil bas derrière les nuages qui ne peuvent plus se contenir. Encore la pluie. J'aimerais avoir la force du ciel, mais je me sens vide. Je fuis ma fuite. Je suis allé trop loin, il est tard et le sentier est de boue. Les montagnes qu'il me faut retraverser me semblent infranchissables. J'ai le même sentiment par rapport à ce voyage. Dans les deux cas, il me faudra remonter la pente. (*Carnet de voyage, 5 novembre 2007*).

4.3.1.4 LES APPRENTISSAGES ET LES RÉVÉLATIONS

L'éducation à l'altérité ou l'apprentissage par le voyage

Dans ses récits, Jean-Séb dit que « ce voyage est un retour à l'école, [...] les gens que je rencontre sont mes professeurs et le monde ma cour de récréation » (*Carnet de voyage, 16 septembre 2007*) et ajoute que « La meilleure école, c'est le milieu de vie des gens de la place » (*Carnet de voyage, 19 décembre 2007*).

Il apprend de l'altérité, de ses rencontres avec autrui mais également de celles avec la Nature, des moments de solitude et de recueillement. Les gens qu'il rencontre sur son passage et qui l'accueillent lui font partager leurs quotidiens, leurs modes de vie, leurs cultures. Nous présenterons dans cette partie les apprentissages qui résultent de rencontres significatives. Nous commencerons en évoquant une première rencontre survenue en Asie avec une petite chinoise de trois ans avec laquelle il ne peut communiquer verbalement. De cette étonnante confrontation, nous comprenons que l'apprentissage semble pouvoir se produire en toutes circonstances, en toute expérience. En effet, cette petite fille, de culture différente, de langue différente, de bas-âge (presque dix fois plus jeune que notre voyageur) représente pour Jean-Séb une inconnue avec laquelle la communication ne pourrait être, semble-t-il, que limitée. Pour ces raisons, il apparaît *a priori* improbable que cette dernière puisse lui procurer un apprentissage... Et pourtant c'est ce qui va se produire. C'est cette histoire, ou plutôt cette

belle petite leçon de vie, mettant en scène Jean-Séb et cette fillette que nous retranscrivons ci-après. Nous l'intitulons : l'art d'offrir des fleurs.

[En Chine, dans la campagne de Guangxi.] Il fait 37 degrés à l'ombre et l'humidité voile les sommets éloignés. [...]. Parcourant rizières et villages isolés, j'ai l'illusion d'être le premier voyageur à y mettre les pieds. Ça vaut bien quelques goûtes de sueur! Au 34^{ème} kilomètre, je m'arrête pour boire un peu d'eau en regardant le paysage. Un homme travaille, non loin dans les champs. À côté de lui, une petite fille me regarde. Je la fixe à mon tour. Elle est trop mignonne! Timidement, elle commence à faire de petits pas dans ma direction. Je mets mon vélo de côté et je m'accroupis pour mieux l'observer. Elle monte juste à côté de moi sur le sentier et me regarde, curieuse et gênée à la fois. Me tenant ainsi devant cette demoiselle, aussi jeune soit-elle, j'essaye d'avoir un peu de classe et je lui cueille une petite fleur que je lui tends d'un second mouvement. Elle approche avec hésitation et la prend de ma main de géant. Elle la regarde, étonnamment l'air déçu. Elle arrache les feuilles de la tige, puis les pétales du cœur et détruit violemment tout le reste pour le jeter par terre comme un chiffon. J'ai le cœur brisé, moi qui n'avais que de bonnes intentions... "Qu'une seule petite fleur... Tu aurais pu faire mieux, quand même! J'en ai vu des tas comme celle là", pense-t-elle peut-être. Comme pour exprimer sa frustration, elle ramasse quelques cailloux sur le sentier et les jette par terre un à un, en regardant ma réaction entre chacun. Je souris devant le spectacle de cette personnalité naissante. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer dans vingt ans, répétant la scène devant son pauvre époux avec *gaiwans* et bols de riz. Reprenant son calme, voyant bien que la violence ne mène à rien, elle opte pour une méthode éducative. [...]. Elle sélectionne minutieusement la plus belle fleur à sa portée et me l'amène fièrement. Surpris, je la remercie. Elle s'éloigne un peu, me ramène une fleur d'une autre espèce et repart de plus belle. Je reste là, immobile et bouche bée pendant qu'elle me concocte un magnifique bouquet dans une boucle infinie d'aller-retour. Je dois me lever après quelques minutes pour interrompre sa lancée et lui faire comprendre que ça va, j'ai bien compris la leçon. Je lui fais mon au revoir en la remerciant encore du mieux que je peux. Elle me salue de la main en disant "Bye bye". Je lui réponds "Bye bye" en remontant sur ma bicyclette. Je reprends ma randonnée, un bouquet de fleurs accroché à ma sacoche, émerveillé par cette fillette de 3 ans qui m'a montré comment offrir des fleurs! (*Carnet de voyage, 2 octobre 2007*).

De cette brève histoire, il apparaît que l'éducation à l'altérité (cette petite fille personnifiant ici l'altérité) s'opère au-delà des institutions scolaires. C'est parfois une simple rencontre fortuite qui offre au voyageur une des plus belles leçons de vie. Cette fillette fut déstabilisante pour Jean-Séb ; lui qui pensait, d'un geste simple, d'une seule fleur, faire le bonheur de cette première, il comprit que ce n'est pas tant la chose que l'on offre qui importe mais l'attention que l'on porte à l'Autre et l'énergie que l'on déploie pour l'Autre. Aussi, la

taille du bouquet semble importer, de même que la beauté des fleurs, leur diversité et leur mariage. De cette scène, nous comprenons que l'apprentissage peut être initié et qu'il peut s'opérer en tout temps, que la conscience d'un individu peut s'élever en tout temps, notamment lorsque celui-ci s'y attend le moins ou lorsque les conditions favorables ne sont pas réunies. Dès lors, l'apprentissage expérientiel – ou *l'enseignement universel* – est affaire de tous et de toutes, les un(e)s envers les autres, d'une culture envers une autre. Considérant cette brève histoire, il est une mise en pratique simple et volontaire : il est tout d'abord déclenché par de simples regards échangés au loin (une perception sensible), par de petits pas l'un vers l'autre (l'autre lointain se rapproche), puis se construit à travers une communication qui peut se passer de mots, évolue en un jeu partagé et se termine en un remerciement.

Les prises de conscience en termes de différences et de ressemblances humaines

Lorsqu'il y a du monde autour de soi, on peut prendre pour acquis que la plupart d'entre eux sont bien intentionnés... ça c'est quelque chose que j'ai vu partout. Il y a un aspect bon de la nature humaine, qui est universel, je l'ai senti partout [...] (l'accueil, l'hospitalité, l'entre-aide, etc.). Et puis, paradoxalement, il y a un aspect plus négatif que j'ai aussi vu partout. Le meilleur exemple fut pour moi en Turquie : j'y ai rencontré un gérant d'hôtel qui souhaitait la mort de quarante milles soldats américains pour rendre justice à tout le tort que les américains ont fait au monde musulman. Cette absence de dissociation entre les relations politiques et les relations interhumaines se retrouve partout. [...] j'ai senti cette haine envers tout un peuple un peu partout. En Ukraine, c'était face aux Russes, au Moyen-Orient face aux Américains, etc. Ce sont des conflits politiques qui sont transposés au niveau personnel, entre deux peuples, entre un individu et tout un autre peuple. [...]. Tout le monde a le potentiel de souhaiter la mort, tout le monde a le potentiel d'accueillir un voyageur. Ce paradoxe là était fort chez le Turc : en souhaitant la mort de quarante mille américains, il aurait pu me condamner en m'accueillant car j'aurais très bien pu être américain. [...]. Cet amour-haine fait partie de la nature humaine.

À travers ses rencontres Jean-Séb découvre et comprend le fond commun de la nature humaine : l'amour versus la haine, le bien versus le mal, le conflit versus l'entente. Ces dimensions bipolaires composent l'essence de la condition humaine, elles s'étendent de l'intention à l'action et conditionnent l'application de ces dernières dans les sphères tant individuelles que collectives. En ses mots, Jean-Séb évoque comment l'une de ces

dimensions, la haine envers l'Autre, peut contextuellement dépasser son contraire, l'amour pour l'Autre. Néanmoins, il apparaît que ce dépassement ne puisse s'opérer que localement ; autrement dit, la haine ne pourrait se produire vis-à-vis d'un être perçu intégralement. En effet, Buber distingue *le fait qui se produit* du *sentiment qui habite l'individu* : d'une part, « l'amour est un agir-dans-le-monde » (Buber, 1959, p.16), il se produit et n'est véritable que s'il est soumis au mot-principe de la relation *Je-Tu* ; d'autre part, la haine est un sentiment car « on ne peut haïr qu'une partie d'un être » (Buber, 1959, p.17). Dès lors, entendu que l'amour et la haine fassent partie de la nature humaine, le premier semble, d'une vision intégrale et au-delà des apparences, dépasser la seconde. Le turc à l'allure fanatique, dont parle Jean-Séb, aurait-il pu haïr au point de souhaiter la mort d'un américain dont il ne sait rien mis à part sa nationalité ? Si tel était le cas, souhaiter la mort d'une personne et lui enlever intentionnellement la vie signifieraient refuser radicalement la relation à autrui, ce serait renoncer à l'Autre et à un humanisme moral¹³ envers l'Autre ; là est la limite du pouvoir relatif de la relation (limite au-delà de laquelle nous ne nous aventurerons pas).

Apprentissage de la solitude

Je suis extrêmement confortable dans la solitude ; j'ai donc pu retrouver ce confort dans ce voyage en solitaire. [...]. La solitude m'a apporté une confiance. Parfois même, j'ai comme eu l'illusion d'avoir du pouvoir, de la surpuissance. Je me suis senti investi de forces, par exemple de la faculté démesurée de pouvoir surmonter tout type de situations. J'étais envahi par une espèce de sur-confiance en moi, j'avais l'impression que rien ne pouvait m'arriver, que j'étais en mesure de m'extirper de n'importe quel problème. Cette sur-confiance m'a aussi permis de me dépasser, de partir à l'aventure sur des routes périlleuses. Sans elle, je ne serais pas parti seul, en vélo, en Inde... en y repensant c'est l'une des parties les plus marquantes du voyage. [...]. Finalement, la solitude amène, aussi et surtout, l'autonomie et la liberté. Mes plus grands moments de liberté furent ceux où j'étais seul.

¹³ L'humanisme pratique ou moral consiste à s'imposer, vis-à-vis de tout être humain, des devoirs et des interdits éthiques : Ne pas tuer, ne pas torturer, ne pas opprimer, ne pas asservir, ne pas violer, ne pas voler, ne pas humilier, etc.

Jean-Séb voyage en solitaire et rencontre des épreuves. Le fait d'être seul le pousse à se dépasser, à surmonter les difficultés par lui-même. En somme, il en retire comme enseignements une plus grande autonomie, une plus grande confiance en lui et donc un plus fort sentiment de liberté.

Une portion de voyage à vélo : un nouveau regard sur le monde

[En Inde, à proximité de Mumbai. Équipé d'un vélo,] Casque sur la tête et sac sur le porte-bagage, je donne mes premiers coups de pédales, suivant une petite route calme traversant quelques villages. Les jours passent ainsi et défilent ; caps rocheux, plages désertes, chemins cahoteux, temples, églises et traversées en bateau, le tout sous l'attention généreuse et constante des gens qui me voient passer. Je trouve toujours dans une petite ville ou un village, un endroit où on peut me servir un chai, un thali, un seau d'eau pour me laver ou un lit. J'aime ce nouveau rythme, cette proximité de tout. Mon corps s'adapte plutôt bien à l'effort physique requis pour gravir les montées périodiques qui se succèdent. Les plus grandes difficultés sont d'un autre ordre. Par exemple, comment ne pas être agressé par ce klaxon qui pourtant exprime l'intention du chauffeur de me signaler sa présence par souci de sécurité. Aussi, peut-être ne veut-il que me saluer, me souhaiter la bienvenue, m'encourager... C'est un combat entre ce que je sais et ce que je sens. Ici, je suis différent. J'ai appris à dire "je ne sais pas" [...]. Sur les routes du Maharastra, la plus grosse charge n'est pas mon immense sac à dos, c'est le poids de mon éducation. (*Carnet de voyage, 19 mars 2008*).

Ce passage peut être décomposé en deux portions. La première relate un mode de voyage, le vélo, qui se révèle pour Jean-Séb bien adapté à son rythme, à son désir de se rapprocher des autres porteurs de culture et de la Nature. La seconde évoque la confrontation entre sa raison et sa sensibilité, entre, d'une part, ses connaissances et vérités, sa compréhension de l'Autre et, d'autre part, ses sensations et émotions envers l'Autre, autrement dit sa perception sensible en l'instant présent. En effet, bien qu'il estime que, sur la route, les coups de klaxon ne sont pas l'expression de mauvaises intentions de la part des chauffeurs, il les ressent comme une agression. Ce conflit interne entre sensibilité et raison est pour lui un poids qu'il lui faut apprendre à supporter, une épreuve qu'il lui faut endurer. Mais aussi, peut-être peut-il parvenir à concilier sa sensibilité et sa raison dans sa relation à l'Autre, que ce soit par l'effet de la contrainte venant de l'Autre ou par lui-même ?

La réflexion et l'apprentissage du philosophe

[À Rabat, au Maroc.] Je remarque certains contrastes dans la culture marocaine. Un homme vêtu d'une djellaba, son micro-casque de téléphone cellulaire à l'oreille. Une maison de thé avec des tables et des chaises aux couleurs de Coca-Cola. Des femmes portent le voile alors que d'autres portent des vêtements sexy. Aussi, je remarque l'écart entre les riches et les pauvres et je me questionne sur la pertinence de la monarchie. Pourquoi le peuple accepte-t-il cela, les rois, les palais, les mausolées? La réponse résiderait dans l'ignorance de la population en général, selon un étudiant marocain avec qui j'en discutais aujourd'hui. (*Carnet de voyage, 16 janvier 2007*).

Jean-Séb observe les différences humaines en société, les marques de tradition et de modernité qui composent les modes de vie marocains, celles qui se mélangent pour en créer de nouveaux. Les discussions d'ordre social, politique et religieux qu'il entretient avec des locaux engendrent en lui des réflexions sur l'autre culture. S'il ne parvient pas à des réponses précises, il en retire néanmoins une ouverture à l'Autre et une meilleure compréhension de l'Autre. Évoquant l'ignorance de la population vis-à-vis d'autres possibles (systèmes de pouvoir, modes de vie, etc.) pour justifier de la gouvernance monarchique à laquelle semble se soumettre le peuple marocain, nous souhaitons néanmoins énoncer une autre manière de percevoir cette acceptation. Selon l'écrivain Mark Twain, « Ce qui pose problème n'est pas ce que nous ne savons pas, c'est ce que nous tenons pour certain et qui ne l'est pas ». Ainsi, peut-être que globalement le peuple du Maroc accepte le système monarchique parce qu'il le considère légitimement fondé, voire certainement meilleur que d'autres systèmes de gouvernance, alors qu'il ne l'est pas nécessairement ? Peut-être qu'une critique (une vérité sur, pour ou contre) de la monarchie qui reposerait sur une vision soutenant un autre système politique – vision qui serait exposée comme *certaine*, autrement dit *vraie* pour l'individu ou le mouvement qui la défend – ne serait pas des plus pertinentes ? Il nous semble que toute vision ne peut être légitimée que localement, que toute vérité demeure relative à un contexte, incertaine et provisoire, c'est-à-dire toujours critiquable à partir d'un autre angle de vue. En d'autres mots, bien que nous estimions que puissent exister des *valeurs universelles* (nous reviendrons sur ce point à la toute fin de cette recherche), nous pensons que toute vérité demeure partielle et incertaine, ancrée dans un contexte toujours spécifique et fondée sur des

perceptions subjectives, et donc qu'elle n'est pertinente que pour une vision du monde, que pour un regard singulier, culturellement partagé ou non. Dès lors, au-delà de la critique, selon nous, l'acceptation de l'Autre reposerait davantage sur l'humilité quant à ses propres idées, sur la tolérance et sur l'ouverture sincère à la différence, aux autres vérités et visions du monde, aux autres modes de pensée et d'agir.

[À Gizeh, en Égypte.] Je change mon approche face à la sollicitation, j'y réponds par l'humour. Je préserve ainsi mon bonheur d'être ici plutôt que de vivre l'expérience comme un combat. Les guides semblent apprécier également. Pour la première fois dans ce voyage, j'ai l'impression d'avoir trouvé une solution universelle à ce qui a été ma plus grande difficulté. Confiant en ma nouvelle stratégie, je prends le train vers Louxor, la capitale égyptienne de la sollicitation touristique. Je la mets à l'épreuve en marchant sur la rive est du Nil. [...]. L'humour fonctionne à merveille ici aussi. (*Carnet de voyage, 11 mars 2007*).

Au cours du voyage, Jean-Séb s'efforce de développer une tolérance à la sollicitation. À l'approche de locaux qui lui proposent diverses formes de guidance touristique, il envisage d'y réagir différemment, il décide d'user de l'humour. Il met à l'épreuve cette solution et la qualifie d'universelle. En cela, tel le philosophe, il est apprenti universaliste.

La connaissance de soi

De voyager, cela m'a permis de voir comment mon esprit réagissait dans des situations hors du commun, hors de la vie quotidienne. J'ai acquis une connaissance de moi plus large, dans des situations plus extrêmes. J'ai vécu dans des contextes et j'ai vécu des expériences qui ne s'étaient jamais présentées à moi jusque là. Aujourd'hui, je sais comment agir et interagir dans ces mêmes types de situations. Je sais comment entrer spontanément en contact avec un inconnu pour obtenir une information, une direction, un logement, etc. Par exemple, il me sera facile, ou du moins possible, de monter dans un bus chinois bondé de monde et de demander ma route, d'autant plus si c'est pour moi une nécessité. Je me suis découvert très à l'aise et spontané d'agir dans certaines circonstances [...], alors que je me pensais gêné ; comme par exemple s'adresser à une foule. [...]. En bref, mon référentiel de réflexion et d'interaction – bien qu'il ait pour base l'éducation que j'ai reçue au Québec – est devenu plus large de par ce voyage. Je peux porter plus loin mes réflexions, je peux envisager d'autres angles de vue, je peux entrevoir des possibilités plus grandes, d'autres manières de communiquer pour mieux me faire comprendre et atteindre mes buts.

Dans l'extraordinaire, Jean-Séb s'est découvert sous un autre angle, il s'est vu penser et réagir différemment ; en cela il retire un apprentissage expérientiel de lui-même. Parvenu à une plus vaste connaissance de lui, il devient alors mieux prédisposé à se confronter à l'inconnu et à interagir avec autrui.

L'apprentissage de l'inconnu et l'évolution de Jean-Séb selon lui

Ce qui est nouveau c'est cette nouvelle envie de se soumettre au hasard, de s'aventurer en quelque part sans savoir où ça va mener, de prendre un chemin sans connaître la destination. À travers le voyage, j'ai découvert que le fait d'explorer le hasard et de se laisser porter par le hasard est source d'émerveillement, de rencontres qui peuvent être magiques. Étant quelqu'un de rigoureux et d'assez rigide, ce voyage m'a apporté de la souplesse. Par le voyage, je suis devenu moins rationnel (et je considère ça comme une force), plus spirituel, plus souple et plus confiant. Un niveau de souplesse s'est définitivement intégré dans ma vie en général ; c'est-à-dire que je fais moins d'excès de rigueur, j'accorde moins d'importance à la ponctualité, à des détails, etc. Aussi, le voyage m'a définitivement ouvert aux autres. À force d'avoir multiplié les nouvelles rencontres pendant ce voyage, on dirait qu'aujourd'hui je suis devenu plus sensible aux autres. Je suis plus facilement capable de connaître quelqu'un, de sentir le vrai et le faux, le bien et le mal ; autrement dit, je peux intuitivement cerner assez rapidement une personne dans son essence. [...]. Quand il y a une règle, il y a probablement une façon de la contourner. Avant, je suivais la règle davantage par automatisme. Aujourd'hui, je poursuis ma réflexion au-delà de la règle, au-delà de ce qui est possible, au-delà des difficultés ou obstacles qui se présentent. J'envisage plus facilement d'autres options, d'autres perspectives. J'essaye de rendre possibles des choses *a priori* impossibles, de surmonter ce qui à l'allure d'un obstacle. On dirait aussi que certaines barrières et certaines peurs se sont évaporées. On dirait que, par le voyage et le lot d'épreuves qu'il a mis sur mon chemin, j'ai gagné en confiance en moi et confiance en la vie. Par exemple, si j'ai envie de faire quelque chose, je vais plus facilement la considérer comme possible et réalisable.

Plus souple dans ses modes de perceptions et d'interprétation, plus confiant en lui et en la vie, plus ouvert et plus sensible à l'Autre, Jean-Séb retire de son voyage un mieux-être global et une nouvelle approche de la vie, plus optimiste et persévérante. Comme il l'exprime, sa compréhension du monde – des gens, de la Nature, des idées – s'est affinée, ses champs de vision et d'orientation se sont étendus à d'autres possibles.

L'émerveillement intérieur, la méditation et le retour sur soi

[En Inde, dans le centre de méditation de Vipassana.] À la toute fin de mon voyage, j'ai passé dix jours dans un temple bouddhiste sans communiquer avec personne ; j'étais face à face avec moi-même, à méditer. À ce moment là, l'émerveillement ne provenait pas de l'extérieur mais bien de l'intérieur, il provenait de l'expérience d'avoir été avec soi-même et rien d'autre, d'avoir travaillé sur sa conscience, sur son esprit. Cette expérience m'a apporté une meilleure et une plus vaste compréhension sur cette chose que l'on appelle l'esprit.

Cette première expérience de la méditation, en ce lieu de sérénité, est pour Jean-Séb, après quinze mois de décentration, l'occasion de se recentrer sur lui-même et d'explorer sa dimension spirituelle. Sans trop s'étendre sur le sujet, il ajoute que cette courte retraite l'inspire : « Je suis enivré par les effets d'un autre voyage, un voyage intérieur ».

L'apprentissage spirituel

Lors de rencontres et de discussions avec des musulmans, face à eux, je leur expliquais mon point de vue de non croyant, un point de vue qui vient plus de mon éducation que de ma personnalité. Une fois, l'un d'entre eux m'a dit qu'il fallait que je croie en Dieu avant de mourir. Aujourd'hui, sincèrement, je ne peux plus dire que je ne croie pas en Dieu. Pour moi, la définition de Dieu est venue au cours de ce voyage, au travers de toutes les cultures que j'ai explorées. C'est sûr que ce n'est pas une vision qui colle à une religion. Dieu est pour moi un élément qui fait que tout va bien. Les synonymes de Dieu seraient, pour moi, la Nature et le hasard.

De non croyant, il perçoit aujourd'hui à sa manière l'idée d'un Dieu. Il le définit par ce qu'il a exploré et éprouvé, c'est-à-dire par le hasard et la Nature.

Finalement, au fil de son voyage, Jean-Séb a rédigé un carnet de route ; nous venons d'en citer plusieurs passages. Il a couché sur celui-ci ses impressions, sensations, ressentis, il a retranscrit en ses mots les moments marquants de son voyage. Cet exercice éveilla en lui un goût pour l'écriture. Ainsi, il développa cette faculté à exprimer le vécu de ces expériences,

les plus étonnantes et les plus significantes, les instants d'émerveillement, de contentement, d'incompréhension, etc. Autrement dit, de ses observations et de ses rencontres aussi diverses soient-elles, il a élargi ses champs de perception et de connaissance, il a libéré sa créativité et son imagination, pour enfin trouver en l'écriture un mode d'expression lui permettant de décrire le contenu essentiel de son voyage (ses péripéties, son évolution) et de le partager.

Apprentissage aux autres : un effort de décentration

Jusqu'à présent nous venons d'aborder l'apprentissage réalisé par Jean-Séb à la rencontre de l'Autre et en cela réside le cœur de notre analyse. Néanmoins, quand est-il de l'apprentissage aux autres ? Le voyageur philosophe – tel que décrit par Todorov (1989) – d'une part apprend des autres et, d'autre part, porte aussi sur eux des jugements, il leur transmet des connaissances, une vision du monde qui est la sienne. Nous nous proposons ici, pour le cas de Jean-Séb, d'étudier cet apprentissage donné aux autres. Comme nous le verrons dans les prochains paragraphes, cet apprentissage témoigne d'un effort de décentration qu'il n'est pas toujours facile à réaliser (Jean-Séb le confirmera) et d'une réflexion sur l'Autre qu'il convient d'engager en soi.

[En Inde, à Vârânaçi.] Deux jeunes m'abordent simplement pour faire connaissance. Ils ont des questions à me poser disent-ils. Je les invite à s'asseoir un moment pour discuter. Les sujets restent plutôt superficiels, mais j'ai le sentiment de faire voyager un peu ces deux garçons qui n'en auront peut-être jamais la chance. (*Carnet de voyage, 10 janvier 2008*).

Jean-Séb, voyageur accueillant et ouvert à la discussion (le voyage a développé en lui ces qualités), apporte à ces deux jeunes de la nouveauté, de l'originalité et de l'évasion. En ce sens, il ajoute, au cours de l'une de nos entrevues, qu'il pense avoir globalement apporté aux autres du divertissement, qu'il pense leur avoir communiqué et partagé une sorte de pétillement, d'intensité ou une énergie qui semble se gagner au travers du voyage itinérant, par la découverte de la diversité humaine, culturelle et naturelle.

J'espère avoir apporté aux autres un peu de l'équivalent qu'ils m'ont apporté. Eux-autres m'ont apporté un peu de leur culture, de leur vie ; j'espère leur avoir apporté une perception positive de ce qu'est un Occidental, de ce qu'est un Canadien ou même un Canadien français, un Québécois. [...]. Plus spécifiquement, j'ai sûrement apporté à un musulman le cadeau de recevoir un étranger, à un indien le plaisir d'avoir un blanc à la maison ; même si je peux difficilement le comprendre, je l'ai ressenti comme tel. [...]. Ça peut devenir lourd de tellement recevoir que l'on a l'impression de ne pas apporter. Je me souviens qu'en Inde, une fois, je suis parti d'un village parce qu'à un moment donné je n'étais plus capable de recevoir autant d'attention, de générosité et de gentillesse. J'étais traité comme une star, je ne méritais pas un tel accueil. Je ne pense pas avoir apporté autant que j'ai pu recevoir ; mais peut-être que cette impression d'avoir moins donné résulte d'une mauvaise compréhension de ce que l'autre recherchait. En cela, il m'est difficile de me mettre à la place des autres, de savoir ce que les autres recherchent, de savoir ce que j'ai appris aux autres.

Au fil de son périple, Jean-Séb s'efforce de laisser une image positive de lui, de sa culture et plus largement de la culture occidentale ; il s'efforce de partager, auprès des individus qu'il rencontre, auprès de ceux qui l'accueillent, son mode de vie, ses différences, son originalité. La difficulté qu'il éprouve de se décentrer laisse percevoir sa réserve quand à ce qu'il a apporté à autrui.

4.3.1.5 LE DÉNOUEMENT DU VOYAGE

[De retour au Québec.] Quand j'ai débarqué à l'aéroport, mes parents m'ont trouvé très relaxe. Je ne sais pas si c'était dû à l'expérience du voyage et au rythme de vie que j'avais adopté en voyage ou à la fatigue du trajet de retour. Par contre, ma mère a préparé un gros souper de retour, et là, j'ai été confronté à trop d'abondance [...]. Ce trop de confort et de luxe a duré deux ou trois jours, après quoi ce malaise passa. [...]. Le plus dur fut de se retrouver face à un espèce de vide. [...]. Maintenant que j'étais revenu, qu'est-ce que j'allais faire ? travailler... et puis quoi d'autre ? Qu'est-ce qui allait me motiver ? Quel allait être mon nouveau rêve ? [...] Ce sentiment de vide s'est installé subtilement et m'a accompagné pendant de longs mois. Je me suis retrouvé dans une espèce d'humeur négative sans comprendre pourquoi. [...]. Ce sentiment m'a en quelque sorte révélé qu'il manquait quelque chose dans ma vie, une motivation. J'y ai réfléchi, j'ai pensé à des idées de projets pouvant combler ce vide.... Le fait d'avoir des projets – de repartir en voyage, de construire une maison, un bateau, ... en bref quelque chose de plus que seulement la routine – sans pour autant les réaliser mais simplement en y rêvant, ça a déjà commencé à remplir ce vide.

De ce voyage, de cette période en marge de la vie quotidienne et ordinaire, surviennent au retour une crise existentielle, un sentiment de vide et de manque. Cette crise semble être, pour Jean-Séb, le support et le temps de maturation nécessaires à l'émergence et à la construction de sens nouveaux, d'idées nouvelles, puis de nouvelles motivations initiant la réalisation de projets de vie à venir.

En 2009, Jean-Séb entreprend la traversée, seul et à vélo, de l'Alaska et du Canada.

4.3.2 *Le voyage de Val*

4.3.2.1 RÉSUMÉ D'UN TOUR DU MONDE À VÉLO

Le 26 octobre 2002, Val et son acolyte Sébastien débutent leur tour du monde en vélo. En quinze mois de voyage, traversant les cinq continents (soit 24 pays), ce ne sera pas moins de 21000 kilomètres qu'ils essuieront à la sueur de leur front. En vélo, ils éprouveront ce « dur plaisir » du voyage par tous les temps, par toutes les routes, chemins et autres voies, déjà tracées ou non. L'originalité de ce voyage – au-delà d'un tour du monde à vélo qui déjà est une aventure hors du commun – tient également au fait qu'ils l'entreprennent en tant que clowns-magiciens. En effet, ils s'allient l'un l'autre dans ce projet et se munissent pour cette occasion de leurs premiers costumes et équipements de clowns. De la sorte, ils testeront leurs facultés à faire rire, à créer le contact, à se mêler aux autres, lors de spectacles présentés tout au long de leur voyage, que ce soit dans des écoles, dans des orphelinats, dans la rue, au sommet d'une montagne ou au fond d'une vallée. D'ailleurs, ils intituleront leur projet de voyage « Spectacles d'autres mondes ». Le mode de voyageant qu'est le vélo – lent et progressif – ainsi que l'idée de présenter des spectacles favorisent la rencontre avec l'Autre. En cela, l'aventure à vélo et la confrontation qu'elle implique avec la Nature, de même que le langage et l'attitude du clown-magicien, sont autant de manières de communiquer. En d'autres termes, l'usage du vélo et la démarche clownesque qu'ils choisissent d'adopter leur permettent, d'une part, de se transporter, de découvrir progressivement et de comprendre la Nature, et, d'autre part, de se rapprocher, au-delà des différences, des autres cultures. Dès lors, l'effort et le rire semblent être la force dialogique de ces voyageurs. Au terme de ce long

périple, jalonné de très nombreuses rencontres et épreuves, Val dira que ce voyage l'a humainement transformé.

4.3.2.2 LA RENCONTRE AVEC L'AUTRE ET L'ÉPREUVE DE L'ALTÉRITÉ

La rencontre avec la Nature : descriptions au fil des espaces traversés

[En Espagne, 1950 km.] Le paysage change, les oliviers font place aux prairies, aux moutons, et la montagne à la plaine. Un pays de contrastes. (*Carnet de voyage, 27 novembre 2002*).

[En Mauritanie, 4350 km]. La route nous mène vers Laayoune, capitale du Sahara occidental. À notre gauche, le désert de roches et de sable, avec les silhouettes des dunes au loin sur l'horizon. À notre droite, le désert bleu de la mer, dont les puissants rouleaux se fracassent sur les falaises rongées. (*Carnet de voyage, 11 janvier 2003*).

[En Argentine, 5550 km]. Nous nous sommes plongés au cœur de la Pampa, cette étrange "Terre Plate" des indiens Querandies, Ranqueles ou Araucanos [...]. Les prairies d'herbe s'étendent à perte de vue, une sorte de Beauce mais plus sauvage, avec ses vaches noires, ses innombrables espèces de volatiles et d'insectes et des habitants souriants et bavards. (*Carnet de voyage, 10 février 2003*).

[En Argentine, 6100 km]. Les nuits dans la pampa sont un véritable concerto de croassements, hululements, bourdonnements et quantité de bruits aux auteurs indéfinis, du claquement de petites cuillères, au battement cardiaque, en passant par le tambourin. Luttant avec les hordes de moustiques nous observons les éclairs dansant dans le lointain. Trois orages immenses, encore inaudibles, couvrent la prairie, illuminant les nuages de leurs éclats soudains, une véritable *blitzkrieg* [guerre éclair en allemand] climatique. (*Carnet de voyage, 18 février 2003*).

[En Nouvelle-Zélande, 7750 km]. Tout au long de notre route, les quelques 60 millions de moutons du pays (pour 3.8 millions d'habitants) nous observent avec curiosité, ainsi que les vaches noires [...] et plus rarement les cerfs et les lamas d'élevage. Les opossums pullulent, mais on les rencontre le plus souvent aplatis sur les routes. Toutefois, l'animal roi du pays, c'est sans conteste l'aoûtat : chaque centimètre carré d'herbe en abrite des milliers, prêts à sauter sur tout morceau de chair fraîche, comme sur d'appétissants mollets de cyclistes. (*Carnet de voyage, 6 avril 2003*).

[Au Laos, 13000 km]. Nous prenons de la hauteur au milieu d'un océan de verdure, quittant progressivement les sages rizières de la plaine. Aussi loin que le regard porte, tout n'est que ballons, collines, cônes, étouffés de jungle. Dressés au dessus de la houle verdoyante, des pics rocheux aux formes tourmentées, semblent prêts à déchirer le ciel, paysage d'aiguilles, de cirques de pierre, mâchoires minérales ou murailles auxquelles s'accrochent des nuages vaporeux. (*Carnet de voyage, 14 juillet 2003*).

Val peint, dans ses carnets de voyage, les paysages explorés et longuement traversés à vélo. Il développe une prose, parfois chargée de métaphores, qui éveille pour le lecteur un imaginaire du voyage et de la découverte. Ses sens et ses perceptions mis à l'épreuve de la Nature, s'expriment à travers ses témoignages. Ces derniers évoquent et expriment une réalité telle qu'il la perçoit et la ressent ; ils donnent à comprendre le caractère inspirant de la Nature. Ainsi, Val décrit la diversité de la Nature, sa grandeur, ses contrastes et ses formes les plus pittoresques, sa faune et sa flore, le visible et palpable (le « sable », les « pierres », les « roches », etc.), l'invisible et l'évanescent (« les bruits » de la pampa, les « nuages vaporeux », etc.). Son regard porte au loin, il balaye et couvre l'horizon, il s'élargit et s'étend aux dimensions des lieux traversés et découverts : « à droite », « à gauche », « au cœur », « au dessus », « à perte de vue », « au loin », etc. Par ailleurs, il laisse entendre que l'aoûtat de Nouvelle-Zélande, cet acarien de la famille des Trombiculidés, vient perturber sa tranquillité et lui chatouiller les nerfs.

La Nature, enveloppe de l'humain

[En Thaïlande, 11540 km]. De passage à Siem Reap, nous visitons Angkor et ses quelques 380 temples disséminés dans la jungle. [...]. Nous pénétrons dans l'ancienne capitale de Jayavouman VII, le premier roi bouddhiste. [...]. Dans le temple de *Ta Phrom* rien ne semble avoir bougé depuis, hormis la forêt. Les bois de fromager se sont élancés haut vers le ciel, au dessus des temples des hommes. Leurs racines, longs boas végétaux, ont soulevé les dalles des chemins, renversé les autels, traversé les murs, enlacé les bas reliefs des douces Apsaras (danseuses célestes). Les géants de pierre sont recouverts de lichens, comme les vieux bateaux de balanes. Se soutenant l'un l'autre comme deux vieux compagnons venus du fond des âges, [...] on ne sait plus qui du bois ou de la pierre fut le premier. (*Carnet de voyage, 20 juin 2003*).

De cette découverte, Val décrit l’emmêlement entre la Nature et les constructions des êtres humains qui la peuplent. Au fil des siècles, la première semble dépasser inexorablement les secondes. En effet, sans ralentir son évolution, la jungle enveloppe ces temples devenus ruines. De ses longues et solides racines, elle précède et succède les réalisations humaines. Autrement dit, de sa force tranquille, la Nature transcende l’être humain. Pour autant, comme le dit Val, tous deux se soutiennent en ces lieux. Dès lors, de ces observations et de nos discussions en entrevue, se dégage un apprentissage pour Val : celui-ci retire de cette expérience dans la jungle une plus grande acceptation de la Nature – qui, semble-t-il, ne peut indéfiniment être utilisée et maîtrisée – et, conséquemment, une humilité de lui envers elle.

L'espoir récompensé par le hasard, la difficulté résolue par la coïncidence

[En Grèce. À la rencontre d’un lieu où se réfugier et dormir]. Nous explorons tous les recoins sans rencontrer d’autres œuvres de la création qu’un et un seul chat. Tout étant ouvert, nous finissons par entrer dans une maison inoccupée où s’entassent tapis, matelas, oreillers. Il y a de la lumière, une vraie gazinière et un chauffage. Là, c’est sûr c’est Dieu qui nous a guidé. Ne voyant venir personne, nous nous installons en nous disant que personne n’osera jeter dehors deux pauvres voyageurs de la maison du Bon Dieu. Je crois que jamais je n’ai été aussi content de trouver du chauffage et un chat. (*Carnet de voyage, 8 janvier 2004*).

En ce rude temps hivernal, à cheval sur leurs montures, tels deux chevaliers éreintés par un long voyage, Val et Sébastien recherchent une auberge ou un refuge pour la nuit. Par un hasard, appuyé d’une démarche quelque peu audacieuse, un dénouement heureux s’offre à eux. Pour Val, la rencontre soudaine de ce lieu fournissant confort et repos implique une intervention divine. Autrement dit, telle qu’elle est vécue dans l’instant présent, cette apparition ne résulte pas d’une démarche fondée sur des références logiques et sur des explications rationnelles ; pour Val, elle serait magique. En cela, le concours du hasard et de la coïncidence vient satisfaire les besoins vitaux de ces voyageurs, c’est-à-dire s’abriter, manger et dormir.

Il y a aussi ces coïncidences. Une fois au milieu de l'Himalaya, on n'avait plus de frein et on a rencontré un gars avec un vieux vélo et on lui a acheté ses patins de frein ... on était au milieu de nulle part! Une autre fois, j'avais un pneu complètement déchiré et j'ai rencontré un gars qui se promenait au milieu de la route avec un pneu de la même taille que le mien, je lui ai acheté. Il y a une espèce de providence : dès que l'on est vraiment dans une grosse galère, on rencontre un gars qui va nous en sortir ; c'est toujours plein d'aventures et à chaque fois ça finit bien.

Une *bonne étoile* semble éclairer le parcours de ces deux cyclo-voyageurs. Si grandes paraissent être leur volonté et leur persévérance, que la taille des obstacles s'amenuisent jusqu'à s'évaporer.

L'hospitalité marocaine

[Au Maroc, 3200 km]. Notre voyage à travers le pays est un véritable enchantement et nous profitons pleinement du légendaire accueil marocain. [À Asilah, un village surplombant l'océan, à 50 km au sud de Tanger,] Dans la médina ensoleillée nous sommes reçus par Ahmed et Anne Judith [...]. Ce couple de peintres belgo-marocains nous réserve un accueil princier, allant jusqu'à nous loger dans une des chambres d'hôte, habituellement réservées aux consuls et aux ambassadeurs. [...]. Un de nos souvenirs les plus marquants, restera l'accueil incroyable de la famille El Ak Hal. À la recherche de pain, nous rencontrons Mohamed, qui nous dit : "baguette non, mais la *mange maison*, oui". Nous acceptons son étonnante invitation et nous nous retrouvons dans la ferme familiale où les hommes, assis sur d'épais tapis, boivent le thé [...]. On nous offre le thé, des œufs durs et des galettes de pain non levé. Déjà confortablement installés sur de gros tapis, des peaux de moutons et des coussins, on s'inquiète encore de notre santé et l'on va jusqu'à nous offrir une petite couverture pour nous protéger du froid. [...]. Pour le repas, on apporte de grands plats remplis de semoule brûlante et de légumes, où l'on a ajouté des morceaux de viande en notre honneur. [...]. Le soir, nous nous effondrons sur d'énormes matelas de mousse, enfouis sous d'épaisses couvertures. Le matin venu, après deux théières et une galette nous faisons de déchirants adieux à nos amis. L'hospitalité marocaine n'est pas un vain mot. (*Carnet de voyage, 17 décembre 2002*).

Les marques de générosité se succèdent apportant confort et protection, breuvage et nourriture aux voyageurs, Val en témoigne largement au fil de ses écrits. En entrevue, il résume en une phrase comment ils ont vécu cet accueil marocain : « N'importe où, là où l'on arrivait, les gens nous invitaient à manger, à dormir ; c'était toujours le gros accueil comme si

on était des gens exceptionnels ; [...] ce que l'on vivait était encore mieux que ce que l'on s'imaginait ». Bien que brèves, ces rencontres spontanées et chaleureuses, ces actes de charité portés à leur égard, rendent les séparations émotives, voire émouvantes. En ce sens, Val ajoutera que, bien que les rencontres soient éphémères, « à l'autre bout du monde, on se sent proche au bout de quelques heures ». Dès lors, semble-t-il, les plus belles relations ne sont pas nécessairement de celles qui s'étendent sur le long terme ; elles sont également de celles qui se construisent mutuellement dans la présence, en laquelle se déploie une intensité qui, elle-même, s'accroît en raison du caractère éphémère de ces rencontres. Sans trop nous avancer sur ce point, Martin Buber soutiendrait probablement ce raisonnement.

En somme, que ce soit au Maroc, en Mauritanie ou au Sénégal, Val conclut ainsi leur passage sur le continent africain : « Partout où nos pneus ont roulé, nous avons largement profité de l'hospitalité africaine. Nous quittons l'Afrique heureux, la tête pleine de souvenirs inoubliables, prêts pour un nouveau choc culturel » (*Carnet de voyage*, 2 février 2003).

La solidarité argentine

« [En Argentine, à San Rafael, 6100 km]. Chaque jour nous découvrons un peu plus la *solidaria* argentine, sur fond de crise économique » (*Carnet de voyage*, 18 février 2003).

Après une longue et dure journée de pédalage dans la cordillère des Andes, sur des chemins de cailloux, dans le froid et le vent, on cherchait un endroit où dormir, mais, entre falaise et ravin, on ne put en trouver. Puis, surgissant de sa montagne, un homme à cheval nous a salués d'un large coup de sombrero, tel un Don Quichotte des Andes. Ce *gaucho* [cow-boy argentin] nous a sifflés et est venu à notre rencontre. On a discuté un peu puis il nous a invités chez lui. Il nous a fait traverser le rio sur son cheval et on est arrivé à sa cabane, installée au milieu d'une prairie entourée de montagnes. Là, avec un autre *gaucho*, il gardait pendant l'été austral un gigantesque troupeau de vaches. Pour l'occasion, il est allé tuer un mouton, dont nous avons partagé la viande tendre et grillée au feu de bois. Avec nos quelques mots d'espagnol, on a parlé de leur quotidien, de choses simples et essentielles pour eux [...], on s'intéressait à la montagne, aux chevaux et aux vaches, à leurs familles, à leur nourriture, à leur nécessaire pour vivre. En quelque sorte, ces conversations ont participé à notre retour aux sources. [...]. La nuit venue, nous nous sommes endormis sur les selles des chevaux, sous de multiples couches de couvertures.

Précédemment, nous relations le fait que les hôtes marocains ajoutaient de la viande aux légumes et à la semoule en l'honneur de leurs invités. Dans le même esprit, en Argentine, en la présence de Val et Sébastien, ces *gauchos*, bien que pauvres, sacrifient un mouton pour mieux les accueillir, pour mieux partager leur quotidien. Des discussions avec leurs hôtes, Val apprend de leurs modes de vie dans ces montagnes puis, engage en lui-même une réflexion sur la condition humaine et prend conscience des besoins primaires et vitaux de l'être humain, autrement dit des conditions nécessaires et essentielles pour vivre.

L'accueil en Nouvelle Zélande (ou « l'accueil kiwi » selon Val)

[En Nouvelle-Zélande, à Auckland, 7020 km]. Bienvenue en Nouvelle Zélande! De ses petits doigts boudinés, hygiéniquement gantés de latex, l'officier de contrôle sanitaire nous tend notre amende de 100 euros. Drogue, armes? Non, rassurez-vous, rien de tout cela, nous avons simplement omis de déclarer des produits susceptibles de contaminer le pays : notre tente, des balles de jonglage contenant des graines, notre jumble sénégalais en bois et peau de chèvre, unealebasse de la taille d'une prune et 20 grammes de lait en poudre. Tout cela sera détruit, sauf la tente et le tamtam consciencieusement gazés. (*Carnet de voyage, 25 mars 2003*).

L'administration Néo-Zélandaise imposant de strictes règles d'entrée sur le territoire, à leur arrivée, Val et Sébastien ont à digérer une facture inattendue, tel est le prix de ce passage de frontière. Après cet accueil douanier froid et règlementé, audacieux et persévérants, ils vont découvrir pas à pas l'hospitalité des habitants de ce pays :

[En Nouvelle-Zélande, 7750 km]. Il nous a fallu du temps pour découvrir l'*accueil Kiwi*. De prime abord tout nous paraissait trop propre, organisé, ordonné, comme ces immenses prairies savamment barricadées et inaccessibles. C'est justement cela qui nous a poussé à frapper à la porte des maisons et des fermes perdues dans la verdure. Un soir nous sommes accueillis par Paula, dresseuse de chevaux, qui vit seule avec ses deux *boys* de 7 et 9 ans, Sutton et Kenrick, dont la grande passion consiste à sauter dans les buissons et à ouvrir les nids d'araignées. Le lendemain, c'est Kim un paysagiste au physique de bûcheron canadien qui nous ouvre sa porte. Par une soirée pluvieuse, la famille Duomrey nous installe dans son salon. Jamais on ne nous laisse partir, sans un solide *breakfast* dans le ventre. (*Carnet de voyage, 6 avril 2003*).

Les deux visages du Pakistan : son ouverture aux étrangers et sa face cachée

[Au Pakistan, à Islamabad, 17600 km]. L'Islam règne ici plus qu'ailleurs sans partage. Nous marchons sans arrêt sur des œufs et devons faire appel à toute notre diplomatie. On nous questionne sans cesse quant à notre opinion sur le terrorisme ou à propos de la légendaire liberté de mœurs censée régner dans nos contrées. Dire que la femme pakistanaise est discrète est un doux euphémisme. Dans les campagnes du moins, elle est une évanescence, un mirage, un nuage passager, [...] une ombre caparaçonnée de noir. D'un autre côté, nous retrouvons avec plaisir la tradition musulmane de l'accueil. Il ne se passe pas un soir sans que l'on ne nous invite à dormir ou à manger, souvent les deux. Même si nous campons, il se trouvera toujours un habitant du coin pour venir nous réveiller avec une théière fumante. (*Carnet de voyage, 29 octobre 2003*).

D'une part, la découverte de la tradition islamique est pour ces voyageurs une épreuve quotidienne, un choc culturel, une confrontation des modes de vie ; d'autre part, ils jouissent au jour le jour de l'accueil et de la générosité des musulmans. Entre ces deux dimensions, l'une qui leur est accessible, l'autre qui leur est censurée, ils voyagent, découvrent les limites de la rencontre et les conditions d'entrée en relation avec l'autre culture.

L'accueil européen : une hospitalité freinée par la méfiance

[En Grèce, à Ajeipos, 20063 km]. Le retour en Europe est glacial, et je ne parle pas simplement des températures polaires, mais de chaleur humaine. Je me rends compte combien nos pays industrialisés ont du retard. Les gens sont comme des animaux qui ne vivent ni libres ni égaux, prétentieux et compliqués, ils ont toujours quelque chose à cacher. Ils ne se retournent pas, se méfient de toi, chacun dans sa peur, s'évitent des yeux dans les ascenseurs. Certains font même semblant de regarder l'heure. [...]. C'est notre monde, ça fait peur à dire. C'est une chose d'en parler, s'en est une autre de le découvrir. Ce n'est pas le coût de la vie qui me choque, mais bel et bien la froideur des relations humaines. Si peu de sourires, des regards méfiants, on nous marmonne des bonjours, on nous considère avec suspicion quand nous entrons dans un magasin ou un café. Triste époque. (*Carnet de voyage, 8 janvier 2004*).

L'arrivée en Europe déçoit Val. La méfiance qu'il ressent à son encontre lui laisse un goût d'amertume. L'avance industrielle de l'Europe, ses richesses et ses possessions, la rendrait moins accueillante, ou plutôt ce sont ses habitants, au profil individualiste plus

répandu (comparativement aux Orientaux), qui se garderaient de s'exposer à l'inconnu, de partager leurs cultures à l'étranger et, dès lors, qui seraient moins accueillants.

Parmi les rencontres les plus marquantes

Une fois, en Argentine, en février 2003, on a été invité à l'intérieur d'un commissariat pour s'y faire à manger et pour y passer la nuit. Là, il y avait des policiers et deux détenus. On a sympathisé avec Jesus et Dario, qui étaient emprisonnés là depuis quatre mois. On a échangé des cigarettes et du maté à travers les barreaux et on a même réussi à leur faire passer de la bière en douce. Puis on a commencé à jongler, à faire des tours de magie, ce qui a animé la soirée. Les policiers se sont essayés aux massues et au tamtam sous le regard hilare des détenus. Plus tard, Jesus a pris sa guitare et, de derrière les barreaux, s'est mis à chanter des complaintes des *gauchos* déchus. José, sergent de police, l'a rejoint. Le prisonnier et son geôlier étaient accoudés aux barreaux pour unir leur voix. Ce moment là était phénoménal! [...]. C'est une image qui restera gravée dans ma mémoire.

Dans ce commissariat, en la présence de Val et Sébastien, policiers et prisonniers s'unissent le temps de quelques chants. En effet, au-delà des statuts différenciés, de l'autorité qui doit se faire respecter, de la peine qui doit être purgée ou réparée en raison d'une faute commise, que cette dernière soit pardonnée ou non, geôlier et prisonnier chantent ensemble. Ainsi, après que Val et Sébastien aient fait leurs pitreries, détenus et policiers se sont rejoints dans une ambiance plus légère et festive. En ce contexte, l'art (ici l'humour, la musique, le jeu) apparaît être une manière de se rassembler et de partager un fond commun, une sensibilité humaine.

[En Australie, à Uluru, 9380 km]. Une torche éclaire la nuit, noire comme le jais, étoilée à en donner le vertige. [...]. Alie, une jeune et belle hippie [...] entame un ballet aérien de Poi, de longues chaînes terminées par des embouts enflammés, traçant dans l'air d'éphémères cercles de feu. La puissante vibration des didgeridoos de Josh et Eshua, qui l'accompagnent, fait trembler la terre, évoquant le cri sauvage des animaux du bush. Là, danse un papillon dans les flammes d'une nuit d'orage. Souvenir inoubliable qu'est cette soirée partagée avec ces prophètes de paix et d'amour. (*Carnet de voyage, 4 mai 2003*).

La découverte de la formation rocheuse de l'Uluru – également connue sous le nom d'Ayers Rock (symbole de l'Australie) – et, en ce lieu, la rencontre artistique entre la danse du feu et le rythme retentissant du didgeridoo, entre mouvements et couleurs, procurent intensité de vie et bien-être à Val. Ici, au sein de cet espace sacré, lieu de rituels pour les peuples aborigènes, Val partage un moment magique, avec d'une part ces artistes qui lui offrent un spectacle improvisé, et d'autre part, avec l'association des éléments : le feu valsant dans les airs, le souffle musical et résonnant, la terre vibrante, l'eau de l'orage.

[En Iran, à Ahmad Abbad, 18226 km]. Elles [des étudiantes pakistanaïses] sont tellement plus belles sans leur vilains voiles et elles nous réservent un accueil royal, avec le thé bien sûr, des dates, fraîches ou séchées, des petits gâteaux, ainsi qu'une farine sucrée, le *Khavoot*, que l'on avale comme de la *Tsampa* et de drôles de nouilles gonflées et craquantes, vertes ou rouges, le *Pophaq*. Pour nous, le plus important ce sont ces doux regards, ces sourires, la sensibilité des gestes et des paroles que nous aurions presque oubliés dans ces gigantesques casernes que sont les républiques islamiques. [...]. Le temps file hélas trop vite et nous voilà déjà obligés de redescendre les escaliers à pas de velours. Toutes les cinq nous suivent dans la rue en riant et en agitant les bras ; au moindre bruit, elles courent se réfugier dans l'escalier. Sortir sans voile, ça peut mener à la prison... . (*Carnet de voyage, 14 novembre 2003*).

De cette rencontre avec des étudiantes iraniennes, Val et Sébastien vivent une nouvelle fois un accueil de grande qualité. Ils goûtent à la diversité de leur cuisine, apprécient leur table et leur compagnie. Aussi, l'absence de voiles facilite la perception sensible, la communication et l'échange. Puis, ramenés à la dure réalité, face au danger qui peut guetter de jeunes femmes sans voiles, ils doivent quitter leurs hôtes d'un soir sans attirer l'attention. Dès lors, cette rencontre gagne-t-elle peut-être en intensité en raison de l'attrait et de l'exotisme de l'Autre (l'autre culture, l'autre sexe), en raison du risque de se faire prendre et des limites de l'interdit, un interdit qu'il est parfois tentant de vouloir repousser, tout au moins provisoirement et avec mesure.

La diversité des rencontres et l'usage de la communication

Les rencontres, des plus simples aux plus extraordinaires, furent multiples. De celles que Val évoque ci-après, nous mesurons comment il en éprouva, dans l'instant présent, toute l'originalité et la diversité, comment celles-ci s'assemblent et s'intègrent en une expérience globale du voyage.

Dans le Sahara, [...] on a rencontré des gens complètement incroyables : des éleveurs de dromadaires dans des espèces de vieilles tentes berbères [...], des contrebandiers de farine qui faisaient du trafic avec la Mauritanie [...], des Allemands qui avaient au moins cent litres de bière dans leur van. [...]. Rencontrer cette population nomade du désert c'était génial!

Sur un voyage de plus de quatre cents jours, des rencontres exceptionnelles on en a fait tous les jours. Sur notre route, chaque nouvelle rencontre, parce qu'elle était éphémère, devenait exceptionnelle. La force du voyage, c'est toutes ces rencontres mises bout à bout.

[Au Maroc, 3200 km]. La communication progresse pas à pas, chacun enrichissant son vocabulaire au fur et à mesure. Nous utilisons tous les moyens dont nous disposons : carte du monde, photos de famille, cartes postales de Paris, caméscope, mime des animaux de la ferme, ballons pour les enfants, etc. Nos tours de magie connaissent un incroyable succès, particulièrement celui de la disparition du foulard. (*Carnet de voyage, 17 décembre 2002*).

Accueillis au sein d'une famille marocaine, Val et Sébastien s'efforcent de communiquer et d'échanger avec leurs hôtes. Ils étoffent leur vocabulaire dans l'autre langue et usent de divers moyens et supports de communication pour mieux comprendre et être compris. La pratique de la magie, c'est-à-dire l'usage de procédés qui semblent surnaturels ou irrationnels, intrigue, attise la curiosité, fascine, suscite l'émerveillement. Ainsi, à la fois art et jeu, elle crée des rapprochements et tisse des liens, notamment entre l'artiste et le spectateur. En d'autres termes, par la magie, Val joue en quelque sorte subtilement de ses charmes et facultés techniques pour se rapprocher des autres.

Nous sommes étonnés d'avoir pu faire autant de rencontres et d'avoir pu échanger avec des gens si différents, si opposés, dans toutes les langues, parfois même sans langue du tout. Notre spectacle, nos tours [de magie] et les mimes clownesques nous ont beaucoup aidés dans ce domaine. (*Carnet de voyage, 29 octobre 2003*).

La communication avec l'autre culture n'est pas aisée, Val en témoigne. Bien que nombre d'incompréhensions soient survenues au fil du voyage (nous en décrivons quelques-unes ultérieurement), il s'étonne de parvenir à communiquer et à échanger de manière universelle. Au-delà du langage verbal, les gestes et les mimes, la magie (le mystère, l'ambiguïté) et le rire facilitent les échanges. François Rabelais écrira dans la préface de *Gargantua* (1534) que le « rire est le propre de l'homme » (Rabelais, 1995). En ce sens, puisque le rire compose l'essence de l'être humain, alors le voyageur qui en use, au fil de ses rencontres et avec des porteurs de cultures différentes, tend vers un humanisme et un universalisme ; plus il en use et plus cette tendance s'affirme en lui.

Les rencontres avec les enfants et les spectacles de clowns

[Au Vietnam, 10000 km]. Notre passage à l'orphelinat bouddhiste de la *Pagoda Thieu Giac* de Saigon [...] restera à jamais un souvenir magnifique. Nous y sommes accueillis par des nonnes souriantes en tunique grise et nous présentons notre spectacle à la soixantaine d'enfants qui vivent là. Mais pour eux, c'est surtout nous le spectacle. Ils ne se lassent pas de nous tirer les poils dans tous les sens, de nous scruter intensément, de nous sauter sur les épaules, sur les bras, de s'accrocher à nos jambes et à nos mains. [...]. Présenter notre spectacle ici ne pose jamais de problème. Il suffit de trouver une école ouverte et pleine d'enfants, si possible de 6 à 12 ans et de s'expliquer avec un professeur bilingue. (*Carnet de voyage, 28 décembre 2003*).

Sous le regard intrigué des enfants, les deux acolytes usent de jonglerie, de pitreries et de chorégraphies gesticulantes, de ruses et de tours de magie pour les amuser et les faire rire. Val dira qu'en fin de la journée : « Nous sommes épuisés mais heureux de leurs sourires ». (*Carnet de voyage, 28 décembre 2003*).

L'humour est un langage. Pour Val et Sébastien, il fait figure de carte maîtresse en termes d'entrée en relation et de partage avec l'autre culture. Autrement dit, le rire initie et soutient une communication légère et de qualité. De par le contenu de leur spectacle,

l'originalité qu'ils portent en eux et sur eux (leurs différences physiques et leurs attitudes, leurs accoutrements et leurs équipements), de par leurs mises en scène qui impliquent des jeux de participation avec leurs publics, ils suscitent l'intérêt et la curiosité, le rassemblement autour d'eux, le rire et parfois même l'euphorie.

[Au Laos, 13000 km]. Faire le clown reste notre meilleure façon de communiquer, et ça marche! Un soir, nous rentrons dans un village reculé, très vite les curieux nous entourent, mais quand même de loin. Pourtant, jamais nous n'aurons rencontré un public autant tordu de rire par notre spectacle. Le soir, à la lueur d'une lampe nous dessinons le portrait de nos hôtes qu'ils gardent précieusement. C'est au Laos que nous rencontrons les meilleurs spectateurs du monde, aux zygomatiques inépuisables. Parmi nos souvenirs les plus marquants, nous n'oublierons pas ce spectacle dans un village Hmong, extrêmement pauvre, au sommet d'un col, sous la pluie, [...] la vallée faisant écho aux cris et aux rires. (*Carnet de voyage, 14 juillet 2003*).

La rencontre culinaire et la diversité dans l'assiette

Val décrit ici la diversité de la gastronomie sénégalaise ; il la découvre, elle le surprend parfois, notamment de par la variété de ses plats, arômes et épices :

[Au Sénégal, 5100 km]. Mouton bouilli, poulet grillé, *Mafé* (sauce d'arachides), *Yassé* (oignons et épices), *Théboudienne*, *Fuju*, Couscous, semoule au lait, omelette aux oignons, poisson grillé, ... la cuisine sénégalaise, recèle des surprises aussi innombrables que ses grains de riz. Le tout est arrosé d'un thé très fort et très sucré [...]. Nous en avons bu des litres, dans les restaurants, les maisons, les marchés [...]. Enfin, n'oublions pas le *Café Touba*, à la saveur épicée incomparable. (*Carnet de voyage, 2 février 2003*).

L'épreuve de la Nature et le dépassement de soi

En ce point, nous relatons quelques épreuves physiques vécues par ces voyageurs à vélo et le dépassement de soi qui souvent les accompagne. Val décrit ici de longs et de pénibles moments passés à pédaler sur des routes ou chemins pittoresques voire cahoteux.

[Au Chili, à Santiago, 7000 km]. Nous entamons une longue descente de 2000 mètres de dénivelé qui nous mène au Pacifique. La route est si mauvaise, qu'à chaque secousse, nous redoutons que nos vélos ne volent en éclat et nous avec. Mais nous nous en sortons plutôt bien, avec seulement deux crevaisons et un pneu déchiré. (*Carnet de voyage, 7 mars 2003*).

[En Nouvelle-Zélande, à Napier, 7750 km]. Sous un soleil radieux que nous atteignons la côte pacifique à Wairoa [...]. Pentas à pic, descentes vertigineuses, le ton est donné ; la terre fait autant de vagues que l'océan. Nous suons à grosses gouttes, mais le paysage le mérite, les collines d'un vert émeraude se perdent dans la pâleur de l'horizon et plongent au loin dans la mer. (*Carnet de voyage, 6 avril 2003*).

[En Inde, à Anupgahr, 16061 km]. La route n'est pas facile : trous, vents contraires, chaleur. Je suis sur les genoux. Chaque soir, une fois le camp posé, nous nous effondrons pour une courte sieste. Je me détends, mon corps n'est qu'un légume, je m'enfonce doucement dans le sable. (*Carnet de voyage, 8 octobre 2003*).

[Au Pakistan, 17495 km]. Blasés de la montagne que nous sommes, rien ne nous avait préparé à ça. Il nous faut affronter la plus raide et la plus terrible des pentes de notre voyage. [...] ici, c'est douze kilomètres que j'arrache à la montagne en trois heures, à ce pitoyable rythme. Parfois, l'attaque frontale se révèle impossible et il faut effectuer de longs zigzags. La vallée inondée de lumière et tapissée de pins s'offre bientôt à nous dans toute sa grandeur, alors qu'au loin, les cimes d'autres montagnes se perdent dans un éblouissant brouillard lumineux. (*Carnet de voyage, 26 octobre 2003*).

La Nature est éprouvante de par son relief diversifié et souvent périlleux. Néanmoins, au-delà des problèmes techniques, de la rudesse du temps, de la dureté de l'épreuve physique, des risques encourus et de la fatigue, Val trouve en ses efforts des récompenses sensibles et visuelles dans les contrées qu'il traverse et se conforte de sentiments d'émerveillement.

[Au Pakistan, 17592 km]. [Lors de l'ascension vers Muree,] Il semble que l'on n'aura jamais le droit à cette récompense tant attendue : la descente. Patience, patience, voici que Muree point le bout de son nez et, après deux crevaisons, la route plonge à pic vers Islamabad. Les soixante kilomètres qui nous séparent de la capitale défilent sous nos yeux en 2h30. (*Carnet de voyage, 28 octobre 2003*).

Pour Valérian, le droit d'apprécier la descente et, plus largement, de jouir d'un confort se mérite. Il est une récompense qui se gagne à la hauteur du courage, de la persévérance et de la patience, mais encore de l'effort continu, tant physique que mental, ou, autrement dit, dans la dureté de l'épreuve. Cette récompense est une perception, elle est ressentie et visuelle, elle est une contemplation des paysages explorés, mais aussi elle est une satisfaction qui accompagne la réussite, le parcours accompli et l'atteinte de l'objectif.

L'épreuve du climat

La route est une difficulté à surmonter, le climat en est une autre. Val et Sébastien se confrontent à la route par tous les temps, de l'ensoleillement à la pluie, en passant par le vent, la neige et le froid. Les quelques extraits présentés ci-après évoquent l'épreuve du climat. Que ce soient les pluies du Vietnam au Cambodge qui inondent les territoires, le froid de l'hiver qui gèle tant l'équipement que les os du corps, ou encore le vent contre lequel se joue une lutte d'équilibre et d'orientation, tous ces facteurs climatiques ralentissent leur cheminement et intensifient la dureté de l'épreuve. De ces confrontations, ils apprennent à s'adapter à une Nature instable, à endurer un climat changeant, à puiser dans leurs ressources, à se dépasser, à repousser leurs limites et à découvrir leur potentiel.

[Au Vietnam, 10000 km]. Entre terre et eau, [...] le Mékong, le fleuve des neufs dragons, a creusé la terre pour se frayer un passage vers la mer de Chine. [...] chaque jour notre route plonge dans les eaux boueuses du fleuve, ou l'un de ses innombrables canaux. Parfois, la route n'est plus qu'une digue, comme un immense quai survolant une étrange plaine mouvante. (*Carnet de voyage*, 28 décembre 2003).

[Au Cambodge, 10500 km]. La mousson s'avance et chaque jour une averse torrentielle, une véritable cataracte, nettoie la campagne. [...] la route de terre se transforme en boue et chaque trou en piscine. Nous prenons peu à peu un autre rythme, celui des charrettes à bœufs, pendant qu'à perte de vue défilent les plaines rizicoles parsemées de palmiers à sucres hirsutes qui secouent leurs feuilles, comme des herbes folles qui auraient trop grandi. (*Carnet de voyage*, 4 juin 2003).

[En Turquie, à Tatva, 19200 km]. En nous réveillant un matin [...], nous sommes éblouis par la blancheur du paysage. De petits flocons tombent du ciel comme du parmesan sur un plat de pâtes. C'est beau et, malgré le froid, ça fait chaud au cœur. Aussi, le froid attaque les vélos faisant se gripper les freins et les dérailleurs. L'eau des gourdes cristallise. Alors que pendant des mois nous avons cherché l'ombre pour nous rafraîchir, maintenant c'est la chaleur d'un poêle et d'un bon çay [thé] brûlant qui fait notre bonheur. (*Carnet de voyage, 10 décembre 2003*).

[En Grèce, à Thessaloniki, 20350 km]. Nous passons nos soirées emmitoufflés dans nos sacs de couchage avec toutes les couches d'habits possibles rêvant d'un chauffage et d'un peu d'espace pour bouger. Pas facile de passer ses jours et ses nuits dans le froid, et nous nous surprenons à regarder avec envie l'intérieur confortable des maisons. [...]. Ces conditions un peu difficiles nous font donc relativiser nos idées sur le confort nécessaire pour vivre. (*Carnet de voyage, 13 janvier 2004*).

Bien que la lassitude voire le désespoir ne semble pas rattraper leur courage et leur persévérance, ils aspirent à plus de confort, à un confort ne serait-ce que *minimal*. Puis, évoluent leurs perceptions quant au « confort nécessaire pour vivre ». En effet, l'épreuve du voyage à vélo, aussi souffrante soit-elle parfois, leur procure un apprentissage essentiel, celui de l'existence, ou même de la survie, au contact de la Nature. En ce sens, au-delà des tentations que suscite l'abondance matérielle des sociétés de consommation, émerge en eux une nouvelle conception des conditions matérielles et utiles pour vivre.

[En Croatie, à Split, 20800 km]. La route est raide, les nuages éclatent et nous devons lutter contre un vent de face sans pitié pour les pauvres cyclo-trotteurs que nous sommes. Plusieurs jours d'affilé des familles compatissantes, nous offrent un toit, un bon schnaps, un feu dans une grange pour faire sécher nos habits et toujours un café noir à l'arôme très fort mais bien sucré, encore meilleur que celui de chez nous! (*Carnet de voyage, 27 janvier 2004*).

En Croatie par exemple, des locaux encouragent Val et Sébastien et les supportent dans l'épreuve. L'hospitalité, la générosité voire la charité apparaissent, dans ces conditions éprouvantes, d'autant plus appréciées et sources de réconfort et de motivation.

Finalement, lors d'une entrevue, Val décrit son approche de l'épreuve en voyage ; il exprime comment les difficultés ou obstacles rencontrés ont été surmontés avec confiance et parfois, semble-t-il, grâce à l'intervention d'un heureux hasard :

On a eu plein d'épreuves physiques, comme traverser l'Himalaya à vélo, traverser des déserts à vélo, des crevaisons..., mais on savait à quoi s'attendre, que ce serait pénible, on y était préparé. On a aussi eu quelques problèmes de santé, des crises de Paludisme, des infections des pieds... mais rien ne nous a arrêté [...]. Il y a cette espèce de bonne étoile du voyageur. Partir en confiance, avec un bon esprit, c'est vraiment essentiel. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais ça fait qu'il n'arrive finalement rien de grave. On a l'impression que dès que l'on est confronté à un problème, une solution se présente.

4.3.2.3 LES SENSATIONS, ÉMOIS ET ÉMOTIONS DANS LA RENCONTRE

Les moments de solitude et de découragement

La solitude. Malgré nos nombreuses rencontres et nos contacts permanents avec les habitants, il arrive un moment où nos proches nous manquent et où personne ne peut combler ce vide. [...]. Les moments de découragements viennent comme ça de temps en temps, sans prévenir, peut-être à trop penser au nombre de kilomètres qu'il reste à parcourir lorsque le vent de face est un peu trop violent. Ça ne dure jamais longtemps. Un simple paysage, une soirée chez une famille sympa, ou la découverte d'une boulangerie française expatriée, ravivent la flamme de l'aventure. (*Carnet de voyage, 29 octobre 2003*).

Manques de repères et d'attaches, passages à vide et découragements ponctuent le voyage de Val sans pour autant l'indisposer dans la poursuite de son périple. Son optimisme, son goût pour l'aventure et le nomadisme reprennent aisément le dessus.

[En Turquie, 19176 km]. L'accueil est toujours génial, mais on n'éprouve pas vraiment de sentiment de partage. [...] En fait, j'éprouve une sorte de lassitude pour ces dialogues quotidiens où l'on lutte dix minutes pour connaître le nombre de frères et de sœurs ou pour commenter des photos de voyage. [...] j'éprouve une fatigue à créer sans cesse des liens éphémères, qui ne durent que quelques heures. (*Carnet de voyage, 10 décembre 2003*).

Une routine vient, au fil du parcours, à s'installer dans le voyage. Val ressent une lassitude à répéter sans cesse les mêmes prises de contact. Le voyage nomade et sans attaches revêt des avantages et des inconvénients : d'une part, dans un mouvement continu d'exploration de la diversité humaine et naturelle, Val jouit de ses multiples découvertes ; d'autres part, en raison du caractère éphémère de ses rencontres, il se lasse de reproduire les mêmes discours introductifs. Dès lors, puisque, en ce périple, les temps de rencontre et de partage demeurent brefs, ce mode d'existence dans le voyage ne facilite pas la connaissance et la compréhension approfondies de contextes et de modes de vie spécifiques.

La contemplation de la Nature et l'émerveillement

Val se laisse absorber par la beauté et la diversité des paysages découverts. Qu'il l'exprime explicitement ou qu'il le laisse suggérer au lecteur, en ces descriptions de la Nature, l'émerveillement de Val enveloppe ses pensées et guide, d'un élan poétique, l'écriture de ses aventures. Voici, dans un premier temps, quatre passages choisis qui relatent de son émerveillement vis-à-vis des contrées traversées.

[Au Maroc, 3850 km]. La route serpente au fond de la vallée de l'oued Nfiss, *se levant* au pied des montagnes. Tapie au fond de son large lit, la rivière bouillonne en attendant sa prochaine crue. Elle déroule au loin son ruban blanc dans les montagnes roses et arides aux sommets enneigés. De l'autre côté de la vallée, des villages de pierre et de terre séchée, comme directement sortis du sol, semblent dangereusement plantés au bord du vide. [...]. La montée du col se fait lentement le long d'une route en lacets [...]. À chaque virage, un nouveau paysage s'offre à nos yeux émerveillés. Une fois au sommet, on ne se demande pas pourquoi on a sué sang et eau pour gravir tout cela, la vue récompensant largement cet effort. (*Carnet de voyage, 31 décembre 2002*).

[Au Chili, 7000 km]. En fin d'après midi, le vent se lève et ne faiblira plus pendant les trois jours suivants qui resteront les plus durs, mais les plus beaux depuis notre départ. Le soir venu, nous contemplons l'extraordinaire beauté de la vallée verdoyante où nous nous installons. Jamais le ciel ne nous a paru aussi étoilé. À l'aube, le soleil éclaire les flancs des vallées une à une, long préambule à une chaude journée. Nous suivons le cours du *Rio Chico* qui bouillonne au fond de vallées escarpées. D'immenses troupeaux paissent dans les prairies verticales, dans un silence que seul vient troubler le vent charriant des nuages de poussière. (*Carnet de voyage, 7 mars 2003*).

De ces deux premiers extraits, nous comprenons que l'émerveillement semble se gagner et se mériter suite à l'accomplissement d'un effort, suite à une longue immersion au sein de la Nature et par la contemplation de cette dernière (et non par la simple constatation).

[Au Pakistan, 17682 km]. Nous découvrons notre nouveau terrain de jeu, les berges de l'Indus. Ça fait quelque chose de se retrouver au bord de ce fleuve mythique dont la seule évocation fait rêver. [...]. Le paysage ressemble à une peinture de la création. Tout semble y être resté figé depuis des millénaires. Un fleuve bleu, large comme un bras de mer se fond dans les abîmes du ciel. Dans la vapeur des brumes, on distingue de longs bancs de sables et de fines bandes de prairies marécageuses. [...]. Depuis des siècles, les générations se succèdent dans de simples demeures de terre et cultivent la terre que le fleuve rend si fertile. Au-delà de son lit, point de salut, le désert et les collines arides reprennent leur droit. (*Carnet de voyage, 31 octobre 2003*).

[En Iran, 18420 km]. À perte de vue, le monde s'est figé dans une infinie pampa de sable compact. Devant nous se dresse le Mont Zarguett. Je reste sidéré par l'étrange beauté de ces montagnes qui semblent sorties des sables comme un bateau dans une gerbe d'écume. Le vent a sculpté de mystérieux hiéroglyphes dans ces montagnes, il a dessiné vagues, creux, grottes et vallées et a laissé perchés, tout là haut, des guetteurs de pierre, suspendus au dessus du vide. (*Carnet de voyage, 19 novembre 2003*).

Au regard de ces deux nouvelles citations – comme des deux qui les précèdent – la fascination et l'émerveillement apparaissent être nourri par la découverte (de l'Autre), par la beauté (de l'Autre), par l'inattendu (provenant de l'Autre), par le dévoilement du mystère de l'Autre, de son essence et de sa pureté. Val se sent pénétré, voire envahi, par ce sentiment d'admiration et de communion avec la Nature. Il accueille cette émotion enveloppante, une émotion qui, bien qu'elle se produise en soi, porte fondamentalement sur un Autre, ici sur la Nature. Par ailleurs, l'Autre, objet de l'émerveillement, pourrait tout autant être une personne, une relation, une expérience, une idée, une action, etc. En somme, l'émerveillement semble émaner de l'authenticité de l'Autre et de la beauté de la relation qui se déploie entre soi et l'Autre.

Après plus d'une année de pérégrination sur les routes du monde, Val formule un premier bilan de ses découvertes, celles qui se rapportent à la Nature. Il décrit ci-après le Beau rencontré, contemplé et éprouvé. Au fil de ce témoignage, nous pouvons apprécier la diversité des lieux explorés et l'intensité du vécu de ses aventures.

[En Turquie, 19438 km]. En un an, j'en ai vu des paysages, parmi les plus beaux du monde. J'ai joué avec les vagues sous la blanche Cadaque inondée de soleil, j'ai vogué vers l'infini entre l'Atlantique et le Sahara, je me suis endormi au creux des dunes sous une lune d'argent, j'ai vu un soleil pamplemousse effleurer les acacias de la savane, encore, j'ai vu le vent souffler les herbes de la pampa, j'ai vu un ciel de feu brûler dans les Andes ; plus tard, j'ai vu la brume envahir les Sounds de Queen Charlotte, je me suis éveillé dans un désert rouge face au rocher sacré du plus vieux peuple du monde, j'ai même vogué sur le Mékong, exploré des temples envahis de jungle [...], nagé dans les eaux turquoises de Koh Chong, j'ai écumé les rizières laotiennes avant d'ouvrir les yeux face au Concholama immaculé, encore, j'ai vogué à travers les sables du Rajasthan et sur les berges de l'Indus, j'ai même vu le soleil se lever sur les ruines millénaires de la citadelle d'Arg é Bam, etc. (*Carnet de voyage, 10 décembre 2003*).

Suite à l'énumération de ses découvertes, il poursuit son récit par le dévoilement d'un sentiment d'émerveillement monté à son apogée, tout au moins jusque là :

Rien ne m'avait préparé à cette vision, celle qui ne me quittera plus jamais. Ces images qui vous donnent envie de jeter votre vélo pour vous asseoir là et regarder, admirer, se fondre dans le sublime de ces aliénations rocheuses : on les appelle Cheminées de Fées [...]. On raconte que c'est la terre elle-même qui a créé ces paysages impossibles, avec l'aide du vent et de l'eau. Elles sont autant de statues que l'homme ne pourra jamais édifier ou imiter, fut-il un Gaudi ou un Picasso, autant de folies, d'hyperboles et de mégalithes qu'il ne pourra jamais en élever. C'est l'œuvre du septième jour. [...]. Ce soir, les Cheminées de Fées sont autant de bras tendus à la recherche des étoiles. Comme le répétait sans cesse un de nos amis pakistanais : "essayez d'attraper la Lune, vous resterez au moins parmi les étoiles". Ce sont des érections volcaniques, géométries de l'impossible, tours, minarets, donjons, menhirs qui s'élancent vers les hauteurs. Là où le silence n'est troublé que par le flottement des étoiles qui glissent furtivement derrière les flèches polies. [...]. Des cônes de *Tuf*, débris de noyaux terrestres, stoppés en pleine course dans leurs ascensions vers le ciel. Depuis des millénaires, l'homme [...] se demande toujours ce que la terre a voulu faire ce jour là lorsqu'elle a créé *Cappadoce*. (*Carnet de voyage, 10 décembre 2003*).

Val use de multiples images et métaphores afin de décrire la vallée de Cappadoce et les Cheminées de Fées qui l'habitent. Bien que son imagination et son écriture soient prolifiques, il semble toutefois, que les mots ne soient pas assez forts et subtils pour décrire de manière précise et limpide les formes et la beauté de ces créations de la Nature, ni pour exprimer l'émotion qu'elles procurent en lui. Au-delà de ces comparaisons – et d'autres comparaisons toujours possibles – ces Cheminées de Fées demeurent uniques, inimitables, authentiques et l'appréciation de leur beauté, subjective et intime. Il apparaît alors que la juste description de perceptions sensibles est un exercice que la raison ne peut se rendre pleinement maîtresse ; autrement dit, cette dernière ne peut traduire, fidèlement et sans écart, le subjectif en objectif.

L'émerveillement et l'apprentissage de la Nature

Les lieux qui m'ont le plus émerveillé sont, pour l'essentiel, les paysages de plaine et de désert (le Sahara, mais aussi en Inde, au Pakistan, en Iran), la pampa argentine, la majestueuse montagne Himalaya, les étendues immenses que l'on a traversés ; ces espaces dont on ne voit jamais la fin, au sein desquels on se sent minuscule, ceux qui ont un effet d'infini, de sérénité. [...]. Pour moi, le désert est le plus difficile à apprécier ; il demande de faire un effort pour l'appréhender [...]. Dans le désert qui est censé être uniforme, on s'attache à déceler les différences qui peuvent s'y dessiner, les détails, les évolutions. [...]. En vélo, on vit au contact de la Nature, on vit pleinement le moment et le lieu, la montagne que l'on grimpe, le désert que l'on traverse ; on expérimente lentement la longueur des paysages, le relief, le vent, tout ; on développe des sensations plus fines. En contemplant ces paysages, j'ai pris le temps de les éprouver et de les imprimer plus finement, je les ai ressentis dans leurs nuances et dans leurs subtilités. Ainsi, en répétant ce même mouvement de pédalage pendant des jours et des jours, ces paysages ont pris pour moi une signification particulière. J'ai réalisé ma petitesse versus l'immensité de ces espaces et ça m'a fait gagner en humilité.

Au fil de ses explorations, Val découvre, s'émerveille et apprend de la Nature. Des sensations d'émerveillement que lui procure cette dernière, son champ de perception s'élargit et s'affine, sa compréhension vis-à-vis d'elle également. De plus, son rapport à la Nature étant rendu de proximité en raison de son mode de voyageant qu'est le vélo, il se rapproche d'elle, la ressent intimement, découvre son étendue et sa force. Ainsi, de ces confrontations, il gagne en sensibilité et en humilité. Également émergent des significations : par exemple, il semble que l'apprentissage significatif découlerait d'une rencontre *véritable* – une rencontre

immédiate, unique, authentique, intense (telle que définie par Buber) – entre soi et l’Autre qui soit éprouvée et méritée, autrement dit d’un effort accompli en soi, en relation et en harmonie avec un Autre (ici avec la Nature). En somme, ces rencontres avec la Nature, telles que vécues par Val et aux allures *véritables*, apparaissent source d’évolution de la conscience.

Par ailleurs, le voyage n’est pas fait que de sentiments d’émerveillement envers la Nature. Val observe et éprouve également des choses qu’il juge esthétiquement laides, des dégradations de la Nature générées par une consommation à outrance en milieu urbain, par la pollution et le gaspillage, par l’accroissement démographique et l’entassement d’édifices construits d’une initiative humaine :

Mes visions les plus laides du voyage : les décharges publiques en pleine ville, où traînent pêle-mêle, vaches, cochons, chèvres, gamins et chiffonniers. Les villes chinoises construites au Tibet, longs alignements sans âme de bâtiments carrelés qui défigurent de magnifiques vallées. (*Carnet de voyage, 29 octobre 2003*).

Le choc culturel et de la différence

Le Maroc, c’était une grosse claque d’un coup. On a débarqué du bateau à Tanger [...] on a traversé la *Medina*, le marché [...] avec des centaines de personnes dans les rues, des gens qui crient, des gens qui conduisent n’importe comment, des petits gamins qui nous courent après pour essayer de nous piquer des trucs à l’arrière de nos vélos [...] c’était un gros concentré de sensations ... ça nous a fait un bon choc [...]. On a commencé à voyager dans le Maroc, [...] à chaque seconde on vivait de l’aventure. Partout où l’on allait, on découvrait des choses que l’on n’avait jamais vues, [...] une langue que l’on ne comprenait pas, des gens qui ont une culture et un mode de vie radicalement différents des nôtres.

La culture marocaine et l’effervescence de la *Medina* de Tanger procurent chez Val tout un lot de nouvelles sensations, un déséquilibre émotionnel, autrement dit une sorte de montée d’adrénaline bien connue des aventuriers. De la surprise face à l’inconnu, à la découverte de la différence, en passant par l’incompréhension d’autres langages, les deux compères se confrontent à cette nouvelle culture et l’éprouvent intensément.

Plus défile le temps du voyage, plus ils avancent et plus le choc culturel semble s'atténuer, notamment en raison de maintes confrontations à l'Autre (les individus, la Nature, les idées) et d'une accoutumance à la vie de nomade, à la vie dans l'ailleurs, dans l'inconnu. Néanmoins, l'arrivée en Asie sera vécue comme un nouveau choc :

Une fois que l'on est passé en Afrique et que l'on a traversé l'Amérique du sud, on commençait à être plus expérimentés, on savait quand même à quoi s'attendre [...], donc on a eu moins de chocs. Mais, en arrivant en Asie, ça a été un deuxième choc [après le Maroc]. On a débarqué en mai 2003 au Vietnam à Saigon, on venait de l'Australie [...]. On avait réussi jusque là à s'établir une petite routine de vie sur la route et puis, en arrivant en Asie, tout a été chamboulé. Le contact avec les gens était très différent. Les gens, en Asie, étaient d'une curiosité insatiable [...] : on s'installait en quelque part et il y avait dix, vingt, trente personnes autour de nous qui nous observaient dans nos moindres activités, quand on s'arrêtait manger, quand on était en train de prendre une douche, de réparer un pneu, quand on faisait un break [...]. Parfois, comme en Inde, il y en avait qui venaient fouiller dans nos sacs, qui nous posaient toujours les mêmes questions... ça nous énervait. Pour le coup, ce n'était pas nous, les voyageurs, qui observions les autres, c'était les autres qui nous observaient.

Parfois, face à cette curiosité jugée oppressante, Val et Sébastien s'exaspèrent et s'agacent. Déstabilisés par ce nouveau contact avec les locaux, leur tranquillité et leur liberté en voyage s'en trouvent affectées. Dès lors, en eux, naissent de nouvelles émotions à l'encontre d'autrui.

[En Thaïlande, à Bangkok, 11540 km]. Chaque frontière est une nouvelle surprise. À chaque fois nous sommes frappés par les différences que peut engendrer une simple limite imaginaire. Pourtant, ici, pas besoin de traverser un océan, un bras de mer, un fleuve, ou un désert, cent mètres de bitume suffisent à nous faire faire un bond en avant de 50 ans. Derrière nous, nous laissons un Cambodge tranquille et rural, avec ses quelques cabanes khmères où l'on vend des fruits et du poisson séché alignées le long d'une route poussiéreuse. Devant nous, des immeubles de plusieurs étages, des supermarchés climatisés, pleins à craquer, d'énormes 4x4 vrombissant, des distributeurs à cartes, etc. C'est le choc de notre entrée en Thaïlande. (*Carnet de voyage, 20 juin 2003*).

Le choc culturel se complète ici par un choc de la différence marqué entre la campagne et la ville. Du monde rural au monde urbain, du calme à l'agitation, de l'état de Nature à celui

de la civilisation, de la simplicité des modes de vie à leur complexification, s'étendent des différences que le voyageur éprouve en les découvrant. Aussi, le mode de voyageant qu'est le vélo, puisqu'il facilite l'immersion et la proximité, accentue le ressenti de cette différence.

Une chose importante nous a choqués, c'est la condition des femmes dans le monde. Dans les pays musulmans, on était accueilli par les hommes, on restait avec les hommes, de temps en temps avec les enfants aussi. [...]. Au Pakistan, par exemple, on ne voyait jamais les femmes, elles étaient cachées, elles n'existaient pas..., elles sont des esclaves au fond de la cuisine, on ne devait pas les voir. Ces choses là nous choquaient, on n'était pas d'accord mais on n'a jamais rien dit. Même si on était intimement persuadé que notre morale était meilleure, on se disait qu'elle n'était pas plus légitime que celle des autres. [...]. On n'était absolument pas là pour démontrer aux gens que l'on avait raison ni pour expliquer que notre mode de vie était meilleur. Alors, nous nous efforçons d'être ouverts sur tous les plans, [...] aux gens qui vont prôner de belles idées idéalistes, d'écologie et de paix, mais aussi aux gens intolérants, aux machos, aux sectaires, etc.

De ce témoignage, nous comprenons que le choc culturel implique une réaction interne mais pas nécessairement l'expression de celle-ci face à autrui. Bien que choqués et opposés aux mœurs qui guident les conditions de vie des femmes dans les pays musulmans, Val et Sébastien contiennent leurs idées contestataires. Cette attitude pacifique atteste un respect et une ouverture quand aux idées d'autrui, autrement dit une acceptation des différences.

L'altérité source d'agressivité : la montée de la colère en Inde

[En Inde, à Amritsar, 17101 km]. L'Inde commence à me peser [...]. Jamais aucun peuple ne m'a tant mis hors de moi [...]. Je ne sais plus si c'est moi ou eux, la chaleur, la fatigue. [...]. La colère monte si vite, je n'ai même pas le temps de la contrôler. [...]. Cette colère s'illustre concrètement lors d'une scène d'embarquement dans un bus : le bus est prêt à partir, je démonte les sacoches, commence à grimper sur le toit, attrape le vélo, le bus démarre, je saute, il recule, commence à écraser mes sacs. Évidemment, de la cinquantaine de personnes qui m'entoure, personne ne fait un mouvement pour m'aider ou avertir le chauffeur. Ils préfèrent rigoler. J'ai beau secouer le chauffeur, insulter la foule, je ne suis rien de plus qu'une petite puce trépidante. Nouveau bus, cette fois des étudiants sympas m'aident pour les bagages. Un malfrat en profite pour titiller mon portefeuille dans ma poche. Je l'attrape par la peau du cou, il nie. Je ne sais plus si je deviens fou ou si le monde est fou. (*Carnet de voyage, 12 octobre 2003*).

Dans l'effervescence de la foule et l'encombrement des moyens de transport, Val, étranger parmi les locaux, se sent incompris voire ignoré. Alors que personne ne lui vient en aide, devant ce manque de solidarité, la colère monte jusqu'au débordement d'une agressivité contenue jusque là. Dès lors, la surpopulation et l'agitation urbaine rendent-elles individualiste et indifférent à autrui ? Cette expérience en Inde, de Val face à des locaux passifs, nous le laisse à penser, bien que nous ne puissions juger objectivement de l'agir de Val en cet instant présent, un agir qui, à son insu, eut pu indisposer les témoins autour du bus.

De l'incompréhension à l'élaboration de nouveaux langages

[En Chine, à Zhongdai, 13350 km]. On passe vingt minutes à expliquer qu'on veut manger du riz, on s'y reprend à dix fois pour lancer son premier *Ni hao* [Bonjour en chinois] compréhensible, on réinvente un langage des signes, de plus en plus élaboré. (*Carnet de voyage, 21 juillet 2003*).

En Chine, le choc culturel vient avec son lot d'incompréhensions verbales. Pour autant, la communication s'étend au-delà du langage parlé, Val et Sébastien en font l'apprentissage.

De l'incompréhension à la prise de conscience

[En Iran, à Esfahan, 18420 km]. L'Iran est un pays de consommation à outrance. Nous en prenons conscience, nous qui suçons la moindre pile, la plus petite bougie, le fond des gourdes ou de la bouteille d'alcool. Le pétrole ne coûte rien, 600 rial le litre, 6 cents d'euro! Même l'eau est gaspillée à outrance dans ce climat désertique! (*Carnet de voyage, 20 novembre 2003*).

Il y a de ces paradoxes qui surprennent voire qui choquent, en témoigne la ponctuation exclamative de cet extrait. La société de consommation et l'industrie pétrolière bouleversent les logiques naturelles : l'eau se trouve ainsi gaspillée au sein même d'un pays semi-désertique.

L'incompréhension entre Val et Sébastien : de l'incommunicabilité à la prise de conscience des différences ; de la peur de voyager seul à la réunion des deux compères

Au cours de leur parcours, une altercation, ou plutôt une incompréhension quand au projet entrepris, eut lieu entre Val et Sébastien.

Au bout d'un an de voyage, on a commencé à être tanné l'un de l'autre. Sébastien avait plein de choses qu'il voulait me dire mais en même temps il se sentait mal à l'aise parce qu'il savait que j'avais beaucoup plus travaillé que lui sur ce projet de voyage. Ça l'a travaillé pendant longtemps et, à un moment donné, c'était trop fort, ça n'allait plus du tout. [...]. On n'arrivait plus à communiquer parce que l'on était toujours l'un sur l'autre.

Bien que Val et Sébastien se distinguent l'un de l'autre de par leurs traits de caractères singuliers et parfois opposés, ils voyagent ensemble et partagent une promiscuité, tous deux, seuls face au monde. Au cours de l'une de nos entrevues, Val évoque leurs différences de personnalité : « Moi, le pragmatique, assez scientifique, bien terre à terre, organisé... et lui, l'artiste, spontané, un peu naïf, [...], ouvert à des tas de trucs, qui peut partir en plein délire ». Puis un jour, en Inde, au 16535^{ème} kilomètre, la communication devenue dégradée, le sens porteur du voyage perd de sa force. Sébastien désirant arrêter ce voyage et rentrer en France, Val se sent trahi et appréhende de continuer seul :

Je commence à m'imaginer seul : prendre des photos et filmer au pied, embarquer encore plus de matos, comment surveiller le vélo, la peur même, de l'inconnu, du noir, de l'autre, de la maladie, la solitude, la mécanique, le spectacle de clown à réinventer. (*Carnet de voyage, 29 septembre 2003*).

En ce sens, il remet en question la suite de ce voyage : il perçoit les difficultés d'évoluer en solitaire et prend conscience du lien de complémentarité entretenu jusque là avec Sébastien. Il ajoute quelques jours plus tard : « Je voulais un Sébastien à mon image, alors qu'il y en avait déjà un tout prêt » (*Carnet de voyage, 4 octobre 2003*). Val comprend, au bout de onze mois de voyage partagé, qu'il ne peut exiger de Sébastien, son compagnon

de route, d'être comme lui ; il comprend qu'il doit l'accepter comme il est, avec ses différences, quelles soient perçues comme des qualités ou comme des défauts. Tous deux se concertent sur leurs manières de voyager et de communiquer l'un envers l'autre. Finalement, revenant sur leurs motivations initiales, ils parviendront à retrouver un terrain d'entente.

On en a parlé, on a essayé de voir si l'on pouvait continuer à voyager ensemble. On s'est dit qu'on faisait quand même une bonne équipe de voyage et que, si on continuait à voyager ensemble, ça allait permettre à chacun de vivre des moments sympathiques ; on s'est dit que ce serait bien de continuer le voyage comme on l'avait commencé, de finir ce projet que l'on avait entrepris ensemble.

L'agression, la réaction et le relativisme

En Albanie, on s'est fait méchamment agresser. On s'est fait kidnapper nos vélos par deux gars qui les ont cadenassés dans un garage. [...] ils étaient saouls, ils nous ont menacés avec des couteaux. On a laissé nos vélos et on est parti chercher la police. On avait gardé avec nous nos sacoches avec nos passeports, nos appareils photos, notre argent, l'indispensable pour s'en sortir. Et puis on s'est dit : "on s'en fout, on a presque fini notre voyage, ils peuvent garder les vélos, on continuera à pied". La seule chose qui nous importait était de récupérer nos carnets de route restés avec les vélos ; ça nous aurait fait vraiment mal de les perdre. Ce sont des choses qui nous tenaient à cœur, des choses d'importance sentimentale bien plus que d'importance matérielle. [...]. Finalement, avec l'aide de la police, on a pu récupérer l'ensemble de nos affaires.

Val et Sébastien dédramatisent la perte matérielle que peut entraîner une telle situation. Ici, nous comprenons que devant la menace et le danger, la sécurité physique l'emporte sur la possession matérielle. Face à cette agression, qui survient après quatorze mois de voyage (soit un mois avant la date de retour), et face à la perte matérielle que cette agression aurait pu occasionner, tous deux réagissent avec prudence et pondération. En effet, évaluant le risque encouru versus la perte matérielle et sentimentale, ils décident de faire profil bas face à leurs assaillants et sollicitent l'aide de la police. Aussi, cette attitude face aux agresseurs résulte-elle peut-être d'un apprentissage dans la mesure où Val dira au cours d'une entrevue : « [au travers du voyage,] on a développé une capacité d'évaluation des autres : on en vient à cerner plus rapidement les gens, à ressentir le bien et le mal, à distinguer le bon du mauvais ».

Le ressenti universel

Apprenti universaliste, Val se sent citoyen du monde. Après avoir parcouru vingt pays, alors qu'il explore la Turquie, il a ce sentiment d'appartenance au monde et d'aisance dans le monde : « [à proximité de Dogusbelen, 19815 km,] je viens de trouver un petit coin pour la tente, j'y ai installé mes sacoches, je suis là chez moi » (*Carnet de voyage, 26 décembre 2003*).

4.3.2.4 LES APPRENTISSAGES ET LES RÉVÉLATIONS

L'éducation à l'altérité et l'apprentissage par le voyage

[Au Pakistan, à Muree, 17450 km]. Les élèves les plus méritants sont envoyés en échange dans d'autres villages à l'étranger. Ici, ils sont plusieurs à avoir voyagé, au Sri Lanka, au Japon, Tout le monde le sait, les voyages forment la jeunesse! (*Carnet de voyage, 25 octobre 2003*).

Val a amorcé son voyage avec cette envie de découvrir et de mieux connaître le monde. Au-delà de ses propres intentions et démarches de pérégrination, il remarque que l'éducation à l'altérité et plus précisément l'apprentissage expérientiel par le voyage, sont des visions et des conceptions répandues, en témoigne le fonctionnement de cette école pakistanaise. Aussi, il apparaît, encore une fois, que l'apprentissage et la récompense émanent de l'effort accompli. En ce sens, l'opportunité de voyager se présenterait aux « plus méritants », aux individus qui démontrent leur volonté d'apprendre des autres et du monde, autrement dit à ceux qui ont prouvé leur force et leur potentiel, qui ont affirmé et confirmé leur envie d'apprentissage et leur ouverture à l'altérité.

Le lendemain, quarante cinq kilomètres plus loin, Val poursuit son écriture portant sur l'apprentissage par le voyage. Pour lui, son exploration des diversités humaines et naturelles lui procure une reconnaissance, une acceptation et une affinité vis-à-vis de celles-ci :

[Au Pakistan, 17495 km]. "Qu'avez-vous appris en voyageant?", nous demande-t-on parfois. [...]. J'ai découvert l'homme et le monde. Deux composantes essentielles de notre vie, non! [...]. Les voisins m'ont ouvert leurs portes, invité à manger, fait visiter leurs jardins ; maintenant, je les salue en passant, avant je les ignorais. (*Carnet de voyage, 26 octobre 2003*).

Les prises de conscience en termes de différences et de ressemblances humaines

Avant ce voyage, je savais qu'il y avait environ sept milliards d'habitants sur Terre ; aujourd'hui, j'ai croisé la route de plusieurs centaines d'entre eux. Ces personnes font partie de moi, elles sont dans mes souvenirs, dans mon esprit. À un moment donné, je me suis senti faire partie d'une espèce de globalité. [...]. Par le fait de voyager, j'ai pris conscience de l'universalité, de l'unité entre les choses, entre les êtres humains. Une des choses qui rapprochait les gens à travers le monde, c'est l'accueil que l'on nous a réservé. Sans méfiance, sans nous connaître, les gens nous ouvraient leurs portes. Partout dans le monde, on a vécu cette hospitalité. Le seul bémol sur notre parcours, c'est finalement l'Europe mais peut-être que cette appréciation dépend de notre attitude changeante que l'on soit en Europe ou en dehors, peut-être que nous étions moins avenants envers les Européens. On a eu une très bonne surprise en Nouvelle-Zélande ; c'est un pays complètement occidental et pourtant les gens étaient très accueillants.

Val perçoit, à travers ses rencontres, l'idée d'un monde global reliant les êtres vivants à la Nature et plus spécifiquement l'unité de la condition humaine. Il jauge les ressemblances et les différences en termes d'accueil à travers le monde. Il constate que l'hospitalité se retrouve en chaque culture mais qu'elle varie et se nuance, d'une part, en fonction des individus rencontrés par le voyageur (par exemple, ses hôtes), et, d'autre part, possiblement, en fonction de la perception que ce dernier en a, autrement dit selon autrui et selon soi.

Aussi, à l'écoute des aventures de Val, nous comprenons que l'accueil, tel qu'il le perçoit, ne dépend pas tant des gens qui l'ont reçu mais bien plutôt de sa prédisposition à accepter cet accueil et à le vivre. En Nouvelle-Zélande, il dit avoir joui d'un bel accueil, mais cette appréciation ne dépend-t-elle pas du fait qu'à leur arrivée dans ce pays, ils aient subi un difficile passage aux douanes, un accueil « national » qui pouvait bien plus s'améliorer que se dégrader ? L'Europe, continent auquel il se sent appartenir, n'est-elle pas perçue comme moins hospitalière parce qu'il s'estime, *a priori* et culturellement parlant, proche des habitants des autres pays de l'union, parce qu'il s' imagine que la compréhension sera plus

facile entre semblables, que l'accueil va de soi entre européens ? N'est-ce pas après avoir dépassé la difficulté de compréhension, que l'on apprécie mieux l'accueil, que l'on se prédispose à mieux en jouir ? N'est-ce pas, lorsque l'on prend pour acquit que l'accueil doit aller de soi, que l'on se prédispose à une déception. Ces hypothèses, qui mettent en scène les perceptions de l'Autre – elles-mêmes conditionnées par des états intérieurs (par l'inquiétude, la confiance, etc.) qui semblent ne pas pouvoir être pleinement maîtrisables car en partie inconscients – sont autant d'autres logiques qui guident l'interprétation des différences en termes d'accueil, d'hospitalité et de générosité. En ce sens, Julia Kristeva prône « une humanité dont la solidarité est fondée sur la conscience de son inconscient – désirant, destructeur, peureux, vide, impossible » (Kristeva, 1988, p.284). Ainsi, cette voie périlleuse – ce chemin désamarrant de reconnaissance et d'acceptation des différences et de l'« inquiétante étrangeté » présente en nous-mêmes – est, pour cette psychanalyste humaniste, l'unique condition pour parvenir à vivre ensemble.

De plus, Val exprime dans quelle mesure l'accueil se différencie selon les individus :

Plus tu possèdes de richesses, plus tu es individualiste et plus tu ressens le besoin de protéger tes richesses... Et moins tu vas avoir confiance en quelqu'un d'autre parce que tu as peur qu'il vienne te voler. [...]. Quand tu n'as rien, tu n'as tout simplement rien à perdre ; [...] pour toi, ta richesse, c'est la relation que tu as avec les autres, [...] ta richesse, c'est la solidarité. C'est aussi une différence que l'on voit souvent entre la ville et la campagne ; il y a souvent plus de solidarité à la campagne qu'à la ville.

La propension à l'accueil et à la solidarité, présente en chaque être humain, peut soit y demeurer, contenue, portes closes, soit s'exprimer ouvertement à l'encontre d'autrui. À la lecture de cet extrait, nous comprenons que l'argent (la possession) a tendance à rendre méfiant et la ville (la concentration d'individus, la vie *démesurément* civilisée), à rendre ses habitants indifférents à autrui. Aussi, l'appréciation de l'accueil semble être conditionnée par la perception d'états mentaux, physiques et organisationnels qui caractérisent autrui : la confiance *versus* la méfiance, la pauvreté matérielle *versus* la richesse matérielle, la Nature *versus* la civilisation. En d'autres termes, le jugement d'un esprit accueillant se nuance en fonction de ressentis et d'états observés chez autrui : états psychiques (perçus et interprétés au travers d'une communication), matériels, culturels et fonctionnels.

La relation à autrui se gagne avec patience et persévérance

[En Iran, 18839 km]. Dire qu'on en a vu des blasés, des mécontents, ceux qui s'arrêtent à une mauvaise rencontre, ou peut-être même qui ne s'arrêtent pas. Ils ont tort bien sûr, l'Iran, ça se mérite, il faut aller la chercher, la tirer vers soi, au contact! Tant pis pour ceux qui passent devant la porte, pour eux elle sera toujours close. Il faut l'ouvrir pour savoir ce qu'il y a derrière. (*Carnet de voyage, 4 décembre 2003*).

Val valorise un mode de voyage à la rencontre de l'Autre, fait d'audace, de patience et de persévérance. Pour lui, rencontrer autrui, découvrir sa culture et son mode de vie demande une attitude entrepreneuriale, optimiste et donc méritante. En d'autres mots, il convient d'aller au contact de l'Autre, de provoquer les rencontres, investiguer l'altérité pour s'enrichir d'apprentissages ; il convient de dépasser ses angoisses et ses peurs face à l'Autre, d'endurer l'épreuve de rencontres difficiles ou *mauvaises* pour que la conscience évolue. En ce sens, il semble que même les *mauvaises* rencontres – si *mauvaises* il y a – peuvent apporter à celui qui les vit un apprentissage bénéfique, une ouverture et une tolérance envers l'Autre.

De la découverte du monde à la crise existentielle puis à la prise de conscience

En marge de la vie quotidienne et ordinaire, le voyageur se confronte à l'Autre et perd ses repères ; il est tourmenté et remet en question ses modes de perception et d'interprétation. Cette tourmente est nourrie par l'Autre rencontré et ses différences, par le mode de voyage sans attaches, itinérant et nomade. Au sein du prochain passage, Val exprime tout d'abord les différences observées entre lui et les locaux qu'il a rencontré.

Pour la plupart des gens que nous avons rencontré dans le désert du Sahara, dans la pampa argentine, dans les campagnes, leur ouverture au monde s'étend jusqu'au village voisin... leur vision du monde se restreint dans le but de satisfaire des besoins assez simples ; eux, ont souvent l'air bien comme ça. On vit à des échelles différentes, on a des visions du monde complètement différentes.

Puis, d'un retour sur lui-même, il s'interroge sur ce qui est essentiel dans la vie :

C'est quoi ce besoin insatiable que j'ai de toujours en vouloir plus? Pourquoi est-ce que je recherche toujours une plus grande satisfaction? [...]. Est-ce que je ne pourrais pas juste me contenter de ce que j'avais au départ et d'essayer de le vivre intensément? Ce sont des questions que l'on se pose pendant le voyage [...]. À quel moment est-on content de ce que l'on a et de qui l'on est? À quel moment est-on satisfait de sa vie?

Enfin, il tire ici une première conclusion de son expérience du voyage :

Dans ce voyage, je voulais aller jusqu'au bout de mes envies, je voulais mesurer mes limites. [...]. J'ai vécu des choses exceptionnelles mais, aujourd'hui, je pense que ce n'est pas forcément ça le plus important dans la vie. À un moment donné, cette aventure a un peu perdu son sens. J'avais besoin de construire quelque chose, de profiter plus simplement d'un quotidien. Finalement, même si le voyage m'a permis de découvrir et d'apprendre plein de choses, [...] de vivre plein d'expériences plaisantes, exaltantes et enrichissantes, je me rends compte que ce n'est pas tant le voyage qui apporte le bonheur... La vie s'accomplit dans d'autres sphères.

Val comprend que le voyage itinérant, tel qu'il l'a vécu, n'apporte pas que des bienfaits. Il prend conscience que le bonheur se trouve, aussi et surtout, en dehors du voyage, qu'il se déploie dans un quotidien, dans un univers de vie au sein duquel émergent et se construisent des relations plus profondes, au sein duquel est globalement partagé une même vision du monde. Néanmoins, aurait-il pris conscience de cela s'il n'avait pas voyagé ?

De l'usage du monde au retour à l'essentiel vital

Un changement s'est produit en Val. Au fil de son parcours, au contact de l'Autre et dans l'épreuve, il a appris à évaluer ses besoins et à mesurer l'utilité des choses, les choses qui lui sont nécessaires pour vivre. Sa conscience a évolué en un sens où la possession de biens matériels dépend fondamentalement de l'utilité qu'il en a et de ses intentions premières, c'est-à-dire celles qui visent à satisfaire ses besoins vitaux et ses projets existentiels.

[En voyage,] on confrontait notre morale et notre vérité, on s'interrogeait sur leur pertinence et leur validité. On confrontait nos idées à celles des autres. On a pris conscience de plein de choses. Quand je suis parti en voyage, je m'inscrivais dans la société de consommation, maintenant c'est sûr que j'ai radicalement changé. Ça s'est fait naturellement. [...]. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à rentrer dans ces immenses supermarchés, [...] je panique, je déteste ça. On se dit : "mais comment on a pu vivre en ayant besoin de tous ces trucs? Ça ne rime à rien". Tout au long de ce voyage, au contact de la nature, on a en quelque sorte fait un retour à l'essentiel pour vivre : respirer, boire, manger, s'abriter. Quand on n'était pas en ville, nos soucis quotidiens dépendaient de nos besoins les plus primitifs : [...] trouver de l'eau et remplir nos gourdes, [...] trouver un endroit où manger, un endroit où dormir. [...]. Plus on avançait et plus on se déchargeait de l'inutile ou du moins du non nécessaire, comme le casque, le trop de vêtements [...], les médicaments superflus [...], certains outils et pièces de rechange, etc. Par contre, on a commencé à accumuler d'autres objets, hétéroclites mais pas inutiles, comme des livres ou notre équipement de cirque.

L'apprentissage de la communication : vers la complexité et l'universalisme

[En Turquie, à Tatva, 19200 km]. Une fois la frontière passée, il faut tout réapprendre [...], mais c'est là une expérience des plus passionnantes. C'est une véritable magie de se retrouver avec des gens si différents, de communiquer simplement par des gestes, des mimes et de sentir le plaisir réciproque dans ces échanges. Pour demander à quelqu'un s'il est marié par exemple, il suffit de faire le geste d'enfiler un anneau au doigt, ça marche dans presque dans tous les pays. On peut continuer en désignant avec la main une petite hauteur par rapport au sol pour savoir s'il a des enfants et montrer les doigts pour savoir combien... . Regards, sourires, rires, gestes prennent toute leur importance au-delà des mots. C'est la nature humaine qui parle traversant la barrière de la culture et de la langue. (*Carnet de voyage, 10 décembre 2003*).

La remise en question des modes de perception, d'interprétation et de compréhension, de même que des modes d'expression et d'orientation, se réalise quotidiennement dans un voyage fait de multiples rencontres éphémères. Val met les siens à l'épreuve et ainsi les élargit et les affine ; il s'adapte, apprend et évolue – même minimalement – lors de chaque nouvelle interaction. Confronté aux différences, sa communication progresse peu à peu en un sens plus universel. Elle devient plus élaborée et plus subtile notamment en raison de l'assouplissement de ses attitudes et de ses comportements face à autrui. En effet, au-delà des mots, au-delà de la maîtrise technique de la langue locale, l'usage des gestes et la réceptivité active des postures et expressions de l'Autre conduisent à un langage qui aide à parvenir à

une compréhension mutuelle entre porteurs des cultures différentes. De la sorte, de la faculté de communiquer autrement que par la parole, émane un rapprochement entre le voyageur et les individus qu'il rencontre. Ce rapprochement humaine semble se renforcer par le biais d'une relation sensible (tactile, visuelle, émotionnelle) au sein de laquelle la raison et la technique n'interviennent que sur un second plan.

Dans le même sens, un autre extrait expose l'apprentissage relationnel que Val et Sébastien font des autres rencontrés, c'est-à-dire un apprentissage qui s'opère, par définition, à travers la communication compréhensive (et non instrumentale) avec autrui :

On a acquis une grande capacité d'adaptation en termes de prise de contact et de communication sur des choses basiques mais souvent vitales aussi comme manger, dormir, se présenter. [...]. On parvenait à communiquer dans n'importe quelle langue, dans n'importe quelle condition, avec n'importe quelle personne, quelque soit son origine ethnique, sa culture, son niveau d'éducation, etc. On a appris à s'adapter à des cultures et à des modes de vie différents des nôtres.

Pour Val, ce voyage les a enrichis à tous deux d'une aisance relationnelle avec autrui sur des sujets de discussion au demeurant simples, basiques, vitaux. Néanmoins, bien que Val éprouve une facilité à la création de contact avec un inconnu, sa communication n'en est pas pour autant aisée en toute circonstance. En effet, le passage ci-après dévoile une incommodité relationnelle qui peut-être puise ses origines dans le mode de voyage itinérant et fait de rencontre éphémères.

J'ai l'impression que ces années de voyage m'ont comme un peu coupé du monde. [...]. J'ai vécu et expérimenté tellement de choses – peut-être même trop – que je me suis complexifié. Finalement, j'ai plus de mal à interagir, à me faire comprendre des autres et même parfois à me comprendre moi-même. [...]. J'ai le sentiment parfois de rester bloqué à un stade de communication introductive, dans un schéma de rencontre éphémère, de création de contact sans véritable engagement relationnel. Et puis il m'arrive parfois de trouver ça juste tannant de discuter de choses qui pour moi sont devenues sans importance. Ce qu'il y a c'est que par le voyage, j'ai perdu mes repères [...], maintenant, il faut que je me construisse de nouveaux repères, il faut que je me réintègre à un groupe, à une société, que je me retrouve dans des valeurs communes pour ensuite pouvoir communiquer plus aisément avec d'autres.

Parallèlement aux apprentissages qui en découlent, ce voyage procure en Val un déséquilibre, une perte de repères, une complexification intérieure. Au cours de son périple, il a éprouvé la décentration (de ses repères culturels et sociaux, de son état d'avant) et, depuis son retour, il ressent en lui une confusion. Peut-être éprouve-t-il aujourd'hui de la difficulté à intégrer en un tout cohérent ses apprentissages, ses nouvelles connaissances et visions du monde ? Peut-être que ce nouvel effort de (re)centration sur soi-même nécessite une longue macération des nouveaux éléments qui composent son identité actuelle, autrement dit l'acceptation de cette nouvelle étrangeté contenue en lui (venant de l'Autre et du voyage) et le dépassement d'une crise existentielle, celle du retour ? De plus, comme le dit Val, c'est également par la construction de nouveaux repères et à travers son intégration dans un groupe social qu'il parviendra à un nouvel équilibre. Au-delà de ces hypothèses, en 2009, il estime que ses interactions avec autrui se limitent parfois en un échange superficiel, que celles-ci ne se déploient pas en de *véritables* relations. Cependant, puisque la relation *véritable*, au sens donné par Buber, ne relève pas de l'intentionnalité (elle la conditionne), elle ne peut donc être provoquée ou forcée (elle surgit). En ce sens, il semble seulement que ce soit par un travail d'actualisation en soi, d'acceptation de diverses composantes de sa conscience, d'intégration en un tout harmonieux, qu'un individu puisse se prédisposer à vivre la relation *véritable*.

La vision globale et l'optimisme de l'esthète philosophe

Pour Val, dans le monde, le bien l'emporte sur le mal. Aussi, dans le voyage, il s'efforce de voir le bon côté ou du moins le côté favorable des choses, il se contente et se satisfait de ses découvertes. En ses carnets de voyages, nous relevons deux courtes citations qui témoignent de son optimisme :

- « Il s'en passe des choses, des belles et des moins belles, mais même le moins bien ça reste tout de même du bien » (*Carnet de voyage, 16 octobre 2003*) ;
- « À chaque fin de la journée, je fais le point, pèse le pour et le contre ; à chaque fois c'est le même constat, le monde est beau, le monde est bon, il est incroyable » (*Carnet de voyage, 6 décembre 2003*).

L'état de conscience de Val après le voyage

Je me suis aussi rendu compte que je n'avais pas besoin de tant de choses que cela. J'aime la simplicité volontaire. Aujourd'hui, rien ne m'inquiète vraiment, [...] rien de grave ne m'arrive [...]. Le fait est que dans le voyage, au jour le jour, chaque matin, on se réveillait sans savoir où l'on allait manger et dormir, sans savoir qui l'on allait rencontrer, sans savoir quelles difficultés allaient se présenter sur notre parcours. Alors, [...] j'en viens à accorder beaucoup moins d'importance aux petits soucis de la vie quotidienne ; je relativise et j'apprends à ne pas se plaindre ; je me désintéresse de beaucoup de choses, je deviens même indifférent par rapport à beaucoup de choses.

Aujourd'hui et depuis ce voyage, bien qu'il estime s'être complexifié, Val dit aimer la simplicité volontaire. Ainsi, bien qu'il estime éprouver en lui un déséquilibre, une confusion, un tiraillement entre son Moi (dont il a conscience en grande partie) et son « inquiétante étrangeté » (sa part d'altérité, dont il n'a pas conscience mais qu'il peut parvenir à accepter), il ne s'inquiéter pas *vraiment* face à l'Autre. Dès lors, ici, nous ne cherchons pas tant à vouloir expliquer ces paradoxes, mais bien plutôt à comprendre comment ils opèrent. L'expérience du voyage a procuré à Val une perception plus globale de son environnement, une plus grande capacité de jugement, des outils notamment pratiques et communicationnels ; en cela, il se complexifie et se prémunit aujourd'hui du choc de la différence et de la peur de l'Autre. Néanmoins, cette complexité, parce qu'elle peut être désordonnée et donc déstabilisante, l'amène à rechercher un équilibre. Pour lui, cet équilibre se trouverait dans une existence simple, autrement dit dans un « mode de vie consistant à réduire sa consommation de biens en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs essentielles », telle est la définition de la *simplicité volontaire* selon l'Office de la langue française du Québec.

De l'apprentissage du voyage à la découverte et à la connaissance de soi

Aujourd'hui, je ne veux pas une vie plate, sans surprises, sans saveurs, je ne veux pas rentrer dans le moule [...], il y a des choses que j'ai vraiment envie de faire, qui me tiennent vraiment à cœur – comme par exemple faire du photojournalisme – et puis je sais que cela est possible. Alors je suis mes instincts et je fais tout pour y arriver. Aujourd'hui, je suis bien plus mes instincts qu'avant ce voyage, bien que notre société soit faite pour contrer cela.

Au fil de son périple, Val a gagné en confiance en lui et en la vie : il suit ses instincts. Aussi, depuis son voyage, s'ouvrent devant lui de multiples et de vastes possibilités vers lesquelles il peut s'orienter, dont celle de pénétrer un nouveau domaine d'activité, celui du photojournalisme.

Mon goût de la photo est apparu avec mon premier voyage quand j'avais dix huit ans. Les voyages suivants ont contribué au développement de cette activité. [...]. La photographie m'est apparue tout de suite comme une manière simple de communiquer. Quand je rentre de voyage, j'ouvre mes carnets de voyage et je montre les photos que j'ai pris. [...]. La photo est un support parlant, c'est un moyen de communication très expressif, [...] qui se suffit à lui-même.

De l'expérience du voyage à l'écoute de ses instincts, s'ouvre une nouvelle voie. En ce sens, le photojournalisme est une profession qui, pour Val, découle de son expérience du voyage. Alors que dans un premier temps, il l'utilisait pour illustrer ses aventures de voyageur, aujourd'hui, il en fait son activité, il en fait son mode d'expression. Dès lors, ce nouveau métier, lui permet d'une part, de découvrir et de connaître sa nouvelle terre d'accueil, le Québec (où il exerce en tant que résident permanent), et, d'autre part, de communiquer sur ses expériences avec autrui. En d'autres mots, cette activité lui permet d'apprendre de l'Autre, de la nation québécoise et de ses habitants, de s'intégrer dans un nouveau cadre culturel et social, mais aussi de partager ses apprentissages expérientiels et de dévoiler sa perception sensible du monde et des choses.

Apprentissage aux autres : un effort de décentration

Parvenir à savoir ce que l'on a apporté aux autres implique un effort de décentration. Val parvient à exprimer spontanément et aisément en quoi, au cours d'un voyage de quinze mois autour du monde, il a partagé une partie de lui :

Il y a des gens que l'on a marqués parce que nous étions exotiques, marrants, intéressants. Exotiques, parce qu'on apportait de la nouveauté, de l'originalité ; marrants, de par nos spectacles de clowns et nos tours de magie ; intéressants, en raison de la qualité – voire de la symbolique – de ce tour du monde en vélo que l'on était en train de réaliser. Aussi, les gens étaient fiers de nous accueillir [...] ; on sentait que l'on était pour eux des invités de marque, même si au final on n'avait rien de bien plus exceptionnel qu'eux. Quand on était dans le besoin, ils étaient contents de nous aider, de nous rendre service. Une fois, en Nouvelle-Zélande, on a rencontré une dame [...] qui menait une petite vie bien tranquille. Très sympathique et accueillante, elle nous a hébergé chez elle le temps d'une nuit. Le lendemain matin, en repartant, elle nous a dit : "Allez-y continuez votre route et changez encore la vie des autres gens". [...]. Et puis nous avons aussi, en quelque sorte, un rôle de messager. Nous, nous étions pour eux un lien avec le monde extérieur ; nous étions de ceux qui apportent la nouvelle, comme les commerçants ou les postiers. Ils comprenaient que l'on faisait un grand voyage, un voyage représentatif d'une union fraternelle. [...]. On leur présentait notre voyage et qui nous étions, on leur montrait nos photos, nos films sur la caméra, nos carnets de route, etc. On se donnait un rôle intense en remerciement de leur accueil ; on partageait notre expérience. Nos spectacles de clowns [...] ont bien influencé notre mode de voyage. [...]. On allait dans les écoles, les orphelinats pour donner du rire, pour faire rire les gens [...]. En Asie, au Cambodge par exemple, on était de véritables attractions, on faisait les clowns devant des dizaines d'écoliers très curieux. [...]. Et puis l'humour rapproche les gens ; les spectacles de clowns nous ont permis de briser la glace de la première rencontre, de résorber la méfiance des gens à notre rencontre.

Tout au long du voyage, Val a éprouvé de multiples rencontres. Toutes les rencontres cumulées les unes aux autres projettent, d'un effet de miroir, un *reflet* de la conscience du voyageur sur celles des autres rencontrés (ce que le voyageur a apporté/donné aux autres, ce que les autres ont acquis/reçu du voyageur) et, dans un sens réciproque, un *reflet* des consciences des autres rencontrés sur celle du voyageur (ce que les autres ont apporté/donné au voyageur, ce que le voyageur a acquis/reçu des autres).

Certaines rencontres, en particulier, ont été propices à l'échange et au don de soi, au don de ses idées, au partage de sa vision du monde et de ses connaissances, que ce soit pour le voyageur ou l'Autre rencontré. Dans ces rencontres, il en a de plus spécifiques, il y en a de *véritables* au sens bubérien. En effet, de l'intensité de la relation *véritable* entre deux êtres, se dégagerait une *essence*, clairement perceptible par l'être sensible et entier (tant par le *Je* que par le *Tu*). De ce croisement des consciences émergerait, non un apprentissage à sens unique (d'une conscience vers une autre), mais un contenu essentiel de l'existence en cette relation, c'est-à-dire un fond commun, pleinement et mutuellement partagé par deux consciences,

porteur de sens, d'une énergie vibrante et vivifiante ; en bref, une *essence* fruit de la fusion de consciences en action dans l'intensité de l'instant présent. En d'autres termes, cette *essence*, stagnante au sein de l'inconscient collectif du voyageur et de l'autrui rencontré, émergerait dans la relation *véritable* ; elle y serait consciemment ressentie, perçue et partagée par le voyageur et par autrui. Dès lors, en cette relation, ce que le voyageur aurait donné à l'Autre serait identique à ce que l'Autre aurait donné au voyageur. En somme, ce fond commun révélé serait l'*essence* de la relation. Cette *essence* pourrait être l'amour, la liberté, la confiance, la beauté, la bonté, la plénitude et l'harmonie, etc.

Suite à cette courte parenthèse au contenu théorique et hypothétique, revenons-en à l'extrait présenté ci-dessus. Nous observons que Val, chemin faisant, d'une part, a apporté divertissement, rire, nouveauté, originalité, fierté (d'accueillir) et, d'autre part, comme nous l'avons précédemment vu, il s'est parallèlement enrichi d'une confiance, d'un dépassement de soi, d'une plus grande sensibilité (aux humains, à la Nature et aux idées) et de plus vastes vision et connaissance du monde.

Intuitivement, à la lecture de ce témoignage, nous percevons les liens entre ce que Val a appris à l'Autre et ce que l'Autre lui a appris (ou révélé) : entre *rire/humour* (par lequel s'évapore la méfiance) et *confiance* ; entre *fierté* et *dépassement de soi* ; entre *originalité/nouveauté* et *ouverture sensible/nouvelles perspectives de vie*. Ainsi, au travers de son voyage et notamment au travers de relations *véritables*, ce que Val a apporté aux autres et ce que les autres lui ont apporté se rejoignent en un partage existentiel harmonieux, psychique et spirituel (dans le sens d'une évolution – voire d'un éveil – des consciences) ; quant à Val, il en retire un apprentissage universel.

4.3.2.5 LE DÉNOUEMENT DU VOYAGE

Le retour préparé et progressif, puis l'arrivée chez soi

Le retour se pense et se prépare. Sur la fin du voyage, l'esprit est toujours porté par la découverte, mais, à ce stade, le voyageur médite et éprouve l'idée du retour. Quelque peu détaché du présent, Val porte son regard autant sur le voyage qu'il vient d'accomplir que sur

le retour que s'annonce. Les deux prochaines citations évoquent la préparation et l'approche progressive du retour au pays natal ainsi que l'état émotionnel de Val en ce dénouement. Appréhension, crainte, apaisement, fierté, joie, etc. sont autant d'émotions qui, en ces derniers jours de voyage, gagnent Val.

[En Croatie, 20785 km]. Nous avançons maintenant avec la tranquille satisfaction de celui qui revient au bercail après un long voyage, fier de son périple et heureux de se reposer un peu. Notre vision du quotidien s'en ressent, la date du retour approche [...]. Nous en parlons de plus en plus souvent. (*Carnet de voyage, 25 janvier 2004*).

[En Italie, 21110 km]. Nous voilà maintenant à 200 kilomètres de Nice ; étrange sensation de retour au pays que je commence à envisager pour de bon. Mélange de crainte et de soulagement, de joie et de peine, d'impatience et d'indifférence. Quoique l'on en dise, tout citoyen du monde que l'on soit devenu, la France, c'est chez nous. (*Carnet de voyage, 25 janvier 2004*).

Enfin, trois derniers extraits viennent clore la présentation et l'analyse de son récit. Le premier décrit l'arrivée en France, le contentement et l'émerveillement du (re)connu, le second, l'arrivée dans la ville natale de Val et l'accueil qui sera réservé à ces deux voyageurs et enfin, le troisième, le partage de l'expérience du voyage.

[En France, à Chaumont, 21208 km]. La France, incroyable! [...]. Je reconnais l'odeur et la langue [...] les conversations ne sont plus de douces musiques ou d'incompréhensibles borborygmes mais de vraies paroles que l'on peut comprendre. [...]. La communication est limpide, sans hésitation, tout est tellement plus facile. [...]. Est-ce parce que nous sommes tellement heureux de retrouver notre patrie que tout le monde nous paraît tellement gentil, attentionné, curieux?! [...]. Je me saoule de cette France oubliée, langue, odeurs de savons et de lavande, couleurs sorties d'une peinture à l'huile. [...]. Chaque jour, je prends un peu plus conscience de ce retour, [...] je me sens un peu gagné par l'anxiété. (*Carnet de voyage, 25 janvier 2004*).

Au fil des dernières centaines de kilomètres qu'il reste à parcourir, Val prend du plaisir à retrouver son pays, ses points de repère, sa culture, les odeurs et couleurs de la France, ses compatriotes, etc. Le retour à la langue française rime avec un retour à la simplicité et au

confort de compréhension. Pour ce qui est de l'arrivée chez soi, dans sa ville natale, elle s'amorce avec certaine anxiété ; pour autant, cette anxiété ne tardera pas à se dissiper.

[En France, à Frignicourt, 21320 km]. À l'arrivée, au milieu de tout le monde, j'étais comme pétrifié sur son vélo sans oser en descendre. [...]. Une mixture d'émotions comme on en éprouve rarement. Tout le monde nous applaudit, nous félicite, crie, hurle. Tous ces visages que l'on n'oublie pas, ce monde, cette joie, quelle émotion! Tous réunis autour de deux vélos. [...]. On nous offre cadeaux, coupes, dessins, fleurs. Les mots viennent tous seuls, tout s'enchaîne si vite. [...]. Commencent des festivités incroyables organisées en notre honneur. Il y a la foule, les journalistes, les enfants, les amis, la famille, les musiciens. Nous ne ressentons plus aucune angoisse, nous flottons au dessus des pavés, tiraillés d'une personne à l'autre, tant on voudrait exprimer notre reconnaissance à chacun. Nous nageons dans le bonheur. Pot, diaporama et spectacle s'en suivent. Chacun semble émerveillé et du coup nous aussi le devenons. [...]. Le rêve se dissipe peu à peu, il faut maintenant affronter la maison, ce vieux symbole de la sédentarité. Je retrouve les pièces familières et m'y promène comme un fantôme, regardant autour de moi les objets d'un air hébété, jouant un CD que je n'écoute pas, saisissant un livre pour ne pas le lire. J'ai l'impression de changer de vêtements pour la première fois depuis des mois. J'erre sans savoir que faire, où aller. Je viens de passer une vie d'ascète contemplatif à celle d'un homme ordinaire devant lequel s'étale une infinité de choix de loisirs, d'occupations, ... c'est un peu le grand marché de la vie. [...]. Le soleil est revenu, quelques fleurs ont émergé du vieux gazon cramoisi, les oiseaux s'empiffrent de brioche dans leur petite cabane. Je ne suis plus seul, autour de moi, je sens battre à l'unisson les milliers de cœurs du monde entier, je vis ici, ils vivent là-bas, c'est chez moi aussi. (*Carnet de voyage, 9 février 2004*).

Ce jour d'arrivée est un événement festif, chargé d'émotions pour Val et Sébastien comme pour les gens qui les accueillent et le retrouve après quinze mois d'absence. De retour dans la maison familiale, il erre sans but, il se cherche sans se trouver, agit sans se penser, commence sans poursuivre. La réadaptation à la vie d'avant, à la vie quotidienne et ordinaire, n'est semble-t-il pas si aisée et peut-être n'est-elle pas envisageable... .

Au cours des deux années suivantes, [...] on avait toujours un pied dans le monde du voyage ; même si on était rentré dans notre pays, on avait la tête ailleurs. On a partagé notre voyage [...] sans trop savoir par où commencer. C'était difficile. [...]. On avait quand même des outils pour en parler concrètement : des photos, une conférence, un film, un livre... tout cela nous a aidés pour montrer et faire comprendre aux gens ce que l'on avait vécu. Mais, en fin de compte, c'est rare de pouvoir parler en profondeur avec quelqu'un de ce genre de vécu ; il y a quasiment personne qui peut le comprendre, [...] sauf des personnes qui ont vécu des expériences similaires, celles qui ont exploré et compris la diversité du monde, celles qui ont vagué vers des horizons larges et infinis. Le partage reste très superficiel avec la plupart des gens. Leur compréhension du voyage reste de surface, ils vont voir ça à un niveau très documentaire.

Le détachement du voyage et la réintégration sociale se fait progressivement. Le partage de l'expérience du voyage peut être interprété comme un passage, une transition entre ce premier et cette seconde. De retour en France, Val et Sébastien se confrontent à une nouvelle épreuve : celle de parvenir à exprimer leur vécu de voyage de manière à le faire comprendre à leurs familles, à leurs amis, à leur groupe d'appartenance sociale et culturelle. Paradoxalement, alors qu'ils ont appris, au cours de leur voyage, à communiquer en toute langue et en toute condition, avec des porteurs de cultures différentes, au retour, ils se retrouvent pris à contre-pied au sein même de leur société. Le sujet de discussion étant leur voyage, le partage devrait aller de soi ! Et pourtant, il n'en est rien. Parler d'un long périple comme celui qu'ils ont réalisé, duquel ils retirent des apprentissages personnels voire des transformations intérieures, apparaît bien plus ardu que de relater de simples impressions de surface procurées par un voyage touristique. En d'autres termes, cette expérience semble être *trop* intime pour être aisément exprimable et pour être comprise par le plus grand nombre. Dès lors, nous pensons, qu'au-delà des supports et outils techniques, le dévoilement de d'un vécu intime requiert, pour être compris et accepté par un auditeur, une prédisposition d'esprit du communicateur, réunissant (re)centration (car le voyage est décentration), assurance, confiance en soi et intention (de partager), mais aussi prudence et mesure puisque la compréhension d'un auditeur demeure soumise à sa propre vision du monde, à ses modes de perception et d'interprétation.

Aujourd'hui, en 2009, Val a immigré au Canada et vit à Montréal.

4.3.3 *Le voyage de Bruno*

4.3.3.1 RÉSUMÉ DE LONGS SÉJOURS EN AMÉRIQUE DU SUD

Bruno a voyagé en plusieurs périodes (quatre séjours pour être précis) durant vingt et un mois en Amérique du Sud. Ces voyages s'étendent de février 2006 à mai 2009 et furent entrecoupés de retours en France. Bien qu'il ait voyagé durant cinq mois à travers le Pérou, la Bolivie et le Brésil, il demeura majoritairement dans la jungle amazonienne et péruvienne (dans la région d'Iquitos), c'est-à-dire durant seize mois. Dès lors, ce voyage se présente d'une part sous la forme d'un périple composé de moments éphémères et, d'autre part, d'un séjour prolongé, d'une immersion dans une culture radicalement différente de celle de ses origines. À la différence des deux précédents voyageurs interviewés, Bruno est porté par une quête spirituelle. Il recherche dans ses voyages et principalement dans la Nature – une Nature qui l'attire et le fascine de par ses ressources et ses mystères – une compréhension plus large de l'univers, de l'humanité et de la spiritualité. Au fil de son long séjour au Pérou, se dévoilera en lui l'âme d'un alchimiste, un alchimiste à la recherche d'une médecine naturelle et universelle. Apprenti philosophe et alchimiste, il s'intéressera alors aux vertus primitives des choses et aux connaissances locales (péruviennes et amazoniennes) portant sur la guérison des maladies par les plantes (autrement dit sur la *Panacée*¹⁴). Dans le cadre d'expériences spirituelles et chamaniques, il cherchera à comprendre les liens fondamentaux entre la matière et l'esprit, entre les lois de la Nature et de la transformation. En ce sens, il est de ces voyageurs qui entrent en relation non seulement avec les individus, mais également et tout particulièrement avec la Nature et avec les essences spirituelles.

¹⁴ Du grec ancien *Panákeia* signifiant « qui guérit tout », composé de *pan-* (tout) et de *-akos* (remède). Dans la mythologie grecque, *Panacée* est une déesse qui prodigue des remèdes par les plantes. La panacée est un remède à caractère universel, censé posséder la propriété de guérir à lui seul tous les maux, aussi bien corporels que mentaux, et représentant l'un des buts des recherches alchimiques.

En préambule au dévoilement du récit, précisons que le voyage de Bruno se distingue de ceux de Jean-Séb et de Val en deux principaux points. D'une part, Bruno a majoritairement séjourné – pendant seize mois – au sein d'un même pays, le Pérou, et, plus précisément, dans une même région, celle d'Iquitos, dans la forêt amazonienne. En immersion dans un cadre culturel et social spécifique, il a ainsi éprouvé plus en profondeur des relations avec des locaux. D'autre part, son voyage, esthétique et philosophique, s'inscrit également dans une perspective (ou quête) initiatique et spirituelle. En effet, son expérience spirituelle – c'est-à-dire la rencontre intime de Bruno avec son intérieur secret et sacré, une rencontre qui se mesure concrètement à travers sa participation à une centaine de cérémonies chamaniques – cadre et oriente ses découvertes, ses rencontres et ses épreuves avec la *Nature* ainsi qu'avec les individus. Aussi, devant la difficulté d'appréhender et de comprendre son expérience spirituelle, de même que les effets de celle-ci sur le vécu de son voyage, les extraits cités seront parfois interprétés et commentés de manière plus intuitive et plus sensible que raisonnée, la raison étant du domaine de la pensée et la spiritualité, de celui de l'esprit. Aussi, remaniant la formule du philosophe et mathématicien Blaise Pascal, nous soutenons l'idée selon laquelle l'esprit, comme le cœur, a ses raisons que la raison ne connaît point¹⁵.

4.3.3.2 LA RENCONTRE AVEC L'AUTRE ET L'ÉPREUVE DE L'ALTÉRITÉ

Dans un souci de préhension et de compréhension des contenus du récit, nous exposerons et analyserons tout d'abord une épreuve marquant le début du voyage, ensuite les rencontres (découvertes et épreuves) avec les *êtres humains*, puis avec la *Nature* et avec les *idées* ou *essences spirituelles*. Ce dernier type de rencontres, qui nourrit l'expérience spirituelle de Bruno, est celui que nous investiguerons tout particulièrement.

¹⁵ La citation originale de Blaise Pascal est la suivante : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ; on le sent en mille choses. C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison » (Pascal, cité dans : Frantin, 1870, p.26).

De l'inconfort matériel latent au confort psychique de l'être voyageur

Ce premier voyage a tout d'abord été marqué par la perte de mon bagage à Madrid. À l'arrivée à Lima, je me suis donc retrouvé sans bagage ; j'ai récupéré mon bagage trois jours avant de repartir du Pérou. Je n'étais pas encore parti que déjà l'initiation du voyage commençait. [...] J'ai compris que l'on n'a pas besoin de bagages pour voyager ; il y a tout un peu partout, il faut avoir confiance, prendre confiance en les choses. J'allais à aéroport pour voir si mon bagage était arrivé, on me disait "non, on ne sait pas, on vous l'amènera là où vous serez" [...]. Je me suis dit qu'il fallait bien que je parte un jour ; j'ai visité un ou deux musées à Lima, puis je suis parti vers le nord. [...] Je me retrouvais avec mon chapeau, le guide *Lonely Planet*, un lexique, ma carte bleue, mon carnet de voyage et mon passeport, donc j'avais l'essentiel ; puis j'ai acheté un sac péruvien et deux-trois fringues, un déodorant, une brosse à dent, et hop ! C'était bien, ça m'a libéré de l'angoisse d'avoir à faire attention à mes bagages.

Suite à l'égarement de ses bagages, Bruno commence son voyage avec l'essentiel. En lui, il a surmonté l'épreuve de cet inconfort matériel ; il s'est interrogé sur ses besoins en voyage puis a pris conscience de l'utile et du nécessaire pour voyager. Dès lors, démuné d'un confort matériel, parvenant à accepter ce manque (qui n'en devient plus un), il se sent confiant et libéré. C'est dans cet état d'esprit désinvolte, c'est-à-dire dégagé d'une surcharge de préoccupations matérielles, qu'il amorce sa découverte du Pérou.

L'observation et la découverte des différences culturelles

Un premier défi s'est présenté : celui d'essayer de comprendre l'imprégnation de la colonisation espagnole sur une culture autochtone. À Lima, dans le centre, il ne reste que des vestiges du colonialisme infernal ; la culture pré-inca se retrouve seulement dans quelques musées. Le catholicisme profond m'a interpellé : le Christ est souvent représenté sanguinolent, souffrant, pleurant des larmes de sang. [...]. Aussi, le caractère particulier des gens qui viennent de la montagne m'a marqué, plus petits, plus trapus, plus tranquilles. [...] Puis, de nouveaux désirs sont apparus en voyant les péruviennes, je les trouvais très jolies ; les femmes de la jungle, même âgées, ont une très belle peau. Et en même temps, dans les villes, à Lima, à Iquitos, c'est le bordel ; les gens klaxonnent sans arrêt, la musique braille un peu partout... c'est impossible de dormir ; mais j'aime ce bordel, ce manque de discipline me correspond bien.

Face aux différences culturelles, sensibilité et raison sont mises à l'épreuve. D'une part, Bruno est sensible au caractère exotique des gens et des choses, à l'ambiance animée de la capitale péruvienne ; d'autre part, il engage en lui-même une réflexion sur ses observations et découvertes, notamment sur les manifestations de la spiritualité locale, sur la culture autochtone, sur le colonialisme espagnol et sur les modes de vie péruviens.

Les premières confrontations avec les locaux

Dans les campagnes péruviennes plus qu'à la ville, Bruno éprouve les différences physiques des locaux et le regard que ceux-ci portent sur lui, l'étranger.

La taille des péruviens m'a marqué, moi qui suis de taille moyenne, ici, j'avais une tête de plus que les autres ; j'ai vécu un autre point de vue. J'ai aussi été confronté au regard des autres sur moi, il était différent... distant ; à Lima on ne le sent pas trop parce que c'est une grande ville, il y a beaucoup d'étrangers qui passent, [...] il y a déjà beaucoup de mélange ; mais quand on rentre un peu plus dans les terres là oui... on est le *gringo* [l'étranger, le touriste américain].

À la découverte d'un mode de vie différent

[En partance de Lima.] Je voulais aller à Iquitos [en Amazonie] mais [...] par la voie de la terre. J'aurais aimé aller à Kuelap. Mais je me suis rendu compte qu'ici les bus mettaient beaucoup plus de temps qu'en France, qu'ils ne partaient pas à l'heure, pas forcément le bon jour, qu'il n'y en avait pas tous les jours. Ça a été un premier voyage en bus sur la Panamerica, donc sur une bonne route, dans un bus à peu près correct. Arrivé à Chiclayo, [...] un peu dans mes premières impressions de voyage, je me suis retrouvé dans la situation d'être tout seul, de ne pas pouvoir communiquer.

Bruno découvre à une autre conception du temps et de l'espace, un nouveau mode de fonctionnement, des règles différentes, une langue qu'il ne maîtrise pas. Seul, il éprouve ces différences sociales, culturelles, relationnelles ; il rencontre des difficultés de compréhension. C'est ainsi qu'il se confronte à l'Autre et chemine durant les premières semaines de voyage.

Des rencontres interpersonnelles, marquantes et signifiantes

À Chiclayo, j'ai fait une belle rencontre. Dans un restaurant, je mangeais seul à ma table et mon regard a croisé celui d'une femme d'une quarantaine d'années. Elle m'a écrit un petit mot sur une serviette de papier qui disait : "Chiclayo est la ville de l'amitié, je te souhaite la bienvenue dans ce pays et que sur ta route Dieu te bénisse". C'était chouette. J'ai gardé ce bout de papier tout au long de mon voyage [...]. Puis, lorsque je suis allé de Chiclayo vers Tarapoto, j'ai pris un bus local un peu pourri et je me suis retrouvé assis à côté d'une femme qui avait son enfant sur les genoux, puis son enfant a dormi sur mes genoux, c'était un moment fort!

Les deux rencontres décrites dans ce passage témoignent d'un accueil, d'une solidarité, d'affections entre porteurs de cultures différentes ou, mieux encore, d'une bienveillance c'est-à-dire, telle que définie selon le philosophe Francis Hutcheson, d'un « désir du bonheur d'autrui » (Hutcheson, 1991, p.144). La première rencontre évoque une bienveillance dirigée vers Bruno, la seconde provenant de lui. Aussi, à travers ces deux rencontres, se dégagent une bonté humaine et un partage sensible au delà des différences culturelles.

Périple à travers le Pérou et la Bolivie : un voyage de rencontres et de découvertes

[Avec une amie,] on a voyagé ensemble pendant deux mois au Pérou et en Bolivie. On a visité les grands sites péruviens : Cuzco, le Macchu Picchu, le lac Titicaca... . On est descendu jusqu'à la Paz en Bolivie. Ce fut un super voyage. J'ai ressenti tous les bénéfices énergétiques de la diète [une diète pratiquée dans le cadre de l'expérience chamanique]. J'étais ouvert, physiquement et moralement en pleine forme, j'étais calme et tranquille. Il y avait un bon équilibre entre nous, mais, à la Paz, on a décidé de se séparer. Elle voulait continuer à visiter le Pérou et moi je voulais rester un peu à La Paz avec d'autres voyageurs auxquels il était arrivé des choses extraordinaires. J'avais le sentiment de vivre mon voyage plus simplement qu'eux, puis j'ai réalisé que je ne me rendais pas vraiment compte de ce que je vivais. [Plus tard, Bruno ajoutera : "Ce voyage était en train de me transformer"]. J'y suis resté une dizaine de jours, on a discuté, on a fait la fête. Ensuite, j'ai longuement marché dans la Nature : je m'attache facilement aux signes, aux indices qui me montrent mon chemin, je ne m'inquiète pas, je me donne confiance. [...]. Puis c'était le carnaval de Puno : tout le village était saoul, les gens habillés en costumes traditionnels, c'était formidable... des rencontres à la fois historiques [la découverte des traditions], pittoresques, humaines. Ensuite, je suis allé à Arequipa, une ville que j'ai beaucoup aimé, plus sereine que Lima, avec la montagne tout autour, les quartiers andalous, les musées, le travail du cuir, etc.

Bruno part à la rencontre du Pérou et de la Bolivie, de la Nature, des gens, de leurs cultures, autrement dit de la diversité qui compose ces contrées et populations. Il jouit de moments festifs, tant avec les locaux qu'avec d'autres voyageurs, ainsi que d'une évasion dans la Nature. D'une part, il est captivé par les aventures d'autres voyageurs, au point que cette admiration vienne voiler, du moins provisoirement, ses perceptions quant à la valeur de son propre voyage, quand à son apprentissage expérientiel et émancipateur. D'autre part, porté par le hasard, il s'attache aux signes qui se présentent à lui, il se laisse guider par eux. De la sorte, il découvre la Nature et prend confiance en lui. Ainsi, l'exploration au gré du hasard et la perception sensible de l'environnement semblent apporter la confiance en soi.

La rencontre avec le chamane et la découverte de l'univers chamanique

Arrivé en Amazonie, j'ai rencontré Luis, un *curandero* [guérisseur] bien intégré dans la société péruvienne d'aujourd'hui, ou plus vulgairement parlant un chamane. [...]. Le chamane d'un point de vue occidental à une relation particulière avec le monde de la Nature et le monde des esprits. Ici, en Amazonie les chamanes sont plus souvent des *curanderos*, des gens qui soignent [...]; un chamane est aussi un gardien des forces de la Nature, un intermédiaire ; il manie les énergies, il peut être devin. [...]. J'ai découvert la jungle, l'*Ayahuasca*¹⁶ [breuvage psychotrope], une autre culture et aussi une autre façon de voir la médecine. [...]. J'ai commencé à prendre de l'*Ayahuasca* avec un *a priori* plutôt négatif, je pensais que c'était une drogue [...]. Je venais pour connaître les plantes médicinales et donc je me suis intéressé à l'*Ayahuasca* [...]. Luis m'a invité et rassuré. [...]. Tout était super, j'ai rencontré des gens sympa, une sorte d'osmose s'est faite avec les gens qui étaient là, j'ai été éclairé par l'*Ayahuasca*.

Dans la jungle amazonienne, Bruno découvre la médecine locale, les remèdes par les plantes, la panacée. Il expérimente l'*Ayahuasca* et se familiarise avec ce breuvage

¹⁶ Dans les communautés amérindiennes, l'*Ayahuasca* est traditionnellement utilisée pour entrer en transe dans un but divinatoire, comme outil thérapeutique et comme puissant outil de purification lors de rituels de guérison sacrés.

psychotrope à base de lianes qui, traditionnellement, est consommé par les chamans des tribus indiennes d'Amazonie. D'un premier abord prudent voire réticent, ces premières découvertes lui procurent bien-être, enthousiasme et inspiration ; elles l'incitent à approfondir ce domaine de connaissances médicales qui se fonde et se déploie en des dimensions tant naturelles que spirituelles.

Suite à ce premier voyage et à ce début d'initiation spirituelle, Bruno retourne quelques mois en France, puis décide de repartir au Pérou pour se soigner avec l'*Ayahuasca* : « Je sentais que j'avais des choses à faire sortir de moi, des choses à soigner, comme ma tendance à l'alcoolisme ».

Il revient au Pérou et, plus précisément, dans la jungle amazonienne en traversant le Brésil sur une *lancha*, un grand bateau navigant lentement sur les fleuves d'Amazonie. Au fil de cette traversée, il découvre la vie des amazones, du fleuve, de la jungle et plus spécifiquement la vie sur la *lancha*. En ses mots, il décrit comment il vit ce long trajet, ces moments de contemplation et de repos :

Je flânais dans mon hamac, écoutant le bruit du moteur diesel, regardant sous le soleil les berges rouges du fleuve, les argiles très colorées, les cultures de bananiers, de canne à sucre, de temps en temps des villages et des maisons sur pilotis avec leurs toits de palmes... une douceur, une lenteur, une tranquillité.

L'épreuve de la Nature et l'immersion dans l'univers chamanique

Dans la jungle, j'ai connu des agressions fortes des moustiques, des démangeaisons et des infections avec peur de septicémie. J'étais nerveux, fébrile, sans force, d'où une sorte de marasme sur moi-même [...]. À ce moment là, les mots d'ordre de Luis furent "confiance, patience, persévérance". Et puis, pendant ce temps là, l'*Ayahuasca* a fait un travail de fond mais je n'en avais pas vraiment conscience.

Bruno découvre la forêt amazonienne, dense et oppressante, et l'éprouve difficilement. Luis l'accompagne dans son exploration de l'univers chamanique et dans son initiation spirituelle. Durant les deux premiers mois de ce second voyage, Bruno pratique une diète et

participe à des cérémonies rituelles. Ce temps est celui d'une épreuve qu'il apprend à surmonter en lui-même :

J'étais fermé [...], j'étais dans la culpabilité de ne pas faire les choses comme on me les avait bien apprises, je m'épuisais moi-même. Cette fermeture et ce rejet d'une Nature différente et agressive comme des effets procurés par l'*Ayahuasca*, s'exprimaient par des moments de pleurs, par des infections. L'*Ayahuasca* ne me donnait pas beaucoup de visions, je ne me sentais pas beaucoup avancer. Des sessions parfois fatigantes, en ressortaient des sentiments de colère, d'obscurité ; je ressentais la jungle agressive, les moustiques.... Aussi, en fin de semaine, le retour à la ville était un soulagement. Il y avait beaucoup de moments de solitude profonde dans mon *tambo* [case individuelle sur pilotis, faite de bois, de feuilles de palmes et de moustiquaires], j'étais face à moi-même et je devais me regarder en face... c'était dur... mais il en ressort toujours du bon, surtout avec la diète. Que ça me mette en colère, que ça me fasse pleurer ou rire, à un moment donné, j'étais bien obligé de l'accepter... . Et puis ces deux mois m'ont permis de faire un travail sur ma tendance à l'alcoolisme et sur les raisons pour lesquelles je me suis réfugié dans l'alcool.

Bruno confronte ses connaissances, ses modes de perception et d'interprétation à un nouvel univers de vie, naturel, culturel et spirituel, à un univers radicalement différent de celui au sein duquel il a grandi et quotidiennement vécu jusqu'à ce voyage. Dans la difficulté d'appréhender le monde de la jungle et celui de la spiritualité, il éprouve tout d'abord un sentiment de culpabilité ; cette culpabilité semble provenir d'un pénible ajustement à la différence, qui s'opère dans la douleur, dans le tiraillement entre ce qu'il connaît et ce qu'il découvre. En effet, au cours de ces premiers temps, il demeure désorienté, fermé, il n'accepte pas ou peu le nouvel univers dans lequel il baigne. Face à lui-même, cette immersion (naturelle, culturelle, spirituelle) et cette épreuve initiatique lui procurent pleurs, infections, colère, obscurité. De ces états sensibles et physiques, d'une lutte intérieure, il passe progressivement du refus à l'acceptation et, ici, cette acceptation croît sous l'effet de la solitude, de la contrainte et de l'épuisement.

4.3.3.3 LES SENSATIONS, ÉMOIS ET ÉMOTIONS DANS LA RENCONTRE

De la confrontation à l'apprentissage

J'avais quelques notions d'espagnol, j'ai appris l'espagnol à l'école mais je n'ai jamais été un très bon élève. [...]. Globalement, les péruviens ne font pas beaucoup d'efforts avec ceux qui ne maîtrisent pas bien la langue : ils ne font pas l'effort de parler plus lentement ni d'employer du vocabulaire plus simple... ils parlent normalement. Ils te disent souvent "oui oui" même s'ils ne comprennent pas... comme pour commander à manger dans un restaurant. Alors, je commandais souvent une chose sans savoir ce que c'était, pour goûter, pour connaître [...]. Le voyage m'a apporté cette faculté d'adaptation, pour manger pour dormir, ... mais aussi l'humilité et l'acceptation. J'accepte et m'adapte plus facilement en voyant les gens qui vivent dans la pauvreté [...]. Dormir par terre, sur des bois, ne pas manger de viande tous les jours, ça ne me pose pas trop de problème, au contraire c'était un bon apprentissage. Maintenant, je me sens bien aller partout, assez facilement et sans trop de problème, je n'ai plus peur.

Les difficultés de communication et les incompréhensions avec les locaux, particulièrement celles liées à la barrière de la langue, l'amènent à découvrir la culture péruvienne et notamment, au gré du hasard, la gastronomie locale. Aussi, de l'observation de la pauvreté, il relativise ses besoins, sa propre condition et apprend à se contenter de peu de confort. Dès lors, de rencontres en découvertes, d'épreuves en adaptations, Bruno prend confiance en lui et surmonte sa peur de l'Autre, de l'étrange(r), de l'inconnu.

Le choc culturel : la confrontation des modes de vie et l'usage d'argent

Les gens de la jungle n'ont jamais d'argent ou plutôt, l'argent qu'ils ont, ils le dépensent dans la journée. Ils ne savent pas ce que c'est que de faire des réserves, des économies d'argent car ils n'ont pas d'hiver, il y a des fruits à longueur d'année. Donc ils se disent "pourquoi garder ce que j'ai aujourd'hui pour demain", ça n'a pas de sens... . En France, nous, on a cette culture : Si tu ne fais pas tes réserves, en hiver, c'est la cigale et la fourmi, tu crèves... . Ici, en Amazonie, il n'y a pas ça. C'est un très gros choc culturel quand on essaye de faire des choses, parce que pour nous, français, dans notre tête, c'est logique. Tu leur donnes cents *soles* le lundi, et bien, ils vont les dépenser dans la journée, mardi ils n'auront rien, mercredi ça va commencer à être dur et jeudi ça n'ira plus du tout ... et pourtant tu leur as expliqué dix fois que tu leur as donné cents *soles* pour la semaine mais non, ils ne comprennent pas!

L'usage de l'argent dépend de l'éducation reçue, du contexte et des conditions de vie. Entre la France et l'Amazonie, demeurent des différences ancrées en termes d'éducation et de visions du monde, en termes de connaissances et de raisonnements. De la sorte, les structures et conjonctures de vie, les différences de perception et les différences d'interprétation guident les comportements distincts ; Bruno les observe et les éprouve notamment à travers l'usage de l'argent et à travers la satisfaction des besoins. En Amazonie, selon Bruno, « les gens de la jungle », dépensent l'argent sans économiser, c'est-à-dire que leurs besoins et envies sont généralement comblés sur le court terme où ne le sont pas. En ce sens, pour eux, la vie est rythmée par une insouciance et une nonchalance, par un raisonnement sur le quotidien sans projection vers l'avenir. En d'autres termes, bien que pauvres et démunis, les gens ne s'inquiètent pas, ils vivent au jour le jour. Le climat, la Nature, l'abondance de la jungle mais également le niveau d'éducation et d'autonomie, la pensée collective (il est courant de faire appel à la solidarité d'autrui) contribuent à cette vision arrêtée sur le court terme et à ces modes d'existences *précaires*.

Une tentative d'intégration sociale marquée par le choc des cultures

Nous relatons et commentons ci-après une longue histoire découpée en plusieurs extraits. Le décor est celui de l'Amazonie, au sein de la ville d'Iquitos. Les acteurs principaux sont Bruno et des locaux qu'il a employé pour la construction d'une maison.

Nous verrons comment Bruno met à l'épreuve ses modes de perception, d'interprétation, de compréhension avec ceux des Péruviens ; nous verrons comment ce premier éprouve cette confrontation et quelles émotions en émergent, puis comment il réagit dans ce face-à-face et enfin quels enseignements il en retire.

Au bout de deux mois [lors du second voyage], la fille de Luis voulait acheter un terrain et pour cela me demande de l'argent [...] ; je lui dis oui. Elle me montre où c'est ; là, il y a des lots à acheter, ils sont à un prix super bas [...]. Je lui demande si moi je peux en acheter et elle me dit que oui [...] alors j'en ai acheté un pour la fille de Luis [...] et trois pour moi. Mais, le problème, au Pérou, c'est qu'une information il ne faut pas la prendre pour vraie [...] ; un consentement n'est pas du tout une promesse ; prêter et donner c'est le même mot, c'est-à-dire que prêter devient très vite donner. Au départ, ils me disent que oui, je peux avoir ce terrain, mais ensuite ils me disent qu'il faut construire sur ce terrain, il faut que des gens vivent sur ce terrain, sinon on va me le reprendre. Je n'y connaissais rien dans les constructions locales, alors j'ai demandé à Luis de m'aider [...]. J'ai appris qu'ici, on commence par construire le toit et ensuite on monte les murs, c'est bien différent de la France. Et puis physiquement, je n'avais pas du tout le niveau, j'ai très vite fait des insulations. J'ai proposé à deux jeunes qui travaillaient pour Luis de les employer pour construire sur mon terrain. Au départ, je voulais me confondre à eux et finalement cette expérience m'a obligé à prendre ma place en tant qu'étranger, que *gringo*, que décideur... parce que j'ai des connaissances et des capacités qu'ils n'ont pas et inversement ; et aussi il y a des responsabilités qu'ils ne veulent pas prendre, ils préféreraient être employés. [...]. D'un commun accord, j'ai donné à ces deux jeunes de l'argent pour qu'ils construisent le toit. Puis je suis parti rejoindre une amie qui venait visiter le Pérou. [...]. [Deux mois plus tard, après un voyage à travers le Pérou et la Bolivie,] De retour dans la *selva* [jungle amazonienne], la maison n'avait pas du tout été faite comme prévu. De cette première déception, je me suis énervé. J'étais en colère envers les employés qui avait gaspillé l'argent que je leur avais donné.

Bruno découvre progressivement l'administration péruvienne (et plus précisément de la ville d'Iquitos), son fonctionnement, les droits et les devoirs de celui qui souhaite devenir propriétaire et construire une habitation, donc de celui qui entreprend de s'intégrer socialement. Puis, nécessitant l'aide de locaux pour construire, il prend conscience des difficultés de compréhension inhérentes à la communication interculturelle. Dès lors, mésententes, mésinterprétations et incompréhensions s'ajoutent les unes aux autres et habillent ce choc culturel. En conséquence, Bruno a des réactions de colère et de déception face aux locaux. Éprouvant l'écart culturel et les différences culturelles, il comprend que son intégration ne peut pas être pleine assimilation ; autrement dit, selon lui, il doit faire sa place au sein de la culture amazonienne pour ainsi parvenir à un vivre ensemble.

Cette histoire se prolonge et Bruno nous la raconte. Après être retourné quelques mois en France, de retour dans la *selva* pour un troisième séjour dans la région d'Iquitos, il décide

de continuer la construction de cette maison tout en poursuivant son initiation chamannique. Les semaines se succèdent et les travaux ne progressent pas aussi vite qu'il le pensait.

Les ouvriers qui construisaient la maison ont commencé à m'embrouiller, à me faire acheter plus de matériel pour en revendre une partie. Puis leur famille s'est installée dans la maison. Les travaux avançaient doucement mais je prenais patience.

Bien qu'il ait le sentiment de se faire abuser, Bruno accepte cette situation, par compassion, avouera-t-il plus tard. Néanmoins, il reste confiant et optimiste quant à la réalisation de ce projet. Puis, il rencontre un autre chamane, Pedro, avec lequel il part s'isoler dans la jungle le temps d'une diète ; là, il connaîtra un nouveau choc culturel que nous relaterons ultérieurement. De retour à Iquitos :

Pendant que je n'étais pas là le travail n'avait pas avancé, alors je me décide à prendre tout ça plus en mains. Je me rends compte que tout ça va me coûter un fric fou. Je ne veux pas continuer les travaux à leur manière mais à ma façon [...]. Les travaux demandent beaucoup de temps, beaucoup de main d'œuvre. Pour limiter les coûts, on décide d'aller couper nous-mêmes le bois en forêt. [...]. Un projet se met en place avec un gars qui sait où trouver du bois, pas cher et de bonne qualité... ça semble rentrer dans les clous. [...]. Je laisse la construction sous la responsabilité de quelqu'un d'autre, plus intéressé, plus sérieux. En lui, j'ai confiance. [...]. Le temps passe... .

Devant une affaire qui n'avance pas, Bruno, d'un esprit entrepreneur, choisit de poursuivre les travaux à sa manière. Pourtant, dans un second mouvement, il se ravise et délègue la responsabilité des travaux à un nouvel employé en qui il dépose sa confiance.

Dans cette histoire, [...] je travaille fort, je bosse comme jamais je n'ai bossé [...]. Je me rends compte petit à petit que beaucoup d'informations que l'on m'a données sont fausses, que les employés magouillent dans mon dos, qu'ils me cachent des choses [...]. Mais je me bats, en me remettant moi-même en cause. Je ne voulais pas voir leurs menteries, je voulais leur faire confiance. Et puis, je voulais vraiment donner à un ouvrier la possibilité de se sortir de sa pauvreté. Je me suis enfoncé dans cette histoire [...] plus je me débattais et plus je m'enfonçais, comme dans un marécage.

Bruno s'investit pleinement dans ce projet et, devant les déconvenues et les désagréments moraux, il prend conscience de l'escroquerie grandissante ; pour autant, il persiste dans la même direction. En ce sens, le psychosociologue Jacques Salomé nous éclaire. Très simplement, il évoque une attitude qui se rapproche de celle que Bruno personnifie en cette situation : « J'ai pris conscience ce matin que le pneu arrière de mon vélo était crevé, c'est curieux cela ne l'a pas regonflé ! » (Salomé, 2004). En d'autres mots, nous comprenons que la prise de conscience n'est pas suffisante pour changer, qu'il faut s'en donner les moyens. À ce stade, Bruno prend conscience de l'échec mais ne l'accepte pas ; il continue à se débattre sans se donner les moyens appropriés pour parvenir à le surmonter.

Le temps s'écoule, puis il fait la rencontre d'un vieux *curandero* dénommé Bonji ; celui-ci contribuera au dénouement de cette histoire.

Avec le grand-père, avec l'*Ayahuasca* qu'il me donne, je me rends compte que je suis en train de divaguer avec cette histoire de construction, ce n'est pas mon chemin, mon chemin c'est la médecine. Puis je repars de chez l'*abuelo* [grand-père] pour continuer les travaux. J'ai déception sur déception, je ne veux pas admettre que je me suis trompé sur ces gens et je ne veux pas admettre que je vais perdre. La vie me le dit par plein de signes – moi qui crois aux signes – mais je ne veux pas y croire, [...] je ne suis pas à l'écoute des signes. Jusqu'au moment où je prends conscience qu'à chaque fois, les gens, les employés et les nouveaux intervenants, essayent de me voler d'une manière ou d'une autre. Finalement, à bout de nerfs, j'en tombe malade de malaria. Deux mois passent [...], puis je retourne voir le grand-père. Et là, lors d'une séance de l'*Ayahuasca*, la plante me dit que je ne suis qu'un crétin, que tout cela ne me concerne pas, elle me dit de laisser tomber la construction de cette maison... de tout lâcher et de rester chez le grand-père. Là, c'est une grosse claque. Mais, le lendemain, je continue à me dire que je ne peux pas lâcher l'affaire... et je retourne à mon enfer. J'en retire une énorme déception humaine, car c'est l'employé en qui j'avais le plus confiance qui m'a le plus trahi, qui a picolé l'argent que je lui avais donné. [...]. Je me rends compte que plus j'avance plus je perds, comme me l'avait dit l'*Ayahuasca*. Je suis embêté pour la famille qui vit sur mon terrain, [...] je culpabilise [...]. Finalement, je décide d'aller diéter chez le grand-père. Avec la tranquillité de la diète, avec la médecine, avec la vie simple du grand-père de 88 ans, qui vit très simplement, sans eau, sans électricité, qui dort par terre avec sa vieille femme, [...] je prends une grosse claque d'humilité... et le chemin de la médecine s'ouvre à moi. J'accepte de perdre et de me concentrer sur la médecine. [...]. Dans cette histoire, j'ai perdu mon innocence d'enfance ; [...] j'ai perdu confiance parce que les gens m'ont trahi. Heureusement, il y a le grand-père... .

Lors d'une cérémonie chamanique, Bruno a une révélation. L'intervention de Bonji et de l'esprit de l'*Ayahuasca* lui confirme son égarement. Ayant perdu confiance en ses employés péruviens, il se résout à perdre, il accepte l'échec, il surmonte sa déception et son sentiment de culpabilité, puis parvient à se recentrer sur l'apprentissage de la médecine locale, c'est-à-dire sur ce pourquoi il était initialement venu.

Finalement, de cette épreuve longue et pénible, dont le déploiement reflète la persistance, voire l'obstination de Bruno, celui-ci en retire un apprentissage expérientiel et une nouvelle perspective de vie :

Tout cet écroulement moral, physique, financier est important. Par cet écroulement, je comprends que j'ai fait fausse route. Alors que j'étais venu pour apprendre la médecine et travailler avec la Nature, je me suis retrouvé à couper des arbres ; d'un côté j'ai demandé la médecine à la Nature et de l'autre j'ai arraché des arbres : c'est incohérent, c'est débile. Dans mon apprentissage, j'ai compris que je n'avais besoin de peu de choses, qu'il fallait que j'ai confiance en la médecine, en la vie. [...]. Ainsi, guidé par le grand-père, j'ai accepté la voie chamanique. Dans la voie chamanique, il y a une fuite : ça veut dire que je n'aurais sans doute pas de vie de famille, que je serais un marginal ; je vais être le sorcier au fond de la grotte et ça c'est à la fois génial et très effrayant puisque je m'exclus en partie de la société alors qu'à la base je suis une personne sociable.

De ce choc culturel, de ces rapports conflictuels, Bruno s'effondre puis, après la crise, survient un enseignement : « J'ai pris conscience qu'il me faut avoir confiance en moi et foi en la vie [...] ; il faut que je sois rigoureux et droit dans mon cœur, que je ne me mente pas à moi-même ». Il comprend que ses actions doivent être cohérentes et rigoureusement liées les unes aux autres, qu'elles doivent refléter ses croyances et ses convictions. Il prend conscience qu'un travail lui est à accomplir en termes d'intégrité et de confiance en soi. Aussi, cette épreuve peut être perçue comme un rite de passage par lequel il y a, symboliquement parlant, une mort puis une renaissance¹⁷. En ce sens, dans le rite initiatique, tel que décrit par Simone

¹⁷ Pour Simone Vierende, « tout voyage est une quête du Graal, [...] il est passage dans une matrice, aux formes symboliques diverses, qui permet au voyageur [...] de renaître "autre" » (Vierende, 1972, p.37).

Vierne, « le novice est arraché au monde profane, il est entraîné [...] vers la brousse, monde de l'informel, du chaos, des morts, dans la tombe, le ventre de la mère, du monstre, de la terre, dans le labyrinthe, dans les Enfers et / ou au Ciel » (Vierne, 1972, p.37) avant de renaître. Bruno traverse laborieusement ce passage pour enfin vivre une révélation porteuse d'un double sens : celui duquel il doit s'écarter et celui vers lequel il lui est proposé d'aller. En cela, il renaît, se réoriente et reprend espoir.

Suite à cette longue histoire qui s'échelonne sur les second et troisième voyages, Bruno part en France pour quelques mois ; puis, en décembre 2008, il revient à nouveau à Iquitos, en Amazonie pour un quatrième voyage, un voyage qui se prolongera jusqu'en mai 2009.

L'initiation chamanique

La première cérémonie, il ne s'est rien passé. La seconde cérémonie j'ai vu, pendant une heure ou deux, des couleurs qui m'ont fait rire. La troisième fois [...], j'ai plus eu le sentiment de changer de monde. La quatrième fois, je me suis fait avaler par les serpents, j'ai avalé les serpents, ça m'a débloqué des nœuds, des crispations dans le ventre de façon violente, pendant deux ou trois heures, après Luis est venu me souffler le tabac pour me soulager. La cinquième fois, j'ai eu des sentiments par rapport à l'univers, que l'univers nous appartient et l'on appartient à l'univers, je me suis senti infiniment petit et infiniment grand... un grand sentiment de bien-être et de confiance. La plante m'a équilibré, elle a été me chercher au fond de moi-même, elle a expulsé plein de mauvaises choses, notamment beaucoup d'abus que j'ai fait dans ma jeunesse [...] elle m'a nettoyé. Puis, plus tard, au cours d'autres cérémonies [...], la plante m'a purifié le cœur [...] elle m'a donné à aimer, à pardonner. Elle m'a aussi donné du recul, elle m'a fait voir les problèmes sous d'autres angles, elle m'a appris à sortir du contexte, à voir de l'extérieur, à voir autrement. Elle m'a refait vivre des moments d'enfance, des images, des regards. Il y a eu trois étapes : la découverte, puis la médecine qui m'a soigné et ensuite l'apprentissage de la médecine [...]. La plante m'enseigne les énergies, à avoir confiance en mes sens, en mes mains ; elle me donne des clés pour ouvrir des communications. Et puis elle me dit que la médecine c'est l'amour... et voilà. Cet amour passe par des pensées et des actes, et parfois par l'aide de ce que l'on appelle un remède ou un médicament. [...]. L'amour soigne ; la réparation se fait avec amour et respect du vivant, de la Nature.

L'apprentissage de Bruno est variable et progressif. Intérieurement, cette expérience chamanique lui procure d'une part trouble et perte de repères, tourmente et souffrance, et, d'autre part, confiance et amour, purification et équilibre ; ou plutôt, de ces premiers états de

conscience émotionnelle, émergent les seconds. En ce sens, l'apprentissage et la révélation naissent de l'épreuve : le bien-être de Bruno résulte d'un mal-être ou d'un état de douleur éprouvé, état qu'il convient d'accepter pour être dépassé, comme dans le cadre d'un rite de passage. Il apparaît ainsi que le déploiement de l'esprit (de la conscience, des perceptions) et l'élévation spirituelle procèdent, en certaines circonstances, d'un tiraillement de l'Être.

[De retour en Amazonie, après un périple à travers le Pérou et la Bolivie]. J'ai continué à travailler, à m'initier chez Luis parce que j'avais confiance en sa médecine. J'ai refait une diète de deux semaines chez lui. J'étais plus actif, j'ai commencé à chanter lors des cérémonies, l'ouverture de mon chant fut une très belle expérience. J'étais en meilleure forme, plus patient, moins impulsif ; je me sentais aussi moins agressé par la jungle.

Progressivement, au fil des cérémonies qui se déroulent dans la jungle, Bruno apprend la médecine locale, une médecine *humaine* qui se déploie dans des sphères tant *naturelle* que *spirituelle*. Il s'acclimate à la jungle et se familiarise avec l'univers chamanique. De cette adaptation, serein et confiant, il s'implique et s'ouvre. Aux côtés du chamane, il exprime, par le chant, son ouverture et son apprentissage spirituels, tous deux dépendants de l'acceptation des effets procurés par l'*Ayahuasca*. Son initiation spirituelle se poursuit et se complète, notamment lorsqu'il envisage de se tourner vers un autre chamane dénommé Pedro.

Je me sentais bien solide sur mes pattes, équilibré ; je pouvais me permettre d'aller voir un autre chamane. Pedro [...] avait un chant complètement différent, une façon de travailler différente. Là, une énergie s'est développée, j'ai eu une révélation. J'ai compris comment on utilisait la fumée [le souffle purificateur du tabac] et pourquoi ; j'ai compris l'importance du chant et de la vibration du chant en soi ; j'ai compris cette possibilité de recevoir l'énergie et de la transmettre, le vrai rôle du chamane, le transmetteur d'une énergie. J'ai fait trois séances avec lui... magnifiques, superbes. [...]. J'avais trouvé un nouveau maître, j'avais franchi une nouvelle étape, de nouvelles portes s'ouvraient, [...]. L'*Ayahuasca* m'a donné une grande énergie, une grande force. [...]. Pedro m'a fait découvrir d'autres mondes. J'ai pris conscience que l'on peut être maître de la réalité du monde, non comme un maître qui est au dessus et qui joue, mais plutôt comme un maître de l'intérieur, par l'acceptation et la maîtrise de soi-même, de son microcosme. Et puis j'ai commencé à développer ma voie, à vibrer, à chanter. [...]. Depuis les derniers temps avec Pedro, j'ai l'impression que j'ai un rôle à jouer dans les cérémonies, [...] que je peux donner cette médecine que j'apprends... je ne suis plus dans une démarche pour me soigner mais dans une démarche d'apprendre la médecine.

Dans ce nouveau cadre cérémoniel, avec un nouveau chamane, fort d'une nouvelle énergie, Bruno découvre plus largement les vertus du chamanisme et de la médecine par les plantes. Il se connecte avec l'esprit de l'*Ayahuasca*, avec l'esprit de la Nature et avec l'esprit du chamane. Il apprend l'art de manipuler les énergies pour guérir. De plus, il se découvre lui-même, il prend conscience de son potentiel pour soigner, de sa vibration et de son chant. En somme, il s'initie à cette spiritualité de la jungle amazonienne et se forme au métier de guérisseur, autrement dit aux gestes, aux attitudes et à l'esprit d'un guérisseur chamane fondamentalement connecté à la Nature.

La diète dans la jungle avec Pedro : un nouveau choc culturel

Au début de l'année 2008, Bruno décide de partir dans la jungle avec Pedro pour faire une diète d'un mois. Le prochain extrait expose le déroulement de cette retraite dans la forêt amazonienne et comment cette expérience fut éprouvée par Bruno.

Je pars en diète avec Pedro, son frère, un américain et Boris, un ami français. On prend de l'*Ayahuasca* le 31 décembre au soir... super expérience. Le lendemain, arrivés sur le site de la diète, Boris et moi prenons un coup de désenchantement. Je suis très déçu, le camp se résume à des bouts de bois avec une bâche plastique dessus, des rondins de bois et rien d'autre, pas de tente, pas de matelas, seulement nos hamacs et nos moustiquaires. Il y a des gens à cent mètres pour nous faire à manger [...]. L'ambiance est malsaine, les conditions pour dormir sont mauvaises. Le matin, il y a cinquante moustiques à l'intérieur de la moustiquaire, on se réveille avec un mal de dos... Dur! [...]. Les autres jettent tout dans la Nature, bouteilles plastiques, paquets de cigarettes... Et puis l'eau potable vient à manquer. Les péruviens qui boivent l'eau de la rivière ne font pas l'effort de comprendre que nous, les *gringos*, n'avons pas le même système bactériologique, que nous ne pouvons pas la boire. Même si je leur explique, [...] ils se moquent de nous, ils nous prennent pour des capricieux, pour des faibles. On tient comme ça une dizaine de jours. Finalement, ça ne va pas, [...] on n'est pas tranquille pour diéter [...]. On a le sentiment de s'être fait arnaquer des cinq cents soles que l'on a donnés à Pedro. [...]. Donc, profonde déception envers Pedro, le chamane en qui j'avais confiance, lui qui touche à des secrets forts ; également déception envers l'*Ayahuasca*, sentiment d'avoir été abandonné par l'esprit de la plante.

D'un premier abord confiant, Bruno se heurte à la réalité de la situation ; il fait face à une épreuve inattendue et à de nouvelles incompréhensions. Aux conditions de vie basiques des lieux de la diète, à l'inconfort, s'ajoutent des confrontations d'attitudes et de discours avec les Péruviens. De ces confrontations, de cette situation qu'il n'accepte pas (de son point de vue, cela peut se comprendre), émergent chez Bruno des réactions émotionnelles et des sentiments tels que l'amertume, la désillusion, la frustration, la déception. Aussi, par la communication, par l'exercice de la raison, Bruno ne réussit pas à négocier un compromis avec Pedro ; en d'autres termes, il ne parvient pas à changer cette situation de manière à tendre vers une entente et une satisfaction mutuelles. De plus, dans ce contexte, il apparaît que la désillusion qui survient chez Bruno puisse résulter d'attentes générées par une *trop* grande confiance de celui-ci envers Pedro, mais encore par une confiance en l'Autre qui dépasserait la confiance en soi-même.

4.3.3.4 LES APPRENTISSAGES ET LES RÉVÉLATIONS

L'épreuve de la solitude et la responsabilité de la liberté

Seul à l'étranger, immergé dans une nouvelle culture et dans une autre Nature, je me suis rendu compte de la grande liberté d'être tout seul ; je crois que c'est ce qui m'a fait le plus mûrir. J'ai compris ce qu'est la responsabilité de la liberté. Si tu veux une liberté, tu en prends la responsabilité. On peut aller partout, mais on prend le risque d'y aller ; on doit assumer cette prise de risque. [...]. J'en retire une éthique de la liberté.

Seul en voyage, Bruno éprouve un sentiment de liberté, il l'expérimente et en retire une éthique, une « philosophie première » (Levinas, 1998) qui se manifeste en des intentions, expressions et comportements au sein de la relation avec l'Autre. Désormais, cette éthique et responsabilité de la liberté est celle qu'il assume en lui-même, celle qui guide le sens, la portée et la valeur de ses actions. Où qu'il aille, à quiconque il se frotte, peu importe la direction vers laquelle il se meuve, il est porté par cette disposition d'esprit affirmée et assumée. De plus, il apparaît que l'objet de cette l'éthique et responsabilité n'est pas seulement l'autre être humain mais plus largement la Nature (universelle) et le vivant qui

enveloppent et transcendent l'humanité. Dès lors, ce principe éthique de responsabilité de la liberté n'est pas tant égocentrée, ni anthropocentrée ; il se fonde avant tout sur l'épreuve de l'altérité et sur l'effort de décentration. En d'autres termes, bien qu'elle soit assumée individuellement, cette éthique et responsabilité naît et se construit à travers la relation à l'Autre (à autrui, à la Nature, aux idées) et par l'intégration de l'Autre (extérieur) en Soi, c'est-à-dire dans un double mouvement de Soi vers l'Autre (la décentration) puis de l'Autre vers Soi (la recentration). En somme, cette responsabilité de la liberté est, semble-t-il, autant responsabilité d'autrui, de la Nature et des idées contenues en l'Autre comme en Soi.

En ce même sens, Bruno ajoute s'être enrichi d'une éthique de l'altérité, d'une éthique de la responsabilité d'autrui :

C'est avant tout par l'autre que j'ai une éthique et souvent par la souffrance que me donne l'autre. On m'a toujours dit, depuis tout petit, de ne pas faire aux autres ce que je ne veux pas que l'on me fasse. Durant ce voyage, j'ai eu mal, on m'a fait mal, mais je suis resté droit dans mon cœur et en cela je suis fier. Aujourd'hui, je mets mon esprit de contradiction – un défaut qui m'a beaucoup nuit par le passé – à profit pour moi-même. Il y a des choses qui me font du mal, qui me blessent... Et bien maintenant [...], je peux, par esprit de contradiction, choisir de rester indifférent vis-à-vis d'elles. [...]. L'Ayahuasca m'a donné à être meilleur, à transformer mes défauts en qualités.

Dans la confrontation avec l'Autre, dans l'épreuve relationnelle, Bruno a appris de ses souffrances et en retire une éthique de l'altérité. Dans sa droiture, il se refuse d'infliger à l'Autre les mêmes souffrances qui lui ont été infligées par le passé et il parvient aujourd'hui à réagir calmement face aux agressions extérieures. Ainsi, l'acceptation du mal éprouvé lui donne à s'améliorer, à moins critiquer et juger, à être moins frustré et moins rancunier, pour son bien-être et pour le bien-être de l'Autre avec qui il est en relation.

L'apprentissage de la communication avec les essences spirituelles

Ici, nous nous proposons de revenir plus longuement sur l'expérience chamanique de Bruno et d'apporter des éléments de compréhension quant aux enseignements spirituels que celui-ci en retire. Cette expérience spirituelle, sous l'influence de trois chamanes (Luis,

Pedro, Bonji), fut enrichissante et même transformatrice. Cet univers chamanique, au sein duquel il s'est immergé pendant trois années, fut le cadre extraordinaire d'un voyage humain, psychique et spirituel, ainsi que d'une profonde évolution personnelle. Nous exposons et analysons ci-après des citations de Bruno relatives à ses apprentissages et à ses révélations, autrement dit à l'évolution de sa conscience et à son élévation spirituelle.

Au départ, il est difficile pour les Occidentaux d'accepter cette relation avec la plante, avec l'esprit de l'*Ayahuasca*, d'accepter les visions que cette dernière nous procure. La plante m'enseigne la médecine, ce n'est pas facile à accepter et à comprendre. [...]. Aujourd'hui, je pense que la plante a profondément changé ma conscience.

Il y a des caractéristiques culturelles, sociales, religieuses, etc. ancrées en soi qui confinent l'individu dans un modèle de vie (de pensée et d'agir) singulier et, de la sorte, qui le différencient de l'Autre, qui l'éloignent de l'Autre, voire l'y opposent. Aussi, entre la médecine occidentale et la médecine de l'Amazonie, s'étend un écart que Bruno a éprouvé, qu'il a appris à apprivoiser au-delà des logiques qui étaient siennes. Son champ de perception s'est ouvert vers d'autres possibles, vers d'autres approches, d'autres méthodes, d'autres techniques fondamentalement naturelles et respectueuses de la Nature. Ainsi, il a remis en question sa vision du monde, ses préjugés et ses stéréotypes, les vérités qui étaient siennes et a accepté celles d'une autre culture, une culture amazonienne radicalement différente de par son cadre naturel, de par son histoire, sa spiritualité, les modes de vie de ses populations. En d'autres termes, de cet autre lointain (une culture, une spiritualité, une médecine différentes), il s'est rapproché ; il l'a intégré et maintenant celui-ci fait partie de lui, de son identité et du sens qu'il donne à ses actions et à son existence. Cette acceptation et cette intégration résulte d'un processus initiatique, long et éprouvant puisque marqué par le choc culturel et spirituel ; elles participent à l'évolution de sa conscience et notamment de ses perceptions.

L'esprit de la plante et son influence

Les deux prochaines citations évoquent l'emprise de l'esprit de l'*Ayahuasca* sur l'individu qui en fait l'expérience.

L'*Ayahuasca* est forte, elle nous dépasse, elle nous enveloppe, elle nous envoie dans d'autres mondes. Les sens sont malmenés : d'autres sens se mettent en place, d'autres perceptions, qui sont plus des perceptions de l'inconscient, que l'on ne maîtrise pas ; [...] c'est pour cela qu'il faut un énorme respect : le respect que l'on donne à la plante, c'est le respect que l'on se donne à soi-même.

La plante nous met parfois dans des conditions d'optimisation de soi ; elle fait fonctionner des systèmes que l'on avait oublié, des choses que l'on n'arrive plus à connecter, comme la lecture du corps, pour voir où est le mal.

L'*Ayahuasca* affecte, stimule et altère les sens. Elle ouvre les perceptions sur soi, sur son passé, sur son potentiel humain et sur l'environnement du soi, puis apporte de nouvelles compréhensions sensibles du monde extérieur et de son monde intérieur. Dans ce contexte, transcendé par l'esprit de la plante, respectueux de l'influence de celle-ci qu'il ne peut contrôler, Bruno se découvre et s'ouvre à la médecine chamanique.

Le travail sur soi, sur le corps et l'esprit

La plante m'a fait travailler sur mon corps et sur mon esprit, sur des traumatismes et des blocages, ou plutôt sur des illusions de blocage. J'avais l'illusion d'avoir mal au dos, parce que mon père avait mal au dos, ce mal au dos n'était pas le mien, c'est la plante qui me l'a fait comprendre. J'ai adopté de nouvelles postures de corps, de nouvelles manières de voir le monde, les choses ; elle m'a fait comprendre la relation entre le corps et l'esprit.

Alors qu'aujourd'hui j'essaie de quitter la cigarette, l'*Ayahuasca* m'apprend aussi que la dépendance c'est nous qui la créons. À chaque fois que j'ai envie de fumer, c'est parce que je me crispe, parce que j'ai des angoisses... Et donc j'ai envie de me cacher derrière cette habitude de fumer. Mais, en vérité, je n'ai pas besoin de la cigarette [...]. La plante m'ayant aidé à comprendre ça, j'en viens à surmonter mon envie de fumer, à surmonter l'angoisse qui m'aurait donné envie de fumer.

Dans un premier mouvement, Bruno apprend à se guérir de ses maux grâce à l'*Ayahuasca*. De nouvelles perceptions en nouvelles interprétations, il en vient à comprendre

son propre fonctionnement intérieur ; il prend conscience de l'origine de ses maux – des maux tant liés au corps qu'à l'esprit – puis parvient à les résorber ou à les dépasser.

Aussi, le physique (le corps, *soma* en grec), le psychique (l'âme, *psychè* en grec) et le spirituel (l'esprit, *pneuma* en grec) sont liés¹⁸ en un tout que Bruno appréhende progressivement et consciemment de par sa mise en relation avec un autre spirituel (l'*Ayahuasca*) et par l'épreuve de ses sens. Dès lors, voici comment nous comprenons cette évolution de l'esprit : à travers sa participation aux cérémonies chamaniques et sous l'influence spirituelle de la plante, sa compréhension de lui-même, de ses maux, de ses faiblesses et de ses forces – une compréhension qui apparaît préalable à sa guérison et à son mieux-être – provient d'une perception et d'une interprétation sensibles de l'Autre (par le corps, siège de la vie physique, l'être intérieur communique avec le monde sensible). Cette dernière, cette perception sensible, est fondamentalement première aux émotions (par l'âme le corps s'anime ; en l'être psychique, se manifestent les émotions), puis aux raisonnements et à l'intégration d'apprentissages (par l'esprit, siège de la raison, de la conscience et de la volonté, l'être humain a accès au monde spirituel).

L'apprentissage spirituel, pour soi et vers l'Autre

Au fil des cérémonies chamaniques, Bruno prend conscience des effets de la plante et de ses apports. Les trois passages retranscrits ci-après présentent ses apprentissages (l'acquis) et ses révélations (le donné). Ces derniers et ces dernières seront exposés sans distinction dans la mesure où cette initiation est à la fois spirituelle (sensible) et raisonnée

¹⁸ Dans la conscience s'unissent l'esprit, l'âme et le corps : Par son esprit l'être humain a la conscience de Dieu, par son âme il a la conscience de lui-même et par son corps, par ses sens, il a la conscience du monde physique qui l'environne. De plus, dans l'ouvrage intitulé *Éthique* (1677), Spinoza soutient que chaque être humain, selon sa manière d'être particulière, est une partie de la Nature et que ni son esprit ni son corps n'existent séparément en tant que tels. Ils sont uniquement les manières dont l'être humain s'apparaît à lui-même (Spinoza, 2005).

(expérimentée), l'esprit étant le siège de la raison et la révélation, qui se présente à la conscience, devenant la matière de l'expérimentation.

L'Ayahuasca met en évidence des choses [...]. Son plus grand enseignement fut d'apprendre à me connaître et de me donner confiance, en moi et en la vie. [...]. La plante m'a apporté la confiance en mon regard, en mes choix, en mon corps. Il ne faut pas que, par peur de ne pas avoir de femme, je me jette sur la première qui vienne, car ensuite je risquerais d'être déçu de l'amour qu'elle me donne... Évidemment! J'ai confiance. Mais je garde aussi précieusement une goutte de doute, [...] car la toute confiance en soi peut dévier vers la prétention et ainsi on peut faire des erreurs. Ainsi, la plante apprend également l'humilité, une humilité que j'ai aussi acquise grâce au grand-père chamane, grâce à sa simplicité de vie.

La plante apprend l'amour, la paix, à faire la paix avec ses démons, avec les personnes avec qui on était en colère, avec soi-même [...] ce qui permet de prendre du recul sur notre vie, d'être beaucoup plus serein, d'être patient et tolérant envers les autres. [...]. La plante me donne un sentiment de sérénité et de liberté, elle me dit de ne pas m'inquiéter [...]. Elle m'aide à tolérer et à pardonner, à accepter la différence sans jugement.

Elle m'a appris que le temps et l'espace sont des illusions dans lesquelles on vit ; ils existent dans la mesure où on en crée l'existence, mais on peut s'en détacher. Les marques du temps – maintenant, hier, demain – sont concomitantes, elles sont liées. [...]. L'Ayahuasca permet de lâcher prise sur les notions de temps et d'espace. [...]. Elle permet de se reconnecter avec ses instincts et ses rêves, et de se laisser guider par eux ; elle donne confiance pour ensuite se réaliser. Elle permet aussi de faire des liens de causalité : le mal dans un bras peut provenir d'un nerf coincé dans le dos ; un mal localisé en un lieu peut provenir d'un déséquilibre dans un autre lieu. La plante donne une plus large conscience de l'univers, elle ouvre les perceptions. [...]. L'Ayahuasca me fait comprendre que la Nature n'est pas seulement une flore et une faune, des êtres vivants [...], mais aussi un ensemble d'esprits qui inter-communiquent.

En somme, les principaux apprentissages ou révélations que Bruno intègre à travers ce long processus initiatique et spirituel sont les suivants : la confiance, la sérénité et l'humilité, la persévérance et le dépassement de soi, de ses angoisses et de ses peurs, la patience et la tolérance, l'amour et la liberté, la reconnaissance sensible de ses instincts et la foi en ses instincts, et enfin l'élargissement de ses perceptions vis-à-vis de la Nature et du spirituel, du vivant et de l'humain (et cela au-delà d'une conceptualisation du temps et de l'espace).

Ces enseignements spirituels ne reflètent pas tant l'acquisition de nouvelles pratiques ou techniques que l'atteinte de nouveaux états de conscience et l'adoption de nouvelles attitudes envers l'Autre. En ce sens, au-delà d'une formation à l'altérité procurant un savoir sur l'Autre, ils témoignent d'un déploiement et d'une élévation de l'esprit, d'une transformation intérieure et spirituelle. Ces enseignements renvoient à des apprentissages en soi fondamentalement orientés vers l'Autre : d'une part, ils participent à l'évolution personnelle de Bruno et, d'autre part, sous-tendent un autre apprentissage, une initiation à la médecine chamanique tournée vers la guérison de l'Autre.

Cette expérience spirituelle dévoile en Bruno son potentiel et lui ouvre des portes. Les deux prochains extraits présentent l'apprentissage de la médecine et du chant chamaniques.

L'apprentissage de la panacée : une voie révélée

Je sais que la plante m'apprend la médecine mais je ne comprends pas tout ; il faut que j'accepte de ne pas comprendre parce que je sais que ça va se faire naturellement, il faut que j'aie confiance [...]. La plante développe en moi la sensibilité, le geste pour soigner. [...]. Elle aiguise mes sens, elle m'aide à voir le cœur des gens, à travers leurs regards. [...]. Je ne dois pas me poser la question, je dois voir et savoir... il y a quelque chose de magique là-dedans. [...]. L'application de cette médecine demande une grande confiance et, devant la crainte de se tromper [...], une grande maîtrise de soi, de son corps et de son esprit. [...]. L'*Ayahuasca* me donne donc la sérénité mais elle m'apprend également à me libérer d'elle-même, à penser et à agir par moi-même. [...]. Quand je regarde tout cela de manière très objective, je me dis "je délire, je ne sais pas soigner les gens, je ne sais pas diagnostiquer". En même temps, quand je regarde derrière moi, au cours des quatre derniers mois, mon champ a évolué, ma force vibratoire a doublé et je sais qu'elle a une valeur parce qu'elle est utilisée par d'autres chamanes dans le monde, notamment par les *yakouts* en Sibérie.

La voie chamanique a été révélée à Bruno lors de cérémonies avec Bonji, le grand-père chamane. Depuis, il poursuit, avec force de conviction et confiance, son initiation à cette médecine naturelle par les plantes. Conscient de son cheminement initiatique et spirituel, de son apprentissage de la panacée, il accepte et assume cette nouvelle voie qui s'affirme et se confirme notamment au regard du déploiement de son chant chamanique.

Le chant révélé

À travers cette expérience chamanique, j'ai développé ce chant [...] mais je ne sais pas ce que je vais en faire de retour en France. Est-ce que vais chanter sur scène pour donner une sorte de médecine collective, de l'énergie? Est-ce que je vais rencontrer des gens qui vont me faire travailler ce chant et qui vont m'aider à m'en servir, pour soigner par l'usage de fréquences? Je ne le sais pas encore. Les chants chamaniques ont un pouvoir hypnotique, ils peuvent occuper le conscient pour parler à l'inconscient et donc pour soigner. D'où aussi le danger de la sorcellerie, de la manipulation pour faire mal. La médecine implique une grande responsabilité de cœur, il faut être droit.

Le chant chamanique qui a été révélé à Bruno, ainsi que l'intensité vibratoire qui l'alimente ce premier, furent expérimentés et se sont développés au fil des cérémonies. Conscient que le chant chamanique apporte la guérison, il envisage d'en faire un usage responsable lors de son retour en France.

Une nouvelle philosophie de vie qui trouve son origine dans l'expérience chamanique

Il y a trois ans, je n'imaginai pas que j'aurais pu tenir le discours que je te tiens aujourd'hui. Aujourd'hui, pour moi, c'est naturel. J'ai rencontré la voie chamanique et maintenant j'y vais. Il me faut suivre ses instincts et aller au bout de mes rêves. [...]. Ce voyage m'a aidé à construire ma manière de penser, [...] dans mes réussites et mes échecs. J'ai tiré des enseignements des épreuves du voyage en les dépassant. [...]. D'un côté, la médecine chamanique me fait avancer vers le futur et, d'un autre, elle me reconnecte au passé. Elle me fait traverser mon cœur, et là où il y a des blessures, purulentes, pas bien cicatrisées, et bien il faut ouvrir et faire sortir le mal ; c'est douloureux et cette douleur là on n'est pas toujours prêt à se l'infliger [...] et pourtant, c'est par l'acceptation de cette douleur que l'on peut en retirer du bien.

Depuis trois années qu'il voyage au Pérou, séjourne en Amazonie et expérimente la médecine chamanique, Bruno comprend que c'est au travers des épreuves jalonnant son parcours qu'il a appris à se dépasser – c'est-à-dire à accepter, à persévérer, à patienter, à surmonter – et c'est en éprouvant des douleurs qu'il en est parvenu à un mieux-être (à une confiance, à une sérénité, etc.). En cela, il retire une nouvelle manière de percevoir et d'interpréter les signes (extérieurs) qui se présentent à lui : qu'ils soient *bons* ou *mauvais*,

qu'ils procurent des émotions positives ou négatives, un bien-être ou une douleur, il suit ses instincts (intérieurs) et souvent accepte la confrontation plutôt que de contourner les difficultés. Aussi, il apparaît que le signe extérieur et l'instinct intérieur se rejoignent en une attitude confiante, assumée et responsable, en un état d'esprit incarné en soi et projeté vers l'Autre, c'est-à-dire vers un élément de la Nature, de l'humanité ou de la spiritualité.

L'apport aux autres : un effort de décentration

Sur ce point, Bruno reste bref et la discussion se charge d'une intense émotion.

À mes amis, j'ai rapporté les récits de mes voyages, ça leur a fait plaisir. Aux gens que j'ai rencontrés, avec qui, par des échanges simples d'idées, de sensibilités, on a eu ensemble du plaisir. [Long silence]. Mais, avant tout... à ma mère... elle est morte de l'alcool... et moi, me libérer de l'alcool, c'est lui apporter un hommage important.

Au cours de son expérience chamanique, Bruno est parvenu à se détacher puis à se dégager pleinement de sa tendance à l'alcoolisme. Par cette réussite, il rend hommage à sa mère qui en est décédée ; autrement dit, il lui fait le don de cette réussite.

Par ailleurs, il dit avoir procuré du plaisir aux autres, à ceux et celles qu'il a rencontrés en voyage et à ses amis, et cela à travers un partage d'idées et de visions du monde ou de son expérience du voyage.

4.3.3.5 LE DÉNOUEMENT DU VOYAGE

Le retour projeté

Pour mon prochain retour en France, je ne sais pas encore [...]. Je suis dans un moment de macération des diètes que j'ai fait [...] ; peut-être que de cette macération le changement émergera [...] ; parfois on évolue aussi comme cela : macération, décantation et transformation. Il faut prendre patience.

À mon retour en France, je m'enlène pour faire un travail qui soit en cohérence avec mes principes profonds. Il faut que je sois fort face aux tentations, c'est aussi un travail que j'ai à faire. Le fait de ne pas avoir d'argent va m'aider à ne pas succomber aux tentations [...]. À l'opposé de cette pauvreté matérielle, sur un plan spirituel, j'ai l'impression d'avoir passé un palier de l'éveil, c'est rassurant. D'avoir déjà réalisé un bon bout de chemin, une partie dure, même s'il reste beaucoup à parcourir, ça me donne la confiance et la force de continuer sur cette voie.

Présentement et en perspective de son retour en France, Bruno n'a pas de projets bien définis. Pour autant, enrichi d'une longue expérience de voyage et d'un enseignement spirituel, il demeure, d'une part, confiant en sa vision du monde et en ses convictions, en ce qu'il a appris et en ce qui lui a été révélé, c'est-à-dire la guérison par les plantes et la voie chamanique, et, d'autre part, patient quant à son évolution future et serein face à l'avenir.

Ainsi, alors que s'achève l'exposé des récits de trois *voyageurs esthètes et philosophes*, se poursuit l'analyse et l'interprétation des données recueillies. Dans la prochaine partie, nous exposerons les résultats et les univers de sens qui se dévoilent du terrain d'enquête.

4.4 Le dévoilement des données émergentes et des univers de sens

Dans cette quatrième partie du terrain d'enquête nous entreprendrons de mettre en relation les contenus des récits de voyageurs avec des références théoriques – c'est-à-dire avec les fondements théoriques de cette recherche (présentés au sein du chapitre II) et avec de nouveaux éclairages théoriques – afin de découvrir et d'expliciter les éléments qui émergent spécifiquement de notre démarche pratique, autrement dit de l'enquête terrain.

4.4.1 Le rappel des catégories *a priori*

Les expériences de trois *voyageurs esthètes et philosophes* viennent d'être dévoilées au sein d'un canevas thématique fondé sur une exploration théorique et segmenté en quatre parties qui sont autant de catégories d'analyse *a priori* ; nous les rappelons ci-après :

- 1) L'appel de l'inconnu, de l'Autre, du voyage ; la quête esthétique et philosophique,
- 2) La rencontre interpersonnelle et transpersonnelle ; l'épreuve de l'altérité,
- 3) Les sensations, les émois et les émotions dans la rencontre,
- 4) Les effets signifiants du voyage, les apprentissages et les révélations.

Ces catégories *a priori* – détaillées dans l'appendice C de cette présente recherche – d'une part structurent largement l'expérience vécue par le voyageur et, d'autre part, permettent d'ouvrir notre champ de perception vers d'autres dimensions, vers des données émergentes et significantes quant au vécu de cette expérience.

Dès lors, nous proposons maintenant d'investiguer les premiers résultats de notre enquête terrain, d'approfondir les univers de sens qui en émergent. En effet, dans la pratique se révèlent des éléments qui, au sein de notre cadre théorique, étaient absents ou minorés ; autrement dit, en marge des catégories *a priori*, apparaissent des éléments nouveaux qui composent fondamentalement l'expérience du *voyageur esthète et philosophe*.

4.4.2 *Les catégories émergentes*

Se questionner sur l'expérience humaine du voyage ne saurait se limiter à l'étude d'une accumulation de données objectives sur le vécu de cette expérience. Si, par l'exercice de la raison, tout ne peut être compris ni expliqué, nous pouvons néanmoins souligner quelques aspects émergents venant éclaircir sensiblement le regard porté sur le cheminement du voyageur et sur son évolution.

Le *voyageur esthète et philosophe*, de par sa double facette, sensible et raisonnée, éprouve l'instant présent et l'expérimente ensuite ; en cela il vit des relations, notamment des relations *véritables* (au sens défini par Buber) puis en retire des enseignements. Il se situe à un double niveau expérientiel : de rencontres en rencontres, d'une part, il acquiert, apprend et comprend par l'expérimentation, d'autre part, il reçoit un contenu qui ne peut qu'être éprouvé, c'est-à-dire ce qui lui est donné, ce qui se dévoile de son vécu (et non de l'expérimentation). Explorant ces deux dimensions, le sensible et la raison, l'objectif et le subjectif, le conscient et l'inconscient, il évolue au fil de ses apprentissages et de ses émerveillements (voire de ses révélations), les premiers étant construits selon des logiques

processuelles, selon un principe de causalité, les seconds étant sensibles et inexplicables, ils surgiraient selon un principe d'acausalité¹⁹ ou du moins dépendraient d'une autre forme de causalité, une forme qui serait différente de la causalité physico-biologique (peut-être serait-elle d'ordre *spirituel* ?).

Aussi, afin de mieux comprendre l'expérience du *voyageur esthète et philosophe*, selon nous, il importe d'ouvrir nos perceptions à la subjectivité des relations à l'Autre, de reconnaître et d'accepter le mystère et l'ambiguïté contenus en chaque chose rencontrée et éprouvée, de saisir dans quelle mesure le hasard intervient au fil du parcours, et enfin d'appréhender le jeu qui compose et nourrit la relation entre le voyageur et l'Autre.

Dès lors, nous présenterons ci-après et en trois points, les données qui émergent de l'enquête terrain, c'est-à-dire ce qui se dévoile des trois récits de voyage recueillis :

- 1) Le mystère et l'ambiguïté
- 2) Le hasard et la synchronicité
- 3) L'ambiguïté et le jeu de la relation

Nous demandons au lecteur une certaine indulgence, puisqu'en abordant, au fil des prochaines pages de ce mémoire, les notions d'*ambiguïté*, de *mystère*, de *numineux*, de *hasard*, d'*acausalité* et de *synchronicité* nous accostons le rivage indéfini d'une zone plongée dans le brouillard. Il est particulièrement risqué d'explorer le concept d'*acausalité* dans la mesure où comme le dit l'astrophysicien Hubert Reeves : « Un événement est dit "acausal", jusqu'à ce qu'on ait découvert sa cause, c'est-à-dire son appartenance au monde des causes et des effets » (Reeves, 1984, p.11). Pour autant, nous jugeons nécessaire d'aborder ces notions dans la mesure où elles éclairent les résultats du terrain d'enquête et où leur investigation relève d'une épistémologie de la complexité telle que présentée dans la problématique de ce mémoire (p.15-16).

¹⁹ Dans l'acausalité, le lien entre les événements se fait par le sens et n'est pas explicable autrement (Jung, 1988).

4.4.2.1 LE MYSTÈRE ET L'AMBIGÜITÉ

Le mystère de l'appel

Lors des entrevues, les voyageurs ont peiné à définir l'appel ressenti, il est mystérieux²⁰. En effet, dans le cas de Bruno, celui-ci est fasciné par les mystères du monde, de la Nature, par « l'existence de choses qui nous dépassent » ; aussi, il part en voyage « à la recherche de quelque chose d'un peu divin, de la clé des mystères du monde » (p.72-73).

Aussi, l'appel de l'inconnu (de l'Autre), ressenti par le voyageur, est au moins autant endogène qu'exogène, c'est-à-dire qu'il vient autant de l'intérieur (son origine est au-dedans de) que de l'extérieur (son origine est en dehors de). En d'autres termes, la mystérieuse origine de l'appel se situe autant dans le soi (intérieur) que dans l'Autre (extérieur) ; l'appel provient autant d'un mystère (Kristeva parle d'*étrangeté*) contenu en soi qu'en l'Autre ; mais également ce mystère nourrit l'imagination quant à l'ailleurs, il qualifie une rencontre imaginée avec l'Autre. En ce sens, le mystère, comme l'Autre, comme l'inconnu, attire et captive (ou repousse et rend méfiant) ; il est porteur d'espoir (ou d'inquiétudes et d'angoisses) et son exploration par le voyageur ouvre la voie vers d'autres possibles.

La rencontre du numineux²¹ et l'émerveillement

Comme nous avons pu l'observer à maintes reprises au fil des récits de voyage (Jean-Séb : pages 85 à 89 ; Val : pages 123 à 127), l'émerveillement survient spontanément, il est envahissant, il est inexplicable mais pour autant porteur de significations.

²⁰ « Le mystérieux [...] est le "tout-autre" (*thateron, l'anyad, l'alienum*), ce qui nous est étranger et nous déconcerte, ce qui se tient absolument en dehors des choses comprises, habituelles, connues [...] ; c'est ce qui s'oppose à l'Ordre des choses et par là même nous remplit de cet étonnement qui nous paralyse » (Otto, 1995, p.45-46).

²¹ « Le contenu qualitatif du numineux, dont le mystérieux est la forme, est d'une part l'élément répulsif [...]. D'autre part, c'est en même temps quelque chose qui exerce un attrait particulier, qui captive et fascine » (Otto, 1995, p.69).

Val évoque le mystère contenu dans la Nature : « [En Iran, devant le Mont Zarguett,] Je reste sidéré par l'étrange beauté de ces montagnes [...]. Le vent a sculpté de mystérieux hiéroglyphes dans ces montagnes » (p.124). Il est fasciné et émerveillé. Aussi, le mystère qui le distance de l'Autre (de l'inconnu, de la Nature) semble être une des conditions de l'émerveillement ; il force à la contemplation et procure un sentiment d'admiration. Ici, Val nous décrit son ressenti, mais ne va pas plus loin dans son témoignage. Peut-être a-t-il percé certains secrets qui ne peuvent être dévoilés au non-initié ?

Suspendant un instant notre interprétation, nous pourrions imaginer comment se dissipe un mystère : d'une libre volonté, en l'explorant avec courage, en le pénétrant avec patience et persévérance, en se laissant guider par les signes et les indices qui se présentent, en s'approchant à chaque pas un peu plus du but qui se définit au fil du cheminement, l'inconnu devient connu, le mystère s'éclaircit et se dissipe, la conscience s'élargie et peut-être même qu'un plus grand horizon se révèle. Quoiqu'il en soit, au regard des récits, l'émerveillement apparaît être nourri par la découverte, par le dévoilement du mystère de l'Autre, de son essence, de sa beauté, de sa pureté.

Le mystère : une manifestation supra-humaine... imperceptible ?

Le mystère se manifeste au-delà de la compréhension humaine. Il ne peut être expliqué par l'esprit humain mais il n'est, semble-t-il, pas absolument impénétrable. Aussi, dès lors qu'on le ressent en soi, dès lors qu'il captive et fascine davantage qu'il n'inquiète et angoisse, dès lorsqu'il attire plus qu'il ne repousse, on peut consciemment l'investiguer par les sens, on peut parvenir à en percevoir le secret, à en connaître la clef permettant de transformer l'inconnu (le « tout-autre » selon Rudolf Otto, 1917) en connu. Ainsi, un mystère pourrait être dévoilé à l'individu qui l'explore de tout son être, à celui qui parvient à ouvrir suffisamment son champ de perception, ses perceptions sensorielles et extra-sensorielles²². Le mystère le mieux gardé,

²² Selon le Docteur Milan Ryzl (*Votre perception extra-sensorielle*, 1981), on appelle généralement « perception extra-sensorielle », l'aptitude de l'individu à percevoir le monde extérieur au moyen d'un sens qui, à la différence des autres sens connus, ne s'exerce pas par un organe.

le secret enfoui aux tréfonds des profondeurs, peut-il être pénétré, éclairci et résolu ? Dans quelle mesure peut-on s'initier au sacré, parvenir à la Vérité et accéder à un savoir universel ? Sans affirmer résolument qu'une telle quête soit possible, qu'un tel but soit accessible, il semble que le *voyageur esthète et philosophe* qui porte un regard spirituel sur ce qui l'entoure, fort de son courage, de sa patience et de sa persévérance, se prédispose à cette tâche. Autrement dit, le sensible et la spiritualité sont deux dimensions que le philosophe se doit d'incarner et d'explorer afin de tendre vers l'universalisme, afin d'appréhender et de connaître les essences. Prenons le cas de Bruno : lorsque celui-ci explore l'univers chamanique, il se confronte au mystère contenu dans la Nature, dans l'esprit de l'*Ayahuasca* ; il pénètre dans un univers spirituel qui lui était inconnu, il le découvre puis parvient notamment à *manipuler* les énergies, à *maîtriser* le souffle du tabac et le chant chamanique (une force vibratoire au pouvoir hypnotique) afin de guérir. Généralement, pour l'occidental, cette force de guérison demeure un mystère, voire une totale aberration.

Dès lors, les récits de voyage et la rencontre de l'altérité affirment une vérité : l'Autre et l'ailleurs sont des mystères, jusqu'au jour où ils sont apprivoisés et éclaircis, découverts et percés, par l'être éveillé, sensible, conscient et spirituel. En ce sens, assimilés et intégrés en soi (toujours perçus sous un angle singulier, toujours partiellement connus), ils deviennent proches et familiers, ils se dévoilent en soi. De la sorte, ils ne sont plus totalement Autre : à leur contact, l'individu s'altère et se les approprie, il devient un autre soi, à la fois plus complexe et plus entier. Néanmoins, l'altérité, contenue en toute chose, qu'elle soit intérieure ou extérieure, gardera toujours, par définition, une part d'étrangeté et de mystère, une part à conquérir pour évoluer, l'Autre étant l'une des conditions premières de l'évolution du Soi.

L'ambiguïté de la relation à l'Autre

À la lecture des récits collectés et suite à une première analyse, nous comprenons que, dans le voyage – un espace sacré en dehors de la vie quotidienne – surviennent parfois des événements inattendus ou d'origine mystérieuse (dus au hasard !). Dans la rencontre avec l'Autre, le voyageur peut spontanément parvenir à des états psychiques aussi intenses qu'incontrôlés (l'émerveillement, la révélation, mais aussi la colère, la dépression, etc.), des états pouvant recevoir diverses interprétations dépendamment de l'angle de perception, et sur

lesquels il n'est possible de porter de jugements certains, notamment quant à leurs origines. Dès lors, il convient d'accorder une large place au subjectif, à l'imprévisible, à la contingence et à l'improbable, à l'impalpable et à l'invisible, à l'irraisonné, à l'explicable, à l'indéterminé. En effet, l'issue des événements est hautement imprévisible en voyage, d'autant plus dans un voyage fait de pérégrinations, d'explorations au gré du hasard. Également, au-delà des déterminations biologiques, culturelles, sociales, linguistiques, au-delà des appartenances et des apparences, au-delà du connu et de l'imaginé, force est de reconnaître que, dans l'absolu, tout ne peut être expliqué selon un lien de causalité. Le voyage est un univers fait de confrontations, de turbulences, de dispersions, d'inconstances, de différenciations et de coordinations toujours incertaines avec l'Autre. En ce sens, la relation à l'Autre – à l'inconnu, à l'étrange – est fondamentalement ambiguë, c'est-à-dire que l'Autre est susceptible de recevoir plusieurs interprétations, qu'il peut revêtir plusieurs significations. Néanmoins, il apparaît que l'ambiguïté de la relation à l'Autre s'atténue dès lors que s'opère un effort de compréhension mutuelle ; elle se dissipe dès lors qu'il y a ajustement des perceptions et aboutissement à une entente réciproque entre les acteurs. Ainsi, du jeu ou de l'épreuve de la relation peut émerger l'harmonie relationnelle, une harmonie au demeurant instable et à jamais incertaine.

L'ambiguïté et la liberté

Pour le philosophe Alphonse De Waelhens, « L'ambiguïté essentielle de l'homme [...] qui marque autant le rapport de la conscience avec elle-même que ses rapports avec autrui et le monde [...] est la condition même de la liberté » (Biemel, 1982, p.499). Afin d'appuyer cette première idée, nous mettons à contribution la phénoménologie existentielle de Maurice Merleau-Ponty ; pour celui-ci :

Naître, c'est à la fois naître du monde et naître au monde, le monde est déjà constitué, mais aussi jamais complètement constitué. Sous le premier rapport, nous sommes sollicités, sous le second nous sommes ouverts à une infinité de possibles. Mais cette analyse est encore abstraite, car nous existons sous les deux rapports *à la fois*. Il n'y a donc jamais déterminisme et jamais choix absolu, jamais je ne suis chose et jamais conscience nue (Merleau-Ponty, 1945, p.517).

Cette seconde citation exprime clairement l'ambiguïté de l'être et la liberté qui découle de cette condition. Afin d'illustrer ces pensées, portons maintenant notre regard sur le vécu des trois voyageurs interviewés. En Égypte, face à l'administration, Jean-Séb ne parvient pas à obtenir un visa syrien ; sa liberté de voyager s'en trouve ainsi contrainte (p.84). Puis, en Chine, seul avec des inconnus, dans un endroit qu'il ne connaît point, il se retrouve dans une position d'insécurité qu'il n'a pas le sentiment de pouvoir surmonter (p.90-91). De plus, seul au contact de la Nature, explorant la diversité et les mystères de cette dernière, il témoigne que « la solitude amène, aussi et surtout, l'autonomie et la liberté » (p.98). Dans le même sens, Bruno, seul avec lui-même, a éprouvé ce même sentiment de liberté et d'autonomie (p.165). Également, au travers de son expérience chamanique et de ses relations spirituelles (avec l'*Ayahuasca*), ce dernier, est parvenu « à faire la paix avec ses démons [...], avec lui-même », à se sentir plus libre et plus serein (p.170). Enfin, pour Val, lorsqu'il voyageait en Asie, celui-ci s'est senti oppressé par la « curiosité insatiable » de locaux et a ainsi éprouvé en ce contexte une réduction de son champ de liberté (p.128). En ces quelques situations marquées d'ambiguïté, la liberté du voyageur est mise à l'épreuve. Chacun de ces voyageurs, éprouvant l'ambiguïté de la relation avec l'Autre (avec la Nature, avec autrui, avec les idées), et le rapport de sa conscience avec elle-même, est soit parvenu à un plus grand sentiment de liberté soit, soumis à une contrainte, à un sentiment de non-liberté. Il n'en demeure pas moins que ces trois voyageurs ont globalement appris de leurs relations ambiguës avec l'Autre et en ont notamment retiré de nouvelles facultés de perception et d'interprétation, donc une adaptabilité, une flexibilité et une libération de l'esprit qui se dénotent notamment dans une diminution des sentiments de frustration. Dès lors, rejoignant une nouvelle fois la philosophie de De Waelhens, il apparaît que « la liberté est essentiellement dialogue avec les choses et autrui [...], la liberté est toujours une rencontre, un passage, un échange de l'extérieur vers l'intérieur » (De Waelhens, 1968, p.327). En d'autres termes, c'est à travers la communication avec l'Autre – l'autre extérieur et l'autre intérieur – que se jouent le sentiment et l'état de la liberté.

4.4.2.2 LE HASARD ET LA SYNCHRONICITÉ

L'intervention du hasard : quelques témoignages

Les trois voyageurs interviewés ont cheminés en explorant le hasard, ils se sont confrontés à la Nature, aux cultures et aux idées avec cette disposition d'esprit (celle présentée au point 4.2, p.64). Au fil de leurs pérégrinations, ils ont flâné au hasard, sans but précis, ils ont laissé faire le hasard et ont vécu des coïncidences, des événements fortuits, aussi imprévus qu'inexplicables. Dès lors, nous reprenons ci-après des contenus de récits de voyage qui évoquent l'exploration du hasard, la confrontation avec l'inconnu, le surgissement de situations inattendues ou de coïncidences. En voici un échantillon :

JEAN-SÉB : D'une démarche de voyageant peu rigoureuse, Jean-Séb vit des rencontres qui, selon lui, sont le fruit du hasard. Un jour, dans un train, il rencontre une jeune marocaine nommée Boushra (p.79) et jouira, par la suite, d'un bel accueil au sein de sa famille ; ensuite, dans la rue, il croise fortuitement un ukrainien du nom de Taras, à partir de là, naîtra une belle amitié (p.80) ; puis, suite à la rencontre d'un enfant indien au milieu des dunes du Rajasthan, il découvrira un village typique, éloigné des lieux touristiques (p.81) ; toujours en Inde, sur une plage de la région de Mumbai, il croise Rahul, celui-ci travaille dans un restaurant alors que Jean-Séb cherche à manger (p.82) ; enfin, en Égypte, assoiffé lors de l'ascension du Mont Sainte-Catherine, il découvre par hasard une source d'eau, il dira que « Le hasard a fait que cette source est apparue au moment où j'en avais besoin » (p.87). De ces rencontres dues au hasard, il en conclut ceci : « À travers le voyage, j'ai découvert que le fait d'explorer le hasard et de se laisser porter par le hasard est source d'émerveillement, de rencontres qui peuvent être magiques » (p.102). Il ajoute également que « Les synonymes de Dieu seraient, pour moi, la Nature et le hasard » (p.103).

VAL : En Grèce, dans le froid de l'hiver, à la recherche tant espérée d'un lieu où se réfugier et dormir, Val et Sébastien tombent par hasard sur une maison inhabitée avec du chauffage, avec le nécessaire pour se faire à manger et dormir. Devant cette coïncidence bienvenue, il dira : « Là, c'est sûr c'est Dieu qui nous a guidé » (p.109). Au-delà de cette première anecdote, à maintes reprises et par un heureux hasard, ils parviendront à s'extirper

d'un mauvais pas ou à résoudre un problème. Deux passages du récit de Val témoignent de l'intervention du hasard, nous les rappelons ci-après :

On a eu plein d'épreuves physiques, [...] mais rien ne nous a arrêtés [...]. Il y a cette espèce de bonne étoile du voyageur. [...]. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais ça fait qu'il n'arrive finalement rien de grave. On a l'impression que dès que l'on est confronté à un problème, une solution se présente (p.122).

Une fois au milieu de l'Himalaya, on n'avait plus de frein et on a rencontré un gars avec un vieux vélo et on lui a acheté ses patins de frein... on était au milieu de nulle part! Une autre fois, j'avais un pneu complètement déchiré et j'ai rencontré un gars qui se promenait au milieu de la route avec un pneu de la même taille que le mien, je lui ai acheté. Il y a une espèce de providence (p.110).

BRUNO : Confronté à l'inconnu, ce troisième voyageur découvre l'univers du chamanisme et la médecine par les plantes. En cet univers, il vague au gré du hasard et en cette expérience, il connaît une évolution spirituelle hors du commun. Dans le même sens, il découvre la culture péruvienne et notamment la gastronomie locale en choisissant sur un menu un met dont il ignore la composition (p.156). Enfin, aventurier se laissant porter par le hasard, explorant la Nature, Bruno s'attache aux signes qui se présentent à lui, il se laisse guider par eux. Ainsi, il découvre la diversité naturelle et dit prendre confiance en lui (p.153).

En somme, l'exploration du hasard est, pour Jean-Séb, source d'émerveillement et de rencontres magiques ; pour Val, source de solutions, le hasard vient en quelque sorte récompenser l'espoir et l'effort accompli ; pour Bruno, il est source d'un vécu hors du commun et de confiance en soi. De plus, pour Jean-Séb et Val le hasard est l'expression du divin. Enfin, pour ces trois voyageurs, le hasard est un guide, il mène à des découvertes et à des rencontres originales, il les comble, que ce soit de confiance, d'émerveillement, d'un bien-être ou du moins d'un soulagement.

L'acausalité et la synchronicité des événements

Ces hasards que nous venons d'évoquer relèvent-ils de simples coïncidences (des relations de simultanéité, l'apparition spontanée du sens coïncidant) ou d'une synchronicité ?

Au sein de l'ouvrage intitulé *Synchronicité et Paracelsica* (1952), le psychiatre et psychologue Carl Gustav Jung définit la synchronicité de la façon suivante :

J'emploie [...] le concept général de synchronicité dans le sens particulier de coïncidence temporelle de deux ou plusieurs événements sans lien causal et chargés d'un sens identique ou analogue ; ceci par opposition au "synchronisme", qui ne désigne que la simple simultanéité des événements (Jung, 1988, p.43).

À la lecture des témoignages des trois voyageurs, les émerveillements, les révélations, parfois les solutions, surviennent, semble-t-il, d'une synchronicité, la synchronicité désignant, comme nous le voyons avec Jung, les phénomènes ou processus qui se produisent en même temps, qui ne se succèdent pas, qui ne sont pas liés par un lien de causalité. En d'autres termes, il apparaît que les événements que nous venons d'exposer soient davantage liés par le sens que par un déterminisme causal ou par une simple simultanéité.

Aussi, la synchronicité des événements semble survenir dans le voyage lorsque l'individu se trouve égaré, désorienté, dans une impasse. Dès lors, survient un état émotionnel dont l'intensité aurait pour effet d'abaisser les défenses du moi conscient, puis, en quelque sorte, l'inconscient prendrait la relève et provoquerait un événement lié par le sens au vécu de l'individu. L'intérêt, la curiosité, la crainte, l'attente sont, au regard des extraits présentés, des exemples de déclencheurs émotionnels susceptibles de provoquer la synchronicité, autrement dit un signe qui semble s'adresser directement au voyageur, une rencontre fortuite et signifiante, un événement étrange voire *magique*.

Aussi, des événements surviennent en voyage et sont perçus comme des *hasards* parce qu'ils ne font pas l'objet d'un consensus sur ce que nous croyons être le réel. Nous (les individus) les mettons à part, voire les rejetons, nous en minimisons la valeur parce qu'ils ne peuvent s'inscrire dans notre conception causale de la réalité²³, c'est-à-dire une conception

²³ Selon Jung, « ce qui provoque des difficultés de compréhension et fait paraître impensable qu'il puisse se produire des événements sans causes, c'est seulement la croyance invétérée en la toute-puissance de la causalité » (Jung, 1988, p.107).

des lois naturelles fondée sur le principe de causalité. Pourtant si nous parvenons à dépasser cette conception, si nous acceptons le principe d'acausalité, il n'y aurait alors plus de coïncidences, plus de hasards ni d'événements rares ; tout les événements seraient liés par le sens et se dérouleraient naturellement dans un univers régi par un principe d'unité que Jung appelle l'*unus mundus*²⁴, un monde unifié avec lequel nous dialoguons en permanence.

Finalement, le concept de synchronicité vient libérer l'individu de l'emprise de la rationalité du moi et le ramener sur la voie de son développement individuel, s'il sait discerner les signes et a le courage de les suivre. En d'autres mots, ce concept ouvre, au-delà du champ de la raison, vers le sensible, vers la perception sensible (sensorielle et extra-sensorielle) du monde, de l'Autre et de soi-même, des indices et des instincts.

La méthode du hasard et le paradigme indiciel

Comme nous venons de le voir, dans une perspective jungienne, les événements semblent être reliés de deux manières : 1) soit par une connexion causale et objective, marquant le cours naturel et habituel des choses, 2) soit par une connexion acausale et subjective, qui n'existerait et n'aurait de sens que pour l'individu qui vit les événements.

Dès lors, nous sommes amenés à nous interroger sur la manière dont le *voyageur esthète au philosophe* parvient à vivre ces événements de synchronicité. Quelle démarche, quelles attitudes de voyageur lui procurent des émerveillements, voire des révélations ? Quelle est la méthode sous-jacente à son émancipation²⁵, une émancipation qui se réalise au fil d'apprentissages sensibles, raisonnés et spirituels ?

²⁴ Le psychanalyste jungien François Vézina exprime ci-après sa conception de l'*unus mundus* : « La synchronicité implique un changement important de notre conception du monde. Elle suggère l'idée que nous vivons dans un monde où tout est lié et, par surcroît, un monde où les événements peuvent se lier par le sens, soit un principe d'agencement sans cause » (Vézina, 2001, p.103).

²⁵ Pour Jacques Rancière, être émancipé, c'est être « conscient du véritable pouvoir de l'esprit humain » (Rancière, 1987, p.29).

Les phénomènes de l'émerveillement et de la révélation (d'une perception sensible, leur surgissement ne relève pas d'une démarche intentionnelle, ils ne peuvent être conquis par l'exercice de la raison), mais aussi l'apprentissage raisonné (l'expérimentation du vécu de voyage) et plus largement l'émancipation de l'individu au travers du voyage, surviennent et se déploient à nos yeux en fonction de deux méthodes que le *voyageur esthète et philosophe* (que ce soit Jean-Séb, Val ou Bruno) adopte et incarne en lui, autrement dit en fonction d'un mode de pensée et de voyageant qu'il personifie de manière ponctuelle ou plus constante selon les cas, c'est-à-dire la *méthode du hasard* (ou méthode de l'enseignement universel de Jacotot) et le *paradigme indiciel* (ou méthode des indices de Morelli). La première méthode, initiée par le pédagogue Joseph Jacotot (1770-1840) puis reprise par le philosophe Jacques Rancière (1987), ainsi que cette seconde, élaborée par le critique d'art et politique Giovanni Morelli (1816-1891) et dont l'intérêt a été renouvelé par l'historien Carlo Ginzburg (1980) seront, dans le contexte de cette présente recherche, concisément présentées au fil des prochains paragraphes. Précisons dès à présent que ces deux méthodes, *insolites* en leurs temps et qui n'ont jusqu'à notre époque pas été explicitement conceptualisées, se rejoignent fondamentalement dans la mesure où elles proposent d'apporter de nouvelles pistes de réflexion quant à l'opposition entre rationalisme et irrationalisme.

Au sein des récits préalablement dévoilés, nous avons pu observer que les trois *voyageurs esthètes et philosophes* ont exploré, par eux-mêmes, l'ailleurs au hasard de leurs pérégrinations, qu'ils ont, au fil de leurs cheminements et de leurs rencontres, suivi leurs intuitions et les signes qui se présentaient à eux. Aussi, ils ont « découverts des horizons universels » (Todorov, 1989, p.385) et en retirent, chacun à leur manière, un apprentissage universel. Au regard de leurs quêtes initiales (esthétique, philosophique, initiatique), ainsi que de leurs démarches de voyageant, libres et volontaires, ces apprentis universalistes ont en quelque sorte suivi la *Méthode du hasard* de Jacotot, une méthode qui, selon ce dernier, conduit à un apprentissage universel. Rancière nous en donne une description dans l'ouvrage intitulé *Le maître ignorant* (1987) :

Il n'y a pas d'homme sur la terre qui n'ait appris quelque chose par lui-même et sans maître explicateur. Appelons cette manière d'apprendre "L'Enseignement universel" et nous pourrions l'affirmer : "L'Enseignement universel existe réellement depuis le commencement du monde à côté de toutes les méthodes explicatrices. Cet enseignement, par soi-même, a réellement formé tous les grands hommes." Mais voilà l'étrange : "Tout homme a fait cette expérience mille fois dans sa vie, et cependant jamais il n'était venu dans l'idée de personne de dire à un autre : j'ai appris beaucoup de choses sans explication, je crois que vous le pouvez comme moi [...]". À l'intelligence qui sommeille en chacun, il suffirait de dire : *age quod agis* [=fais ce que tu fais], "apprends le fait, imite-le, connais-toi toi-même : c'est la marche de la nature" [(Jacotot, 1829, p.219)]. Répète méthodiquement la méthode de hasard qui t'a donné la mesure de ton pouvoir. La même intelligence est à l'œuvre dans tous les actes de l'esprit humain (Rancière, 1987, p.30-31).

Au-delà de l'imitation (imiter le fait est néanmoins le propre de l'enseignement universel), nous ajouterions, en prenant appui sur la pensée de Jacotot et de Rancière, que l'individu, ici le voyageur, s'émancipe de la manière suivante : partant d'une libre volonté d'apprendre, il observe attentivement, il s'inspire des choses, les interprète et les traduit, les intègre et les compare à ce qu'il sait, à ce qu'il a appris, il les combine et tisse entre-elles des liens de sens.

Sans pour autant connaître cette méthode universelle, chacun des trois voyageurs interviewés l'a mis en pratique, tous l'ont incarnée dans l'épreuve du voyage. Chacun d'eux, porté par une quête, s'est trouvé dans la position d'« apprendre seul et sans maître explicateur [...] par la tension de son propre désir ou la contrainte de la situation » (Rancière, 1987, p.24). Ainsi, cette méthode est avant tout une méthode de la volonté, une volonté de découvrir et d'apprendre par soi-même au contact de l'Autre.

Afin d'éclairer les événements de synchronicité – les émerveillements, les révélations, les apprentissages émancipateurs – vécus par les voyageurs, nous nous appuyerons à présent sur le paradigme indiciel (autrement dit sur la méthode morellienne) tel que présenté par Ginzburg dans un article intitulé *Signes, traces, pistes* (1980). Cette méthode, qui entretient à nos yeux un lien étroit avec la *méthode du hasard* de Jacotot, est paradigmatique. Elle est un modèle épistémologique qui se différencie fondamentalement du « modèle de connaissance prestigieux [...] élaboré par Platon » (Ginzburg, 1980, p.17). En marge de ce dernier, elle est

une autre vision du monde et un autre processus de création de sens ; elle est une *nouvelle* manière de découvrir les sens cachés des choses et de s'orienter dans le monde.

L'idée qui constitue le noyau du paradigme indiciel est la suivante : « Si la réalité est opaque, il existe des zones privilégiées – des indices – qui permettent de la déchiffrer » (Ginzburg, 1980, p.42). Ce paradigme, apparu à la fin du XIX^{ème} siècle, serait à la confluence tout d'abord d'une méthode mise au point en matière d'histoire de l'art par Morelli pour authentifier les auteurs des tableaux de maîtres à partir des détails les plus négligeables, puis de la littérature avec les romans de Conan Doyle qui expose la méthode de l'enquête policière de Sherlock Holmes relevant tous les indices *imperceptibles*, et enfin de la méthode freudienne d'analyse des manifestations de l'inconscient reposant sur l'étude des symptômes, des associations libres, des lapsus, des rêves, etc. Néanmoins, selon Ginzburg, les racines du paradigme indiciel sont bien plus lointaines ; celui-ci prend ses origines dans le savoir cynégétique (qui relève de la chasse), un savoir accumulé pendant des siècles par les premiers hommes chasseurs, habitués à reconstruire une forme ou une réalité (par exemple, le déplacement d'une proie invisible) à partir de multiples indices minuscules et de traces muettes (empreintes, touffes de poils, odeurs, etc.).

Maintenant que nous avons établi le contexte d'élaboration du paradigme indiciel et évoqué ses champs d'application (les sciences humaines et de la nature, l'art, la médecine, l'écriture, l'enquête policière, la chasse, etc.), nous proposons de nous recentrer sur notre sujet d'étude. Ici, notre but, n'est pas tant de remonter vers le passé (vers les causes, vers une réalité éteinte) à partir d'indices observables, et cela afin de tenter d'expliquer une présente réalité, mais bien plutôt d'étudier les situations porteuses d'indices, telles qu'elles ont été visualisées et vécues par le voyageur dans l'instant présent, ainsi que d'étudier leurs effets (apprentissage, révélations) chez le voyageur, autrement dit les significations que ce dernier en retire. En ce sens, ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant de savoir comment les signes apparaissent et se justifient, ce n'est pas de savoir comment et pourquoi l'événement se produit, mais bien plutôt d'étudier le vécu sensible de l'événement : comment cet événement est-il perçu par le voyageur et comment l'affecte-t-il ? Dès lors, si nous sortons du cadre de la recherche scientifique et ramenons ce paradigme à l'expérience du voyageur, si nous décelons l'incarnation de ce paradigme dans le cas de figure de voyageur étudié, s'il guide

son cheminement, alors nous trouvons en lui une utilité évidente dans le cadre de cette présente recherche. Nous porterons donc notre regard d'une part sur le vécu singulier du voyageur et, d'autre part, sur les effets de ce vécu chez le voyageur, autrement dit sur l'événement tel que perçu, éprouvé et interprété ainsi que sur l'intégration des significations qui lui sont reliées, celles qui émergent et se construisent par et pour le voyageur.

Dans cette perspective, nous nous contenterons de reprendre trois citations de voyageurs. Tout d'abord, la première concerne Jean-Séb : « [En Égypte, sur le Mont Sainte-Catherine,] j'avais très soif [...] j'ai vu une grotte. Je suis allé voir dans cette grotte ce qu'il y avait... et il y avait une source d'eau [...] dans ce contexte là, c'était magique » (p.87). Assoiffé, il perçoit une grotte, pénètre en ce lieu – alors qu'il aurait pu tout autant l'ignorer – et y découvre ce qu'il espérait tant mais qu'il ne s'attendait pas à trouver. Puis, Bruno, alors qu'il se trouve confronté à une situation qu'il éprouve difficilement, témoigne des signes qu'il perçoit : « La vie me le dit par plein de signes – moi qui crois aux signes – mais je ne veux pas y croire, [...] je ne suis pas à l'écoute des signes... jusqu'au moment où [...] j'en tombe malade de malaria » (p.160). En cette situation, ce voyageur apprenti alchimiste refuse d'accepter et de suivre les signes extérieurs qui se présentent à lui (semble-t-il de manière évidente), il persiste envers eux et finit par subir des conséquences négatives liées à son obstination. Enfin, Bruno conclut son récit en énonçant ceci : « J'ai rencontré la voie chamanique [l'expérience chamanique est porteuse de signes qui guident l'initié en devenir] et maintenant j'y vais. Il me faut suivre ses instincts et aller au bout de mes rêves » (p.172). Ce dernier extrait dévoile un apprentissage : à ce stade, confiant en lui et en la vie, il ouvre ses perceptions (sensorielles et extra-sensorielles) et accepte de suivre cette piste spirituelle qui se dessine devant lui ; en quelque sorte, il embrasse ainsi le paradigme indiciel.

À la lecture de ces courtes citations et plus largement au regard des récits qui regroupent maintes explorations au gré du hasard, il apparaît que la clé de l'émerveillement et de la révélation réside, pour une part, dans l'attention sensible que le voyageur accorde aux signes (une attention qui ne doit pas être forcée, car à trop chercher on peut se perdre) avant que la rationalité du moi ne s'en empare pour les recouvrir de la banalité du hasard.

Dès lors, le voyage vécu par l'*esthète philosophe*, conscient et alerte aux signes, est un livre qui se découvre page par page. Il se déploie sous la gouverne de l'intuition, ou plutôt en

fonction de l'impression (intuitive) d'être en présence d'un sens profond. À partir d'une quête première et d'une ouverture de sa vision du monde, le voyageur explore au hasard, il lâche prise, il ressent l'environnement dans lequel il se trouve, il écoute les signes qui se présentent à lui et son intuition, il vit pleinement et intensément ses situations de voyage ; ainsi il se découvre, ainsi s'ouvre la voie de son émancipation, voire de sa transformation personnelle.

Dans cette perspective expérientielle du voyage, les signes, les détails habituellement dépourvus d'importance, les indices marginaux (que l'on juge insignifiants) revêtent une grande importance : ils sont révélateurs. Ils fournissent des clés permettant d'accéder à une production plus élevée de l'esprit humain. Ici, la connaissance et le sens existentiel procèdent d'une perception, d'une interprétation et d'une intégration des indices, des détails et des signes qui jalonnent le parcours du voyageur. En d'autres termes, la découverte, le passage de l'inconnu au connu, le passage de la désorientation à l'orientation, s'opèrent sur la base d'indices. Ainsi, tel que nous l'exprime Ginzburg, « les traces [les indices, les signes] permettent d'appréhender une réalité plus profonde, qu'il serait impossible de saisir par d'autres moyens » (Ginzburg, 1980, p.12).

Finalement, de leur libre volonté, les voyageurs interviewés ont exploré le hasard et ont ainsi joui de situations tant extraordinaires qu'enrichissantes. Ils ont, au fil de leurs rencontres, appris à percevoir et à interpréter la Nature et autrui ; en certaines circonstances, ils ont appris à lire les indices qui se présentaient à eux. Ils ont trouvé en l'Autre et en l'ailleurs, puis en eux-mêmes, de nouvelles perspectives de sens, de nouvelles orientations. Dès lors, ils ont acquis une nouvelle capacité à ressentir, à créer des liens de sens et sont parvenus à une plus large compréhension du monde. Aussi, nous terminons ce point en laissant Rancière évoquer une situation de voyage au sein de laquelle le lecteur devrait aisément reconnaître la figure de voyageur étudié :

Un philosophe, abordant sur une terre inconnue, devina qu'elle était habitée en voyant une figure de géométrie sur le sable. "Voilà des pas d'hommes", dit-il. Ses camarades le crurent fou parce que les lignes qu'il leur montrait n'avaient pas l'air d'un pas (Rancière, 1987, p.47).

4.4.2.3 L'AMBIGÜITÉ ET LE JEU DE LA RELATION

Jouer est une pratique, un échange, c'est donner et prendre, c'est une double action associée à la figure du philosophe telle que définie par Todorov : dans le voyage philosophique, « Il y aurait [...] deux mouvements : les leçons à prendre et les leçons à donner » (Todorov, 1989, p.385). Aussi, nous retrouvons dans les récits de voyage des situations de jeu de dialogue, d'échange, de négociation avec autrui. Nous pourrions dire que le monde est un théâtre vivant au sein duquel s'exprime l'aptitude au jeu du voyageur.

Il est surprenant de constater que, pour Jean-Séb et Val, deux voyageurs aux longs parcours et ayant éprouvé de multiples rencontres, la qualité majeure dont ils témoignent avoir résolument apporté aux autres est le divertissement (p.104, p.143). Est-ce un hasard, une coïncidence, ou un point commun essentiel ? Par l'observation des situations de jeu que nous retrouvons au sein des récits de voyage recueillis, nous pensons que le jeu peut être considéré comme un élément universel qui réunit les êtres humains dans la rencontre, qui alimente la communication interpersonnelle et qui construit l'apprentissage expérientiel. Nous proposons donc ci-après de développer les raisons sous-jacentes à cette idée en prenant appui sur le récit de Val.

Chemin faisant, Val a apporté aux autres du rire et du divertissement, de la nouveauté et de l'originalité, notamment au travers de spectacles de clowns et de tours de magie (p.116-118). En ses mots, il en témoigne : « Nos spectacles de clowns [...] ont bien influencé notre mode de voyage. [...] l'humour rapproche les gens ; les spectacles de clowns nous ont permis de briser la glace de la première rencontre » (p.143).

Au cours des premiers mois de voyage, Val et Sébastien mettent à l'épreuve cette approche ludique :

[Au Maroc.] Eux qui ne parlaient pas français et nous qui ne parlions pas arabe, on a essayé de communiquer, on faisait des petits dessins, on leur a montré les photos de nos familles, on faisait des tours de magie, du jonglage, on s'amusait avec les enfants. C'est à ce moment là que l'on a commencé à découvrir tout ce jeu d'échange avec les gens. On réussissait à communiquer sur les choses principales, à lier une affinité, chacun ayant vraiment l'envie et la volonté d'être avec l'autre, eux ayant envie de communiquer avec nous et réciproquement... et ça c'est la partie essentielle.

Cet extrait nous montre explicitement ce rapport entre individus qui communiquent, qui, au-delà des barrières culturelles et linguistiques, s'efforcent mutuellement de tisser des liens de relation, de se comprendre et de se connaître. En ce sens, afin de mieux s'adapter à autrui et d'atteindre une compréhension mutuelle, Val et Sébastien usent quotidiennement de moyens de communication divers et variés, ludiques et artistiques. Aussi, il s'agit d'un jeu qui n'est pas seulement un divertissement, dans la mesure où il peut faciliter les rencontres et l'intégration (même éphémère) dans un nouveau cadre culturel et social. Dès lors, de part ce jeu de relation qu'ils répètent tout au long de leur voyage mais dont les règles varient de culture en culture, Val et Sébastien tendent vers la maîtrise d'un langage plus universel.

Puis, rappelons une anecdote en Argentine. Dans un commissariat où ils sont hébergés, Val et Sébastien animent la soirée par des jeux de jonglage et des tours de magie, auxquels viennent à participer policiers et détenus. Dans ce commissariat, après que les deux voyageurs aient mis en scène leurs talents de clowns, détenus et policiers se sont rejoints dans une ambiance plus légère et festive. En cette situation, le jeu et l'art favorisent le rassemblement et le partage sur un fond tant sensible qu'universel (p.114). Le jeu qui, dans un premier temps, prenait la forme d'un rapport entre acteurs et spectateurs s'est transformé, de part la participation de l'auditoire, en une scène ouverte où, barrières tombées, tous les protagonistes construisent ensemble un événement chargé d'émotions intenses et partagées.

À maintes reprises, au fil des vingt quatre pays traversés, les deux acolytes usent de jongleries, de pitreries et de chorégraphies gesticulantes, de ruses et de tours de magie pour amuser et faire rire les enfants comme les adultes, que ce soit les élèves dans une école ou leurs hôtes d'un soir. Pour ces voyageurs, le jeu – autrement dit la présentation d'un spectacle préparé ou improvisé – est un atout qui facilite l'entrée en relation et le partage interculturel. Cette approche originale et ludique face à autrui suscite la curiosité voire la fascination, elle génère l'imagination, l'émotion, le rire, l'émerveillement (la magie, à la fois art et jeu, est source d'émerveillement), etc. ; elle crée des connections et associations, elle invite au partage. En somme, l'humour et l'art sont des langages universels ; Val en témoigne : « Faire le clown reste notre meilleure façon de communiquer » (p.118).

L'incertitude et l'ambiguïté fondent le jeu

Dans une large perspective, en voyage, le terrain de jeu est celui d'autrui, celui de l'autre culture. Aussi, pour le voyageur en terre étrangère, jouer c'est, au-delà de l'alternative gagner ou perdre, se confronter aux règles de l'Autre et s'y adapter, c'est s'efforcer de les appréhender, mais également c'est jouer de ses différences et de celles de l'Autre pour en retirer un plaisir et un apprentissage. L'incertitude et l'ambiguïté sont donc au cœur du jeu, comme au cœur de toute relation avec autrui ; elles guident le déroulement du jeu et son dénouement. Deux citations viennent appuyer cette idée. D'une part, Colas Duflo énonce :

Dans tout jeu, même dans ceux qui sont de pure habileté, le hasard intervient, sous la forme de l'imprévisibilité des forces des adversaires et dans des cas de figures que le jeu peut créer. L'incertitude est la composante fondamentale de tout jeu, c'est en elle que s'enracine le plaisir (Duflo, 1997, p.51).

D'autre part, Philippe Ariès et Jean-Claude Margolin ajoutent :

Si la première règle du jeu est l'existence d'une règle [...], la seconde règle [...] est que l'univers ludique est un univers parallèle. Il est "à l'écart" de la vie [...] mais en même temps il est reproduction des règles de la vie. C'est pourquoi l'activité ludique est significative, joue sur le symbole et vaut comme "test" projectif. Si cette dualité n'existe pas, il n'y a pas de jeu possible [...], l'ambiguïté en somme est la seconde règle du jeu. [...]. S'il y a identification du jeu et de ce qu'il représente [...], ce n'est plus un jeu, ou plutôt cela dévoile que le jeu n'en était pas un, puisqu'il est pris au sérieux. Si, inversement, il n'y a pas de possibilité d'implication, le jeu devient ennuyeux [...] et de ce fait n'en est plus un. [...]. C'est l'ambiguïté de cette situation qui définit le jeu, et caractérise son fonctionnement (Ariès et Margolin, 1982, p.247).

L'apprentissage par le jeu

Par le jeu, en imaginant, improvisant et s'adaptant à l'Autre, le voyageur apprend de l'Autre et de lui-même. En effet, par la confrontation et le jeu relationnel, par l'adaptation à de nouvelles règles, à de nouveaux repères et codes culturels, à de nouveaux modes de vie, se développent la souplesse et l'ouverture d'esprit. Aussi, semble-t-il, plus le jeu est périlleux, risqué ou complexe, plus grand est l'écart culturel entre les acteurs, plus la relation sera intensément éprouvée, plus grand sera l'effort de décentration et d'adaptation, et ainsi plus

grand sera l'apprentissage expérientiel ; en bref, dans ces circonstances, plus grande sera la valeur du voyage. En ce sens, convoquons une nouvelle fois Ariès et Margolin afin d'illustrer cet apprentissage par le jeu : « Le jeu [...] est un langage symbolique, qui parle du corps, de la société, de l'univers visible et invisible, il est aussi [...] une des principales méthodes d'acquisition par l'enfant et le jeune homme des connaissances matérielles et morales » (Ariès et Margolin, 1982, p.576). En d'autres mots, le jeu est au cœur de l'éducation à l'altérité.

Nous venons ici de présenter les données qui émergent de ce terrain d'enquête et nous nous apprêtons, dans quelques instants, à dévoiler les univers de sens qui se dégagent tant de celui-ci que de nos explorations théoriques ; avant cela, en guise de synthèse, nous reprendrons, dans le tableau ci-après, les catégories *a priori* et émergentes :

Tableau 4.2 Synthèse des catégories *a priori* et émergentes

Catégories <i>a priori</i>	Catégories émergentes
L'appel de l'inconnu, du voyage ; L'envie et l'intention de départ, la quête esthétique et philosophique. L'expérience du voyage, dans l'altérité ; La rencontre ou l'épreuve de la relation, avec la Nature, les individus, les idées. Les sensations, émois et émotions. Les apprentissages (l'acquis, le raisonné) ; Les révélations (le donné, le sensible).	Le mystère et l'ambiguïté. Le hasard et la synchronicité (l'acausalité) ; Les indices et les signes (extérieurs) ; L'intuition (intérieure). Le jeu (l'ambiguïté et la magie) de la relation.

Remarque d'importance : Nous constatons, au fil de l'analyse des récits de voyage, que toutes les catégories *a priori* se retrouvent contenues dans les témoignages des participants à l'enquête, qu'elles aient été explicitement énoncées, sous la forme de questions ouvertes, par le chercheur interviewer ou qu'elles aient spontanément été abordées par les voyageurs interviewés. En d'autres termes, les récits englobent l'ensemble des catégories *a priori* auxquelles s'ajoutent les données émergentes que nous venons de présenter.

Venons-en dès à présent aux univers de sens qui se dévoilent de cette recherche, c'est-à-dire ceux qui proviennent du croisement entre les fondements théoriques et les données qui résultent du terrain d'enquête.

4.4.3 *Les univers de sens dévoilés, à la croisée de la théorie et du terrain*

Dans cette partie, nous présenterons les univers de sens dynamiques qui se dégagent des récits de voyage collectés et des cheminements des voyageurs. Avec l'aide du logiciel d'analyse qualitative *Sémato*, par le croisement des données collectées et l'analyse des réseaux sémantiques (décrits dans les appendices D et E), nous voyons émerger trois grands univers de sens, c'est-à-dire des configurations dynamiques par lesquelles du sens se crée chez le voyageur, par lesquelles celui-ci évolue, voire se transforme. Ci-après, au sein de la figure 4.3, ces univers de sens sont illustrés par des traits fléchés et numérotés (①, ②, ③).

Ce schéma se présente sous la forme d'une *onde de choc* évoluant à partir d'un noyau qui est l'identité du voyageur (l'état d'avant le voyage). Chaque cercle, composant cette *onde de choc*, marque un passage entre deux états ou dimensions – de l'identité à l'altérité, du sensible à la raison – autrement dit un saut de liaison qui balise l'évolution du voyageur. Chaque cercle inclut et transcende son prédécesseur et cette onde se propage à l'infini, tout au long de l'existence. De plus, précisons que dans l'événement de la rencontre, identité, altérité, sensibilité et raison sont mises à l'épreuve ; cette figure dépeint donc le voyage de la conscience à travers la rencontre de l'Autre. Cette onde alimente son mouvement lorsque le voyageur *se frotte* à l'altérité, dès lors que celui-ci rencontre l'Autre (la Nature, les êtres humains, les idées ou essences spirituelles), dès lors qu'il l'éprouve d'une perception sensible et l'expérimente, ensuite par l'exercice de la raison. En effet, le rapport au monde est premièrement un rapport sensible, l'appel ressenti qui initie le voyage dans l'ailleurs en est un des indicateurs (dans un autre registre, le nouveau né commence par percevoir son environnement par l'usage de ses sens, c'est donc par ses facultés sensibles qu'il découvre l'Autre). Par conséquent, dans ce schéma, nous plaçons le *sensible* entre l'*identité* (de départ) et l'*altérité*, une altérité dont les formes et les figures sont perçues tout au long du voyage et qui parfois sont l'objet vers lequel le voyageur tente d'opérer une décentration.

Dès lors, nous exposerons tout d'abord 1) le processus d'évolution du voyageur, de la rencontre à l'émotion puis à l'apprentissage, ensuite 2) nous tenterons, au travers de cette recherche, d'articuler les notions d'altérité (intérieure et extérieure) et d'identité, autrement dit les notions de l'Autre et de Soi, et enfin 3) de concilier le sensible et la raison.

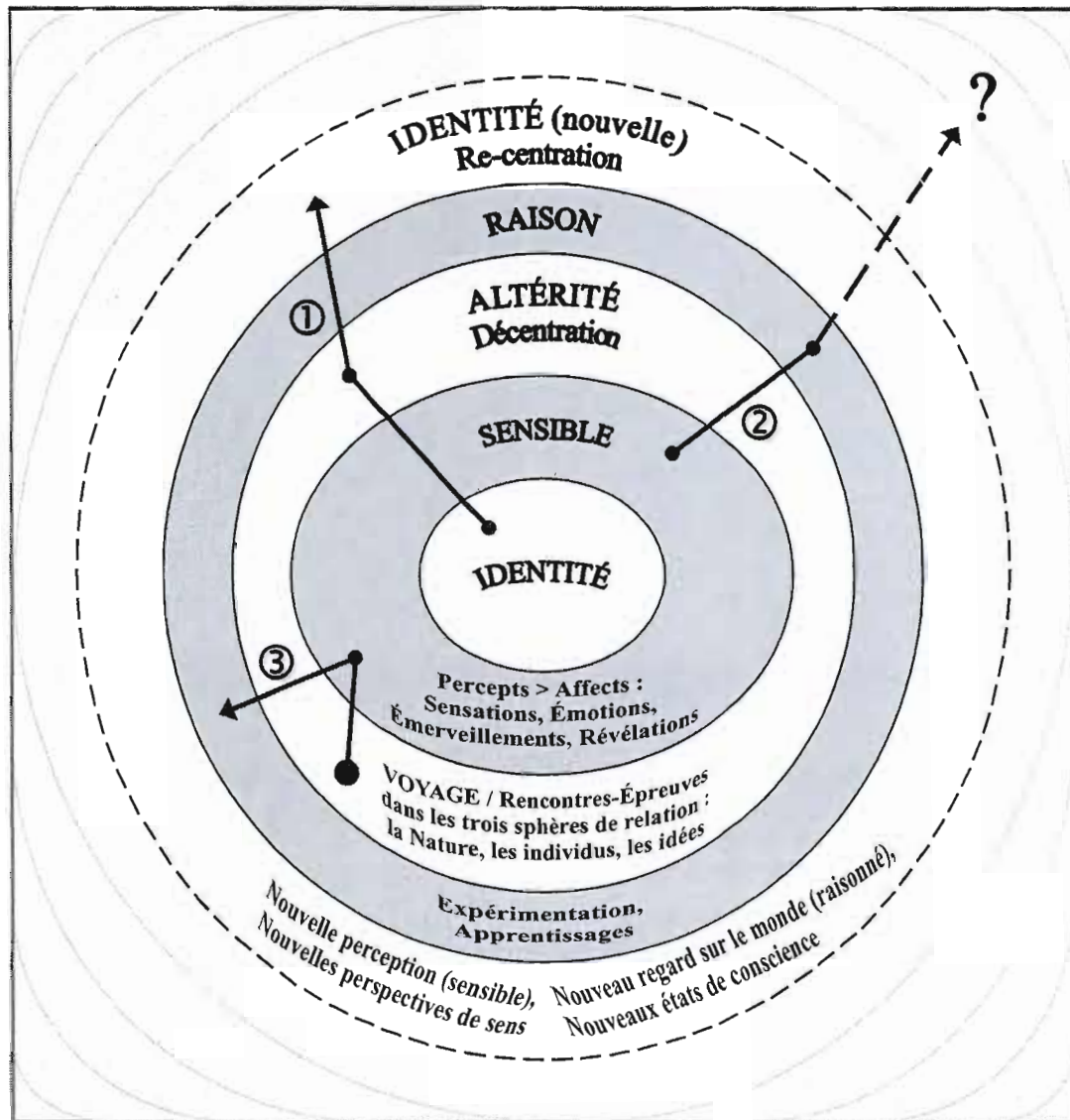


Figure 4.3 Les univers de sens qui se dévoilent de cette recherche

4.4.3.1 LE PROCESSUS RENCONTRE > ÉMOTION > APPRENTISSAGE

Ici, à la lumière des fondements théoriques de cette étude, nous nous efforcerons de révéler les liens de sens entre les données collectées.

Nous l'évoquons, à la toute fin du cadre théorique (p.43), *a priori*, d'une part, des rencontres et des épreuves surgissent des sensations et des émotions, d'autre part, de ces dernières, résultent des apprentissages et des révélations. Comme nous allons le voir, notre terrain d'enquête confirme ces liens de coordination.

Au sein du terrain d'enquête, chacune des expériences de voyage (présentées dans la partie 4.3) est structurée en trois points qui sont autant de catégories d'étude et d'analyse : 1) les rencontres et les épreuves, 2) les sensations et les émotions, 3) les apprentissages et les révélations. Les champs sémantiques qui définissent ces trois vastes catégories sont détaillés au sein de l'appendice D de cette présente recherche.

L'analyse des données contenues dans des récits de voyage, opérée par le biais du logiciel d'analyse qualitative *Sémato*, met en évidence des liens de sens par recoupement de champs sémantiques, entre le moment vécu, le sensible et le déploiement de la conscience.

Dépendamment des champs sémantiques identifiés et de la qualification textuelle réalisée par *Sémato*, nous observons que, pour les trois récits de voyages recueillis :

- sur un total de 89 réponses, 61 réponses revêtent des contenus relatifs à la catégorie « rencontres, épreuves », 72 à la catégorie « sensations, émotions » et 56 à la catégorie « apprentissages, révélations » ;
- 52 réponses sur un total de 89 réponses (19/34 pour Jean-Séb, pour 15/29 pour Val, 18/26 pour Bruno) contiennent des éléments signifiants, rattachés à la fois à la catégorie « rencontres, épreuves » et à la catégorie « sensations, émotions » ;
- enfin, 41 réponses sur un total de 89 réponses (14/34 pour Jean-Séb, 11/29 pour Val, 16/26 pour Bruno) contiennent des éléments signifiants, rattachés aux trois catégories suivantes : « rencontres, épreuves », « sensations, émotions » et « apprentissages, révélations ».

Ces quelques chiffres à l'appui sont à considérer à titre d'indicateurs. Ils soulignent les liens entre ces trois vastes champs sémantiques. De plus, nous constatons que, pour Bruno,

comparativement à Jean-Séb et Val, davantage de ses rencontres ont suscité des émotions et des apprentissages, autrement dit, dans une plus large proportion, ses réponses illustrent ce processus. Dès lors, nous en venons à nous demander si Bruno n'a pas éprouvé plus intensément et plus pleinement ses rencontres ? Chaque rencontre étant unique et spécifique au voyageur, nous ne pouvons en juger d'une simple comparaison. Néanmoins, cette réflexion nous amène à porter notre regard sur l'intensité de l'événement de la rencontre, duquel surviennent l'émotion et l'apprentissage. En effet, certaines rencontres sont éprouvées plus intensément par le voyageur. Parmi elles, il apparaît que les rencontres *véritables*, au sens bubérien (concept défini au point 2.3), initient et alimentent le déroulement du processus *Rencontre > Émotion > Apprentissage*. Que ce soit Jean-Séb lorsqu'il fait la rencontre du professeur Sunil (p.82), Val lorsqu'il rencontre et contemple la vallée de Cappadoce (p.125) ou Bruno lorsqu'il s'immerge dans l'univers chamanique (p.162-163), chacune de ces rencontres *véritables*, parce qu'elle est pleinement vécue et intensément éprouvée par l'être intégral (par le voyageur), procure des sensations, des émotions voire des émerveillements desquels surviennent des apprentissages voire des révélations.

Également, l'analyse des trois récits soutient l'idée selon laquelle le voyage, amorcé et vécu dans une perspective esthétique et philosophique, rend propice l'événement de la rencontre *véritable* et le déroulement de ce processus d'évolution sensible puis raisonnée et spirituelle. En d'autres mots, le *voyageur esthète et philosophe* (tel que défini collectivement par Montaigne, Todorov, Dufrenne et Dagognet au point 2.1), de part ses deux facettes – la quête sensible et raisonnée – s'ouvre à un rapport au monde ou plutôt à un mode d'existence dans le voyage qui facilite le vécu de relations authentiques ainsi que le cheminement vers de plus vastes champs de perceptions et de connaissances, vers une conscience plus étendue des composantes – particularités (différences) et ressemblances – de l'Autre et de Soi.

Finalement, en toute situation de rencontre, la faculté de ressentir tant le monde que la sensation éprouvée, c'est-à-dire la faculté d'ouverture des perceptions sensorielles et extra-sensorielles vis-à-vis de l'Autre comme de soi, semble être la clé qui mène à l'apprentissage existentiel et à l'émancipation. En ce sens, l'expression de cette faculté sensible (le ressenti, l'intuition), qui implique le risque d'être déséquilibré voire tourmenté, altéré voire transformé, favorise le déploiement du processus *Rencontre > Émotion > Apprentissage*.

4.4.3.2 LE COUPLE D'INSEPARABLES, ALTÉRITÉ ET IDENTITÉ

Il est bien difficile de croiser les champs sémantiques de l'altérité et de l'identité, notamment dans la mesure où l'altérité est d'une part extérieure à l'être et d'autre part enfermée en lui. Au sein des récits de voyage, nous avons pu identifier des termes signifiants rattachés au concept d'altérité ; ils sont énoncés de manière non exhaustive dans l'appendice D. Quant à ceux rattachés au concept de l'identité, ils apparaissent contenus dans une dimension aux limites d'autant plus mouvantes et relatives dans la mesure où l'identité, au contact de l'altérité, est sujette à des altérations. C'est précisément cette dimension du soi dynamique que nous questionnons dans le cadre de cette présente recherche. Aussi, puisque la quête de soi est au cœur de cette étude, puisque l'identité du voyageur est mise à l'épreuve au sein de chaque rencontre avec l'Autre, alors elle (l'identité) s'exprime, de près ou de loin, dans chaque témoignage recueilli. Toutefois, de manière simplifiée, nous pourrions dire que ce qui définit l'identité du voyageur est ce qui n'est pas Autre que lui, tel qu'il se perçoit et tel qu'il est perçu par autrui ; nous reconnaissons ici l'existence d'une altérité intérieure.

Les voyageurs interviewés ont rencontré l'altérité de diverses manières, dans diverses conditions et sous diverses formes. Ils ont exploré, découvert et éprouvé 1) d'autres territoires, une diversité naturelle, 2) d'autres êtres humains, des cultures différentes, des modes de vie, de pensée et d'agir différents, 3) d'autres idées ou essences spirituelles, au-delà de celles qui étaient les leurs avant le départ. Autrement dit, au fil de leurs multiples rencontres avec l'Autre, ils ont pénétré les trois sphères de la relation décrites par Buber dans *La vie en dialogue* (1923).

À ce stade de la recherche, nous ne reviendrons pas spécifiquement sur les rencontres et épreuves qui jalonnent le voyage (elles sont présentées au point 4.3) ; par contre, nous nous efforcerons, à travers elles, d'apporter globalement des éléments de compréhension quant au lien fondamental entre l'identité et l'altérité, toutes deux éprouvées dans le voyage.

Au sein des récits de voyage, nous observons que, de la découverte de l'Autre proviennent un apprentissage existentiel et une émancipation personnelle. Succinctement, nous reprenons ci-après quelques expressions contenues dans les récits qui témoignent de ce

mouvement. La découverte de l'« autre milieu naturel » (p.83), de l'« autre réalité » (p.84), des « autres cultures » (p.92), de l'« autre peuple » (p.97), de l'« autre œuvre de la création » (p.109), d'« autres sphères de vie » (p.137), d'« autres mondes » (p.163), etc., toutes ces découvertes de l'autre extérieur ou de l'autre intérieur²⁶ mènent à des altérations identitaires, à d'« autres possibilités » (p.83), d'« autres perspectives de vie » (p.83), à d'« autre[s] manière[s] de communiquer » (p.101), à un « autre rythme [de vie dans le voyage] » (p.120), à d'« autres angles [de vue] » (p.162), à d'« autres sens [ou sensibilités] » (p.168), à d'« autres perceptions » (p.168). De la sorte, nous comprenons que la relation à l'Autre et la reconnaissance de l'Autre conduisent l'individu à prendre conscience de lui-même²⁷, de son identité et de son altérité intérieure, puis à changer ; en d'autres mots, sous l'influence de l'Autre, celui-ci s'altère, il ne perd pas son identité, il la découvre et la construit.

Nous venons étudier l'expérience personnelle et individuelle d'un cas de figure de voyageur qui, porté par une quête identitaire et des intentions envers l'Autre, s'altère, change voire se transforme auprès de l'Autre et par le voyage. Aussi, chemin faisant, lors de chaque rencontre avec l'Autre, que ce soit avec la Nature, avec les individus ou avec les idées, l'identité est constamment mise à l'épreuve. Plus spécifiquement, immergé dans une autre réalité (celle du voyage), le voyageur confronte ses modes de perception, d'interprétation et d'expression (les langages verbaux et comportementaux, du corps et de l'esprit) à ceux d'autrui, à ceux de l'autre culture. Le *Je* se confronte au *Tu* (à l'autre extérieur) et l'éprouve, puis l'expérimente et l'intègre (intérieurement). Aussi, dans *L'être et le néant*, Sartre dit qu'« autrui [l'Autre] est le médiateur indispensable entre moi et moi-même » (Sartre, 1943, p.260). En d'autres termes, le face-à-face avec l'Autre (extérieur) me renvoie à moi-même. L'effet initial de l'altérité se reporte du dehors dans le dedans et permet d'appréhender l'autre

²⁶ Pour Ardoino, « la découverte de ce qui de moi m'est étranger est tout à fait [...] fondatrice. Je ne suis pleinement moi-même qu'avec la conscience de ma pluralité et de mes divisions » (Ardoino, 2000, p.191).

²⁷ Selon Todorov, « La conscience naît de l'intériorisation de l'autre, celui qui se tient à mes côtés : On me regarde, donc j'existe, une instance en moi prend conscience de moi-même » (Todorov, 2002, p.365).

en soi. Pour se connaître, pour obtenir une quelconque vérité sur soi, il convient donc de passer par l'Autre ; c'est-à-dire que, par l'Autre, l'être gagne en objectivité sur lui-même, c'est-à-dire que le regard porté sur l'Autre renvoie de soi à soi-même. Ainsi, la confrontation à l'Autre confirme l'être dans son identité mouvante tout en lui faisant prendre conscience de son altérité irréductible. En ce sens, d'une vision de la communication restreinte aux relations interpersonnelles, Emmanuel Mounier soutient que « la personne [...] n'existe que vers autrui, elle se connaît que par autrui, elle ne se trouve qu'en autrui » (Mounier, 1967, p.38). Dans le cadre de cette présente recherche, d'une vision de la communication étendue aux relations avec la Nature et avec les idées, nous remplacerons, dans cette citation de Mounier, le terme d'*autrui* par celui d'*Autre*, le second englobant le premier. De la sorte, dans cette large perspective, nous rejoindrons une nouvelle fois la pensée de Buber qui, dans *Le chemin de l'homme* (1948), nous enseigne que l'on apprend à se connaître et que l'on atteint la sagesse non en se détachant du monde – et donc de l'Autre – mais en s'en imprégnant profondément pour mieux le comprendre.

En somme, l'altérité (la relation avec l'Autre, avec la Nature, les individus, les idées) et l'altération représentent la clé de voûte de l'identité et de la conscience de soi ; c'est-à-dire que l'identité se construit dans l'altérité. D'une part, c'est à travers l'expérience de l'altérité (la rencontre de l'Autre) que se joue la reconnaissance du semblable et que se découvrent les différences ; d'autre part, c'est à travers elle que l'identité de l'être s'altère et se construit.

Le voyageur en marche vers une philosophie de l'être et de l'altérité

Nous observons que, pour chaque voyageur interviewé, au fil de ses rencontres, se construit une éthique puis s'élabore une philosophie sur des apprentissages éthiques. Par exemple, Bruno dit s'être enrichi d'une éthique de la liberté : « Seul à l'étranger, [...] j'ai aussi compris ce qu'est la responsabilité de la liberté ; si tu veux une liberté tu en prends la responsabilité » (p.165), mais également d'une éthique de l'altérité : « C'est avant tout par l'autre que j'ai une éthique et souvent par la souffrance que me donne l'autre » (p.166).

D'un large regard sur les récits recueillis, nous remarquons que le *voyageur esthète et philosophe*, d'une perception sensible et d'une expérimentation raisonnée, acquiert une éthique, d'une part une éthique existentielle (de son existence) et, d'autre part une éthique

relationnelle (de la relation à l'Autre), c'est-à-dire une éthique qui se déploie autant en soi que vers l'Autre (vers la Nature, les individus et les idées). Plus précisément, nous décelons, chez les voyageurs interviewés, la construction :

- d'une part, d'une éthique de l'être dans le sens d'une « éthique du sujet » qui, selon Michel Foucault, se fonde sur une herméneutique²⁸ de soi, vise la connaissance de soi et l'accomplissement de soi, autrement dit dans le sens d'une « esthétique de l'existence²⁹ » qui consiste en l'« élaboration de sa propre vie comme une œuvre d'art personnelle » (Foucault, 1994, p.731),
- et, d'autre part, d'une éthique de l'altérité, c'est-à-dire une éthique de la responsabilité d'autrui (au sens levinassien), une éthique de la communication interpersonnelle et interculturelle mais aussi, une éthique de la communication transpersonnelle (le respect de la Nature en est une des expressions). De cette éthique³⁰ de la relation à l'Autre se déploie une philosophie de l'altérité dont l'objet est davantage de chercher à reconnaître l'Autre qu'à le connaître. En ce sens, lorsqu'il traite de la philosophie de l'altérité, Fred Poché dit qu'« Autrui [l'Autre] se tient toujours au-delà de l'image que je m'en fais [...]. Il ne s'agit plus de *connaître* Autrui [l'Autre], mais de le *reconnaître* » (Poché, 2003, p.87).

Ainsi, la rencontre de l'Autre éprouvée et expérimentée, la reconnaissance et l'acceptation de l'altérité – naturelle, humaine, spirituelle – seraient, dans le voyage, l'œuvre suffisante à accomplir afin de satisfaire une quête de sens et d'identité, une quête à la fois esthétique et philosophique.

²⁸ « Appelons herméneutique l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens » (Foucault, 1966, p.44).

²⁹ Selon Foucault, « la principale œuvre d'art dont il faut se soucier, la zone majeure où l'on doit appliquer des valeurs esthétiques, c'est soi-même, sa propre vie, son existence » (Foucault, 1994, p.402).

³⁰ Pour Levinas, l'éthique est *philosophie première*, elle précède l'ontologie ; autrement dit, l'ontologie est dérivée de l'éthique (Levinas, 1998).

4.4.3.3 LA CONCILIATION ENTRE SENSIBILITÉ ET RAISON

« Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit »
(Rousseau, 1835, p.160)

Au cours de leurs parcours, chaque voyageur a confronté sa sensibilité et sa raison, d'une part à celles d'autrui, d'autre part, intérieurement, l'une envers l'autre. À cet effet, le poète et philosophe Friedrich Schiller, dans *Les lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (1795), nous éclaire sur la division anthropologique, à savoir sur le partage de l'être humain entre la sensibilité et la raison. Fondant sa philosophie sur celle de Kant (1790), il nous dit que l'âme humaine se structure et se scinde en deux « natures » fondamentales³¹ : « la nature sensible ou moi phénoménal, la nature raisonnable ou le moi absolu » (Schiller, 1943, p.6).

Avant d'investiguer les récits de voyage en considération des notions de sensibilité et de raison, il convient de préciser cette division. Tel que présenté ci-après dans le tableau 4.3, l'être humain, se présente d'abord à l'état de nature puis se construit en personne morale. À la fois physique et moral, il est soumis à une double législation : d'une part il est assujéti à la Nature (à la nécessité naturelle), aux sentiments, aux changements, à la multiplicité, d'autre part, il obéit à la loi qu'il s'est lui-même fixé et dont il a toujours conscience. En ce sens, Schiller précise que « l'homme physique » est égoïste et violent, « l'homme moral » libre et autonome (Schiller, 1943, p.81). Ces deux facultés ou forces de l'être humain, que Schiller nomme « tendances » (*Triebe*) formelle et sensible, ont chacune leur domaine distinct³² et « épuisent [à elles deux] le concept d'humanité » (Schiller, 1943, p.175). Elles ne peuvent

³¹ « Le moi phénoménal, c'est l'homme qui vit dans la relativité de l'espace et du temps où il est déterminé par la succession de ses sensations, de ses perceptions et de ses états affectifs. Le moi absolu, c'est l'homme qui dépasse la relativité ; c'est la libre personnalité pensante et agissante qui ne dépend pas du temps, qui n'est fondée que sur elle-même, qui assiste immuable aux changements de son être phénoménal et les met en forme ; elle s'élève des perceptions à l'expérience en énonçant des jugements et en accomplissant des actes dont la validité [...] est universelle » (Schiller, 1943, p.6).

³² Bien que ces tendances apparaissent en opposition, elles ne se heurtent pas nécessairement, puisqu'elles n'exercent pas leur action dans les mêmes sphères (Schiller, 1943).

donc se subordonner unilatéralement l'une sur l'autre (mais peut-être qu'une subordination réciproque est possible) et il ne peut y avoir de troisième tendance originaire qui servirait d'intermédiaire entre elles. Dès lors, comment parvenir à réunifier ces deux tendances ? Comment réconcilier nature sensible (l'être physique) et nature raisonnable (l'être moral) ? Pour Schiller, cette antinomie entre la sensibilité et la raison ne peut être surmontée que par l'*art* (par le pur concept de beauté) et par le *jeu*. En effet, afin d'en finir avec la division de l'être humain, il conviendrait selon lui d'instaurer entre les tendances sensible et formelle un rapport de réciprocité ; Schiller appelle « tendance au jeu » le fruit de cette action combinée³³. Cette tendance n'a donc pas d'existence à l'origine, elle résulte d'une déduction logique. C'est par le biais de cette tendance au jeu, telle que définie par Schiller, que nous mettrons en relation les notions de sensibilité et de raison au sein des récits de voyage collectés et que nous tenterons de les concilier. D'un regard englobant et d'une formulation synthétique, voici comment le philosophe Colas Duflo (*Le jeu*, 1997) exprime cette division anthropologique :

Tableau 4.3 L'homme divisé selon *Les lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*

PERSONNE	ÉTAT
moi	déterminations
permanence	changements
existence absolue	existence dans le temps
liberté	dépendance
raison	sensibilité
activité [de la pensée]	passivité [de la pensée]
exigence de forme absolue	exigence de réalité absolue
tendance formelle	tendance sensible et matérielle

(Duflo, 1997, p.98).

³³ « Pour des motifs transcendants, la raison pose l'exigence : il doit y avoir une union entre la tendance formelle et la tendance matérielle, c'est-à-dire qu'il doit y avoir une tendance de jeu, car le concept d'humanité ne peut se parfaire que par l'unité de la réalité et de la forme, du hasard et de la nécessité, de la passivité et de la liberté » (Schiller, 1943, p.199).

Suite à cette mise en contexte exposant la division de l'humain entre sensibilité et raison, revenons dès à présent sur les récits de voyage. Au-delà d'un rationalisme occidental (tel que fondé par Aristote) personnifié par les trois voyageurs interviewés, parfois l'envie et l'émotion envahissent l'individu au détriment de la raison.

Des contenus du récit de Jean-Séb illustrent ce cas de figure où le sensible domine la raison. En Chine, à la recherche d'un endroit où dormir, Jean-Séb embarque spontanément dans le véhicule d'un inconnu qui lui dit connaître un hôtel. Dans la nuit noire, alors que ce dernier, de bonne intention, l'emmène à travers la campagne vers un hôtel, Jean-Séb se sent pris au piège et même apeuré. En cette situation, il avoue que son envie de trouver un hôtel bon marché lui a fait prendre des risques déraisonnables (p.90). Puis, en Inde, dans l'effervescence de la foule, il réagit violemment face à un individu qui lui agrippe le bras ; ce dernier venait lui réclamer de payer la boisson qu'il avait consommée quelques minutes auparavant ; manifestement, ici, Jean-Séb était en tort et malgré tout il s'est emporté (p.91). Une autre fois, toujours en Inde, se confrontent sensibilité et raison : « comment ne pas être agressé par ce klaxon qui pourtant exprime l'intention du chauffeur de me signaler sa présence par souci de sécurité [...]. C'est un combat entre ce que je sais et ce que je sens » (p.99). Enfin, face aux sollicitations qu'il éprouve au fil du voyage, il dira : « Jusqu'à la fin du voyage, je reste frustré par le harcèlement, même si je comprends mieux que cette frustration ne devrait pas être » (p.92) ; ici encore l'émotion subordonne la raison.

Au regard de ces quelques situations, « la tendance sensible domine la tendance formelle [la raison], on obtient l'homme sauvage, passionnel, barbare, plus animal que véritablement humain » (Duflo, 1997, p.105). Néanmoins, à l'inverse, d'autres fois la raison l'emporte sur l'émotion, autrement dit « la tendance formelle domine la tendance sensible, on obtient l'homme moral épris de vérité et de justice » (Duflo, 1997, p.105). Un passage du récit de Val illustre ce second cas de figure (p.132). En Albanie, victimes d'une agression, Val et son compagnon de route se font *kidnapper* leurs vélos et leurs affaires personnelles dont leurs carnets de voyage qui, comme ils le disent, « sont des choses qui nous tenaient à cœur ». En ce contexte, alors qu'ils auraient pu réagir avec vigueur face à leurs agresseurs, ils choisissent d'abandonner leurs vélos et de recourir à l'aide de la police ; ce choix apparaît

donc plus raisonné (et raisonnable) que sensible (impulsif et émotionnel). Duflo exprimera synthétiquement ces deux mouvements de domination qui témoignent de la division anthropologique : « Lorsque l'on désire, on assujettit sa raison à sa nature [à sa sensibilité]. Lorsque l'on respecte, on assujettit sa nature [à sa sensibilité] à sa raison » (Duflo, 1997, p.111).

De plus, en Égypte, Jean-Séb trouve en l'humour – et par extension dans le jeu – une « solution universelle » :

Je change mon approche face à la sollicitation, j'y réponds par l'humour. Je préserve ainsi mon bonheur d'être ici plutôt que de vivre l'expérience comme un combat. Les guides semblent apprécier également. Pour la première fois dans ce voyage, j'ai l'impression d'avoir trouvé une solution universelle à ce qui a été ma plus grande difficulté (p.101).

Cet extrait révèle une qualité du jeu, celle de *faire passer*, « telle cette ruse bénéfique qu'est le sucre autour de la pilule » (Duflo, 1997, p.110). Dans ses lettres, Schiller évoque cette qualité sur un plan politique : « L'austérité de tes principes les [le peuple] fera fuir loin de toi ; mais ils les supporteront sous forme de jeu » (Schiller, 1943, p.141).

Dans son cheminement de voyageur, nous constatons que Jean-Séb éveille sa tendance au jeu – son esprit joueur – et gagne en sensibilité, c'est-à-dire que, dans une certaine mesure, il parvient – du moins en certaines situations – à estomper la domination de sa nature raisonnable sur sa nature sensible. Il en témoigne : « Étant quelqu'un de rigoureux et d'assez rigide, [...] par le voyage, je suis devenu moins rationnel. [...]. À force d'avoir multiplié les nouvelles rencontres [...], on dirait qu'aujourd'hui je suis devenu plus sensible aux autres » (p.102).

Enfin, comme nous avons pu l'observer à travers le récit de Val, les mimes, les prestations de clowns, de jonglage et les tours de magie affirment une tendance au jeu personnifiée en ce voyageur et qui se déploie dans ses relations à autrui. Dès lors, si c'est, d'une part, par la raison – par l'intention de réaliser des spectacles de clowns et par la préparation de ceux-ci dans le but de les présenter à autrui – que se créent ces rencontres et qu'émerge le jeu dans la relation, d'autre part, c'est la sensibilité qui guide le déroulement de

la relation à l'Autre, qui la fait vivre d'intensité et qui contribue à la construire ; ensuite, le moment vécu pourra être raisonné, expérimenté et des apprentissages pourront en découler.

Revenons-en maintenant sur la pensée de Schiller afin de préciser les caractéristiques du jeu et de montrer comment ce dernier intervient dans une conception unificatrice de l'être. Comme nous l'évoquions précédemment, la *tendance au jeu*, fruit de la collaboration des tendances sensible et formelle, serait la solution au problème de la division anthropologique. Pour Schiller, l'objet de cette tendance au jeu, c'est-à-dire « l'objet commun aux deux tendances » (Schiller, 1943, p.201) serait, au sens le plus large du mot, la beauté comprise comme « forme vivante³⁴ ». En effet, l'*expérience du beau*, comme coopération harmonieuse de ces deux tendances fondamentales, permettrait la constitution de l'être humain total³⁵, libre tant physiquement que moralement, libre dans sa sensibilité et sensible dans sa liberté, autrement dit « délivré, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la morale, de tout ce qui s'appelle contrainte » (Schiller, 1943, p.351). Dans cette conception, la tendance au jeu est alors signe d'humanité et de liberté dans une légalité.

Dans la philosophie de Schiller, « le jeu est [ainsi] considéré comme vecteur d'harmonie, donc de beauté et d'équilibre, tant pour le physique que pour le spirituel en l'homme » (Duflo, 1997, p.110). En ce sens, seul l'être humain conçu comme totalité – un être à la fois sensible, raisonné et spirituel – et qui joue librement, développe la beauté. Aussi, l'amour, dans le sens d'une coopération harmonieuse – en soi, mais aussi fondamentalement vis-à-vis d'autrui³⁶ – est synonyme de jeu ; autrement dit, dans les mots de Schiller, « aimer, c'est [...] jouer à la fois avec notre inclinaison [le sensible] et avec notre estime [la raison] » (Schiller, 1943, p.193).

³⁴ « Le beau ne doit être ni seule vie, ni seule forme, mais forme vivante, c'est-à-dire la beauté. [...]. L'homme ne doit que jouer avec la beauté et il ne doit jouer qu'avec la beauté » (Schiller, 1943, p.205).

³⁵ « L'homme ne joue que là où dans la pleine acceptation de ce mot il est homme, et il n'est tout à fait homme que là où il joue » (Schiller, 1943, p.205).

³⁶ « Seul, l'amour de soi-même est stérile, parce qu'il faut être deux pour aimer » (Dumas, 1882, p.46).

En somme, au-delà d'une conception dualiste de l'être humain partagé entre deux tendances, l'une sensible et l'autre raisonnable (nous pourrions tout autant les nommer *tendance esthétique* et *tendance philosophique*), il apparaît qu'un individu (un voyageur), libéré de toute contrainte, parvenant à concilier par le jeu – autrement dit par un esprit joueur, par une pensée ludique – ces deux tendances fondamentales et laissant libre court à leurs expressions dans leurs propres champs d'action réciproques, vit et se dispose à vivre des relations *véritables* (pleines et intenses, au sens bubérien), il tend vers l'intégralité de son être et vers son émancipation.

Comme nous venons de le voir dans cette partie (4.4), l'exploration des données émergentes que sont le *mystère*, l'*ambigüité*, le *hasard*, la *synchronicité*, mais aussi la perception sensible des *indices* (extérieurs) et de l'*intuition* (intérieure) et tout particulièrement le *jeu*, dévoilent la primordialité sensible du vivant et de l'évolution, les liens fondamentaux entre *sensibilité* et *raison*, entre *esthétique* et *philosophie*, et contribuent à définir une conception de l'être humain entier et unifié, sensible, raisonné et spirituel. Également, d'un large regard spirituel, ces données émergentes donnent à comprendre comment le voyageur apprend sur l'Autre et sur lui-même, comment il s'émancipe et s'éveille notamment au travers de rencontres *véritables*. Aussi, ces dernières semblent survenir de la coordination harmonieuse – par le jeu – des tendances sensible et raisonnable, voire, possiblement, du concours d'une autre *Idée* fondamentale et transcendante. Cette *Idée* que l'on a pourtant coutume de banaliser – par ignorance, par manque d'imagination, par crainte de l'étrange et de l'inconnu – et, d'une interprétation faible, de simplement traduire par les expressions de « faits de hasard », d'« événements magiques », de « coïncidences », serait finalement celle de la *spiritualité*, une spiritualité venant transcender, intensifier et vitaliser le vécu des rencontres, venant englober et pénétrer l'existence du voyageur. Dès lors, en considération de cette intuition, dans la dernière partie de ce mémoire, nous convoquerons la pensée du philosophe spirituel Ken Wilber afin d'étudier l'évolution de la conscience et le déploiement de l'esprit du *voyageur esthète et philosophe*.

4.5 L'évolution de la conscience à travers le voyage

Dans cette dernière partie, en raison de la complexité du phénomène étudié – dont notre vaste exploration tant théorique que pratique révèle un éclatement en diverses dimensions philosophiques, esthétiques, communicationnelles, intimes, universelles – nous ferons appel à l'éclairage utile qu'offre le cadre de pensée de Ken Wilber. En effet, le modèle intégral élaboré par ce dernier synthétise l'essence de tout ce qui a émergé ; il permet d'englober le tout et de mieux comprendre les liens entre les parties qui composent ce tout. En cela, cette vision spirituelle et intégrale vient transcender les résultats de notre recherche.

En d'autres termes, afin de tenter de donner du sens aux récits de voyage collectés et à la quête de soi dans l'altérité, afin de mieux cerner l'identité du *voyageur esthète et philosophe*, nous allons maintenant dévoiler, par l'intégration des contenus émergents et significatifs au sein du modèle intégral de Wilber, *ce qu'il y a à comprendre et à retenir de tout ce qui précède*, c'est-à-dire l'essence de cette présente recherche.

Tout d'abord, nous présenterons le modèle intégral de Wilber. Ensuite, nous interpréterons séparément les contenus des trois récits en termes de cheminement parcouru et d'évolution de la conscience. Enfin, dans un dernier temps, nous regrouperons et dégagerons l'essentiel des trois parcours, c'est-à-dire ce qui relève des catégories émergentes et des univers de sens dévoilés dans l'entreprise de cette recherche, et plus largement, le fond commun en termes d'expérience esthétique et philosophique du voyage.

4.5.1 Le modèle intégral de Wilber comme grille d'interprétation

4.5.1.1 LA PERTINENCE DU MODÈLE DE WILBER

Dans cette section, sera justifiée la pertinence – et la nécessité selon nous – d'appliquer la vision évolutionniste et intégrale de Wilber au phénomène que nous étudions. En effet, le modèle intégral de développement humain dont il est l'auteur éclaire et donne du sens aux données collectées lors du terrain d'enquête. Notre interprétation vient, à ce stade, s'enrichir d'un cadre conceptuel et intégrateur aidant ainsi à l'objectivation de nos premières

observations et analyses. Nous sollicitons donc son essentielle contribution afin d'apprécier de quelle manière s'est opéré le déploiement de la conscience des voyageurs.

Le voyage, dans notre cas *esthétique et philosophique*, permet l'évolution de la conscience. Au travers des rencontres, des interactions, des épreuves qui jalonnent le parcours du *voyageur esthète et philosophe*, ce dernier évolue ; il vit des *translations* voire des *transformations authentiques*³⁷. Dès lors, comment suivre son parcours, les méandres de son évolution ? Relater simplement ses récits ne permet pas de situer sa trajectoire au fil de ses découvertes et de ses apprentissages. Pour y parvenir, il devient utile de se doter d'une toile de fond, d'une grille de lecture permettant de révéler les cheminements de chaque voyageur. Aussi, nous envisageons de transposer les nouveaux états de conscience atteints, les apprentissages, révélations et transformations, et plus largement les résultats du terrain d'enquête au sein du modèle théorique de développement humain de Wilber³⁸.

[Wilber y expose] une vision cohérente qui rend honneur aux vérités d'une vaste gamme de domaines disparates et qui les incorpore : vérités de la physique et de la biologie, des sciences sociales et systémiques, des arts et de l'esthétique, de la psychologie du développement et du mysticisme contemplatif ainsi que celles de mouvements philosophiques opposés, allant du néoplatonisme au modernisme, de l'idéalisme au postmodernisme (Tony Schwartz, cité dans : Wilber, 1997a, p.17).

³⁷ Wilber distingue la *translation* de la *transformation radicale* ou *authentique* : « Dans la translation, le moi accède simplement à une nouvelle façon de penser, de ressentir la réalité [...]. Dans la transformation, le processus même de translation est mis au défi, observé, miné pour finalement être mis en pièces. Dans une translation typique, le moi (ou le sujet) accède à une nouvelle façon de penser le monde (ou les objets) ; mais dans la transformation radicale, le moi devient sujet d'enquête, il est scruté, saisi par le cou, et littéralement étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive [...]. Car dans la transformation authentique, il n'est plus question de croyances mais de la mort du croyant ; plus question de traduire le monde mais de le transformer » (Wilber, 1997b, p.23-24).

³⁸ Ce modèle — ou cadre intégrateur — est notamment présenté au sein de l'ouvrage de Wilber intitulé *Une brève histoire de tout* (Wilber, 1997a).

Wilber soutient l'idée selon laquelle le développement humain se déploie par stades spécifiques qui vont au-delà de ceux que la psychologie occidentale reconnaît ordinairement : « Ce n'est qu'en parvenant à traverser successivement chaque stade de développement [...] qu'il est possible de développer d'abord un sentiment d'individualité sain et, ultimement, de faire l'expérience d'une identité plus vaste » (Wilber, 1997a, p.15). Ce modèle, dans la lignée des grandes traditions spirituelles et approches non duelles (le bouddhisme, les théories de l'évolution de Schelling, Hegel, Aurobindo, etc.), vise à intégrer deux visions du monde très différentes : l'Ascendant³⁹ et le Descendant⁴⁰, alors que « le monde moderne et postmoderne est gouverné presque entièrement par une conception purement descendue » (Wilber, 1997a, p.36-38). En d'autres mots, il tend d'« équilibrer à la fois la transcendance et l'immanence, l'Un et le Multiple, la Vacuité et la Forme [...], le Ciel et la Terre » (Wilber, 1997a, p.39).

Ainsi, ce modèle intègre, englobe, transcende. Dans le cadre de cette présente recherche, il en réunit les éléments essentiels, autrement dit il en dévoile l'essence.

4.5.1.2 LES QUATRE QUADRANTS DU KOSMOS⁴¹

Selon Wilber, une compréhension intégrale (holistique) de la conscience humaine doit au moins inclure les dimensions extérieures et intérieures d'un « holon⁴² », aussi bien dans

³⁹ Le sentier Ascendant est purement transcendantal : « Il est habituellement puritain, ascétique, yogique [...]. Le sentier Ascendant glorifie l'Un et non le Multiple, la Vacuité et non la Forme, le Ciel et non la Terre » (Wilber, 1997a, p.37-38).

⁴⁰ Le sentier Descendant est purement immanent : « Il est de ce monde jusqu'à la Moelle. Ses tenants glorifient le Multiple, pas l'Un, et célèbrent la Terre, le corps, les sens et souvent la sexualité » (Wilber, 1997a, p.38).

⁴¹ « Le Kosmos contient le cosmos (ou la physiosphère), le *bios* (ou la biosphère), la psyché ou *noûs* (la noosphère) et *theos* (la théosphère ou domaine divin) » (Wilber, 1997a, p.45).

⁴² Selon le principe N°1 de la théorie intégrale de Wilber, la réalité (ou le Kosmos) se compose de tout/parties ou *holons*. Le mot *holon*, créé par Arthur Koestler, désigne « une entité qui est simultanément un *tout* en soi et une *partie* d'un autre tout » (Wilber, 1997a, p.46). En cela, la vision holarchique constitue le fondement de la philosophie intégrative.

leurs manifestations individuelles que collectives. Ce modèle à quatre quadrants – composés de quatre territoires, de quatre types distincts (mais interreliés) d'holarchies – constitue le principe directeur du travail de Wilber.

Tel que nous pouvons l'observer au sein des figures 4.4 et 4.6 (pages 213 et 218), ces quatre quadrants sont l'*intérieur* et l'*extérieur* de l'*individu* et du *collectif*. Wilber les nomme *Intérieur/Individuel* ou *intentionnel*, *Intérieur/Collectif* ou *culturel*, *Extérieur/Individuel* ou *comportemental* et *Extérieur/Collectif* ou *social*. Les deux premiers quadrants forment le sentier de gauche, c'est-à-dire la dimension subjective (l'herméneutique) et les deux autres, le sentier de droite, c'est-à-dire la dimension objective (l'empirique). La culture occidentale tend à accorder *trop* de poids aux quadrants droits (la science cérébrale, la sociologie) et néglige les quadrants gauches (l'introspection, la culture humaine). Le modèle intégral de conscience redresse ce déséquilibre en précisant l'importance des quadrants gauches.

Une façon de comprendre le modèle à quatre quadrants est de considérer le quadrant *supérieur-gauche* comme primaire et les trois autres quadrants comme les différentes façons dont la conscience humaine individuelle est conditionnée par le cerveau matériel, par les influences culturelles et par les structures sociales. Si nous considérons le quadrant *supérieur-gauche*, c'est-à-dire celui nommé *intentionnel*, en son sein se dessine une holarchie selon laquelle chaque niveau de conscience transcende et inclut son prédécesseur. Wilber illustre cette holarchie en donnant quelques exemples, du stade le moins inclusif au plus inclusif : préhension < irritabilité < sensation < perception < impulsion < émotion < symboles < concepts, etc. (la figure 4.5, page 216, détaille cette holarchie). De la sorte, s'articulent et se déploient de nouvelles visions du monde, de nouveaux états de conscience.

Pour les besoins de cette recherche, nous porterons tout particulièrement notre attention sur le quadrant *supérieur-gauche* – soit celui de l'*intentionnalité*, de la *conscience subjective* ou *intérieure* – mais considérerons également les trois autres quadrants, c'est-à-dire les cadres *comportemental*, *culturel* et *social*. En effet, ces derniers demeurent inéluctablement en rapport avec le développement de la conscience individuelle et l'influencent fondamentalement. Autrement dit, les quatre quadrants interagissent les uns avec les autres, ils « sont tout interreliés [...] tous mutuellement déterminants [...] tous causent et sont causés par les autres quadrants » (Wilber, 1997a, p.122) : une étape donnée du

développement individuel sera reflétée dans une étape du développement neurologique (comportemental), dans une étape du développement culturel et dans une étape du développement social. Aussi, puisque la « prétendue "pensée individuelle" possède en réalité au moins ces quatre facettes [ou points cardinaux du Kosmos] » (Wilber, 1997a, p.122), puisque l'*Esprit-en-action* se manifeste en chacun d'eux, alors, afin de mieux comprendre l'évolution de la conscience des voyageurs interviewés, nous investiguerons pour chacun d'eux, les quatre dimensions que sont l'*intentionnel*, le *comportemental*, le *culturel* et le *social* – telles qu'elles ont été explorées, éprouvées et expérimentées – et nous nous efforcerons d'apprécier le degré d'adéquation entre elles.

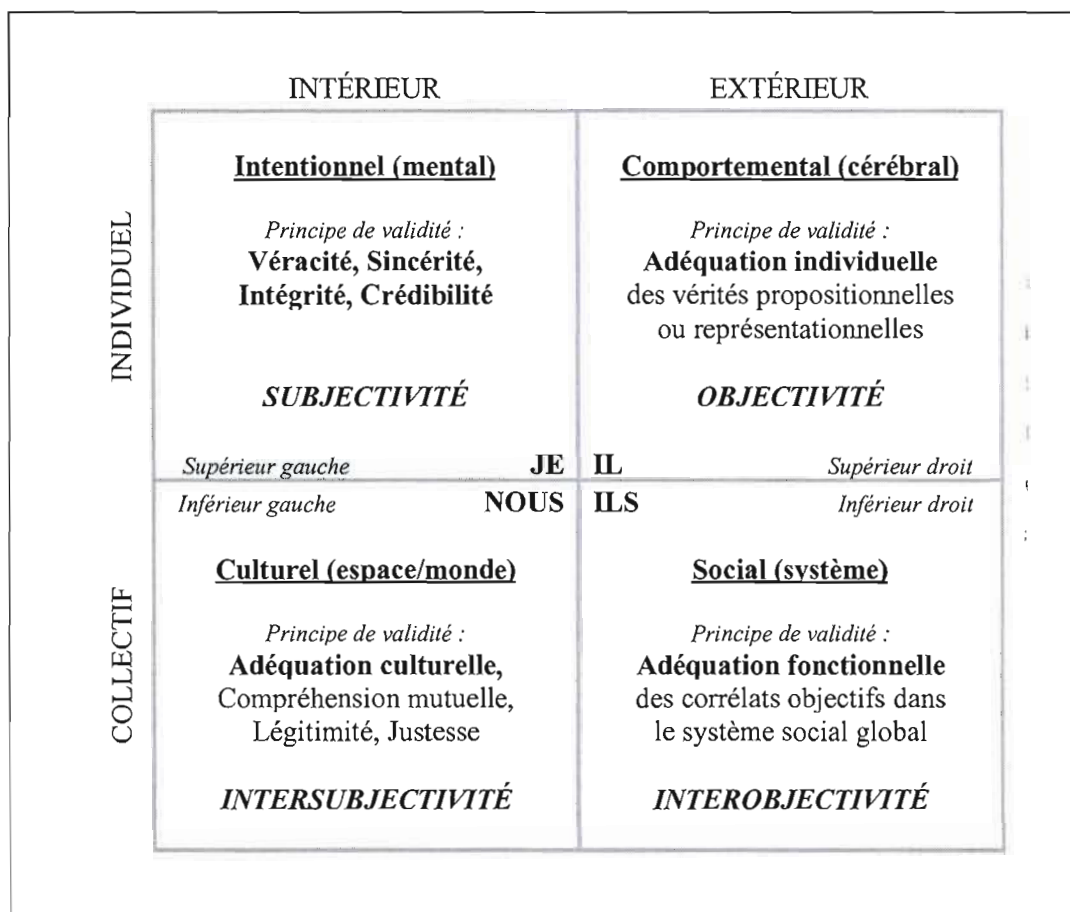


Figure 4.4 Les quatre quadrants du Kosmos (Wilber, 1997a).

4.5.1.3 LE DÉVELOPPEMENT STRUCTUREL DE LA CONSCIENCE

Nous nous proposons d'étudier l'évolution de la conscience du *voyageur esthète et philosophe* en prenant pour référence la trame exposée par Wilber. Ici, nous porterons notre regard plus spécifiquement sur le quadrant *supérieur-gauche*, celui du *JE*, tout en considérant les liens fondamentaux avec les trois autres quadrants (*NOUS, IL, ILS*).

Le modèle de Wilber se compose de trois étapes prépersonnelles (1, 2, 3 : étapes précoces de développement), de trois étapes personnelles (4, 5, 6 : étapes intermédiaires de croissance ou égotiques) et de quatre étapes transpersonnelles (7, 8, 9, 10 : étapes transégotiques, étapes du développement superconscient), soit un modèle de développement humain en dix niveaux que nous détaillons ci-après au sein de figure 4.5.

À chaque nouveau stade, chaque nouvelle vision du monde, qui émerge et se développe, transcende et inclut les visions du monde précédentes. En d'autres termes, « c'est une *holarchie d'actualisation*, dont chaque stade se *déploie* et *enclot* ses prédécesseurs comme dans une série d'emboîtements successifs » (Wilber, 1997a, p.195). Wilber appelle le *grimpeur*, la personne qui gravit l'échelle de l'expansion de la conscience et qui, à chaque nouveau barreau, accède à une vision différente de soi (obtention d'un type d'identité du moi différent) et des autres. Chaque niveau est un point charnière qui implique le processus crucial de fusion, de différenciation et d'intégration du niveau plus élevé. Mais, comment passe-t-on d'un niveau à un autre ? Bien que l'interprétation (par le chercheur) du passage d'un état à un autre (chez le voyageur interviewé) soit subjective et retranscrite intuitivement, elle obéit néanmoins à des règles. Il s'agit de ne pas amalgamer la prise de conscience superficielle avec la pleine intégration d'une nouvelle vision du monde qui peut être *transformation authentique*. Entre l'apparition éphémère d'une vision nouvelle et la révélation qui devient incarnation, s'étend ici une marge qui doit être éprouvée ; autrement dit, l'individu doit habiter dans cet écart pour atteindre un nouveau mode de conscience, pour parvenir à un niveau plus élevé. Ici, il est question de ne pas confondre la phénoménologie et l'ontologie, de ne pas convertir la première en la seconde. En ce sens, Wilber soutient que l'on peut avoir une expérience spirituelle à presque n'importe quel stade de la croissance :

[On peut] accéder momentanément aux dimensions supérieures dans diverses conditions – moments d'exaltation, de passion sexuelle, de stress, rêve éveillé, états induits par des drogues ou même durant des épisodes psychotiques [...]. Cela peut changer profondément sa vie et l'ouvrir à de nouveaux modes de conscience. Et peut-être que cela peut amener une véritable transformation (Wilber, 1997a, p.206-207).

Il précise cependant que, même si l'évolution peut être accélérée, elle ne peut fondamentalement pas être escamotée. Selon Aurobindo : « L'évolution spirituelle obéit à la logique des déploiements successifs ; elle ne peut faire un nouveau pas majeur et décisif que si le pas majeur principal a été suffisamment conquis » (Wilber, 1997a, p.206).

Aussi, lors des entrevues, nous nous sommes efforcés de relever et d'approfondir les prises de conscience du voyageur, qu'elles soient survenues lors du voyage ou qu'elles aient émergé au cours du face-à-face entre le chercheur et l'interviewé. Dans les discours, les expressions telles que « J'ai réalisé que... », « J'ai pris conscience de... », « J'ai été émerveillé par ... », « J'ai changé... », « J'ai eu une révélation... », etc. sont autant d'indices verbaux relatifs à des prises de conscience. Nous avons demandé au voyageur de préciser ses prises de conscience afin de comprendre si elles se déployaient en de nouveaux modes de conscience, afin de comprendre si, au-delà des apparences et des impressions, une véritable évolution de la conscience – voire une transformation radicale et authentique – s'était effectivement opérée (notons que cela n'a pu être observable et vérifiable qu'au niveau du discours de l'interviewé). En effet, selon Wilber, « le développement cognitif est nécessaire mais pas suffisant pour le développement moral » (Wilber, 1997a, p.209). Ainsi, il convient de vivre pleinement et de se déployer moralement dans un nouveau stade – dans un nouvel état de conscience – pour l'intégrer, pour qu'il y ait finalement une véritable translation ou une transformation authentique.

C'est donc à travers ce modèle en neuf niveaux qui structurent l'évolution de la conscience que nous allons interpréter le développement personnel – voire la transformation intérieure – du *voyageur esthète et philosophe*.

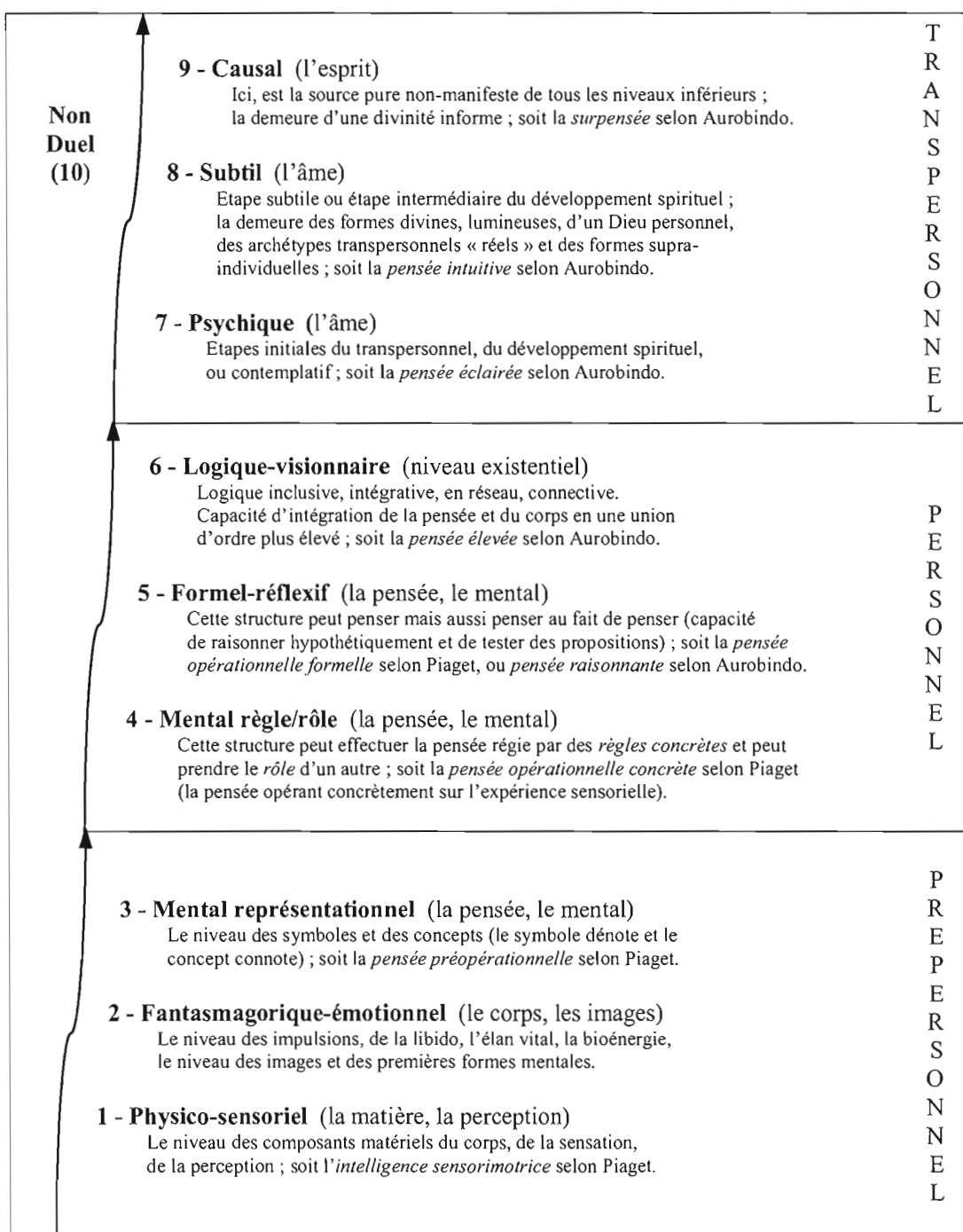


Figure 4.5 Les structures fondamentales de la conscience (Wilber, 1997a).

En somme, le modèle intégral de Wilber, tel que nous le présenterons ci-après (figure 4.6, p.218), guidera notre interprétation des parcours de voyageurs. Cette figure décrit synthétiquement les quatre dimensions de l'être humain (plus largement, les quatre quadrants d'un *holon*) et leurs composantes :

- *JE* : L'INTENTIONNEL, LE SUBJECTIF,
- *IL* : Le COMPORTEMENTAL, L'OBJECTIF,
- *NOUS* : Le CULTUREL, L'INTERSUBJECTIF,
- *ILS* : Le SOCIAL, L'INTEROBJECTIF.

Nous porterons donc notre regard sur l'évolution de la conscience du voyageur (*JE*), une conscience qui, d'une part, s'exprime par des actions mentales et comportementales (*IL*), et s'opère dans des cadres culturels (*NOUS*) et sociaux (*ILS*), d'autre part, qui est influencée par ces mêmes – ou d'autres (selon le contexte considéré et l'angle de vue) – actions mentales et comportementales, cadres culturels et sociaux.

En ce sens, nous apprécierons l'adéquation du déploiement de la conscience avec les dimensions comportementales, culturelles et sociales de l'individu ; car – et c'est cela que nous essayerons de découvrir – en cette dynamique intégrale, se révèle, selon nous et intuitivement, le vécu authentique et émancipatoire du voyageur, car en cette dynamique, réside, au-delà du relativisme de l'expérience singulière, la *valeur existentielle et universelle*⁴³ du voyage, et donc, en ce qui à trait à cette présente recherche, la valeur de l'existence du *voyageur esthète et philosophe*.

⁴³ En bref et à nos yeux, les *valeurs universelles* du voyage seraient basées sur la reconnaissance des différences de l'Autre et des ressemblances, sur le respect de la Nature, des individus et des idées, sur le dialogue et le partage interculturels.

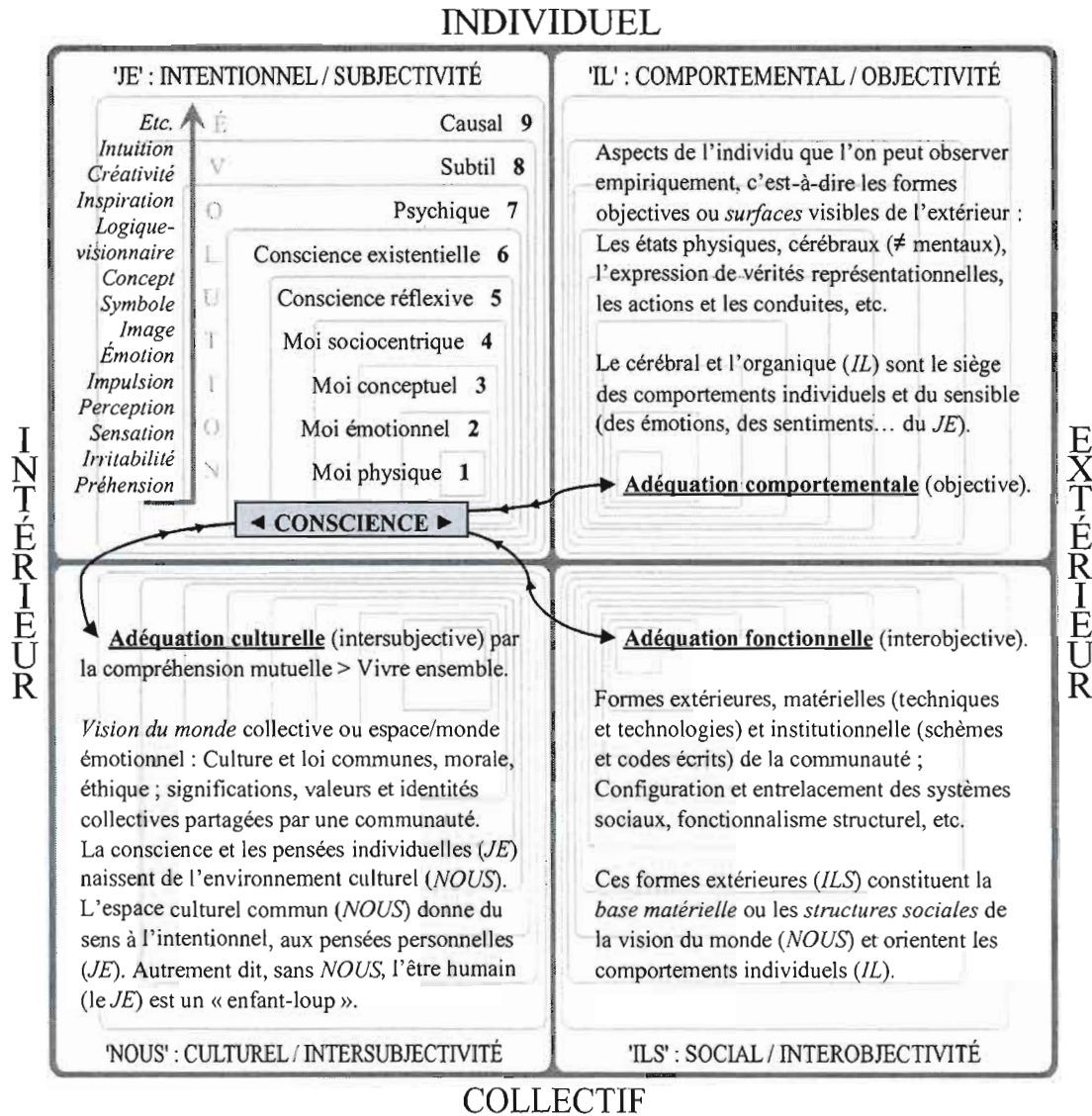


Figure 4.6 Le modèle intégral d'évolution de la conscience (Wilber, 1997a).

4.5.2 *L'aventure de la conscience des voyageurs*

C'est au sein de ce modèle intégral d'évolution de la conscience que nous interpréterons donc l'expérience du *voyageur esthète philosophe*. En effet, dans le voyage, dans de nouveaux cadres culturels et sociaux, chemin faisant, la conscience de l'individu évolue. En ce sens, ce dernier met à l'épreuve – dans le voyage et au fil de ses rencontres avec l'Autre – ses modes de perception (sensorielle et extrasensorielle) et d'interprétation (le sentier de gauche du modèle de Wilber), ses modes d'expression et de conduite (le sentier de droite), et ainsi sa conscience évolue. Elle évolue de manière d'autant plus harmonieuse et s'élève dès lors que les quatre quadrants sont explorés, éprouvés et expérimentés, dès lors qu'il y a prise de conscience des interactions entre ces quatre quadrants et concordance de leurs déploiements. En d'autres mots, le voyageur parvient à une vérité plus universelle sur le monde et sur lui-même dès lors que, d'une démarche authentique – sincère, vrai, intègre, crédible – il y a adéquation comportementale, culturelle et fonctionnelle avec le développement de sa conscience.

Face à une expérience humaine, telle que celle que nous étudions, premièrement, il est ardu d'apprécier le chemin parcouru par chaque individu au sein des quatre quadrants, autrement dit de retranscrire concrètement l'étendue et la profondeur de ces déploiements au sein d'une matrice qui, bien qu'*intégrale*, se définit par des limites. Deuxièmement, il est difficile de juger de l'adéquation entre les quatre quadrants, c'est-à-dire entre l'intentionnel (l'évolution de la conscience), le comportemental (les vérités propositionnelles), le culturel (la compréhension mutuelle, la légitimité) et le social (des corrélats objectifs dans le système social global). En effet, le contenu d'un récit de voyage n'est qu'une part du voyage réalisé, une part exprimée par le sujet et ensuite réinterprétée par le chercheur. Dès lors, d'un regard englobant et distancé porté sur les récits recueillis, notre jugement de l'évolution de la conscience des voyageurs, au travers du modèle de Wilber, demeure subjectif et donc à relativiser. Aussi, dans les figures 4.7, 4.8 et 4.9, les zones grisées reflètent intuitivement ces évolutions expérientielles : nous nous sommes efforcés de refléter au mieux – selon nos perceptions et nos interprétations, elles-mêmes transposées au sein du modèle (ou cadre

interprétatif) de Wilber – le déploiement de la conscience au fil du voyage, un déploiement qui, rappelons-le une nouvelle fois, se réalise au travers des quatre quadrants.

Dès lors, quels sont les niveaux de conscience explorés, traversés et atteints par les voyageurs ? Dans le voyage, les niveaux quatre et cinq du développement de la conscience (④ l'état sociocentrique et ⑤ l'état ethnocentrique/mondocentrique⁴⁴) ont notamment été éprouvés dans la mesure où c'est à ces stades que l'individu respectivement « apprend à *assumer le rôle de l'autre* » (Wilber, 1997a, p.235) et, d'une réflexion critique, étudie les possibilités en termes de vision du monde, de modes d'existence – celles et ceux des autres cultures – et peut en imaginer d'autres, d'autres que celles et ceux découverts, et surtout d'autres que les siens. En d'autres mots, le voyage est, en ces stades, expérience de la décentration, réflexion sur le monde et introspection, c'est-à-dire réflexion sur soi et sur sa propre réflexion. Par le voyage, le voyageur se libère de sa propre – et parfois sa seule – perspective, de ses propres manières de percevoir et d'interpréter, d'une vision du monde restreinte. Il s'ouvre à celles des autres cultures, les reconnaît, il peut, au passage, en accepter des éléments d'une autre et les adopter ; autrement dit, il élargit sa vision du monde et parfois change radicalement de perspective ; c'est-à-dire que, dans un sens large, il change de paradigme personnel : l'identité du moi, le sens moral, les besoins et envies du moi évoluent.

Au stade six, celui de la *logique-visionnaire* ⑥, stade jusqu'auquel sont parvenus les trois voyageurs, il y a intégration et transcendance de tous les niveaux qui lui sont inférieurs, c'est-à-dire des stades prépersonnels et personnels, ceux relatifs au corps (① sensations, perceptions, ② impulsions, émotions) et ceux relatif au mental (③ représentation, symbolisation, conceptualisation, ④ opérationnalisation de la pensée selon des règles concrètes, ⑤ raisonnement hypothétique, réflexivité, conscience du soi). C'est tout particulièrement à ce niveau ⑥, par l'intégration de diverses perspectives existentielles devenues relatives et interdépendantes, que se confrontent la raison (le mental) et la

⁴⁴ Pour Wilber, « Le cours entier du développement humain peut être vu comme un *déclin continu de l'égoïsme* [et du narcissisme] » (Wilber, 1997a, p.244), de l'état ou du moi physiocentrique, au moi biocentrique, au moi égocentrique, au moi sociocentrique, puis au moi ethnocentrique et enfin au moi mondocentrique.

sensibilité (le corps) ; c'est à ce niveau que le *voyageur esthète et philosophe* peut être angoissé et désorienté, qu'il peut éprouver une crise existentielle, qu'il peut se perdre sans une « folle liberté aperspective » (Wilber, 1997a, p.258). En bref, à ce stade, après avoir exploré *tout* ce que le domaine personnel pouvait offrir, devenu plus complexe, il peut se retrouver insatisfait et désespéré, tout à la fois « intégré, autonome et misérable » (Wilber, 1997a, p.262).

Ensuite, le niveau sept, celui du *psychique* ⑦, a également été conquis par chacun des voyageurs, plus ou moins selon les cas. À ce stade, l'individu (le voyageur) fait l'expérience (psychique) de l'« Âme du Monde » (Wilber, 1997a, p.271), il prend conscience que la Nature fait partie de lui. De tout son être, il contemple, il s'émerveille, il ne fait plus qu'un avec la Nature. Wilber nous décrit cette première étape transpersonnelle et nous donne une illustration concrète d'expérience psychique :

Au niveau psychique, une personne peut temporairement dissoudre le sentiment d'un moi séparé (l'ego ou le centaure) et se découvrir une identité avec le monde grossier ou sensorimoteur en son entier – c'est ce qu'on appelle le *mysticisme*⁴⁵ *de la nature*. Vous faites une belle promenade dans la nature, la conscience calme et l'humeur expansive, vous regardez une belle montagne et vlan ! Soudain il n'y a plus personne qui regarde, il n'y a que la montagne – et vous êtes la montagne. Vous n'êtes pas "ici en dedans" en train de regarder la montagne "là-bas dehors". Il n'y a que la montagne et elle semble se voir elle-même, ou vous semblez la voir de l'intérieur. La montagne est plus proche de vous que votre propre peau. Peu importe comment on l'exprime, il n'y a pas de séparation entre le sujet et l'objet, entre vous et le monde naturel tout entier, "là-bas dehors". Intérieur et extérieur n'ont plus aucun sens (Wilber, 1997a, p.271).

Enfin, le niveau huit, celui du *subtil* ⑧, a également été conquis par un voyageur. Ce stade du développement transpersonnel implique un face-à-face avec le Divin, une « union

⁴⁵ Wilber associe le *mysticisme* à une *vision du monde* d'ordre transpersonnel : « Il y a *au moins quatre stades majeurs* dans l'évolution transpersonnelle [...], je les appelle le *psychique*, le *subtil*, le *causal*, et le *non dual* [...]. Ce sont des structures de base et, naturellement, chacune a une *vision du monde différente*, que j'appellerai respectivement *mysticisme de la nature*, *mysticisme du divin*, *mysticisme sans forme* et *mysticisme non dual* » (Wilber, 1997a, p.269).

avec Dieu, quelque soit le nom qu'on lui donne [...] une union plus profonde avec des dimensions plus subtiles » (Wilber, 1997a, p.282). D'une attitude contemplative et méditative, l'individu vit une révélation, une expérience subtile d'illumination intérieure à laquelle il y apporte des interprétations, non plus sensibles ou rationnelles, mais plus subtiles. Ici, de la Vacuité, émergent des états de béatitude, des états affectifs expansifs d'amour et de compassion, ..., en bref, des *Formes archétypales* ou *schèmes originaux* dont dépendent toutes les manifestations :

Il y a une lumière dont toutes les lumières inférieures ne sont que de pâles ombres, il y a une Béatitude dont toutes les joies inférieures ne sont que des copies anémiques, il y a une Conscience dont toutes les cognitions inférieures ne sont que de simples reflets, il y a un Son primordial dont tous les sons inférieurs ne sont que de faibles échos. Ce sont là les véritables archétypes (Wilber, 1997a, p.289-290).

Dans le cadre de cette recherche, nous n'irons pas plus loin dans la description des stades de l'évolution de la conscience dans la mesure où les niveaux transpersonnels neuf et dix – c'est-à-dire les hautes sphères de la spiritualité, celles du *causal* ⑨ et du *non dual* ⑩ – ne semblent pas avoir été atteintes par les trois voyageurs interviewés.

Dans leurs voyages, Jean-Séb et Val ont cheminé longuement, ont découvert de multiples cultures et ont confronté leurs vision du monde, modes de pensée et d'agir. Aussi, leur conscience s'est déployée jusqu'au niveau six – soit le niveau existentiel, celui de la *logique-visionnaire* – et parfois, en quelques situations, ils ont effleuré le niveau sept, celui du *psychique*. Bruno, quant à lui, a élevé sa conscience jusqu'aux niveaux sept et huit, ceux du *psychique* et du *subtil* ; il a vécu des expériences révélatrices et un éveil spirituel, sa quête spirituelle et son expérience chamanique l'y ont conduit.

Ce sont ces évolutions de la conscience à travers le voyage que nous allons synthétiquement retranscrire au fil des prochains paragraphes et que nous allons intégrer et circonscrire au sein des trois prochaines figures, des figures à quatre quadrants qui sont autant de schémas de développement personnel.

4.5.2.1 L'ÉVOLUTION DE JEAN-SÉB

Au sein des quatre quadrants sont décrits les contenus et formes du voyage qui traitent de l'évolution de Jean-Séb en termes de développement personnel (intérieur et individuel), comportemental, culturel et social.

Comme nous le constatons ci-après dans la figure 4.7 (page 224), le niveau six, celui de la *logique-visionnaire*, a été conquis et longuement éprouvé. Jean-Séb a profondément vécu et voyagé en ce stade – ou en cet espace – existentiel, au sein de multiples univers naturels, culturels, de pensée (spirituels). Plus spécifiquement, en ce stade, il est entré en relation avec d'autres porteurs de cultures, intentionnellement ou non (par hasard). Auprès d'eux, il a découvert des morales et des éthiques de vie différentes, il a observé leurs modes d'existence et de pensée puis, après les avoir reconnu, il les a intégrés et parfois même il les a adoptés pour enfin les personnifier aujourd'hui.

De plus, en quelques circonstances bien spécifiques, Jean-Séb a accédé au niveau sept. Il est parvenu au niveau du *psychique*, à des états d'émerveillement, et ce lorsqu'il contemplait la Nature, seul et éloigné des villes et des villages. En ces situations, il est envahi d'un sentiment de plénitude intérieure, d'un sentiment d'unité entre ce qu'il contemple (un élément de la Nature, le Mont Sainte-Catherine par exemple - p.88) et lui-même (il prend conscience que la Nature est en lui et le pénètre) ; en bref, il a communiqué avec la Nature.

Nous constatons que le déploiement dans la dimension sociale (zone grisée du quadrant *inférieur-droit* – *ILS* – dans la figure 4.7) est moins étendu comparativement aux trois autres types de développement (*JE* ; *NOUS* ; *IL*). Ici, il y a, semble-t-il, une faiblesse en termes d'adéquation fonctionnelle et sociale. L'état de désorientation, voire de crise existentielle, qui caractérise Jean-Séb à son retour de voyage serait, peut-être et en partie, lié à ce déséquilibre.

Finalement, au terme de ce voyage, Jean-Séb est devenu, culturellement et existentiellement parlant, plus complexe, mais aussi plus autonome, plus sensible, plus ouvert à d'autres perspectives et à d'autres possibilités, plus universaliste, meilleur communicant et plus joueur dans ses relations avec autrui.

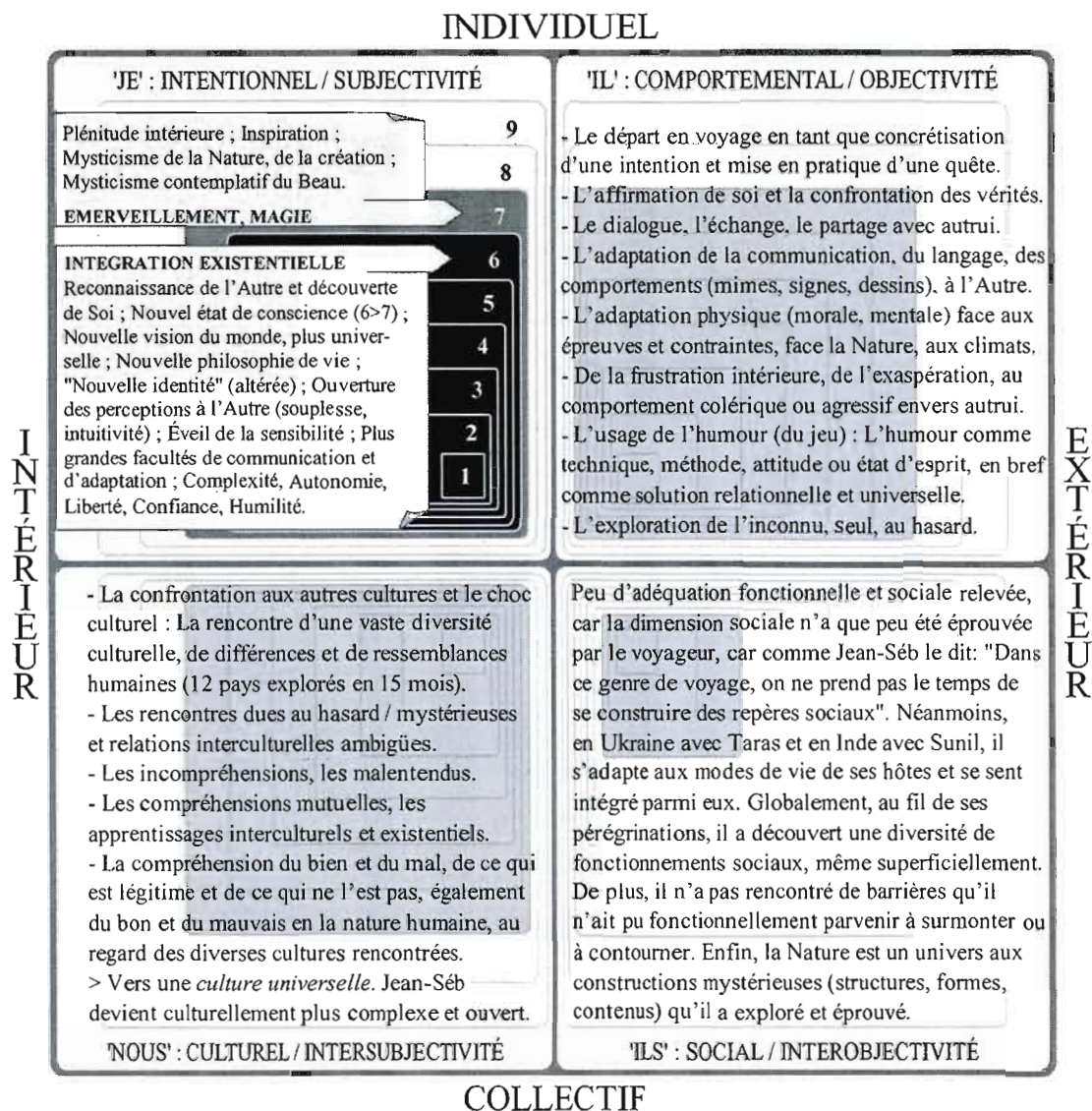


Figure 4.7 L'évolution de la conscience de Jean-Séb.

4.5.2.2 L'ÉVOLUTION DE VAL

Val a traversé vingt quatre pays en quinze mois, ce qui ne laisse que peu l'occasion de découvrir en profondeur le fonctionnement d'une société en particulier. En ce voyage de nomade, il s'est éloigné de ses repères sociaux et n'a pas pris le temps de s'en construire de nouveaux. Aussi, au terme de son tour du monde, il dit : « Maintenant, il faut que je me construisse de nouveaux repères, il faut que je me réintègre à un groupe, à une société, que je me retrouve dans des valeurs communes » (p.139). Dès lors, comme nous le voyons ci-après dans la figure 4.8, le déploiement de la conscience (*JE*), le développement culturel (*NOUS*) et comportemental (*IL*) n'opèrent pas de manière harmonieuse avec celui du quadrant *inférieur-droit* (le social). En effet, au cours du voyage, le déploiement de ce dernier est limité par les fréquents déplacements de Val, il n'est pas rendu propice par le mode de voyage de Val, celui du nomadisme. Après de longs mois d'errance, Val termine son voyage déraciné et désorienté ; il se retrouve dans une quête existentielle, devant de multiples perspectives de sens qu'il ne percevait pas avant le départ en voyage. À la suite de ce périple, enrichi d'une plus large vision du monde ouvrant sur de nouvelles possibilités d'existence, il choisit une nouvelle voie ; il décide de s'orienter vers un nouveau métier, celui du photojournalisme et, après quelques mois en France, d'émigrer et de vivre dans un autre pays, le Canada (Québec). De plus, il est devenu plus universaliste et donc plus complexe, mais aussi davantage tourné vers la simplicité : il s'est recentré sur ses besoins essentiels et vitaux, matériels et relationnels. Cette simplicité, d'une part, il la recherche en l'Autre, dans le collectif, dans la culture et la société⁴⁶, dans les relations et les choses simples ; d'autre part, il la trouve en lui, en ses idées, il l'exprime par ses actions, c'est-à-dire qu'il l'affiche et la transmet à autrui⁴⁷. En ces sens, ce voyage l'a transformé. Somme toute, il a gagné en sensibilité, en autonomie et en adaptabilité, en confiance et en tolérance.

⁴⁶ « Quand je suis parti en voyage, je m'inscrivais dans la société de consommation, maintenant c'est sûr que j'ai radicalement changé » (p.138).

⁴⁷ « La photo est [...] un moyen de communication très expressif qui se suffit à lui-même » (p.142).

Comme pour Jean-Séb, au fil du voyage, de ses multiples rencontres avec l'Autre (avec la Nature, les cultures), Val a éprouvé et conquis le niveau de la *logique-visionnaire* ⑥. Il s'est enrichi d'autres morales et éthiques, d'autres visions du monde, d'autres perspectives. Également, il est parfois parvenu au niveau du *psychique* ⑦ : dans des moments de contemplation de la Nature, il s'est émerveillé et a ressenti en lui l'*Âme du Monde*, de la Nature.

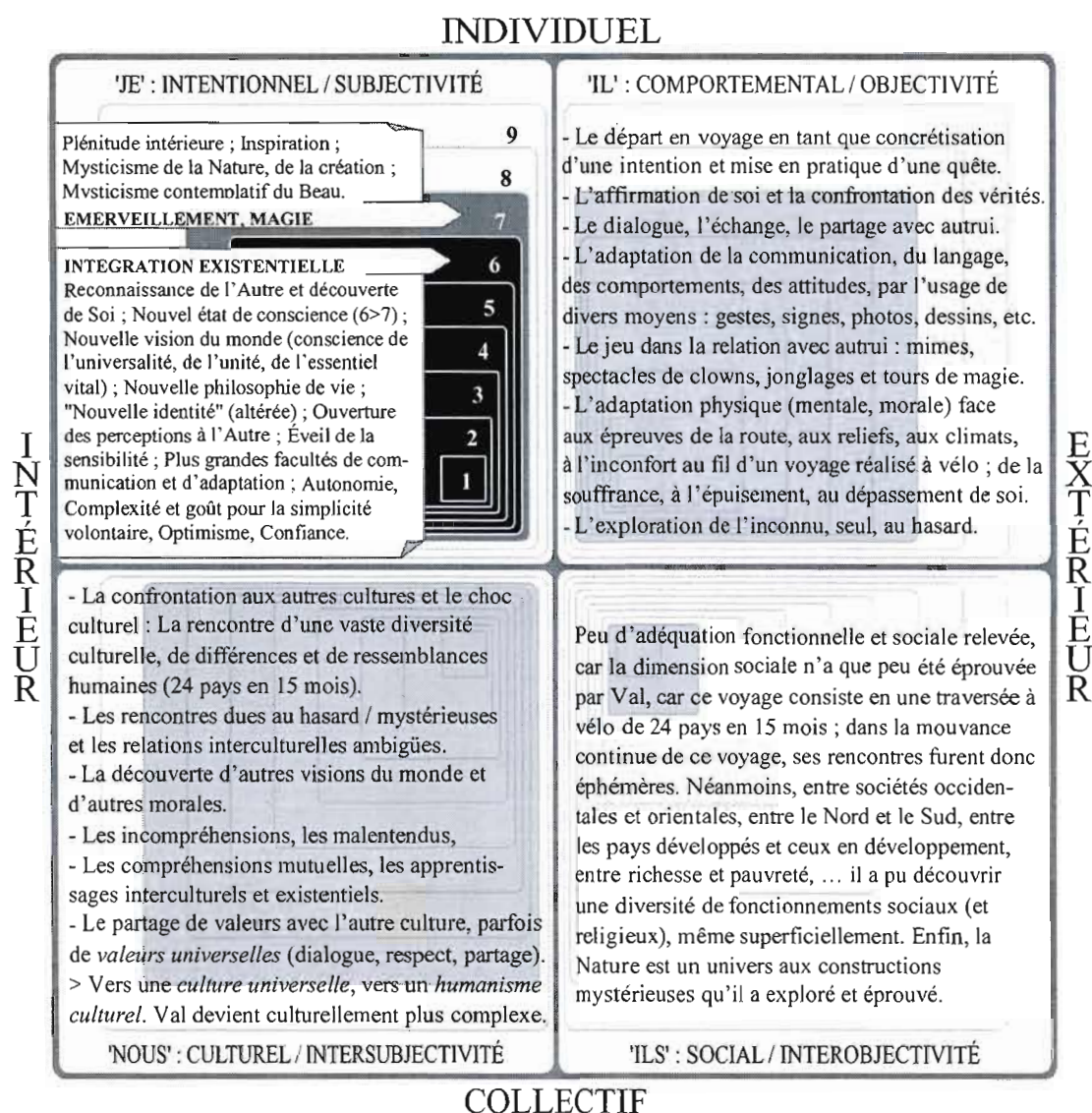


Figure 4.8 L'évolution de la conscience de Val.

4.5.2.3 L'ÉVOLUTION DE BRUNO

L'interprétation de l'expérience spirituelle de Bruno est fondamentalement liée au contexte dans lequel il l'a éprouvée et expérimentée. En effet, son intégration au sein de la communauté culturelle et de la société péruvienne (amazonienne) qui fut marquée de pénibles épreuves, ainsi que son état cérébral altéré par l'ingestion du breuvage chamanique (l'*Ayahuasca*) ont largement influencé son apprentissage et son éveil spirituel.

Une situation, en particulier, reflète l'influence réciproque des quatre quadrants (contexte présenté pages 157 à 161). Dans son processus d'intégration culturelle et sociale, Bruno s'efforce de construire une maison avec des locaux qu'il emploie. Bien que ce projet s'écroule manifestement de mois en mois, il se refuse à perdre. Il lutte, se débat, n'accepte pas l'échec, alors qu'au même moment, lors de cérémonies spirituelles avec le grand-père chamane, l'esprit de l'*Ayahuasca* lui révèle qu'il fait fausse route et lui dit d'abandonner son projet de construction. Finalement, à bout de nerfs, il « en tombe malade de malaria » (p.160). Ici, nous observons qu'il n'y a pas adéquation entre les quatre quadrants : Bruno prend conscience (*JE*) de cet échec spécifique d'intégration sociale (*ILS*), il éprouve des incompréhensions interculturelles (*NOUS*), mais ne se comporte pas en conséquence (*IL*). En cette situation, tous les quadrants sont profondément affectés : Bruno connaît un effondrement physique, moral et psychique, une profonde déception envers l'autre culture et un échec social. À l'inverse, suite à cet effondrement, son évolution spirituelle s'opère de manière harmonieuse. Il en vient à habiter au sein de la famille de Luis (le chamane), il guérit de la malaria, accepte la jungle et parvient à ne plus se sentir oppressé par son abondance, il poursuit sa quête et son initiation spirituelles, il se concentre concrètement sur son apprentissage de la médecine chamanique. Dès lors, l'intentionnel, le comportemental, le culturel et le social se déploient en adéquation ; il se place sur la voie de son émancipation et de sa transformation. Bruno s'équilibre et s'éveille à la profondeur de son être : il vit des révélations – tel le chant chamanique – et se découvre un nouveau projet de vie, c'est-à-dire la voie de l'apprentissage et de la pratique de la médecine par les plantes.

À travers ce voyage, Bruno a appris sur lui-même, il a gagné en confiance et en humilité et a développé une éthique de l'altérité et de la responsabilité vis-à-vis de l'Autre, que soit de l'autre être humain, de l'autre contexte naturel ou de l'autre essence spirituelle.

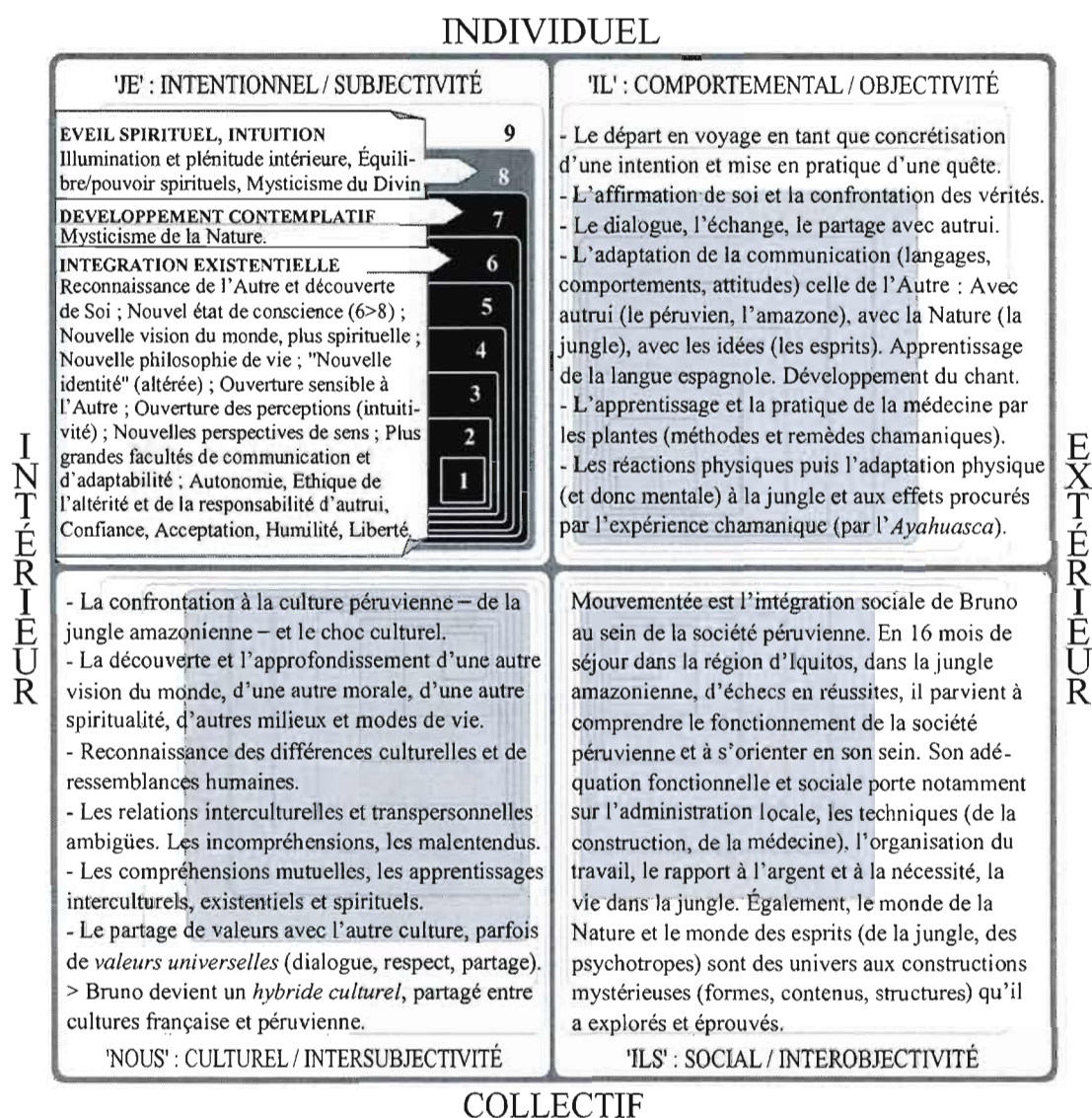


Figure 4.9 L'évolution de la conscience de Bruno.

4.5.3 *L'évolution du voyageur esthète et philosophe*

En somme :

Ces trois voyageurs ont, d'une démarche personnelle, rencontré une altérité aux multiples facettes et l'ont longuement éprouvé. Chacun d'eux a confronté ses vérités (*vérités propositionnelles ou référentielles*) à celles d'autrui, au monde du voyage. De ces rencontres, c'est-à-dire des rapports *Je-Cela*, des relations *Je-Tu*, des épreuves et des chocs culturels, leurs modes de perception, d'interprétation, d'expression et d'orientation se sont ainsi altérés dans le sens d'une évolution qui n'implique pas une perte d'identité mais bien plutôt un déploiement de la conscience, voire une transformation identitaire.

Premièrement, en amont des adaptations comportementales, des modifications de conduites, de langages et d'attitudes (quadrant *supérieur-gauche*, l'*Extérieur/Individuel*), la conscience du voyageur a fondamentalement évolué de stade en stade, de niveau en niveau (quadrant *supérieur-droit*, l'*Intérieur/Individuel*). Ces évolutions de la conscience et du comportement reflètent autant d'effets signifiants du voyage sur la personne du voyageur. D'une perception sensible en la relation à l'Autre, d'un mouvement de l'extérieur (l'altérité extérieure) vers l'intérieur (l'identité), le voyageur a appris du monde, de l'Autre, de lui-même et s'est émancipé. Il est parvenu à une plus vaste connaissance de lui-même, de son existence, de son soi profond, de son universalisme et de sa singularité. Il s'est enrichi de qualités nouvelles, par exemple d'une éthique de l'existence et d'une éthique de la relation à l'Autre.

Observateur participant, chaque voyageur a pénétré les significations intérieures d'autres communautés culturelles ; il est parvenu à les intégrer dans son effort de *compréhension mutuelle* (le principe de validité du quadrant *inférieur-gauche*), c'est-à-dire de compréhension de l'*adéquation culturelle* de ces significations dans leurs espaces culturels de référence. Ainsi, il a reconnu et intégré de nouvelles visions du monde ; ce qui n'implique pas nécessairement qu'il s'oriente en leur sens.

De plus, il s'est immergé dans d'autres réalités sociales et, d'une observation empirique, a découvert d'autres modes de fonctionnement (quadrant *inférieur-droit*) ; cela est

tout particulièrement valable pour Bruno puisque celui-ci s'est intégré à la société péruvienne, puisqu'il est parvenu à l'*adéquation fonctionnelle*.

Afin de mieux comprendre le vécu et l'évolution de la conscience de ces trois voyageurs au travers et à la lumière du modèle intégral de Wilber, nous allons maintenant introduire en ce dernier les concepts qui nous ont guidé au fil de cette recherche et les univers de sens qui furent dévoilés au sein du terrain d'enquête :

- Le rapport *Je-Cela* et la relation *Je-Tu*,
- L'altérité (intérieure et extérieure) et l'identité,
- La sensibilité (l'esthétique) et la raison (la philosophie).

RAPPORT JE-CELA ET RELATION JE-TU

Rapprochons les sentiers de droite et de gauche du modèle de Wilber respectivement au rapport *Je-Cela* et à la relation *Je-Tu*, tels que décrits par Buber. Dans le rapport *Je-Cela*, se déploie un langage qui ne prend en compte que le sentier de droite, que les dimensions objective et interobjective du *holon* (*Il=Cela* ; *Ils=Cela*). En d'autres termes, ce rapport est un monologue, une expérimentation, il est empirique ; il n'est pas *véritable* relation. En effet, nous l'évoquions au point 2.3 (p.33), dans la relation *véritable* et authentique, l'être, sensible et ouvert, communique pleinement dans l'instant présent avec un *Tu*, un *véritable* partenaire.

Par la mise en rapport de la relation *véritable* – telle que conceptualisée par Buber – avec le modèle intégral de Wilber, nous apprécions et comprenons toute l'importance à accorder au sentier de gauche, c'est-à-dire aux quadrants de la subjectivité et de l'intersubjectivité, ceux de l'intentionnalité et du culturel. En d'autres mots, au-delà du rapport *Je-Cela*, ces derniers sont donc fondamentalement à considérer afin de vivre des relations *véritables*, afin d'explorer leur dimension subjective et leur potentiel d'intensité.

Puisque le *voyage esthétique et philosophique* rend propice les relations *véritables*, alors chaque voyageur interviewé n'a pas fait qu'expérimenter l'Autre (la Nature, les autres cultures et idées), il l'a pleinement et intensément éprouvé, de sorte qu'il retire de son voyage des apprentissages existentiels – instrumentaux, mais aussi et surtout, communicationnels et émancipatoires – et plus globalement, un déploiement étendu de sa conscience.

ALTÉRITÉ EXTÉRIEURE ET ALTÉRITÉ INTÉRIEURE

Également, rapprochons les notions d'altérité intérieure et d'altérité extérieure aux sentiers de gauche et de droite.

D'une part, l'altérité extérieure est visible, elle se situe globalement au sein des quadrants du *comportemental* (*IL* : les *vérités propositionnelles* qui sont autres que celles d'autrui) et du *social* (*ILS* : l'autre fonctionnement social) ; autrement dit, elle siège dans les dimensions objective et interobjective. De plus, dans le contexte du voyage, l'altérité extérieure se retrouve aussi dans le *culturel* et plus précisément dans le quadrant *inférieur-gauche* de l'autre porteur de culture, celui de l'autre communauté culturelle (l'autre *NOUS*, auquel le voyageur n'appartient pas, auquel il n'est pas collectivement associé). En ce sens, en la Culture – en une globale diversité de cultures, la sienne et celles des autres – réside l'altérité extérieure, c'est-à-dire une somme de différences culturelles observables auxquelles se confronte le voyageur.

D'autre part, l'altérité intérieure n'est pas précisément localisable ; elle est à l'intérieur de soi (*JE*) et de sa propre culture (*NOUS*) mais ne peut être perçue objectivement.

Ainsi, l'altérité extérieure ne peut être découverte et connue que si elle est sujet d'extrospection, que par l'exploration de l'ailleurs, que par l'observation psychologique des manifestations extérieures objectives des comportements, des modes et états d'existence de l'Autre. Quant à l'altérité intérieure, elle ne peut, semble-t-il, être reconnue et acceptée que si elle est sujet d'introspection, que par un regard attentif porté sur soi-même, que par l'effort de la conscience qui analyse les pensées, sentiments, états d'âme et qui réfléchit sur eux ; autrement dit, elle ne peut l'être que si elle est perçue intuitivement comme étant projection (de l'intérieur) vers l'extérieur⁴⁸.

⁴⁸ Les qualités qu'un individu accorde à l'Autre, tel qu'il le perçoit, ne seraient pas tant extérieures qu'intérieures ; ces qualités seraient premièrement intérieures et ensuite projection sur l'autre extérieur. Par exemple, ce ne serait pas tant l'autre extérieur qui serait effrayant mais il serait perçu comme tel intérieurement – cette idée serait construction subjective du soi – parce qu'il serait inconnu (manque en soi) ou parce que, culturellement parlant, il serait figure du mal (laid, cruel, etc.) ou figure d'un

En considération des dimensions et multiples facettes qui composent le Soi et l'Autre, des liaisons fondamentales entre identité et altérité, il apparaît alors que l'altérité intérieure ne puisse être décelée que subjectivement et par le biais d'une mise à l'épreuve dans l'altérité extérieure. Aussi, la reconnaissance et l'acceptation de cette première dépendent de la perception et de l'interprétation singulières d'un individu, de l'expérience subjective que celui-ci fait intérieurement de sa relation au monde et donc de sa communication avec l'autre extérieur.

Dès lors, nous comprenons que le voyageur qui n'explorerait et ne connaîtrait que l'altérité extérieure, qui ne ferait que l'exercice de la constater et d'expérimenter objectivement, sans opérer de retour sur soi, sur sa propre altérité intérieure, se priverait, d'un plus large déploiement de sa conscience et d'une connaissance approfondie de lui-même.

Comme nous l'avons vu au fil des récits de voyage, le *voyageur esthète et philosophe*, quant à lui, d'une attitude sensible et raisonnée sur le monde, réalise, par-delà ses rapports et relations avec l'autre extérieur, ce revirement, cette transposition, cette réflexion sur lui-même. Ainsi, il peut parvenir à reconnaître son altérité intérieure – dans un premier temps, cet exercice peut être tourmentant – puis à accepter cette réalité existentielle. Ensuite, l'épreuve passée, dans un second temps, peuvent se dissiper des frustrations et des craintes, peuvent émerger des sentiments d'apaisement et de confiance.

potentiel danger pour soi. De même, pour un individu, un autre extérieur ne serait pas tant beau en lui-même mais, avant tout, il serait désir intérieur projeté (ou beauté en soi projetée, ou manque en soi projeté) sur une chose ou un être avec laquelle ou avec lequel il est entré en relation. En ce sens, dans son œuvre maîtresse intitulée *Éthique* (1677), Spinoza nous dit que « nous ne nous efforçons pas vers quelque objet, nous ne le voulons, ne le poursuivons, ni ne le désirons pas parce que nous jugeons qu'il est un bien, mais au contraire nous ne jugeons qu'un objet est un bien que parce que nous nous efforçons vers lui, parce que nous le voulons, le poursuivons et le désirons » (Spinoza, 1990, p.165) ; en d'autres mots : nous ne désirons pas les choses parce qu'elles sont bonnes, mais nous les déclarons bonnes parce que nous les désirons.

LA SENSIBILITÉ ET LA RAISON

Enfin, tentons de situer les notions de sensible (l'esthétique) et de raison (la philosophie) au sein du modèle intégral de Wilber.

Il apparaît que, de premier abord, la notion de sensible implique le langage de la subjectivité et de l'intersubjectivité (les aspects intérieurs de l'être, le *JE* et le *NOUS*), celui du Beau (l'esthétique, la véracité, la sincérité, le *JE*) et du Bien (la morale, l'éthique, le légitime, le *NOUS*). Quant à la seconde, la notion de raison, elle implique le langage de l'objectivité et de l'interobjectivité (les aspects extérieurs de l'être, le *IL* et le *ILS*), celui du Vrai au sens des *vérités propositionnelles* relatives aux comportements individuels (*IL*) et de leur corrélation en des systèmes sociaux (*ILS*). De la sorte, la raison se situerait sur le sentier de droite.

Cependant, la raison n'est pas seulement objective. Elle se retrouverait également au sein du quadrant *inférieur-gauche*, celui du *culturel* et de l'intersubjectif (ou de la subjectivité collective), comme au sein du quadrant *supérieur-gauche*, celui de la subjectivité. Plus précisément, la raison opèrerait dès le premier stade du développement du mental, le stade trois du modèle de Wilber, celui du *mental-représentationnel*, voire peut-être même au stade deux, celui du *fantasmagorique-émotionnel*, là où surviennent les premières formes mentales. Ainsi, dans les dimensions subjectives (le *JE*, le *Nous*) résideraient la sensibilité et la raison. En cela, nous retrouvons la division anthropologique (entre sensible et raison), telle que nous en avons précédemment discuté à travers la pensée de Schiller et telle qu'elle a été formulée par Kant dans la *Critique de la faculté de juger* (1790). De la sorte, il n'y a pas d'espaces distincts où opèrent séparément le sensible et la raison, mis à part dans l'objectivité où, semble-t-il, réside seule la raison ; autrement dit, l'une et l'autre se combinent dans la subjectivité. Aussi, la raison est d'une part objective, d'autre part subjective, et, premièrement, se fonde sur le sensible, sur la perception, sur l'intuition. À ce sujet, le théologien Paul Tillich nous éclaire : « La raison classique⁴⁹ est Logos [...]. Elle est cognitive

⁴⁹ Pour Tillich, « Le rejet de la raison dans un sens classique est antihumain » (Tillich, 2000, p.105).

et esthétique, théorique et pratique, distante et passionnée, subjective⁵⁰ et objective » (Tillich, 2000, p.105). En ce sens, la raison est à la fois ontologique (la raison subjective, le sentier de gauche du modèle de Wilber) et technique (la raison objective, le sentier de droite) ; d'une part, elle détermine les fins, d'autre part, elle détermine les moyens. En d'autres mots, dans cette conception humaniste, raison ontologique et raison technique ne sont pas et ne doivent pas être séparées ; elles s'accompagnent et doivent s'accompagner l'une l'autre. Pourtant, à notre époque et depuis le milieu du XIX^{ème} siècle (depuis le paradigme des Lumières), la raison subjective, qui se fonde sur le sensible, ne structure plus (ou peu) et ne transcende plus (ou peu) la raison objective. La première « a cessé d'exercer sa fonction de contrôle sur les normes et les fins » (Tillich, 2000, p.106) alors que la seconde « n'a de pertinence et de sens [existentiel] que si la raison ontologique l'accompagne et que si elle l'exprime » (Tillich, 2000, p.106). En d'autres termes, partant de la critique de Wilber selon laquelle « le paradigme fondamental des Lumières⁵¹ réduisait tous les "je" et tous les "nous" à de simples "cela" [IL, ILS] » (Wilber, 1997a, p.174), nous constatons, aujourd'hui dans la modernité, que les langages du *JE* et du *NOUS* se retrouvent lourdement réduits au langage plat du *CELA*, que la conscience et la morale se trouvent, en de nombreux contextes, rejetées en faveur de la science (par exemple, pour des raisons économiques). De la sorte, les sociétés modernes et leurs populations vivent globalement dans l'univers du *CELA* – Wilber dira sur une « Terre plate » – et en résultent diverses pathologies telles que la frustration, la perte de

⁵⁰ « La raison subjective est la structure de l'intelligence qui la rend capable de saisir [dans le sens de pénétrer dans la profondeur] et de façonner [dans le sens de transformer] la réalité à partir d'une structure correspondante de la réalité [...]. La raison subjective se concrétise toujours dans le soi individuel qui est relié à son environnement et à son monde en termes de réception et de réaction. [...]. Nous transformons la réalité selon la perception [subjective] que nous en avons, et nous percevons la réalité selon la manière dont nous la transformons. Il y a interdépendance entre saisir le monde et le façonner » (Tillich, 2000, p.109-110).

⁵¹ Selon Wilber, « toutes les approches "nouveau paradigme" [qui] prétendent triompher du paradigme des Lumières [...] sont toutes complètement piégées dedans. Par exemple, [...] la théorie des systèmes répond toujours au paradigme des Lumières » (Wilber, 1997a, p.174).

sens, la corrosion des relations, etc. (telles que nous les évoquions au tout début de notre problématique, au point 1.1, p.4).

En somme, la raison se situe au sein des quatre quadrants (raison subjective : *NOUS*, *JE* ; raison objective : *CELA*, *IL* et *ILS*) alors que la sensibilité se situe uniquement sur le sentier de gauche, c'est-à-dire à dans intérieur subjectif, dans le *JE* et dans le *NOUS*.

Dès lors, pour parvenir à des apprentissages existentiels voire à des révélations, à des translations voire à des transformations authentiques, il apparaît donc d'autant plus nécessaire de considérer le sentier de gauche, celui de la subjectivité et de l'intersubjectivité, autrement dit les quadrants sur lesquels se fondent la raison subjective puis la raison objective, par lesquels s'expriment les comportements individuels, s'organisent et fonctionnent les systèmes sociaux.

Finalement, résumons concisément cette présente réflexion et rattachons-la précisément à l'expérience que nous étudions. Comme nous en avons discuté au fil de cette recherche, **le regard sensible porté sur le monde** – c'est-à-dire la perception esthétique de l'essence des choses et des êtres (qui fonde le monde de la relation *Je-Tu*) – **et l'expérimentation raisonnée** – c'est-à-dire la réflexion philosophique, l'exercice de la raison tant subjective qu'objective (qui construisent le rapport *Je-Cela*) – **caractérisent la figure du voyageur esthète et philosophe**.

À ce stade, nous soutenons l'idée selon laquelle, **si ces deux natures fondamentales de l'être humain – la sensibilité et la raison – sont déployées et conciliées en soi comme dans la relation à l'Autre, alors s'opère harmonieusement l'évolution de la conscience**. Puisque l'expérience subjective et objective du voyage esthétique et philosophique est exploration de l'ailleurs et de l'inconnu, confrontation sensible et raisonnée avec l'altérité, puisqu'elle implique une succession de rencontres avec l'Autre, avec les formes et figures qui composent l'autre Nature, l'autre peuple ou culture, l'autre idée ou essence spirituelle, alors cette expérience rend propice l'émancipation du voyageur qui l'éprouve.

En bref, **d'un regard sensible et d'une expérimentation raisonnée, le voyageur esthète et philosophe se prédispose à s'émanciper ; il se place dans des conditions favorables afin de satisfaire quêtes de sens et d'identité**.

CONCLUSION

*Accomplir sa Légende Personnelle est la seule et unique obligation des hommes.
Tout n'est qu'une seule chose. Et quand tu veux quelque chose, tout l'Univers
conspire à te permettre de réaliser ton désir (Coelho, 1994, p.47).*

Nous venons de présenter à travers cette recherche, un mode d'existence dans le voyage, qui se veut à la fois esthétique et philosophique. Nous avons dévoilé dans quelle mesure cette expérience procurait au voyageur des apprentissages voire des révélations, des translations voire des transformations authentiques, c'est-à-dire dans quelle mesure elle était source d'évolution de la conscience, d'émancipation voire d'éveil spirituel. Dans l'absolu, au fil de cette recherche, nous nous sommes efforcés d'exposer les liaisons fondamentales entre l'esthétique et la philosophie, entre le sensible et la raison, entre le fond et la forme, entre la perception et la connaissance, entre le subjectif et l'objectif, entre le naturel (donné, originel) et le culturel (socialement construit), entre l'essence des choses et les vérités (individuelles, collectives) qui la prennent pour fondement.

Partant d'un large questionnement sur la quête de sens, dans et par le voyage, une quête qui conditionne la construction identitaire de l'individu, nous nous sommes efforcé, par l'étude du vécu du *voyageur esthète et philosophe*, de dévoiler comment celui-ci chemine au fil de ses rencontres, comment il les éprouve et comment sa conscience évolue à travers elles. Tel le personnage de Bougainville dépeint par Diderot (1772), ce voyageur « est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues : de la philosophie, du courage, de la véracité, le désir de voir [la quête esthétique], de s'éclairer et d'instruire [la quête philosophique] » (Diderot, 1972, p.142). Ce vécu à la fois sensible et raisonné, autrement dit cette expérience tant subjective qu'objective du nouvel horizon exploré, a procuré chez ce voyageur de multiples apprentissages, changements, adaptations, voire transformations, en termes de modes de perception, d'interprétation, d'expression et d'orientation. Ces évolutions proviennent initialement des diverses confrontations à l'Autre, des épreuves dans l'ailleurs,

des rencontres avec la Nature, avec les individus et avec les idées (ou essences spirituelles), des rapports *Je-Cela* mais aussi et surtout des relations *Je-Tu*, c'est-à-dire des rencontres *véritables* au sens bubérien. En effet, comme nous avons pu l'observer au fil des récits de voyage, ces dernières, vécues et éprouvées dans la pleine intensité de la présence, ont été source d'apprentissages existentiels et d'émancipation, parfois d'émerveillements voire même, en certaines circonstances, de révélations. En elles, réside tout particulièrement la valeur universelle du *voyage esthétique et philosophique*.

De plus, si des apprentissages découlent des rencontres avec l'Autre, s'ils sont effets signifiants du voyage, ils sont également construction personnelle. Ils s'élaborent en fonction d'un travail réalisé par la conscience individuelle sur l'expérience vécue et sur elle-même. Ce travail intérieur est fusion, différenciation et intégration de significations et de connaissances nouvelles générées par les rencontres éprouvées. **Le voyage est donc à la fois rencontre de l'Autre et de Soi**, apprentissage à travers l'Autre et introspection ; il est décentration et, d'autre part, retour sur soi (re-centration). L'exercice de la décentration est le propre du voyageur – un voyageur qui se distingue du touriste (cette distinction, selon Boorstin, est présentée p.5-6) – et notamment du *voyageur esthète et philosophe* puisque celui-ci fait l'effort d'une ouverture sensible à l'Autre pour mieux le comprendre. Aussi, il apparaît que l'effort de décentration, d'autant plus s'il est accompagné d'un exercice de la conscience sur le vécu expérientiel et sur elle-même, permet l'élargissement des perceptions (la pensée nomade, le regard voyageur), avive des facultés sensibles de l'être et intensifie la relation avec l'Autre ; ainsi, il favorise le rapprochement des êtres humains, rend propice la relation *véritable* (au sens bubérien) et conduit à une existence plus authentique.

En somme, cette expérience permet le dévoilement du caractère du voyageur, la découverte de son identité et de nouvelles perspectives de sens. Dans une large perspective, l'attitude du *voyageur esthète et philosophe* à la rencontre de l'Autre, associant fondamentalement perception sensible et expérimentation raisonnée, autrement dit faisant l'effort de concilier sensibilité et raison, tend à se perpétuer en un mode d'existence de la conscience.

La tradition de recherche phénoménologique – et plus particulièrement, la pensée de Buber – ainsi que l'approche interculturelle, nous ont permis d'explorer, à travers

l'expérience du *voyageur esthète et philosophe*, une des multiples façons de rencontrer et d'éprouver l'Autre ; elles nous ont ouvert des pistes de compréhension quant à ce phénomène existentiel. De plus, l'usage du modèle intégral de développement humain de Wilber à favoriser l'interprétation synthétique de l'évolution des voyageurs interviewés.

Au bilan, les données émergentes et les univers de sens dévoilés au fil de cette recherche donnent à comprendre toute l'incertitude du voyage et toute l'ambiguïté de la rencontre avec l'Autre. L'ambiguïté et l'incertitude étant les composantes fondamentales sur lesquelles se fonde et se développe le jeu de la relation, l'identité du voyageur se retrouve mise à l'épreuve et altérée au-delà même de la volonté de celui-ci et de ses intentions envers l'Autre. Pour autant, fort d'une éthique tournée vers l'Autre⁵², dans une dynamique d'exploration au gré du hasard, l'*esthète-philosophe* retire, de la tourmente du voyage, de riches enseignements, des apprentissages existentiels, une émancipation voire, en certaines dimensions, une transformation intérieure.

Ainsi, le voyage est formateur et permet le déploiement de la conscience du voyageur. Comme nous l'avons exposé au terme du terrain d'enquête (point 4.5), ce déploiement de la conscience s'opère, semble-t-il, d'autant plus harmonieusement :

- s'il y a adéquation entre les quatre dimensions de l'être humain, c'est-à-dire entre l'intentionnel, le culturel, le comportemental et le social, autrement dit adéquation entre les modes de perception, d'interprétation, d'expression et d'orientation,
- si les deux natures fondamentales de l'être humain, la sensibilité et la raison, sont conciliées,

⁵² L'éthique de la relation à l'Autre – l'*éthique de la responsabilité d'autrui* chez Levinas – part d'un principe pratique, celui que l'*esthète-philosophe* s'efforce d'appliquer dans le voyage et en toute relation : Faire l'effort, en chaque rencontre, d'une bienveillance vis-à-vis de l'Autre, être responsable d'autrui et reconnaître son indéfectible liberté. Progressivement, cette attitude attentionnée, sensible et réfléchie, tend vers un mode d'existence dans la relation, vers une action spontanée : On se détache de ce l'on sait, on ne cherche plus à maîtriser la relation à l'Autre, ni à porter un regard sur l'Autre, on parvient à vivre plus intensément et librement à ses côtés, et ainsi à intégrer avec plus d'évidence et plus pleinement l'échange éprouvé.

- si l'Autre est véritablement rencontré (au sens bubérien) et reconnu dans ses différences humaines (culturelles), naturelles et spirituelles.

Également, au-delà de ces différences, le *voyage esthétique et philosophique* est aussi reconnaissance des ressemblances (humaines, naturelles, spirituelles) et, d'une large vision, apprentissage universel. Ainsi, l'*esthète-philosophe*, au fil de ses rencontres avec l'Autre (avec la Nature, les individus et les idées), est un apprenti universaliste qui tend à s'imprégner de l'essence de la condition humaine et naturelle.

Du voyage esthétique et philosophique vers un mode d'existence de la conscience

Le *voyageur esthète et philosophe* est un être entier ou du moins il tend vers l'unité de son être, dans le sens où, au fil de ses rencontres avec l'Autre, à travers ses communications avec une totale altérité, il met pleinement à l'épreuve sa sensibilité et sa raison, ses perceptions et ses connaissances. Aussi, fort d'une éthique de la relation à l'Autre, l'*esthète-philosophe* est également porté par une éthique de l'existence, c'est-à-dire, selon Foucault, une *éthique du sujet* ou une *esthétique de l'existence*. En cela, au travers du voyage, il vise la connaissance de soi et l'accomplissement de soi (de sa *Légende personnelle*, pour Coelho) ; il se lance dans ses aventures et les éprouve comme s'il réalisait une œuvre d'art personnelle.

Plusieurs personnages connus du public représentent la figure du *voyageur esthète et philosophe*. Nous pouvons notamment évoquer Henri Thoreau, Robert Pirsig ou encore Christopher McCandless. Le premier a séjourné pendant deux années au cœur d'une forêt de l'État du Massachusetts (États-Unis) ; le second a longuement voyagé à moto à travers l'ouest américain ; le troisième a, deux années durant, traversé les États-Unis et l'ouest canadien jusqu'en Alaska afin d'y faire l'expérience de la vie sauvage. Chacune de ces expériences fut retranscrite sous une forme littéraire : *Walden ou la vie dans les bois* (Thoreau, 1854) traite de l'expérience de Thoreau, *Le traité du zen et l'entretien des motocyclettes* (Pirsig, 1974) de celle de Pirsig ; quand aux aventures du jeune Christopher McCandless, elles furent relatées dans un roman biographique par Jon Krakauer (*Voyage au bout de la solitude*, 1996) puis adaptées au cinéma par Sean Penn (*Into the wild*, 2007). En ces trois récits de voyage, mêlant esthétique et philosophie, est sous-jacente une critique du

monde occidental ; en chacun d'eux, se dégagent des conclusions philosophiques et de nouvelles perspectives d'existence. Ces dernières rejoignent les résultats de notre recherche.

Dès lors, à la lumière de ces récits de voyage et tout particulièrement de ceux que nous avons recueillis et analysés (ceux de Jean-Séb, de Val et de Bruno), en considération des références théoriques qui sont venues alimenter notre réflexion, nous proposons de conclure par la présentation concise du mode d'existence du *voyageur esthète et philosophe*, tel que nous le percevons intuitivement au terme de cette recherche et tel que nous le valorisons.

Sans trop de préparation, sans trop d'attentes, mais riche d'un espoir et d'un optimisme porteurs, ce voyageur explore l'inconnu et se prédispose à l'émerveillement, à la découverte subtile des différences et des essences. L'*esthète-philosophe* tente plus de voyager que d'arriver quelque part ; il accorde plus de valeur au cheminement qu'à la destination ou au but à atteindre. En cela, Pirsig dira que « Le seul Zen qu'on puisse trouver au sommet d'une montagne, c'est le Zen qu'on y apporte » (Pirsig, 1978, p.208). Dès lors, la sagesse que l'on trouve ou que l'on acquiert, l'émerveillement ou la révélation qui surviennent dépendent non seulement de la perception sensible du voyageur, de ses facultés d'interprétation et d'expérimentation, mais aussi de l'avancement progressif de celui-ci et de l'intensité de l'effort réalisé (du dépassement de soi), de son imprégnation des cultures rencontrées et des espaces naturels traversés, autrement dit de sa manière de cheminer dans l'ailleurs, d'entrer et d'être en relation avec l'Autre qui se présente à lui.

Au fil de son parcours, il s'ouvre au monde, le ressent et l'éprouve. Il l'observe et le contemple, il tâte ses formes et ses pulsations, il écoute ses sons, bruissements et vibrations, il goûte à ses saveurs, il flaire le temps, il médite. Il pense aux paysages traversés, aux découvertes, à ses rencontres, à la signification que prend pour lui son voyage. Sensible à l'environnement, il est également à l'écoute de son cœur et de ses instincts. Ainsi, il s'émerveille devant des différences et les essences, parce qu'elles lui apparaissent et parce qu'il parvient à les percevoir, parce qu'il fait de *véritables* rencontres, pleines et intenses, parce qu'il vit ces dernières de tout son être.

À la rencontre de l'Autre, de la Nature, de cultures différentes, d'idées différentes, d'une part, il se prépare raisonnablement pour faire face aux embûches qu'il estime pouvoir rencontrer, d'autre part, il demeure, d'une perception sensible, libre et ouvert face à l'Autre,

face au voyage. Il voyage en s'appuyant sur les indices qu'il découvre en chemin. Explorant l'inconnu et le hasard, il se laisse guider et se met à l'épreuve du voyage. Il se laisse influencer par l'altérité qui l'entoure, une altérité sans qui l'émerveillement ne pourrait être, sans qui il ne pourrait apprendre ni s'émanciper. Ainsi, chemin faisant, il s'ouvre à l'action spontanée et instinctive, libre et volontaire, celle qui mène à des découvertes saisissantes, signifiantes, révélatrice des essences, à des apprentissages émancipatoires, celle qui conduit à l'accomplissement de son épopée personnelle. D'un regard sensible aux signes et d'une attitude raisonnée sur le monde, il découvre l'Autre (l'éprouve et l'expérimente) et se découvre lui-même plus intégralement. Il s'imprègne du monde et de ce qu'il rencontre ; il s'altère et se construit. Il élargit ses perceptions sur l'Autre, perçoit ses différences et le fond commun de la vie, une vie tant humaine que naturelle. En d'autres termes, en côtoyant l'Autre, en se familiarisant avec la diversité naturelle et humaine, en communiquant avec ses représentants et ses manifestations, il apprend un langage universel. De la sorte, apprenti universaliste, il prend conscience qu'il fait parti d'un tout englobant, que chaque chose et que chaque être existe et évolue de manière singulière, sur une voie toujours spécifique mais qui sillonne au travers d'autres voies, qui se mêle à elles et cohabite avec elles.

En somme, au terme de cette recherche, nous avons l'intime conviction que c'est en écoutant son cœur et ses intuitions, en captant subtilement et en suivant consciemment les indices qui jalonnent le chemin à parcourir, que le voyageur devient plus à même de percevoir les différences et les essences, de les interpréter avec clairvoyance et de les accueillir, de raisonner par lui-même, de se connaître et de s'accomplir de manière authentique.

Finalement, vivre intensément et pleinement le voyage, c'est, d'une libre volonté, rencontrer *véritablement* l'Autre dans sa totale diversité, c'est être l'acteur d'un jeu relationnel et harmonieux au sein duquel sensibilité et raison sont mises à l'épreuve, c'est l'occasion d'apprendre par soi-même et de s'émanciper. Dès lors, puisque le voyage est d'une part rencontre et épreuve de l'altérité, d'autre part, découverte de soi et construction identitaire, alors « **Ce que l'on risque révèle ce que l'on vaut** » (Winterson, 2000, p.101) ; en d'autres termes, le déploiement de la conscience dépend fondamentalement des dimensions du soi (sensibilité, raison, vision du monde, etc.) que l'on accepte de mettre à l'épreuve de l'altérité. C'est ainsi que le voyage, à la fois esthétique et philosophique, peut devenir élan de vie.

APPENDICE A

FIGURES DE VOYAGEURS

Dans l'ouvrage *Nous et les autres* (1989), Tzvetan Todorov dépeint les portraits de dix voyageurs. Tous ont pour caractéristique commune d'entrer en interaction avec les autres, tous s'investissent dans un rapport de contiguïté et de coexistence avec les autres.

- 1) **L'ASSIMILATEUR** : Universaliste (un ethnocentriste à peine déguisé), il veut modifier les autres pour les ramener à lui, pour qu'ils lui ressemblent. En d'autres termes, dans un esprit de conquête, selon un modèle d'intégration et de négation, il veut convertir les autres à sa propre idéologie (exemple : la figure du missionnaire chrétien).
- 2) **LE PROFITEUR** : Il utilise les autres pour son profit ; il les exploite pour valoriser une identité plus forte, plus riche. Il s'adapte bien à tous les contextes ; il ne s'intéresse aux autres que dans la mesure où il peut en tirer profit et ainsi jouir de certains privilèges (exemples : l'homme d'affaire, l'entrepreneur, le commerçant).
- 3) **LE TOURISTE** : Visiteur trop pressé qu'il est pour s'impliquer, il privilégie l'image au langage, les monuments aux êtres humains, l'inanimé à l'animé. Il cherche à accumuler des images, il collectionne les cartes postales. Il ne remet jamais en question son identité. Par contre, il influence, à son insu, les habitants autochtones, poussant ces derniers à valoriser le « typique », à vendre des objets de souvenir. Ainsi, paradoxalement, la recherche effrénée de couleur locale conduit à l'homogénéisation.
- 4) **L'IMPRESSIONNISTE** : Touriste moins pressé que le vacancier, il élargit son horizon aux êtres humains ; il fait une esquisse de ses impressions qui, avec l'étrangeté, laisse une certaine ouverture de sens. Il cherche à l'étranger des sensations fortes : sons, goûts, images insolites, rencontres érotiques, etc. Toutefois, il reste seul sujet de cette expérience ; l'autre n'intervient que dans un projet qui est propre au voyageur impressionniste.
- 5) **L'ASSIMILÉ** : Il ne fait que le voyage aller-simple : il veut ressembler aux autres et être accepté par eux ; il devient « comme » l'autre et cesse d'être soi. Il change d'ethnocentrisme en prenant celui du pays d'accueil. Une variante particulière de cette attitude est caractérisée par l'expert d'un pays étranger, dont l'assimilation ne concerne que la seule vie professionnelle (exemples : immigrant, ethnologue).

- 6) **L'EXOTE** : Il cherche l'étrangeté et les différences pour sortir et s'évader de son univers familier (vie quotidienne, habitudes, conventions). Il trouve son équilibre (un équilibre instable) entre identification et distanciation, entre familiarité et surprise. L'alternance qu'il cultive crée un espace intermédiaire, l'exotisme, où il y a possibilité de témoigner de la vérité de l'autre.
- 7) **L'EXILÉ** : Migrant et exote, il évite l'assimilation et se situe en dehors. Il interprète sa vie à l'étranger comme expérience de non-appartenance à son milieu et la chérit pour cette même raison. Pour Descartes, qui s'est exilé en Hollande, être étranger équivaut à être libre ; cette position est selon lui celle qui convient le mieux à l'accomplissement de la tâche philosophique et scientifique qu'il s'est fixé.
- 8) **L'ALLÉGORISTE** : Il prête à l'étranger les traits qui lui appartiennent ; il parle de lui à travers l'autre. En d'autres mots, l'image de l'autre ne vient pas de l'observation mais de l'inversion des traits qu'il trouve chez lui. Ainsi, l'allégoriste parle d'un peuple étranger pour débattre d'autre chose que de ce peuple. Que l'allégorie soit positive ou négative, les autres demeurent soumis aux besoins de l'auteur.
- 9) **LE DÉSABUSÉ** : Il y a celui qui, casanier, ne quitte jamais son chez soi et ne le regrette pas ; ou celui qui, à la fin de son voyage, découvre qu'il n'était pas nécessaire de voyager pour trouver la vérité personnelle. Ce dernier renie son voyage et se contente de ce qu'il a en lui ; autrement dit, il renonce au voyage du dehors – qui lui semble devenir superflu – et se consacre au voyage du dedans, à la quête intérieure. Par ailleurs, la raison de ce renoncement au voyage tient au fait que « l'interaction avec les autres peut aller plus loin quand ces autres vous sont familiers » (Todorov, 1989, p.385).
- 10) **LE PHILOSOPHE** : Apprenti universaliste, il observe avec attention les différences des autres pour découvrir les ressemblances humaines et apprendre sur la diversité humaine. Puisque « c'est en explorant le monde qu'on va le plus au fond de soi » (Todorov, 1989, p.385), alors il se frotte à l'autre pour se comprendre lui-même. À la fois humble et orgueilleux, il apprend des autres mais également porte sur eux des jugements - tout en leur laissant le soin d'agir.

APPENDICE B

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

TITRE DU PROJET DE RECHERCHE

« L'expérience (trans)formatrice du voyageur esthète et philosophe ».

RESPONSABLES DU PROJET

Éric Bourdeilh, étudiant à la maîtrise en communication à l'Université du Québec à Montréal. Ce projet de maîtrise est conduit sous la supervision de Mesdames Isabelle Mahy et Michèle-Isis Brouillet, co-directrices du mémoire et professeures à la faculté de communication de l'Université du Québec à Montréal.

OBJECTIF DU PROJET

▪ Comprendre l'expérience du *voyageur esthète et philosophe* : comment il évolue et se transforme à travers ses interactions, ses apprentissages (interpersonnels, interculturels, transpersonnels) et ses constructions identitaires.

Deux sous-objectifs viennent compléter cette visée centrale :

- *Appréhender et dévoiler les effets du voyage esthétique et philosophique.* Au-delà des impressions du voyage, nous étudierons, bien plus en profondeur, les effets signifiants du voyage et apporterons des éléments de compréhension quand aux processus par lesquels ils émergent et se construisent. Notre regard et notre analyse portent alors sur les apprentissages et les révélations, l'acquis et le donné, les connaissances de soi, de l'Autre, du monde, les transformations intérieures, l'évolution de la conscience, le déploiement de l'esprit.

- *Donner du sens à l'apprentissage (expérientiel) par le voyage.* Donner à comprendre, qu'au-delà d'une expérience délimitée dans le temps et l'espace, séparée de l'ensemble de la vie (une vie quotidienne et ordinaire), le voyage, vu comme un mode d'apprentissage expérientiel, comme un mode de connaissance et de dépassement de soi, peut devenir un mode d'existence de la conscience.

PROCÉDURE ET NATURE DE LA PARTICIPATION

Votre participation consiste à donner une voire deux entrevues individuelles, d'environ deux à trois heures chacune, au cours desquelles il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience passée en tant que sujet, vos attentes face au chercheur à l'égard des sujets de recherche ainsi que le sens que vous donnez à votre engagement envers la recherche. Afin de favoriser une meilleure écoute du chercheur et de permettre une meilleure rétention des informations, chaque entrevue est enregistrée sur support audio avec votre permission. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec l'interviewer. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier. Au

cours de l'entrevue le participant sera invité à apporter des artefacts relatifs au voyage qu'il a réalisé : textes, photos, dessins, etc. Ces derniers, associés aux contenus des témoignages, pourront être l'objet de discussions ; avec l'accord de l'interviewé, ils pourront être utilisés par le chercheur lors de l'analyse et de la rédaction. Au sein même du mémoire, ils pourront être reproduits afin d'illustrer et de compléter les récits de voyage.

CONDITIONS DE LA PARTICIPATION

Le participant a récemment voyagé pendant une durée minimale de six mois à l'extérieur de son pays d'origine, en immersion dans de nouveaux cadres de vie, culturels et sociaux, ou est toujours en cours de voyage à l'étranger. Il personnifie le cas de figure de voyageur étudié, c'est-à-dire qu'il revêt les traits de caractère du « voyageur esthète et philosophe » :

- *Le voyageur en quête et à la rencontre de l'Autre.* La quête de ce type de voyageur – avant tout esthétique et philosophique – peut s'inscrire dans d'autres dimensions ; ainsi, elle peut être initiatique, spirituelle, de soi, d'identité, de sens, de connaissances, etc. Aventurier, il est ouvert à l'altérité, aux différences, à l'étrangeté. Il évolue dans les trois sphères de la relation, celles de la vie avec les êtres humains, celle de la Nature, celle des idées. Il est porté par une éthique de l'altérité et par une volonté d'apprentissage, par une motivation d'ordre philosophique, humaniste, universaliste, ou du moins par un état d'esprit favorisant l'émergence de cet état de conscience et d'existence. L'intention première de ce voyageur est d'entreprendre et de vivre un voyage dans l'au-delà de soi et en soi, et plus spécifiquement d'éprouver de *véritables* relations avec l'Autre, c'est-à-dire vécue par l'être intégral dans la pleine intensité de l'instant présent.
- *Le voyageur esthète* admire le Beau et recherche l'essence des choses ; il est en quête d'émerveillement, de plénitude et de vérité. Rêveur éveillé, à l'imaginaire fertile, sensible et attentif aux réalités cachées, il contemple la Nature et ses œuvres, les paysages sublimes et sauvages, authentiques et préservés. Loin des constructions subjectives de la beauté, il vit en accord la Nature (voire en complète harmonie) et la respecte fondamentalement.
- *Le voyageur philosophe* est un apprenti universaliste, il observe avec attention les différences des autres pour découvrir les ressemblances humaines et apprendre sur la diversité humaine. Puisque c'est en explorant le monde qu'on va le plus au fond de soi, alors il se frotte à l'autre pour se comprendre lui-même. À la fois humble et orgueilleux, il apprend des autres mais porte aussi sur eux des jugements, tout en leur laissant le soin d'agir.

AVANTAGES ET RISQUES

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances dans le domaine de l'évolution de la conscience à travers l'expérience du voyage et de la rencontre interculturelle. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous devez cependant prendre conscience que certaines questions pourraient raviver des émotions désagréables liées à une expérience que vous avez mal vécue. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. Il est entendu que l'interviewer peut décider de suspendre ou de mettre fin à

l'entrevue s'il estime que votre bien-être est menacé. En cas d'inconfort, vous êtes invité à prendre contact avec les professeures directrices de la recherche dont les coordonnées sont mentionnées à la fin de ce formulaire de consentement. Enfin, en cas d'inconfort important, une aide psychologique pourra vous être proposée.

PARTICIPATION VOLONTAIRE

Votre participation à ce projet est volontaire. Vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas et à votre demande les renseignements vous concernant seront détruits. Vous acceptez que le chercheur puisse utiliser aux fins de la présente recherche les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que les renseignements recueillis lors des entrevues demeurent strictement confidentiels et que seul le chercheur responsable aura accès à votre enregistrement et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (fichier audio et transcription) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés par celui-ci pour la durée totale du projet. Seuls le chercheur et les directrices de la recherche auront accès à ces données confidentielles. Deux ans après les dernières publications, les enregistrements audio seront détruits.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS ?

Vous pouvez contacter le chercheur principal au numéro (514) 255-3924 pour des questions additionnelles sur le projet ou sur vos droits en tant que sujet de recherche. Le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche, vous pouvez contacter le Président du Comité institutionnel d'éthique de la recherche, Joseph Josy Lévy, au numéro (514) 987-3000 # 4483.

REMERCIEMENTS

Votre collaboration est essentielle pour la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier. Si vous souhaitez obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette recherche, veuillez ajouter vos coordonnées ci-dessous.

SIGNATURES

Je, soussigné, _____ reconnais avoir lu le présent formulaire de consentement et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que l'interviewer a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer le responsable du projet. Enfin, j'accepte que les artefacts (photos, textes et objets) présentés lors de l'entrevue soient dupliqués aux fins de cette étude.

Signature du sujet :

Date :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Signature du chercheur responsable :

Date :

Personnes à contacter :

Éric Bourdeilh

Étudiant à la maîtrise en communication. Université du Québec à Montréal.

Téléphone : (514) 255-3924. Adresse électronique : eric.bourdeilh@gmail.com.

Isabelle Mahy

Professeure et directrice du mémoire.

Département de communication sociale et publique. Université du Québec à Montréal.

Téléphone : (514) 987-3000 # 5070. Adresse électronique : mahy.isabelle@uqam.ca.

Michèle-Isis Brouillet

Professeure et co-directrice du mémoire. Directrice des études de cycles supérieurs.

Département de communication sociale et publique. Université du Québec à Montréal.

Téléphone : (514) 987-3000 # 8540. Adresse électronique : brouillet.m-isis@uqam.ca.

APPENDICE C

GRILLE D'ANALYSE ET CATÉGORIES A PRIORI

I. L'APPEL DU VOYAGE ET L'INTENTION DE DÉPART

(AVANT LE VOYAGE)

- L'appel du voyage ou l'attrait de l'ailleurs, de l'inconnu ; un appel duquel proviennent l'envie et l'intention de partir en voyage,
- L'intention : la fuite, l'évasion ; la décentration,
- L'intention : la quête de soi, d'identité et de sens ; la quête d'émerveillement, de connaissances, initiatique, spirituelle,
- La recherche esthétique (le panorama, le poétique) : le sensible, l'émerveillement,
- La recherche philosophique (apprendre des autres, apprendre aux autres) : la raison, la connaissance,
- Les attentes, les espoirs face à l'expérience du voyage, face à l'Autre, face à soi-même.

II. L'EXPÉRIENCE DU VOYAGE

(PENDANT LE VOYAGE)

- L'Autre (formes et figures de l'altérité) : l'autrui, l'ailleurs, l'étrange, l'inconnu,
- La découverte (de la nouveauté) et l'expérience de la diversité naturelle et humaine,
- Les rencontres et les relations avec l'Autre >>> L'exploration des trois sphères de relation : 1- avec la Nature, 2- avec les êtres humains, 3- avec les idées (ou essences spirituelles),
- La communication, le langage, l'agir communicationnel, l'interaction,
- Les chocs culturels, émotionnels, cognitifs,
- L'intensité de la relation, la force de la présence,
- Les sensibilités, les sensations, les ressentis, les émotions, les sentiments,
- Les réactions, l'agir, les comportements face à l'Autre,
- L'accueil (ou l'indifférence, le rejet), l'hospitalité des peuples (ou l'hostilité), la confiance (ou la méfiance),
- Les incompréhensions, les malentendus, les difficultés de compréhension,
- Les épreuves (la solitude, les confrontations, les conflits, les obstacles, les difficultés physiques et mentales) et les dépassements de soi >>> Vers la découverte de ses capacités, de ses facultés, de son potentiel ; vers le repoussement de ses propres limites,

- L'inquiétude, l'angoisse, la peur >>> Vers la confiance (en soi, en l'autre, en la vie), l'acceptation, la sérénité,
- L'émerveillement : devant la Nature, devant les relations humaines, devant les idées,
- L'extraordinaire, le magique (versus la vie ordinaire et quotidienne),
- L'échange et le partage interculturel, interpersonnel et transpersonnel,
- L'expérience (les expériences significantes), l'aventure (le hasard, le risque), l'expérience spirituelle,
- L'adaptation et l'intégration dans l'ailleurs, dans un nouveau cadre ou mode de vie naturel, culturel et social,
- La décentration et l'apprentissage de la décentration,
- Les apprentissages expérientiels, interculturels ; les enseignements du voyage, de l'Autre,
- L'apprentissage des différences et des ressemblances humaines et naturelles, du divers et du commun >>> Vers l'humilité, vers l'universalisme ; >>> La découverte de la diversité, de la complexité pour comprendre l'essentiel,
- L'expérience de la solitude, du voyage en solitaire >>> Vers la confiance en soi et la liberté (versus le danger de l'égarement, de l'isolation, de la mise à l'écart),
- Le renouement avec les valeurs primitives, humaines et naturelles (universelles),
- Les prises de conscience et les révélations ; les translations voire les transformations authentiques.

III. L'ÉVOLUTION DE LA CONSCIENCE PAR LE VOYAGE

(PENDANT ET AU-DELÀ DU VOYAGE)

- Le développement personnel, l'évolution intérieure, la transformation de soi,
- La construction identitaire, l'émergence du sens et la connaissance de soi,
- L'évolution des modes de pensée et d'agir, des modes de perception, d'interprétation (décentration et réinterprétation de la réalité), de compréhension, d'expression (de communication et d'orientation),
- Les apprentissages et les révélations >>> L'éveil, l'ouverture et l'élévation de l'esprit,
- L'ouverture vers d'autres perspectives de vie, vers une nouvelle voie, vers une nouvelle philosophie de vie >>> Vers une éthique de l'altérité, une responsabilité éthique, un vivre ensemble, un universalisme.

APPENDICE D

CHAMPS SÉMANTIQUES ET CATÉGORIES ÉMERGENTES

Thèmes et termes contenus dans les récits de voyage, étudiés, triés, croisés et analysés à l'aide du logiciel de traitement et d'analyse qualitative de données *SÉMATO*.

I. L'APPEL ET L'INTENTION

appel	curiosité	fuite	quête
aspiration	décision	goût	rêve
attente	désir	intention	tentation
attait	espoir	objectif	
but	évasion	projet	

II. LA RENCONTRE DE L'AUTRE ET L'ÉPREUVE DE L'ALTÉRITÉ

II-A. L'ALTÉRITÉ

ailleurs	différence	extraordinaire	original
autre	différent	inconnu	originalité
autrui	diversité	inédit	prochain
bizarre	éloignement	loin	proche
contraire	étrange	nouveau	ressemblance
curieux	étranger	nouveauté	similaire
décentration	exotique	nouvelle	voisin

II-B. LES RENCONTRES, LES ÉPREUVES

accueil	contemplation	éprouver	observation
agression	contradiction	expérience	obstacle
agressivité	crise (existentielle)	frein	partage
barrière	danger	froid	pénible
choc	dangereux	hasard	présence
choquer	découverte	hospitalité	problématique
coïncidence	difficile	intensité	problème
communication	difficilement	interaction	relation
complication	difficulté	jeu	rencontre
conflit	dur	langage	risque
confrontation	échange	magie	rite initiatique
contact	épreuve	mystère	solitude

II-C. LES SENSATIONS, LES ÉMOIS, LES ÉMOTIONS

affect	déception	incompréhension	plaisir
aise	découragement	inconfort	réaction
angoisse	détendu	libéré	relax
angoisser	douleur	libérer	ressenti
autonomie	douloureux	liberté	rigide
bien-être	émerveillé	libre	satisfaction
bonheur	émerveillement	malaise	satisfaire
calme	émoi	malentendu	satisfait
calmer	émotion	mal-être	sécurité
capable	énergie	malheur	sensation
capacité	ennuyer	méfiance	sensibilité
colère	ennuyeux	ouvert	sentiment
comblé	fatigant	ouverture	serein
compréhension	fatigue	ouvrir	sérénité
comprendre	foi	paix	souci
confiance	frustration	patience	souffrance
confiant	frustrer	patient	souffrir
confort	gentil	peine	stress
confortable	gentillesse	pénible	surpuissance
content	heureux	percept	tranquille
contenter	impatience	perdu	tranquillité
crainte	illusion	peur	vide

III. LES APPRENTISSAGES, LES RÉVÉLATIONS > L'ÉVOLUTION

acquérir	conscience	enseignement	intégration
acquis	conscient	enseigner	libérer
adaptation	dépassement	éthique	ouverture
apport	dépasser	éveil	philosophie
apprendre	développement	évolué	relativisme
apprentissage	devenir	évoluer	révélation
changé	dévoilement	évolution	révéler
changement	dévoiler	formation	transformation
changer	donné	former	transformé
connaissance	éducation	initiation	transformer
connaître	éduquer	initier	vision

APPENDICE E

LES CINQUANTE CHAMPS SÉMANTIQUES LES PLUS PRÉSENTS DANS LES RÉCITS DE VOYAGES

Champs sémantiques identifiés par le logiciel d'analyse qualitative de données *SÉMATO*.

<i>CHAMPS SÉMANTIQUES</i>	<i>TERMES</i>	<i>PRÉSENCE</i>
VOYAGEUR	voyage, voyager, voyageur	180
ALTÉRITÉ	autre, autrui, bizarre, contraire, curieux, différence, différent, éloignement, étranger, exotique, inconnu, inédit, loin, nouveau, nouveauté, nouvelle, original, originalité, prochain, proche, ressemblance, similaire, voisin	142
VIE	existence, revivre, vécu, vie, vif, vital, vivant, vivre	136
PERSONNE	caractère, gens, individu, individualiste, individuel, personnalité, personne, personnel	112
ESSENTIEL	base, basique, essence, essentiel, fondamental, important, indispensable, nécessaire, nécessité, principal, principalement, vie, vital	108
DIFFICULTÉ	appliqué, barrière, complication, difficile, difficilement, difficulté, douloureux, dur, épreuve, frein, froid, indifférent, mystère, obstacle, pénible, problématique, problème, rigide, rigoureux, rigueur, solide, souci	92
NATUREL	abordable, aisé, authenticité, clair, facile, facilement, faciliter, humilité, innocence, naïf, nature, naturel, naturellement, normal, ordinaire, simple, simplement, simplicité, spontané, spontanéité, vrai	91
RENCONTRE	rencontre, rencontrer	87
SENTIMENT	attachement, émotion, impression, senti, sentiment, sentimental, sentir	87
CALME	bien-être, calme, calmer, confiance, confiant, cool, détendu, doucement, douceur, entente, foi, ouvert, paix, relax, sécurité, serein, sérénité, silence, tranquille, tranquillement, tranquillité	83
EXISTENCE	existence, existentiel, exister, réalité, vie	83
SORTIR	extirper, partir, quitter, ressortir, sortir	77

ORIGINAL	bizarre, exceptionnel, extraordinaire, individuel, inédit, modèle, nouveau, nouveauté, original, originalité, origine, particulier, personnel, singulier	72
BAGAGE	bagage, connaissance, connaître, équipement, formation, idée, notion, sac, sacoche	67
SENSATION	appréciable, cœur, douloureux, impression, sens, sensation, sensibilité, sensible, sentiment	67
UNIVERS	microcosme, monde, univers, universalité, universel	67
PASSAGE	chemin, ouverture, passage, passager, passé, passeport, passer, transition	63
SITUATION	circonstance, condition, contexte, état, site, situation	63
APPRENTISSAGE	apprendre, apprentissage, éducation, éduquer, enseignement, enseigner, formation, initiation, stage	62
FOULE	foule, masse, monde, tas	60
COMPRÉHENSION	compréhension, comprendre, incompréhension	59
CHEMIN	chemin, cheminement, direction, itinéraire, parcourir, parcours, passage, route, trajet, voie	52
LIBERTÉ	autonomie, choisir, choix, liberté, libre, option, possibilité, désert, disponible, libéré, libérer, liberté, libre, vide	51
ÉVOLUTION	adaptation, avancement, changé, changement, changer, développement, devenir, évolué, évoluer, évolution, former, transformation, transformé, transformer	50
SYMPATHIQUE	agréable, avenant, beau, chouette, joli, ressentir, super, sympathie, sympathique	50
GOÛT	attirer, attraction, attrait, désir, envie, envier, goût, goûter, intérêt, saveur, tentation, tenter	47
PLAN	but, courage, désir, intention, intentionné, plan, planifier, plat, projet, schéma, schématiquement, volontaire, volonté	44
POSSIBILITÉ	capacité, faculté, impossible, liberté, option, possibilité, possible, possiblement, potentiel, réalisable, risque	44
TRAVAIL	boulot, métier, travail, travaillé, travailler	44
AISE	aise, aisé, aisément, bien-être, bonheur, chance, confort, confortable, hasard, hédoniste, plaire, plaisir, satisfaction, satisfaire, satisfait	43
ASPIRATION	aspiration, attendre, attente, désir, espérer, espoir, idéal, illusion, inspirant, inspiration, inspirer, respirer, rêve, rêver, rêveur	43
RECHERCHE	chercher, quête, recherche, rechercher	43
ENNUYEUX	banal, ennuyer, ennuyeux, fatigant, monotone, plat, ton, uniforme	42

RELATION	affinité, attache, contact, lien, lier, rapport, relation, relationnel, relativiser	39
LIEU	distance, éloignement, endroit, espace, étendue, lieu, local, localiser	37
AILLEURS	ailleurs, inconnu, horizon, loin, quelque part, nulle part	36
SÉRIEUX	appliqué, appréciable, danger, dangereux, essentiel, grave, importance, important, périlleux, rigueur, sérieux, solide	35
ANGOISSE	angoisse, angoisser, crainte, douleur, malheur, peine, pénible, peur, souci, souffrance, souffrant, souffrir	31
ACCUEILLANT	abordable, accueil, accueillant, accueillir, agréable, avenant, hospitalier, hospitalité, plaisant	30
PRINCIPE	base, basique, fond, motif, norme, origine, principe, règle, régler	30
HABITUDE	habitude, habituellement, habituer, pragmatique, pratique, routine, routinier, tradition, usage, utile	29
SOCIÉTÉ	accompagner, communauté, compagnie, sociable, social, société, société occidentale	29
ATTENTION	attention, curieux, curiosité, égard, gentillesse, intérêt, réfléchir, réflexion	28
ÉNERGIE	activité, courage, énergétique, énergie, force, mouvement	28
INTÉRÊT	attention, avantage, bénéfice, désavantage, goût, intéressant, intéresser, intérêt, privilège, profit	28
HEUREUX	aise, comblé, content, contenter, favorable, heureusement, heureux, satisfaire, satisfait	26
MOYEN	appareil, correct, moitié, moyen, objet, ordinaire, outil, système, truc	26
SUPER	accord, chouette, étonnant, extraordinaire, formidable, marché, super	26
SENS	direction, sens, sensation, sensé, sensuel, signification, signifier	22
VALEUR	coût, évaluation, évaluer, importance, prix, valeur, valoir	22

APPENDICE F

POÉTIQUE DE L'AILLEURS (PAR JEAN-MICHEL AUNE)

AILLEURS POSSIBLE

Ailleurs il est un ciel aperçu, plus réel ;
Un jardin déjouant la saison éphémère ;
Une plage où respire un corps originel ;
Un village hors du temps, une île de lumière.

Ailleurs est le bonheur qu'on ne saurait cueillir,
Le doux parfum d'hier demandant à survivre,
Et l'instant qu'il est vain de vouloir retenir
Lorsque, si simplement, de soi-même il se livre.

Ailleurs est horizon pour les cœurs condamnés
À vivre du secret d'un amour impossible,
Espace libre, ouvert à des accords innés,
Arpégés sur l'appui d'une note sensible.

Ailleurs est lendemain pour les désenchantés,
Pour ceux que le Destin dépouille d'apparence,
Pour les seuls appelés à voir leurs pauvretés,
Qu'affligent un monde vil, et son humaine absence.

Ailleurs est inconnu face à l'homme en éveil
Que frôle à son insu la grâce passagère,
Pour celui réchauffé de son propre soleil,
Dont les pas vont au gré d'une marche légère.

Ailleurs, toujours possible aux mains de l'Éternel,
Ailleurs pour les élus qui n'ont peur de leur âme,
Ailleurs, comme recours de grand large et de ciel,
Ailleurs, même en lueur, même en petite flamme.

Une fois entrevus les rivages lointains,
C'est en vain qu'on résiste à l'appel des chemins,
Mais ailleurs, bien plus loin, est toujours une terre
Qui réclame des pas aguerris au mystère.

30 septembre 1998

MON AILLEURS

Mon ailleurs s'est enfui dans les brumes du Temps,
J'erre, sans le vouloir, sur des routes contraires.
Sans un souffle avec eux, tous mes pas sont perdants,
Chancelants, trébuchants dans les mêmes ornières !

Mon ailleurs me sourit. Tout s'ouvre devant moi.
Du lever au coucher les heures sont légères,
La faveur m'accompagne, et le bonheur est roi,
Il n'est terres au loin qui me soient étrangères.

Mon ailleurs est ailleurs. Suis-je privé de jour ?
À peine je l'entends, le petit chant de l'âme !
Mais j'invoque les vents, espérant de l'amour
Qu'il me vise à nouveau d'une flèche de flamme.

Mon ailleurs me conduit. Il n'a forme, ni nom.
Il allonge l'élan, ou le met en haleine.
Il me désigne un point par-delà l'horizon
Et je veux le rejoindre aussi loin qu'il m'entraîne.

Mon ailleurs est caché. Rien ne parle à mon cœur.
Je ne sais trouver goût aux tâches ennuyeuses ;
Je suis embarrassé du poids de ma torpeur,
Et plus pauvre à coup sûr au soir des heures creuses.

Mon ailleurs est plus loin. Il me donne un regard.
Mon âme se déploie, à suivre son sillage.
Quelque part en moi-même, et pourtant nulle part,
Il découvre un espace et me met en voyage.

Mon ailleurs disparaît. La vie est en exil.
 Dans le jour non levé, je suis une âme enclose,
 Et nulle accorte main n'aide à tirer le fil
 D'un ouvrage laissé, dont la trame repose.

Mon ailleurs est ici. Je le sens près de moi.
 Par lui, plus effacés sont les chemins contraires.
 Je tremble de faner la fraîcheur de l'émoi
 En recevant le don de ses forces premières.

Mon ailleurs est ici. Mon ailleurs n'est plus là.
 Quel est celui qui joue, éparpillant les heures.
 À rompre les envols, en dépit de l'éclat
 D'un rayon qui passait, leur ouvrant les demeures ?

Que ne puis-je, effleuré par un souffle d'ailleurs,
 Encor le respirer ? sans besoin d'autre chose
 Que d'en vivre, fragile à la façon des fleurs,
 Et plus près, au plus près d'une métamorphose...

24 septembre 1998

SANS ATTACHE

Sans attache, un beau jour il te faut repartir,
 Te remettre en chemin, pèlerin solitaire,
 Vers un point d'horizon qui n'est ni ciel ni terre
 Mais qui réveille en toi le goût de conquérir.

Tu te remets en marche, et ton chemin s'éclaire,
 Tracé par chaque pas qui te porte en avant.
 Peut-être, bousculé par un esprit vivant,
 Tu n'as peur d'affronter quelque force contraire.

Partir où toi, si loin, ne pensais même aller,
 Fouler la terre vierge et l'espace limpide,
 Et, déposant le moi, cette coquille vide,
 Mettre au jour une flamme, et la laisser brûler !

Le pas qui te soulève étend le paysage
 Et l'horizon fuyant se dérobe plus loin.
 À traverser le temps, toi de toi seul témoin,
 Tu deviens, à ton choix, moins farouche ou sauvage.

Tu navigues sans crainte au milieu des courants
 Dans l'attente du jour où la sève nouvelle
 Portée au creux vivant de l'Espérance belle
 Pointera vers le ciel les bourgeons triomphants.

Grâce au pouvoir d'aimer offert en privilège
 Afin de mieux percer les ténèbres du jour,
 Plus ferme tu franchis un point de non-retour,
 Et ton élan premier, à lui seul, te protège.

Âme fière, à l'amour libre de consentir,
 Quittant ce qui retient, cessant d'être asservie,
 Quand la page est tournée au livre de la vie,
 Revêts de ton pardon ceux qui t'ont fait souffrir.

Sans craindre que l'amour, en sa vague prochaine,
 Ne surprenne, à son gré, ton cœur inassouvi,
 Tu vas, d'une foulée ample et souple à l'envi,
 Ignorant la distance, homme libre et sans chaîne.

Tu vas de marche égale, et parfois le destin
 Te laisse rencontrer un frère, à ton image,
 Qui, cherchant comme toi le but de son voyage,
 À croisé ton regard sur le même chemin.

En sens inverse il vient, n'ayant, pour tout bagage,
 Qu'une aile de jeunesse accrochée à son dos.
 L'un et l'autre, chasseurs de rivages nouveaux,
 Vous vous êtes compris, sans secours de langage.

17 janvier 1999

(Aune, 2003, p.14-17, p.24-25).

APPENDICE G

RÉCIT D'UNE JOURNÉE DE VOYAGE (PAR VAL)

Extrait du carnet de voyage de Val.

Christchurch, Nouvelle Zélande. 18 avril 2003. 8460 km.

Il est 7 heures, le soleil est déjà levé depuis une petite demi-heure, mais peine encore à réchauffer la campagne. La montre de Val, suspendue à un fil dans la tente, à côté de nos odorantes chaussettes, émet en vain une faible sonnerie. Pourtant, miracle de l'horlogerie biologique, à 7h10, Val enfle son cycliste et laisse entrer une grande bouffée d'air frais, qui coupe court aux ronflements de Seb. L'astre du jour n'est encore qu'une grosse boule rouge qui s'extirpe paresseusement des vagues du Pacifique. Est-ce l'un de ces matins où la marée découvre une immense plage de la mer de Tasman, à moins que ce ne soit la brume qui se dissipe sur l'imposant fjord de Havelock sur l'île du Sud. Une chose est sûre, nous sommes en Nouvelle Zélande. Val met de l'eau à chauffer pendant que Seb pointe son nez hors de la tente. Le petit déjeuner est très consistant, car il doit nous faire tenir jusqu'à midi. En vrac : café, ou thé, toasts au "Peanut Butter" (beurre de cacahouète) ou à la confiture de mûre, avec ou sans Cheddar, "Marmite" (une pâte de levure, grande spécialité locale, un peu difficile au début), un grand bol de Weetabix (une invention kiwi!), plus parfois un reste de salade de fruit de la veille. Il nous reste encore à ranger nos sacoches, équiper nos vélos, plier la tente, vérifier pneus et freins, et nous échauffer un peu. Rituel quotidien, bien rodé et quasi sacré, préalable indispensable à une bonne journée sur la selle.

Entre l'île du Nord et celle du Sud, notre itinéraire nous mène des forêts de pins à la capitale, Wellington [...], aux "Sounds" (fjords) de la région de Marlborough, étroites langues d'océan profondément enchâssées dans l'écrin émeraude des falaises. Un autre jour, ce sont les "Kaikoura Range" enneigées, qui se dessinent à l'horizon des plages de sable noir de la côte est. À 10h30, arrêt dans une des nombreuses stations qui bordent les routes pour faire le plein... d'eau, jeter nos déchets et grignoter quelques pommes ramassées en cours de route. Nous repartons, tantôt écrasés de chaleur, tantôt glacés par le vent et la pluie de l'automne austral.

Vers 12h30, il est temps de s'arrêter car notre estomac crie famine. Notre stock de nouilles chinoises étant épuisé, nous avons mis au point d'excellentes recettes à base de purée d'avocat. Un temps est toujours réservé à la répétition de notre spectacle : chorégraphie, gags, jonglage, ... À moins que nous n'ayons l'occasion de le présenter

aux élèves d'une école, comme à Seddon et Picton ou dans un hôpital, comme à Kaikouri. La nouvelle mouture de notre prestation déclenche une véritable cascade de rires, dont nous sommes souvent remerciés par un "Haka" général au son de la guitare, voire par une langouste et une nuit au chaud. [...].

À 14h30, nous sommes de retour sur la route, [...] une petite route de campagne ou une motorway d'où nous sommes impitoyablement chassés par la police. C'est aussi l'heure des crevaisons pour Seb, qui n'a pas encore trouvé pneu à son pied. [...].

À 17h30, nous nous mettons à la recherche d'un endroit où passer la nuit : une belle plage battue par les vagues, que nous partageons avec les otaries, un jardin, une prairie à moutons, mais s'il pleut, je ne connais pas un Kiwi qui nous laisserait dormir dans son garage : que ce soit chez Ian, le vieux loup de mer intarissable en histoires de marins, ou chez les Grant, les Wards, les Wilson, les Moretons, tous nous ont ouvert la porte de leur maison sans hésitation et reçu comme des rois. En dehors de ces soirées mémorables, nos bivouacs se déroulent tranquillement entre rédaction des carnets de route, dessin, peinture, cartes postales, lecture et cuisine du repas du soir, généralement composé de riz et de légumes mijotés. Nous améliorons chaque jour nos recettes et varions les plaisirs. C'est plein de vitamines et aussi bon qu'à la maison!

À 23 heures, les dernières volutes de vapeur d'un thé bouillant se dissipent et nous nous glissons déjà dans nos duvets [...] pour une nuit réparatrice et pleine de rêves de voyage.

APPENDICE H

ABÉCÉDAIRE DU VOYAGE DE VAL (PAR VAL)

Extrait du carnet de voyage de Val.

- A** comme *Artistes* : Danseuse des rues de Barcelone, conteurs marocain ou indien, rappeur mauritanien, jongleurs argentins, funambules colombiens, acrobates cambodgiens, calligraphe chinois, magicien népalais. Notre thème de voyage [les spectacles de clowns] nous a amené à rencontrer des personnages incroyables et créatifs.
- B** comme *Bivouacs* : Notre chambre s'est agrandie ces derniers mois. Notre hôtel à 1000 étoiles tous les soirs. Sous la tente, sous le ciel, à la plage, dans le désert, au creux des montagnes, au coin du poêle, chez les flics ou les bonzes, nous sommes partout chez nous.
- C** comme *Clowns* : Quand l'homme ne peut plus parler, le clown prend le relais. Avec ou sans nez rouge, le rire est un langage universel qui nous permet de briser la barrière qui sépare le visiteur de ses hôtes.
- D** comme *Donner* : On nous a tant donné, nous qui avions si peu à offrir en échange. Phrase de notre ami Tarek, réfugié Syrien à Istanbul : "je me sens comme chez moi avec vous, vous partagez tout comme les orientaux". Aucun compliment ne pouvait nous faire plus plaisir.
- E** comme *École* : De la pénombre des classes pakistanaïses à la fine pédagogie néo-zélandaise en passant par une école perdue dans la sierra chilienne. Chapeau bas à tous ces instituteurs qui se battent chaque jour pour l'avenir des enfants.
- F** comme *Faranghs* : ... ou toubabs, gringos, long-nez, meester, turists. Nos origines sont gravées sur nos fronts. Le vélo nous a souvent aidé à briser ces préjugés et à nous faire accepter pour ce que nous sommes et non ce que nous représentons.
- G** comme *Gaz* : Hygiène très aléatoire, expérimentations culinaires, incessants changements de régime. La position du cycliste ne favorise pas la digestion et nous participons très activement à l'effet de serre.

- H** comme *Hommes* : Partir à vélo, c'est tout d'abord partir à la rencontre des hommes. Les gens se sont souvent étonnés que nous n'ayons pas visité tel monument, ville, montagne ou plage... mais nous avons trouvé beaucoup plus : des amis.
- I** comme *Idées* : Que fait-on sur un vélo, quand on ne maudit pas le vent de face ou son pneu arrière? On pense, on pense, on s'imagine la suite, on revoit le reste. Soumis à une multitude d'expériences et de rencontres nouvelles, les idées fusent sans cesse.
- J** comme *Joie* : À bicyclette, y'a d'la joie, bien sûr, tout le temps ou presque, une année de joie en fait.
- K** comme *Khomeini* : ... et Franco, Hassan II, Pinochet, Ho Chi Minh, PolPot, Pao et j'en passe. Souvent la démocratie est une découverte récente et ne tient qu'à un fil.
- L** comme *Laver* : Pour la vaisselle, un unique torchon essuie tout, une douche par semaine, une lessive par mois et un caleçon pour l'année. Voilà un domaine où nous avons dépassé nos limites.
- M** comme *Maladies* : Palu, virus divers, plaies infectées, boutons purulents, turista sous toutes ses formes. Au final, nous nous en sortons plutôt bien et notre énorme trousse à pharmacie est encore aussi pleine qu'au départ.
- N** comme *Nourriture* : Une de nos principales raisons de vivre et de voyager. Sous la tente, c'est Séb le cuistot qui mène la danse, mais en Asie, à 0.50 euro le repas, il vaut mieux aller au resto. Nos papilles en ont vu de toutes les couleurs durant ce voyage, entre les Tajines du Maroc, les Téboudienes sénégalais, la Parilla argentine, l'incroyable variété asiatique, les dals indiens et les kébabs du Moyen Orient.
- O** comme "*Où est-il passé ?*" : Ça ne rate pas, à l'approche d'une grande ville, les risques de se paumer augmentent considérablement. On se retourne et plus personne! On revient sur ses pneus, on attend, on tourne, on questionne comme on peut. À Delhi, ça nous a pris deux jours, mais on a fini par se retrouver, grâce à Internet, comme d'habitude!
- P** comme *Pain* : À part quelques pains asiatiques et le pain de mie fadasse de l'Australie, tout le monde sait faire du pain [...]. Dans notre hit parade, les petits pains chiliens, les pains à Tajines marocains, les chapatis indiens, les pains de riz chinois à la vapeur, les Nuns iraniens et pour finir, une petite baguette du Laos.

- Q** comme *Querelles* : 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, deux hommes et deux vélos, coincés sous la tente et sur la route pour le pire et le meilleur, il y a des fois où ça ne passe pas, avec nos deux caractères plutôt divergents, bien que complémentaires. Parfois, nous nous sommes séparés pour respirer un peu et mieux nous retrouver. Et puis, finalement, tout s'efface comme sur une ardoise magique, souvent avec un bon spectacle.
- R** comme *Religion* : Pour comprendre un pays, un peuple ou une culture, il faut d'abord tenter de s'imprégner de sa religion. Islam, Bouddhisme, hindouisme ou sikhisme, il faut savoir s'ouvrir avec curiosité et accepter avec tolérance. La découverte des croyances, le spectacle des rites et la rencontre de moines ou de prêtres sont pour nous une immense richesse. Nous avons beaucoup appris, mais personne ne nous a encore convaincu.
- S** comme *Sacoches* : Chaque matin, ranger les sacoches est un immuable rituel. Chaque objet de la vie quotidienne, dûment emballé, vient retrouver une place bien déterminée dans son sac plastique. D'abord, on range le sac de couchage, les sacoches du divers, ensuite la cuisine, on se change et on range la sacoche de fringues, puis le tapis de sol, le grand tapis et la tente. En journée, [en pédalant,] on accède uniquement aux sacoches de l'avant, le rangement est donc le fruit d'une longue expérience et dépend du climat.
- T** comme *Thé* : Whisky marocain à la menthe, thé à la sénégalaise, avec la mousse, un tessito chilien, jasmin au Vietnam, glacé au Cambodge, au beurre chez les tibétains, au lait en Inde, Kawa au citron des pakistanais ou simple Cay turc. Voilà la vraie boisson internationale bien avant le Coca Cola!
- U** comme *Unité monétaire* : D'abord, il faut faire du change avant la frontière, parce qu'après, ce n'est pas toujours possible. Ensuite, on se retrouve avec des tas de pièces et des billets inconnus, un nouveau taux de change, des chiffres différents et des vendeurs roublards. Il y a de l'inflation dans l'air, d'abord on paye 3 roupies pour un thé, puis 5, puis 500 rials et finalement 250 000 lyras!
- V** comme *Vêtements* : Il n'y a plus de saisons ma bonne dame! Même si notre garde robe est des plus limitée, on ne sait jamais vraiment trop comment s'habiller. On se caille le matin, puis on meurt de chaud à 12 heures. On sue dans les montées, on gèle dans les descentes et le vent colle la sueur glacée quand on s'arrête. Notre plaisir quotidien est d'enfiler des vêtements secs conservés dans les sacoches étanches.

- W** comme "*Where are you come from ?* " : La question primordiale de Saigon à Queta. L'anglais international a bien peu de rapport avec celui d'Oxford. Pour se faire comprendre, il faut rouler les *rrrrr*, inverser les *sk* et placer des *eu* avant les *s*, par exemple : euschool, eustudent, eusmall, etc. Les indiens semblent même avoir créé leur propre orthographe anglaise.
- X** comme *Inconnu* : L'inconnu devant lequel nous nous lançons tous les jours, mais qui nous réserve généralement de bonnes surprises, grâce à notre bonne étoile. C'est ça le piment de notre quotidien. Par exemple : "Où dormir ce soir?", "Qu'est-ce qui nous attend de l'autre côté de la frontière?", "C'est quoi cette viande dans les nouilles?" "Bonjour belle inconnue?!"
- Y** comme *Youk* : De l'Iran à l'Albanie, pour signifier la négation, on lève le menton et on hausse les sourcils [...] ; il faut s'y faire. Au Vietnam, il faut agiter la main droite au niveau de la tempe, genre pour dire " ouah t'es fou ou quoi? ". Au début on galère un peu, après, ça ne nous quitte plus!
- Z** comme *Zidane* : Oubliez les Jules Verne, Victor Hugo, Cousteau, Napoléon et autres Jean-Paul Gautier. Pour le reste du monde, la France c'est avant tout Zinedine Zidane. Zizou c'est comme un mot de passe qui permet d'engager les plus improbables conversations ou d'échapper à une grosse amende au Tibet.

APPENDICE I

PHOTO DU VOYAGEUR ESTHÈTE ET PHILOSOPHE



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abdallah-Pretceille, Martine. 1997. « Pour une éducation à l'altérité ». Dans : *Revue des sciences de l'éducation*, Vol. 23, N° 1, pp.123-132.
- Abdallah-Pretceille, Martine, et Porcher, Louis. 2001. *Éducation et communication interculturelle*. Paris : Presse Universitaire de France. 208 pages.
- André, Jean-Marie, et Baslez, Marie-Françoise. 1993. *Voyager dans l'Antiquité*. Paris : Éditions Fayard. 594 pages.
- Ardoino, Jacques. 2000. *Les avatars de l'éducation*. Paris : Presses Universitaires de France. Collection : Éducation et formation. 270 pages.
- Arabî, Ibn. 1994. *Le dévoilement des effets du voyage*. Combas (France) : Éditions L'Éclat. 94 pages.
- Ariès, Philippe, et Margolin, Jean-Claude. 1982. *Les jeux à la renaissance*. Paris : Éditions J. Vrin. 736 pages.
- Aubert, Nicole. 2003. *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris : Éditions Flammarion. 375 pages.
- _____. 2004. *L'individu hypermoderne*. Ramonville Saint-Agne : Éditions Erès. 319 pages.
- Aune, Jean-Michel. 2003. *Vers graves ou légers*. Paris : Société des écrivains. 87 pages.
- Barthes, Roland. 1972. *Le degré zéro de l'écriture ; suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris : Éditions du Seuil. 187 pages.
- Bouvier, Nicolas. 1985. *L'Usage du monde*. Paris : La Découverte. 373 pages.
- Baudrillard, Jean, et Guillaume, Marc. 1994. *Figures de l'altérité*. Paris : Descartes & Cie. 174 pages.
- Belorgey, Jean-Michel. 2000. *Transfuges, Voyages, ruptures et métamorphoses : des Occidentaux en quête d'autres mondes*. Paris : Autrement. 437 pages.
- Bertaux, Daniel. 2005. *Le Récit de vie : l'enquête et ses méthodes*. Paris : Armand Colin. 127 pages.

- Bérubé, Louise. 2004. *Parents d'ailleurs, enfants d'ici*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec. 250 pages.
- Biemel, Walter, et Al. 1982. *Qu'est-ce que l'homme ? : philosophie/psychanalyse : hommage à Alphonse de Waelhens (1911-1981)*. Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis. 724 pages.
- Bolle de Bal, Marcel. 1996. *Voyages au cœur des sciences humaines : reliance et théories*. Paris : Éditions L'Harmattan. Collection : Logiques sociales. 332 pages.
- Boorstin, Daniel Joseph. 1961. *The Image : A Guide to Pseudo-Events in America*. New York : Harper & Row.
- Buber, Martin. 1959 (1923). *La vie en dialogue*. Paris : Aubier - Éditions Montaigne. 253 pages.
- _____. 1999 (1948). *Le chemin de l'homme*. Monaco : Éditions du Rocher. 55 pages.
- Camilleri, Carmel, et Cohen-Emerique, Margalit. 1989. *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : Éditions L'Harmattan. 398 pages.
- Château, Jean. 1971 (1960). *Montaigne : psychologue et pédagogue*. Paris : Éditions J. Vrin. Collection : L'enfant. 275 pages.
- Coelho, Paulo. 1994 (1988). *L'alchimiste*. Paris : Éditions Anne Carrière, 252 pages.
- Cognet, Marguerite, et Montgomery, Catherine. 2008. *Éthique de l'altérité : la question de la culture dans le champ de la santé et des services sociaux*. Sainte-Foy : Presses de l'Université de Laval. 261 pages.
- Cohen-Émerique, Margalit. 1999. « Le choc culturel, méthode de formation et outil de recherche ». Dans : J. Demorgon et E-C. Lipianski (sous la direction de), *Guide de l'interculturel en formation*, Paris : Retz, pp.301-315.
- Dagognet, François. 1982. *Mort du paysage ? : philosophie et esthétique du paysage*. Actes du colloque de Lyon. Éditions Champ Vallon. 239 pages.
- Daunais, Jean-Paul. 1992. « L'entretien non directif ». Dans : B. Gauthier (sous la direction de), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Sillery (Québec) : Presses de l'Université du Québec, 584 pages. Chapitre 11, pp.273-293.
- Deslauriers, Jean-Pierre, et Kérisit, Michèle. 1994. « La question de recherche en recherche qualitative », Dans : Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, *Les méthodes qualitatives en recherche sociale : problématiques et enjeux*, Québec : Conseil québécois de la recherche sociale, pp.23-28.

- Devereux, Georges. 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Aubier Flammarion. 474 pages.
- Diderot, Denis. 1972 (1772). *Supplément au voyage de Bougainville*. Paris : Garnier-Flammarion. 186 pages.
- Diel, Paul. 1992 (1956). *La peur et l'angoisse : phénomène central de la vie et de son évolution*. Paris : Éditions Payot. 215 pages.
- Duflo, Colas. 1997. *Le jeu. De Pascal à Schiller*. Paris : Presses Universitaires de France. 126 pages.
- Dufrenne, Mikel. 1967. *Esthétique et philosophie*. Paris : Éditions Klincksieck. Collection d'esthétique. 212 pages.
- Dumas, Alexandre, 1882. *Théâtre complet de Al. Dumas fils*. Quatrième série : « L'ami des femmes ». Paris : Éditions Calmann Levy. 333 pages.
- Écuyer (L'), René. 1978. *Le concept de Soi*. Paris : Presses Universitaires de France. 211 pages.
- École freudienne. 1999. *Éthique du désir : une lecture du séminaire de Lacan : "L'éthique de la psychanalyse" : essai collectif*. Paris : De Boeck Université. 132 pages.
- Ferréol, Gilles, et Jucquois, Guy (sous la direction de). 2003. *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Paris : Armand Colin. Collection "Dictionnaire". 353 pages.
- Foucault, Michel. 1966. *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Éditions Gallimard. 400 pages.
- Foucault, Michel. 1994. *Dits et écrits : 1954-1988, tome 4 : 1980-1988*. Paris : Éditions Gallimard. Collection : Bibliothèque des sciences humaines. Édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald. 901 pages.
- Frantin, Jean-Marie Félicité. 1870. *Pensées de Blaise Pascal*. Paris : Éditions E. Lagny. 523 pages.
- Ginzburg, Carlo. 1980. « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice ». Dans : *Le débat*, N°6, Paris : Éditions Gallimard, Novembre 1980, pp.3-44.
- Guérin (de), Maurice. 1999 (1839). *Poésie : morceaux choisis*. Paris : Éditions Gallimard. 278 pages.

- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. 1997. *Préface et introduction de la Phénoménologie de l'esprit*. Paris : Éditions J. Vrin. Collection : Bibliothèque des textes philosophiques. 314 pages.
- Huenen (Le), Roland. 1987. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature ». Dans : *Études littéraires*, Vol. 20, N° 1, pp.45-61.
- Hutcheson, Francis, et Balmès, Anne-Dominique. 1991 (1749). *Recherche sur l'origine de nos idées de la beauté et de la vertu*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin. 288 pages.
- Jacotot, Joseph. 1829. *Enseignement universel*. Paris : Bureau du Journal de l'Émancipation Intellectuelle. 302 pages.
- Jodelet, Denise. 2005. « Formes et figures de l'altérité ». Dans : M. Sanchez-Mazas et L. Licata (sous la direction de), *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble : Les Presses de l'Université de Grenoble, Collection : Vies sociales, Chapitre 1, pp.23-47.
- Jung, Carl Gustav. 1988 (1952). *Synchronicité et Paracelsia*. Paris : Albin Michel. 352 pages.
- Kant, Emmanuel. 1995. *Critique de la faculté de juger*. Paris : Éditions Aubier. Collection : Bibliothèque philosophique. 540 pages.
- Krakauer, Jon. 1997 (1996). *Voyage au bout de la solitude*. Paris : Presses de la Cité. 248 pages.
- Kristeva, Julia. 1988. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Éditions A. Fayard. 293 pages.
- Laburthe-Tolra, Philippe, et Warnier, Jean-Pierre. 2003. *Ethnologie Anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France. 448 pages.
- Lacan, Jacques. 1971 (1966). *Écrits II*. Paris : Éditions du Seuil. 244 pages.
- Lamoureux, Henri. 2008. *La pratique de l'action communautaire*. Presses de l'Université du Québec. 530 pages.
- Lévesque, Claude. 1994. *Le proche et le lointain*. Montréal : VLB éditeur. 354 pages.
- Levinas, Emmanuel. 1982. *Éthique et infini*. Paris : Éditions A. Fayard. 141 pages.
- _____. 1998 (1982). *Éthique comme philosophie première*. Paris : Petite bibliothèque Payot et Rivages. 118 pages.
- Mallet, Jeanne. 1998. *Les sujets en formation : illusion et nécessité ?* Aix-en-Provence : Université de Provence. 195 pages.

- Mandeville, Lucie. 2004. *Apprendre autrement : pourquoi et comment*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec. 131 pages.
- Mauss, Marcel. 1966. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France. Collections : Bibliothèque de sociologie contemporaine. 482 pages.
- Mead, George Herbert. 2006 (1963). *L'esprit, le soi, la société*. Paris : Presses Universitaires de France. Collection : Lien social. 434 pages.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Éditions Gallimard. Collections : Bibliothèque des idées. 531 pages.
- Mezirow, Jack. 2001. *Penser son expérience : une voie vers l'autoformation*. Lyon : Chronique sociale. 264 pages.
- Michaux, Henri. 1969 (1944). *L'espace du dedans : pages choisies (1927-1959)*. Paris : Éditions Gallimard. Collection : Blanche. 375 pages.
- Montaigne (de), Michel. 1988 (1595). *Essais*. Livre III. Paris : Presses Universitaires de France. Collection : Quadrige. Éditions Pierre Villey.
- Morin, Edgar. 1977. *La Méthode I : la nature de la nature*. Paris : Édition du Seuil. 399 pages.
- Morin, Edgar, et Le Moigne, Jean Louis. 1999. *L'intelligence de la complexité*. Paris : Éditions L'Harmattan. 332 pages.
- Mounier, Emmanuel. 1967. *Le personnalisme*. Paris : Presses Universitaires de France. 136 pages.
- Mucchielli, Alex. 2004. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Paris : Armand Colin. 303 pages.
- Nicolescu, Basarab. 1996. *La transdisciplinarité. Manifeste*. Monaco : Éditions du Rocher. 232 pages.
- Otto, Rudolf. 1995 (1917). *Le Sacré : l'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*. Paris : Éditions Payot. Collection : Petite Bibliothèque Payot. 237 pages.
- Pirsig, Robert 1978 (1974). *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*. Paris : Éditions du Seuil. Collection : Points. 351 pages.
- Poché, Fred. 2003 (1998). *Penser avec Arendt et Levinas. Du mal politique au respect de l'autre*. Lyon : Chronique sociale. 127 pages.

- Rabelais, François. 1995 (1534). *Gargantua*. Paris : Éditions du Seuil. Collection : Points.
- Rancière, Jacques. 1987. *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Paris : Arthème Fayard. 233 pages.
- Reeves, Hubert. 1984. *La Synchronicité, l'âme et la science : existe-t-il un ordre a-causal ?* Paris : Éditions Poiesis. 180 pages.
- Ricœur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil. Collections : Ordre philosophique. 424 pages.
- Rogers, Carl R., et Kinget, Marian G. 1971 (1959). *Psychothérapie et relations humaines. Théorie et pratique de la thérapie non-directive*. Louvain : Publications Universitaires. 333 pages.
- Rollet, Sylvie. 2007. *Théo Angelopoulos : au fil du temps*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. 190 pages.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1835. *Œuvres complètes de J. J. Rousseau. Tome II*. Paris : Éditions Furne. 807 pages.
- Ryzl, Milan. 1981. *Votre perception extra-sensorielle*. Québec : Le Jour éditeur. 197 pages.
- Saïd, Edward W. 2005. *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. Paris : Éditions du Seuil. 422 pages.
- Saint-Amand, Pierre. 1991. *Le Voyage du Philosophe*. Dans : *Modern Language Studies*, 1991, Vol. 21, No. 1, pp. 66-73.
- Saint-Exupéry, Antoine. 2000 (1945). *Le Petit Prince*. Paris : Éditions Gallimard. 93 pages.
- Salomé, Jacques. 2004. http://www.j-salome.com/03-telechargement/editorial_2004-02-10.htm. Consulté le 15 août 2009.
- Sartre, Jean-Paul. 1943. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard. Collection : Bibliothèque des Idées. 698 pages.
- Schiller (von), Friedrich. 1943 (1795). *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. Paris : Aubier-Montaigne. Collection : Bilingue des classiques étrangers. 357 pages.
- Sherringham, Marc. 1992. *Introduction à la philosophie esthétique*. Paris : Éditions Payot. Collection : Petite bibliothèque Payot. 313 pages.

- Sicot, Bernard, et Chevalier, Jean-Claude. 1995. *Quête de Luis Cernuda : primeras poesías, Ocnos et Variaciones sobre tema mexicano*. Paris : Éditions L'Harmattan. 365 pages.
- Simmel, Georg. 1990 (1908). « Digressions sur l'étranger ». Dans : Y. Grafmeyer et I. Joseph (sous la direction de), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Aubier, Collection : Champ urbain, pp.53-59.
- Spinoza, Benedictus de. 1990 (1677). *Éthique*. Paris : Presses universitaires de France. 497 pages.
- Tillich, Paul. 2000. *Théologie systématique, Volume 1 : raison et révélation*. Québec : Presses de l'Université de Laval. 222 pages.
- Thoreau, Henry David. 1985 (1854). *Walden ou la vie dans les bois*. Lausanne : L'Âge d'homme. 289 pages.
- Todorov, Tzvetan. 1982. *La Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Paris : Éditions du Seuil. 280 pages.
- _____. 1989. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Éditions du Seuil. 453 pages.
- _____. 2002. *Devoirs et délices : une vie de passeur*. Paris : Éditions du Seuil. 394 pages.
- Urbain, Jean-Didier. 1991. *L'idiot du voyage : histoires de touristes*. Paris : Éditions Payot. 270 pages.
- _____. 2001. *Des mobilités dans tous leurs états*. Dans : *Correspondances*, bulletin scientifique de l'IRMC, N°64-65.
- Van Der Maren, Jean-Marie. 1987. « L'interprétation des données dans la recherche qualitative ». Dans : *Les actes du colloque de l'ARQ* (31 octobre 1986). Pp.45-57.
- Varela, Francisco, et Al. 2002. *Naturaliser la phénoménologie*. Paris : CNRS Éditions. 796 pages.
- Vézina, Jean-François. 2001. *Les hasards nécessaires, La synchronicité dans les rencontres qui nous transforment*. Montréal : Les Éditions De L'Homme. 217 pages.
- Vierne, Simone. 1972. « Le voyage initiatique ». *Romantisme*. N°4. Pp.37-44.
- Waelhens (de), Alphonse. 1968 (1951). *Une philosophie de l'ambiguïté : l'existentialisme de Maurice Merleau-Ponty*. Louvain : Publications universitaires de Louvain. 410 pages.

Wilber, Ken. 1997a (1996). *Une brève histoire de tout*. Boucherville (Québec) : Les Éditions de Mortagne. 452 pages.

_____. 1997b. « A spirituality that transforms ». Dans : *What Is Enlightenment : The Modern Spiritual Predicament*, Issue 12, Fall-Winter 1997, Lenox, MA : Moksha Press, pp.22-32.

Winterson, Jeanette. 2000. *The Passion*. Toronto : Random House of Canada. 192 pages.